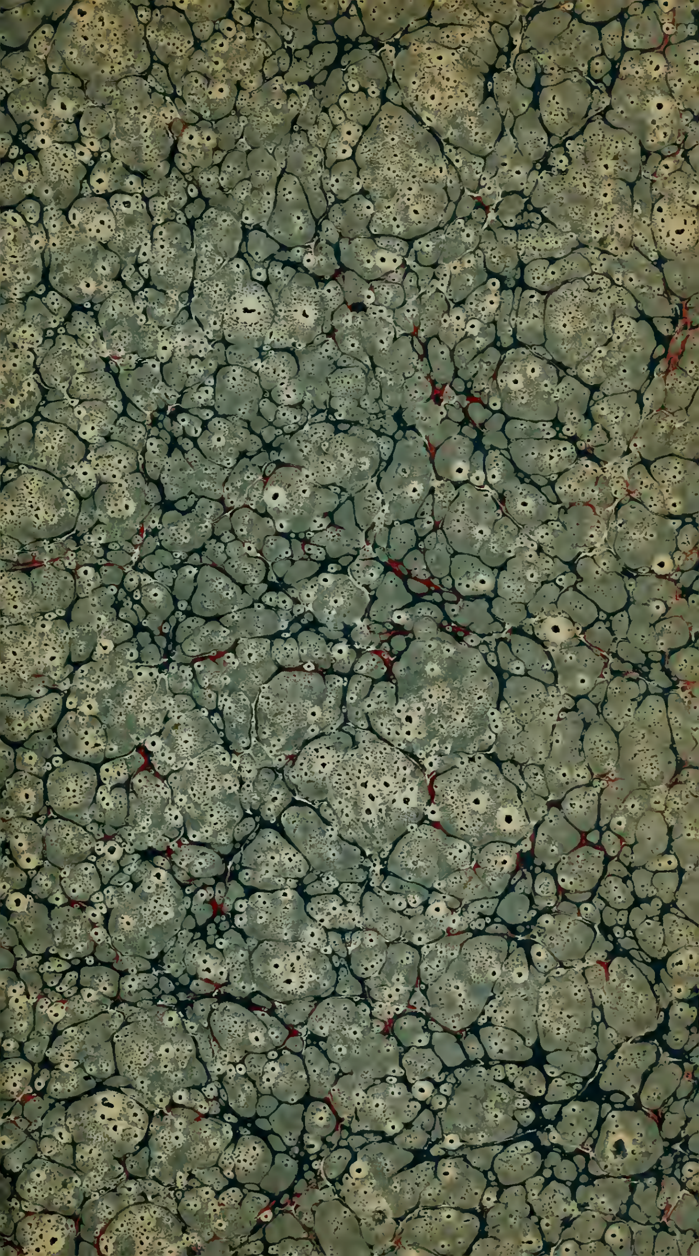

U d'/of OTTAWA
39003002316098




Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

AVIS.

On est instamment prié d'avoir soin des livres, de les renvoyer enveloppés, et d'y joindre le nom de la personne qui les rend.

NOUVEAUX

SAMEDIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition	1	vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1	—
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1	—
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Nouveaux Samedis	17	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1	—
Entre Chien et Loup, 2e édition	1	—
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1	—
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1	—
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1	—
La Fin du Procès, nouvelle édition	1	—
Or et Clinquant, nouvelle édition	1	—
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1	—
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1	—
La Mandarine, 2e édition	1	—
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1	—
Souvenirs d'un vieux Mélomane, 2e édition	1	—
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1	—

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.

NOUVEAUX

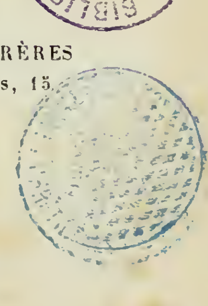
SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

DIX-SEPTIÈME SÉRIE





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1879



NOUVEAUX
SAMEDIS

I

LES BAS-BLEUS
ET M. BARBEY D'AUREVILLY

20 janvier 1878.

Barbey d'Aurevilly n'est pas un Orphée. Les femmes de lettres, fort heureusement, ne sont pas toutes des bacchantes; sans quoi nous assisterions, avant peu, à une déchirante catastrophe. Quelle poigne, grand Dieu! ou plutôt quelle trique! Dès le début, je pourrais arrêter l'auteur de ce terrible volume, et lui dire : « Vous prétendez, cher confrère, que, si vous ne ménagez pas les

Bas-Bleus, c'est pour leur bien et en vertu de l'adage latin, *qui bene amat bene castigat;* c'est parce qu'en trempant leurs doigts dans l'encre et leurs bas dans l'azur, ILS perdent toutes les grâces de leur sexe, — que dis-je? leur sexe même; qu'ILS cessent d'être femmes, et nous forcent de mettre au masculin ce qu'il est si doux de mettre au féminin. Eh bien, que répondriez-vous, si une de ces dames vous répliquait, les poings sur les hanches : « Décidément, vous nous aimez trop, et les extrêmes se touchent. Nous, en écrivant des romans ou des vers, des traités de morale ou des pièces de théâtre, nous renonçons à être femmes. Vous, en nous *éreintant* de cette rude façon, vous sacrifiez au plaisir de nous être désagréable les meilleures attributions du sexe fort; la galanterie délicate, la courtoisie chevaleresque, la légèreté de main et de plume, le charme des sous-entendus, l'attrait des demi-teintes, l'heureux mélange de politesse et de malice. Vous vous flattez de nous corriger par vos procédés impitoyables; erreur! Vous nous jetez dans l'impénitence finale. Au sortir de cette volée de bois vert, il n'y a pas de milieu: ou vous prendre au mot, jouer à l'homme, acheter des lunettes, endosser une vareuse et tâcher d'avoir des moustaches; — ou bien nous mettre au lit, et ce n'est probablement pas là que vous viendriez nous chercher! »

Avant Barbey d'Aurevilly, d'autres écrivains avaient taquiné les *blue-stockings*, les *authoresses;* mais leurs

coups d'épingles ne pénétraient pas au delà de l'épiderme, et il suffisait, pour les fléchir,

. . . Qu'une goutte du plus beau sang
Eût soudain fait rougir l'albâtre. . . .

L'abbé de Féletz, qui, dit-on, malgré son petit collet — peu monté — aimait passionnément les femmes, persifla très spirituellement madame de Genlis, madame Cottin et même la grande Corinne; mais, chez lui, le sel attique ne se change jamais en poivre de Cayenne. On dirait qu'il s'attend toujours à voir, comme dans le poème du Tasse, le casque des Clorindes littéraires tomber, et leurs cheveux blonds s'épandre sur leurs épaules pour lui faire honte de ses méchancetés. Dans le recueil, aujourd'hui trop oublié, des *Mélanges de littérature*, Barbey d'Aurevilly pourrait trouver de jolies pages, des leçons ou des modèles de cette critique dont la tradition s'est perdue, où l'écrivain restait homme du monde, où les fleurets se mouchetaient d'eux-mêmes avant de toucher de blanches poitrines, où l'urbanité et la bonne compagnié se réservaient le droit des pauvres jusque dans les libertés de l'allusion, les licences de l'ironie ou les hardiesses de l'épigramme. Plus tard, Henri ou Hippolyte Delatouche, qui ressemblait bien peu à l'abbé de Féletz et qui se posait volontiers en paysan du Danube ou de la Seine, expliquait avec esprit sa répugnance pour le *bas-bleuisme :* — « Voyez, disait-il (je cite de mémoire) : voyez, dans

l'allée d'un parc ou le long d'une verdoyante charmille, une jeune femme aux airs rêveurs, marchant d'un pas lent ou inégal, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt abaissés vers la terre, les lèvres doucement agitées comme pour répondre à un interlocuteur invisible. Demandez-vous quel est le sujet de sa rêverie; si vous supposez qu'elle songe à de chers absents, si c'est une mère inquiète de son enfant, une femme invoquant le souvenir de son époux, une fiancée demandant à Dieu de protéger ses fraîches amours, ou même une maîtresse en extase devant la lointaine image de son prince Charmant, vous êtes ému; vous lui pardonnez sa faiblesse; vous lui savez gré de demeurer fidèle à ses prérogatives féminines; vous vous associez au mystère de ses peines, de ses tendresses, de ses inquiétudes, de ses espérances, de ses tristesses et de ses joies. Si, au contraire, vous en êtes réduit à croire que ces attitudes songeuses, ces poses méditatives, n'ont d'autre objectif que d'aligner deux hémistiches, de poursuivre une rime rebelle ou de combiner les situations d'un roman, bonsoir! Le charme est rompu, la grâce disparaît sans être remplacée par la force; la femme abdique au profit d'un être équivoque à qui vous êtes tenté d'offrir une prise de tabac en lui disant : « Mon cher confrère, en usez-vous? » On prisait encore en 1828; mais Delatouche ne prisait pas les femmes qui aimaient mieux faire gémir la presse que leurs adorateurs.

Il faut avouer pourtant que nous sommes bien incon-

séquents! Si nous allons (style Victor Cousin) *faire visite* à une femme, si nous lui parlons littérature, et si elle nous répond que son petit dernier a la coqueluche, qu'elle soupçonne sa cuisinière de faire danser l'anse du panier, ou qu'elle ne comprend pas comment sa voisine, avec 6,746 francs de rentes, peut avoir chevaux, voiture, laquais galonnés et table ouverte, nous sommes offusqués par cette conversation banale comme par une atteinte à notre dignité, à notre esprit, à notre goût, à notre supériorité intellectuelle ou à nos prétentions littéraires. Si elle nous donne brillamment la réplique, et si, de réplique en riposte, elle arrive à penser qu'elle serait capable, tout comme nous, de versifier ses souvenirs, ses douleurs ou ses rêves, de raconter une touchante histoire ou de traduire ses expériences dans un roman d'analyse, il nous semble qu'elle marche sur nos brisées et qu'elle s'enlaidit de tout ce qu'elle nous prend. Cependant, que d'excuses possibles! que de circonstances atténuantes! Il y a d'abord une question bien vulgaire, mais que tel ou tel incident peut rendre digne d'intérêt. Voilà une femme spirituelle, distinguée, instruite, douée d'une imagination active; ses parents se sont ruinés, ou, grâce au malheur des temps, elle n'a pas de quoi faire élever ses enfants. Moins heureuse que mesdames Patti et Nilsson, elle ne possède aucun million dans son gosier. On ne lui a enseigné ni un art, ni un métier, ni une science. Que fera-t-elle? Des sottises? Non, un livre:

vous me direz que l'un n'empêche pas l'autre; mais, enfin, de deux maux mieux vaut choisir le moindre. Seconde bizarrerie : Nous aimons la littérature, n'est-ce pas? Et, si notre passion est malheureuse, raison de plus pour qu'elle s'obstine; c'est notre spécialité, notre gloriole, notre ridicule peut-être, notre plaisir ou notre tourment, le centre de nos pensées, l'insaisissable foyer de notre vie intérieure; or, ce qui nous déplaît chez les femmes auteurs, c'est justement ce qui nous rapproche d'elles. Nous trouvons tout simple qu'elles sculptent comme mademoiselle de Fauveau ou la duchesse Colonna, qu'elles chantent comme madame Carvalho, qu'elles touchent du piano comme madame Massart, qu'elles soient peintres comme Rosa Bonheur, tragédiennes comme Rachel ou comédiennes comme madame Plessy. La littérature seule leur est interdite. Est-ce à cause des doigts tachés d'encre? Mais, premièrement, je ne vois pas que la terre glaise ou la vessie pleine d'huile soit beaucoup plus propre; secondement, on en est quitte à l'aide d'un pain de savon et d'un flacon d'eau de Portugal. Enfin noirceur pour noirceur, et les femmes peuvent nous en infliger de bien plus cruelles ! — aimez-vous mieux que les doigts se noircissent en écrivant une lettre de jour de l'An ou en rédigeant une note de blanchisseuse?

Ce qui serait plus juste, ce serait de limiter les genres qui conviennent aux femmes, et dont on leur conseillerait de ne pas sortir. La poésie intime, par

exemple, l'élégie aux longs habits de deuil, ne sont-elles pas essentiellement féminines ? Ne rappellent-elles pas les noms de madame Dufresnoy, de madame Desbordes-Valmore, de madame Amable Tastu ? En lisant Lamartine ou tout autre poète contemporain, ne sommes-nous pas parfois amenés à penser qu'ils n'ont jamais plus de charme, que jamais ils ne s'infiltrent plus sûrement dans les secrets replis de notre cœur, que lorsqu'ils se *féminisent,* lorsqu'ils expriment et ont l'air de ressentir ce que ressentirait à leur place une femme bien douée ? Et le roman ? ici je n'ai pas besoin de preuves, d'exemples et de noms. La vraisemblance me suffit. Si j'étais artiste, si mon époque eût conservé le goût des allégories, et si j'avais à représenter le Roman, je le peindrais sous les traits d'une femme, et il me semble que je l'aperçois d'ici : pâle, d'une beauté foudroyante et foudroyée, un peu maladive, des formes exquises, mais amaigries par quelque mystérieuse souffrance, de grands yeux d'une couleur indécise, humides comme s'ils se baignaient sans cesse dans l'infini, cherchant l'*au delà* des choses et gardant une vague expression de surprise, comme s'ils revenaient d'un voyage étrange ou s'ils étaient étonnés du contraste entre la grandeur de leurs visions et les petitesses de la réalité ; la bouche esquissant un sourire que les regards démentent, les épaules chastement voilées comme pour nous dire que, vivant d'imagination, elle veut laisser à

l'imagination plus de prise. Donc, si le Roman est *femme*, pourquoi l'interdirions-nous à ses sœurs? Elles s'y retrouvent en famille, et lorsqu'elles en font leur interprète, il lui suffit de parler leur langue.

Ce sera là, en effet, une de mes objections à la méthode trop exclusive et trop expéditive de Barbey d'Aurevilly. Comment admettre que les femmes n'aient pas le droit d'écrire des romans, elles qui, pour pratiquer ce genre de littérature, n'ont pas à déplacer, comme nous, toute une partie de leur activité intellectuelle et morale, à se pénétrer d'un rôle, à apprendre ce qu'elles vont dire, comme des acteurs qui vont entrer en scène? Presque toutes les femmes distinguées, intelligentes, aimantes, *sensibles*, comme on disait autrefois, *incomprises*, comme nous disions jadis, supérieures à leur entourage et à leur destinée, passent leur vie à côtoyer un roman. Il arrive souvent que les deux parallèles vont jusqu'au bout sans se rejoindre. Celles qui marchent et regardent constamment droit devant elles, font tout le trajet sans apercevoir leur dangereuse et séduisante compagne, ou sans paraître la remarquer. Mais qui pourrait répondre de la curiosité des filles d'Ève? C'est si vite fait de tourner la tête à droite ou à gauche — à gauche surtout, le côté du cœur, — d'échanger un mot avec la voyageuse inconnue qui ne demande qu'à rompre la glace, de se rapprocher d'elle en faisant quelques pas hors de cette grande route dont les horizons monotones et les perfec-

tions rectilignes lassent la patience et agacent les nerfs ! Dès lors, voilà la femme en possession de son domaine, jouissant d'un merveilleux accord entre ses aptitudes et son ouvrage. Que de supériorités sur nous, que de ressources qui nous manquent ! Que de facultés naturelles et que de richesses acquises ! tout ce romanesque que nous épanchons au dehors, que nous dépensons en menue ou en grosse monnaie, que nous ne rougissons pas de déclasser et souvent de salir, et que nous finissons par perdre dans le tumulte des affaires ou sous le joug de la nécessité, elle le recueille précieusement en elle-même pendant les heures de désœuvrement et de solitude ; elle l'accroît chaque jour de ses économies de la veille ; elle en fait le confident de ses secrets, le consolateur de ses griefs, le complice de ses faiblesses, le précurseur de ses revanches. Tandis que nous nous ruinons, elle thésaurise ; elle a des délicatesses que nous ne connaissons que par ouï-dire, des subtilités qu'elle sait rendre naturelles, des finesses de tact qui effeuilleraient une sensitive sans la faire souffrir, des ingéniosités qui, sous notre plume, paraîtraient tirées par les cheveux, des variations, des nuances, des méandres, des ténuités de sentiment qui nous persuadent parce qu'elle y croit, un irrésistible mélange de vérité et de chimère, de retenue et d'abandon, de coquetterie et de négligence, de sincérité et de paradoxe, qui la personnifie dans son œuvre. Oui, le roman est bien à elle ; quand il passe en

des mains plus lourdes, c'est qu'elle nous le prête ; heureux ceux à qui elle prête en même temps quelque chose de ses qualités, et surtout de ses défauts !

Est-ce à dire que rien ne soit vrai dans le volume de Barbey d'Aurevilly ? Assurément non, et on éprouve, en le lisant, de singulières alternatives de révolte et d'assentiment. On est tour à tour stupéfait, irrité, charmé, ahuri, fatigué, amusé, désorienté, exaspéré, subjugué, convaincu. Seulement, il y a une distinction que mon formidable confrère n'a pas, selon moi, assez clairement précisée. Quand les femmes, à qui nous permettons la poésie intime et le roman, comme les médecins permettent aux estomacs faibles le chocolat et les blancs de volaille, — quand les femmes, dis-je, franchissent cette limite, lorsqu'elles abordent la métaphysique, la *Thèse*, l'histoire philosophique, la politique, les questions sociales et tout ce que M. Jourdain accusait de brouillamini et de tintamarre, oh ! alors, je cesse de les défendre ; je les livre à la massue d'Hercule d'Aurevilly ; elles perdent toutes les grâces de leur figure pour devenir des têtes de Turc à l'usage de ce poignet inflexible. Alors commence, dans toute l'acception désobligeante de ce barbarisme britannique, le véritable *bas-bleuisme*. Si je ne me trompe, le *bas-bleuisme* n'est pas le fait d'avoir écrit et publié un livre. Rattaché à son étymologie, qui nous explique la couleur de ces bas, — « parce que, dès le temps de Pope, il y eut à Londres des femmes

qui, à force de préoccupation intellectuelle, en étaient arrivées à ne plus faire leur toilette et portaient des bas comme tous les cuistres d'Angleterre, » le *bas-bleuisme* consiste moins dans la production littéraire que dans ses accessoires et dans ses annexes, dans une certaine mixture ou décoction de bel esprit, de faux savoir, de lectures indigérées, de prétentions transcendantes, de pédantisme à outrance, de penchant au sérieux, au gourmé ou au débraillé, à la discussion, à la *conférence*, au factice, à toutes les variétés de ruolz ou de chrysocale, au mépris, réel ou simulé, pour les exigences de la vie ordinaire, pour les vulgarités bourgeoises, pour la *guenille* des *Femmes savantes*, et aussi pour les attributions féminines, pour les élégances mondaines, pour les futilités charmantes qui sont à l'existence de la femme ce que les dentelles sont à sa robe. Il réside surtout dans une affectation perpétuelle à confondre les sexes, à usurper les attitudes, les poses, le langage, les passions de l'homme de lettres, à parler de son *collabo*, de son *flou* d'éditeur, de sa *canaille* de directeur, des vingt-cinq centimes la ligne que l'on donne à cette *grande girafe de Stenia*, à jouer les gamins, les rapins, les *blousards*, les bourreaux des crânes, les boulevardiers, les irréguliers, les professeurs d'argot ou de langue verte. Une fois sur ce terrain, je suis absolument de l'avis de Barbey d'Aurevilly. Oui, c'est là le *bas-bleuisme* dans toute sa laideur morale, sociale et physi-

que. Mais qu'il relise son volume, ou seulement la table de son volume. Voyons, cher confrère ! les images que je viens d'accumuler avec trop de surcharge sont-elles applicables à tous les noms que vous alignez ?

Nous voici en plein dans les chicanes que je veux adresser à l'auteur des *Bas-Bleus*. Il frappe fort ; frappe-t-il juste ? Avant tout, je suis choqué de ce pêle-mêle qui réunit sous le même titre, presque au *verso* des mêmes pages, des femmes dont les unes avaient le droit de dire aux autres : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » — Madame Swetchine et madame Louise Collet ; Eugénie de Guéfin et madame Marie-Alexandre Dumas ; madame Craven et madame de Saman ; l'auteur de *Robert Emmet* et la *Cosaque !!!* Barbey d'Aurevilly aura beau me dire que, s'il les a rassemblées, il ne les a pas confondues ; qu'il a essayé de les traiter selon leurs mérites, ou du moins selon son opinion sur leurs mérites ; je lui répondrai : « Vous ne triompherez pas de mes scrupules ; il y a là un je ne sais quoi qui me blesse dans mes susceptibilités d'homme du monde, comme si je rencontrais dans le même salon un nombre égal de bonne et de mauvaise compagnie, comme si je voyais des joues virginales et des fronts pudiques forcés de rougir au contact d'un regard éhonté ou d'une toilette tapageuse. D'ailleurs, même dans cette distribution de ouanges et de blâmes, de compliments et de sarcasmes,

de douceurs et de cruautés, je remarque une inégalité que l'on pourrait appeler en latin *iniquité.* Certes, je ne suis pas suspect à l'endroit de George Sand ; je le suis si peu, que son éditeur, qui est le mien, — *si parva licet...* — refuse, depuis des années, de publier ce que j'ai écrit sur, pour ou contre la châtelaine de Nohant ; mais, franchement, quand Barbey d'Aurevilly nous dit : « Le style, qui sauve tout, le style qui empêche, dans madame de Staël, qu'Oswald, avec ses bottes à glands, Corinne avec sa harpe, ne soient des gravures de l'Empire, le style conservera-t-il les inventions de madame Sand, de cette femme qui n'eut pour tout génie d'invention que d'être mal mariée, bohême et démocrate, et qui n'a jamais que ces trois sources d'inspirations ; le mauvais ménage, le cabotinage et la mésalliance, par haine du noble et amour de l'ouvrier ?... » — Lorsqu'il ajoute : « Elle a cette chance, pour son bonheur littéraire du moment, de n'avoir pas d'originalité... Comme son style est *coulant !* disent les bourgeois (ils ne le diront jamais du style de Barbey d'Aurevilly !) — c'est leur éloge suprême. Ils ne se soucient guère de ce qu'il charrie de limon, pourvu qu'il coule ; car madame Sand, qui a l'abondance, n'a pas la correction. Avez-vous jamais demandé à Théophile Gautier, qui était un grammairien, ce qu'il pensait de la grammaire de madame Sand ? Mais le bourgeois est comme les anguilles ; il ne hait pas la vase ; il est mieux là-dedans. Qu'est-ce que cela lui

fait, des fautes de français ?... » — N'est-ce pas le cas de s'écrier avec la sagesse des nations : « Qui veut trop prouver ne prouve rien ! » et de se demander s'il s'agit vraiment de l'auteur d'*André* et de *Mauprat*, de *Valentine* et du *Marquis de Villemer*, des premières *Lettres d'un Voyageur*, de ces Nouvelles exquises, — *Lavinia*, *la Marquise*, *Metella*, — d'un style si charmant et si pur que, au bout d'un demi-siècle, elles conservent encore leur fraîcheur idéale et leur parfum? J'en veux particulièrement à cette page, parce qu'elle me gâte les bonnes vérités que Barbey d'Aurevilly adresse à M. Thiers sous prétexte de rapprocher et d'assimiler deux physionomies, deux talents placés, selon nous, aux deux extrémités contraires de l'intelligence humaine et de l'art contemporain; M. Thiers, c'est-à-dire tout ce qu'on peut imaginer de positif ; trop positif pour être jamais superlatif ; George Sand, c'est-à-dire tout ce qu'on peut rêver de chimérique. L'idole du Bourgeois, c'est M. Thiers, et non pas du tout madame Sand, dont la réputation s'est faite par les artistes, par les ateliers, par les utopistes, par les femmes, par la jeunesse, par l'ardente génération de 1830, par une épidémie de passion et de paradoxe; madame Sand que Joseph Prudhomme, admirateur, ami, client et sosie de M. Thiers, repousse comme inquiétante pour ses immeubles, alarmante pour son foyer domestique, dangereuse pour la vertu de Zélanire, et trop pressée, dans ses idées subversives, pour

lui laisser le temps de donner des leçons au Pouvoir.

N'importe! Je ne puis résister au plaisir de citer quelques lignes, en guise de protestation contre cet engouement posthume qui vote à ce grand ou petit coupable des adresses, des couronnes, des monuments, et donne son nom à des rues, sans doute pour le récompenser d'avoir tout sacrifié à l'envie de reprendre sa place.

« M. Thiers, le *foutriquet* du maréchal Soult, a placé ses pattes de mouche historiques sous la garde du fier piédestal de Napoléon, au bas duquel il les a écrites... Quand madame Sand sera oubliée (?), on lira encore M. Thiers, parce qu'il a parlé de Napoléon. L'insecte a bien choisi son chêne!... M. Thiers a toujours triomphé de la tête de mulet des bourgeois par le *prud'hommisme!...* »

Cette bizarre inégalité de poids et de mesures ne se borne pas, dans les *Bas-Bleus,* à George Sand. On s'y heurte à chaque instant, avec accompagnement d'imprévu et de surprises. Ainsi, je l'avoue, si on m'avait demandé, avant que j'eusse ouvert ce livre : « Quelles sont les deux femmes célèbres que Barbey d'Aurevilly, le catholique intransigeant, l'autoritaire absolutiste, doit, selon vous, avoir le plus maltraitées? » J'aurais répondu sans hésiter : Madame de Staël et madame de Gasparin; madame de Staël l'ennemie intime de Napoléon, la fille enthousiaste de M. Necker, la huguenote doublée de libre-penseuse, la discoureuse en turban, l'aïeule ou la belle-mère

de la politique au canapé, du parlementarisme, du libéralisme, lesquels, de vieilles couches en nouvelles couches, ont enfanté l'athéisme et le radicalisme! Madame de Gasparin, la protestante mystique, belle âme veuve, si respectable qu'on ne se pardonnerait pas de s'ennuyer en la lisant. Eh bien! non, c'est tout le contraire. Le rude jouteur est tout miel pour Corinne au cap Misène, tout sucre pour les *Horizons* qu'il a l'air d'aimer comme son prochain. En revanche, il me semble bien dur pour madame Craven. Il eût suffi, je crois, de laisser entrevoir qu'il n'était pas impossible qu'un juge de mauvaise humeur fût enclin à declarer que peut-être la pieuse et noble dame avait affaibli, en publiant trois romans médiocres, l'immense effet du *Récit d'une Sœur*. Ailleurs, Barbey d'Aurevilly exagère la distance entre madame Sophie Gay et sa fille, madame Émile de Girardin. Le *Moqueur amoureux, la Duchesse de Chateauroux*, le *Mariage sous l'Empire*, *Anatole*, sont très supérieurs, comme naturel et invention, à des logogriphes plus ou moins spirituels, tels que le *Marquis de Pontanges* et la *Canne de M. de Balzac*. Je pourrais multiplier ces exemples. J'aime mieux dire un mot, en finissant, du style, ou pour parler plus exactement, de la *langue* de M. Barbey d'Aurevilly. J'en dirais volontiers ce que Royer-Collard disait de la Chambre de 1831 : « J'en ai vu de meilleures, j'en ai vu de pires; je n'en ai jamais vu de pareilles. » C'est vif, c'est amusant, c'est parfois *empoignant;* mais à quel

prix? Sans m'arrêter à l'inexplicable luxe de majuscules que l'auteur des *Bas-Bleus* devrait laisser à cet excellent M. Roselly de Lorgues, je veux citer un échantillon de cette prose hachée, tourmentée, incidentée, violentée, hérissée de néologismes et de parenthèses, tellement surmenée par le trop robuste écrivain qu'elle en devient poussive ou qu'elle s'abat *en jetant quatre éclairs*, comme le cheval de Mazeppa. On dirait un usurier serrant son débiteur à la gorge, afin de lui faire rendre un louis pour un écu, ou bien un infirmier forçant son malade d'avaler une triple dose d'émétique pour le débarrasser une bonne fois de toutes ses humeurs *peccantes* et de toute sa bile :

— « Être mâle, c'est pour elle ce qu'était être vif pour cet Allemand, qui, voulant prouver qu'il l'était, sautait par la fenêtre avec la légèreté d'un bœuf. Madame Stern, (Daniel Stern, la comtesse d'Agoult) à chaque sécheresse ou à chaque froideur de sa plume, se dit : Suis-je assez mâle comme cela?... Et comme, à ses yeux, parmi les hommes les plus mâles, dans l'ordre intellectuel et moral sont les plus savants, les plus philosophes, les plus puritains, elle se fait, à bras raccourci, savante, philosophe, puritaine. Savante, elle avale le Hollandais, fâcheuse pilule ! Philosophe, elle se beurre d'Allemand jusqu'au nœud de la gorge, — et je dis bien, car elle doit avoir la pomme d'Adam, cette mâle femme-là !... Gymnastique qui doit être fatigante, n'est ce pas? Mais que voulez-vous? il faut être homme ! Il faut devenir, en se travail-

lant, de nerveuse une musclée, et de femme qui pouvait plaire, un être déplaisant qui n'est pas même un homme déplaisant. Il faut enfin que le chameau (!!!) passe à travers le trou d'une aiguille! Mais la nature des choses est la plus forte : il n'y passera pas!... » Ouf!

Maintenant, si j'avais à me prononcer sur le fond même de la question, je renverrais les parties dos à dos, comme les tribunaux qui jugent une affaire de séparation de corps. Je condamnerais les bas-bleus à passer dix ans sans rien imprimer, et j'en connais qui, par cette trêve ou cette grève, épargneraient à leurs vrais amis bien des embarras. J'internerais Barbey d'Aurevilly dans une petite ville de province, à Castelnaudary ou à Briançon (remarquez que je ne dis pas Carpentras), où il n'entendrait parler que de la baisse des soies, de la cherté des vivres, des assiduités de M. Isidore chez madame Chaboulard, des chapaux de madame la notairesse, des réceptions de M. le sous-préfet ou du perdreau acheté au marché par la servante de M. le percepteur. Après quoi, un genou en terre et les mains jointes, il demanderait à se réconcilier avec la littérature féminine, et à venir, rue du Bac ou QUAI MALAQUAIS, se jeter aux pieds de ses victimes.

II

MONTESQUIEU [1]

SA VIE ET SES ŒUVRES

Février 1878.

Malgré le vers célèbre d'Alfred de Musset, j'ai toujours admiré et envié les hommes de talent, de savoir et d'esprit, qui, se méfiant des dimensions de leur verre, aiment mieux boire à ces larges coupes que les générations se transmettent de main en main sans les épuiser jamais. Ils font pour les écrivains illustres ce que Chérin et d'Hozier ont fait pour le blason ; que dis-je ? Ils remplissent auprès de nous un rôle analogue à celui que jouerait un sage conseiller, un Mentor, qui, voyant un fils de famille prêt à se dégrader dans des habitudes grossières et des intimités de bas étage, replacerait sous ses yeux ses titres

1. *Montesquieu, sa vie et ses œuvres*, par M. Louis Vian.

de noblesse. Pour moi, en lisant l'ouvrage de M. Louis Vian, je ne pouvais me défendre d'un mouvement de dépit, et j'avais envie de m'écrier : « Est-il possible, quand on a de pareils ancêtres, de jeter tant de boue sur ses armoiries ?... » A un autre point de vue, n'y a-t-il pas quelque chose de bien intéressant dans ces échanges entre un nouveau venu qui cherche sa voie et un génie consacré par le suffrage universel ? La protection de celui-ci récompense l'abnégation et le zèle de celui-là. Le disciple est utile au maître en renouvelant le bail de sa gloire ou en disputant aux premières ombres de l'oubli des beautés inoubliables. Le maître rend service au disciple en devenant son parrain, en associant un grand nom à un nom encore obscur, en le soutenant de son appui, en le fortifiant de son contact, en l'éclairant de sa lumière, en créant pour le lecteur une illusion précieuse où le reflet ressemble à un rayon.

Vous savez comme moi que, dans ce XVIIIe siècle qui a eu tant d'esprit et qui en a fait un si mauvais usage, l'histoire littéraire a reconnu quatre points culminants, qu'elle a salué au-dessus de toute autre quatre grandes renommées; Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu et Buffon. Il a été de mode, dans ces derniers temps, de leur adjoindre Diderot. Si, malgré tant d'inégalités, de violences, d'impiétés et de boursouflures, on se décidait à admettre l'auteur de *Jacques le Fataliste* au même

rang que les quatre autres, et s'il fallait, pour compléter son arriéré, rogner quelque chose sur leur part, ce serait peut-être Montesquieu qui y perdrait le moins. Nous vivons désormais dans une telle familiarité avec la Nature, que M. de Buffon nous paraît avoir trop de manchettes pour nos sabots. Rousseau n'est qu'un déclamateur, et son style tant vanté ne supporte pas l'analyse. On aura beau fêter, amplifier, célébrer, diviniser le centenaire de Voltaire ; jamais, jamais, cette honteuse et odieuse apothéose ne prévaudra contre l'anathème de la véritable France qui ne peut dorénavant voir en lui que le Français naturalisé Prussien, le flatteur du roi de Prusse, le panégyriste de Rosbach, l'insulteur de nos armées, et qui, ayant à subir l'opprobre de sa statue, serait forcée de lui donner pour cortège celles de Frédéric, de Guillaume et de Bismarck. Montesquieu est plus intact, du moins dans les parties vraiment durables de son œuvre. Ce n'est pas sa faute, si, en servant de précurseur et d'initiateur à la science politique, il a fait tant de détestables écoliers. Son mérite est d'avoir deviné, cinquante ans d'avance, que l'ancien régime français était condamné et se condamnait à mort, que, pour ménager la transition et adoucir la secousse entre cet agonisant volontaire et un avenir inconnu, il fallait chercher un trait d'union, regarder à droite et à gauche dans le passé et dans le présent, se renseigner auprès des peuples plus avancés en expérience ou en sagesse, pré-

parer, en un mot, les éléments d'un droit constitutionnel où disparaîtraient les abus et les privilèges, où la monarchie se restreindrait sans s'affaiblir, comme ces malades qui se réforment pour ne pas mourir; où chaque classe de la société nouvelle trouverait l'emploi de ses aptitudes, le but de ses ambitions, la limite de ses prérogatives et le type de ses devoirs.

Précurseur ou fondateur de la science politique en France, Montesquieu peut-il aussi être regardé comme un des précurseurs ou promoteurs de la Révolution? Oui et non. Oui, car il a hardiment rompu avec l'école de Bossuet. Il n'a pas fait remonter le principe d'autorité assez haut pour dominer et contenir ces passions humaines, ces explosions populaires qui se chargent, à un moment donné, de déjouer les calculs des sages et des habiles, d'opposer à la prudence des accommodements ou à la modération des doctrines la brutalité des faits, d'emporter en un jour dans un tourbillon de feu, de lave, de fumée et de poussière les programmes combinés dans le silence du cabinet au nom et au profit d'une humanité chimérique. Non; car, pour conjurer cette Révolution fatale et son effroyable lignée, il eût suffi de s'en tenir à la lettre ou plutôt à l'esprit de Montesquieu, de pratiquer ce qu'il conseille, de se méfier de ce qu'il redoute, de s'interdire ce qu'il blâme, d'opérer avec lui le triage parmi les institutions théocratiques, monarchiques, absolues, aristocratiques et démocratiques, de faire

passer, comme les coureurs dont parle Lucrèce, son testament ou son flambeau aux mains de Louis XVI, de Turgot, de Malesherbes, de Malouet, de Louis XVIII, de Royer-Collard, du comte de Serre, de M. de Martignac, de M. Guizot, de M. de Tocqueville, sans jamais permettre qu'il fût confisqué par les Mirabeau et les Sieyès, les Danton et les Robespierre, les Manuel et les La Fayette, les Ledru-Rollin et les Gambetta. Pour ne citer qu'un seul exemple, nous aurions échappé à l'horrible lèpre du suffrage universel, si nos législateurs avaient relu et médité ce passage de l'*Esprit des Lois :* « Il y a toujours dans un État des gens distingués par la naissance, la richesse et les honneurs. Mais s'ils étaient confondus parmi le peuple, et s'ils n'avaient qu'une voix comme les autres, la liberté commune serait leur esclavage, et ils n'auraient aucun intérêt à la défendre, parce que la plupart des résolutions seraient contre eux. »

Voilà pour le politique aux vues justes et profondes ; voici le moraliste spirituel et fin : « Dans ce tribunal on prend les voix à la majeure ; mais on dit qu'on a reconnu par expérience qu'il vaudrait mieux les recueillir à la mineure, et cela est assez naturel ; car il y a très peu d'esprits justes, et tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux. » — Piquante vérité que nos majorités radicales finiront par rendre proverbiale à force d'abuser de la tyrannie du nombre, et que Casimir Dela-

vigne, cent ans plus tard, a traduite en un vers presque célèbre :

> Les sots, depuis Adam, sont en majorité !

Mais vous connaissez le goût ou plutôt la passion de notre époque. Discuter les *Lettres persanes*, étudier l'*Esprit des Lois,* analyser la *Grandeur et la Décadence des Romains,* passer rapidement devant le *Temple de Gnide,* signaler les bizarreries d'un siècle où les plus beaux génies, pour se mettre au diapason de leurs contemporains, se croyaient obligés de devenir à peu près bêtes et de payer un tribut au froid libertinage de l'imagination et des sens, c'est assurément une chose excellente, et peut-être l'histoire littéraire ne devrait-elle pas exiger davantage ; car, si les souverains, les hommes d'État, les hommes de guerre, existent surtout par leurs actes, les écrivains ne se survivent que dans leurs œuvres. Nous ne sommes plus de cet avis. La curiosité domine en nous ce pur désir de s'instruire qu'on pourrait appeler le platonisme de l'intelligence. Nous ne voulons pas être enseignés, mais renseignés. Il en est des sociétés vieillies comme des enfants et des vieillards, ces deux extrêmes qui se touchent. Elles croient n'avoir plus rien à apprendre dans le domaine des idées, et, chacune de leurs expériences ayant ressemblé à un mécompte, il leur arrive fréquemment de rendre la science acquise responsable des illusions perdues.

Dès lors, elles préfèrent l'anecdote à l'analyse, comme, sur un autre terrain, elles préfèrent le roman à l'histoire et le portrait visible à l'étude intérieure. Elles veulent qu'on leur montre par le dehors l'homme dont les ouvrages ne leur racontent pas la vie, ou, si elles le soupçonnent d'avoir glissé dans ses écrits de mystérieuses révélations sur lui-même, elles demandent qu'on leur donne la clef de cette écritoire à secrets, qu'on les aide à reconnaître les traits du personnage sous la plume de l'auteur, qu'on leur fasse voir la soudure entre ce qu'il cache et ce qu'il laisse deviner. A vrai dire, le penchant individuel de nos illustres ne s'accorde que trop bien avec cette manie collective. Déjà, au début de ce siècle, l'abbé de Féletz raillait finement « ces philosophes qui, ne voyant rien au monde de plus intéressant que leur personne, aimaient tant à parler d'eux-mêmes, à mettre le public dans la confidence des plus petits épisodes de leur enfance, des plus minces particularités de leur origine, des plus insipides détails de leur vie matérielle, et ne comprenaient pas qu'une belle page sur un fond d'idées générales est mille fois préférable à tous ces commérages autobiographiques. »

Peut-être l'ingénieux abbé mettait-il un peu d'exagération dans ses ironies. Pour Marmontel par exemple, Sainte-Beuve a très judicieusement remarqué que les *Incas*, *Bélisaire*, et même *Cléopâtre*, « *où fut l'aspic de Vaucanson*, » — ne peuvent plus prétendre qu'aux

aumônes de l'oubli, tandis que ses *Mémoires* nous offrent maint chapitre vivant, naturel, vrai, plein de fraîcheur et de jeunesse. Quant à Montesquieu, si supérieur sur tous les points à Marmontel, il ne saurait même être mis en cause ; il a peu parlé de lui ; ses biographes, ses panégyristes, ses critiques, ses détracteurs, fidèles à l'ancienne méthode ou obéissant aux exigences et aux pruderies académiques, ont négligé presque tous ou dédaigné de chercher Montesquieu ailleurs que dans leur bibliothèque. Ils n'ont vu et jugé l'édifice que par le péristyle, la colonnade et la coupole, sans s'inquiéter de savoir s'il ne renfermait pas de petits appartements. Nous ne saurions donc assez louer M. Vian d'avoir suppléé à ce qui nous manquait, de nous avoir peint et raconté Montesquieu, afin qu'il nous soit plus facile et plus agréable de le lire, de le bien comprendre, de nous familiariser avec lui, de l'aimer un peu plus sans l'admirer un peu moins et de profiter de ses leçons sans nous croire toujours forcés de suivre ses exemples. Quel est le compliment qui nous va le plus au cœur, à nous que notre extrême infériorité n'empêche pas de rencontrer parfois quelque indulgente lectrice? — « à présent que je vous connais, j'aurai plus de plaisir à lire vos ouvrages. » — On pourrait résumer dans cette aimable phrase le mérite et le charme du livre de M. Vian. Il me représente ce lien invisible qui unit l'ouvrier à l'œuvre, l'écrivain à l'écrit, l'homme à l'écrivain, et dont il faut

reconnaître toute la valeur, pourvu que l'orgueil personnel n'en fasse pas un câble. Si, comme nous le dit M. Vian, Montesquieu est plus approuvé, critiqué ou cité que lu, s'il fait partie, non pas, à Dieu ne plaise! de ce bataillon sacré auquel personne ne touche, mais de ce groupe d'immortels qu'on laisse volontiers reposer dans leur immortalité monumentale, si un libraire a pu dire récemment à M. Vian : « La moitié de Montesquieu est morte avec l'ancien régime, et l'autre est entrée dans nos institutions; en sorte qu'il n'y a plus lieu de le réimprimer, » cette espèce d'abandon sans diminution de gloire doit être surtout attribuée à un effet de distance. Montesquieu était trop loin de nous; nous en étions trop séparés, non seulement par le chiffre des années et des dates, mais par l'absence d'informations sur les rapports de ce qu'il a fait et *vécu* avec ce qu'il a écrit et pensé. Dire que M. Vian a rapproché de nous Montesquieu, que, grâce à ses recherches, à ses soins, à ses trouvailles, l'auteur de l'*Esprit des Lois* semble revivre parmi nous, reprend un corps et un visage, nous tend une main, et, de l'autre, nous indique le rayon de l'étagère où son œuvre restait trop intact, ce serait déjà lui décerner un assez bel éloge; il en mérite plusieurs autres.

Ce qui me frappe dans ce volume, c'est l'exacte mesure qu'a observée M. Vian entre l'analyse et le récit, entre l'idée et le fait. Il ne pouvait, après tout, parler de Montesquieu comme il aurait parlé du maréchal de

Saxe. Il devait bien écrire les détails de cette existence peu connue en marge de l'*Esprit des Lois* ou des *Lettres persanes;* mais il ne fallait pas que la marge devînt toute la page. Lisez les délicates études sur les trois principaux ouvrages de Montesquieu, très heureusement intercalées par M. Vian dans l'ensemble de cette biographie à laquelle ils servent de point de repère; vous trouverez ensuite plus d'agrément dans les récits et les anecdotes qui nous montrent Montesquieu, « de la tête aux pieds, avec ses habits, ses mœurs, ses livres et son temps », — qui nous font même entrevoir un petit bout de ses pantoufles et un pan de sa robe de chambre. Pénétrez, avec M. Vian, dans ces *en-dessous* où l'homme vrai reprend ses droits, où la galanterie tient une place, où l'éminent prosateur commet des vers détestables, où la sociabilité mondaine alterne avec les travaux du moraliste, du publiciste et du penseur; vous reviendrez ensuite avec plus d'attraits à ces livres, que l'origine gasconne et la physionomie bordelaise de l'illustre écrivain m'engageraient presque à définir : « Un grenier à sel sur une cave pleine des meilleurs crus de Bordeaux. »

Suivrai-je pas à pas M. Vian? Non, le parcours serait trop long, et la tâche serait superflue. A quoi bon redire ce qu'il a si bien dit, refaire ce qu'il a si bien fait? J'aime mieux prendre son ouvrage pour point de départ, essayer de mettre en regard Montesquieu et son siècle,

rechercher rapidement avec vous l'influence bonne ou mauvaise qu'ils ont exercée l'un sur l'autre.

Dans un chapitre du *Génie du Christianisme,* que je n'ai pas sous les yeux, Montesquieu, dans le célèbre *quatuor* dont nous parlions tout à l'heure, est représenté comme le véritable grand homme, — « parce qu'il a été le plus chrétien. » — D'après Chateaubriand, Voltaire et Rousseau ne pouvant être considérés que comme des déistes — et encore ! — l'un enfiévré de haine contre la Religion chrétienne, l'autre gonflé de réquisitoires contre le dogme au profit de la Nature, restent Buffon et Montesquieu. Buffon n'est qu'un chrétien d'apparat. Sa religiosité ou son respect simulé pour l'Église n'est qu'affaire de bienséance, de costume, quelque chose comme le sentiment de dignité et le goût du solennel, qui lui défendent d'écrire autrement qu'en habit brodé et avec des dentelles à ses manches. Montesquieu est foncièrement chrétien, en ce sens qu'il reconnaît la nécessité du Christianisme, qu'il glorifie sa morale, qu'il ne veut pas d'une société et d'une législation où n'auraient pas pénétré les sucs bienfaisants de l'Évangile. » A notre grand regret, il nous est difficile, après avoir lu l'ouvrage de M. Vian, de partager l'illusion de l'auteur du *Génie du Christianisme.* Comme chez Buffon, je ne vois chez Montesquieu qu'un chrétien de convenance, et, pour ainsi dire, de précaution. Le XVIIIe siècle offre ce caractère spécial que la Religion y est encore une puissance et une

institution en cessant d'être une croyance. Si elle ne *lie* plus les consciences et les âmes, elle conserve des attaches visibles, officielles, et, au besoin, des moyens d'action qui *obligent* l'individu à compter avec elle et à se tenir en garde contre ses propres hardiesses. Elle a des mandataires qu'elle charge de protéger contre ses agresseurs cette foi qu'eux-mêmes ont perdue. De là, chez ceux-ci, le singulier mélange de timidité et d'audace, d'hypocrisie et de malice, le soin permanent de dissimuler la poignée de l'arme dont les coups vont ébranler l'arche sainte. Seulement, dans ce groupe hostile, il y a de notables différences. Il y a les acharnés comme Voltaire, les passionnés comme Jean-Jacques, les forcenés comme Diderot, les positifs comme d'Alembert, les séides et les sosies comme Helvétius et d'Holbach, les cérémonieux comme Buffon et les conveuables comme Montesquieu. Un gentilhomme, grand propriétaire, président à mortier, ne pouvait pas faire au bon Dieu la même guerre que ce diabolique ou simiesque Arouet, qui s'était octroyé à lui-même la mission *d'écraser l'infâme* et avait fait de son impiété une des conditions de son influence, ou que ce misérable Rousseau, sorte de *outlaw* volontaire qui associait à des inspirations de génie l'âme d'un laquais et les haines d'un plébéien. Non, mais regardez-y de près. Dans ses étincelantes *Lettres persanes,* Montesquieu, au risque de gâter son œuvre, a placé ses épigrammes anti-chrétiennes — *et vice*

versâ, — sous le patronage de ces scènes voluptueuses et sensuelles où il traduisait le Coran à l'usage des boudoirs, et où Roxane, Zachi et Zulmé, en déshabillé galant, donnaient la réplique aux piquantes satires de Rica. Glissons au plus vite sur *le Temple de Gnide, le Voyage à Paphos,* également indignes du génie de l'écrivain et de la gravité du magistrat, tristes produits d'un paganisme d'arrière-saison qui n'a plus les grâces légères d'Anacréon ou de Tibulle, pages pesamment érotiques ou le lion se fait carlin, où l'aigle copie les pigeons de Cythère, et qu'il faut bien se garder de comparer aux peintures de Boucher, de Watteau ou de Fragonard, modèles, dans un mauvais genre, de séduction et d'élégance. L'*Histoire de la grandeur et de la décadence des Romains, le Dialogue de Sylla et d'Eucrate,* demeurent en dehors de la question. Aussi bien, le vrai Montesquieu est tout entier dans l'*Esprit des Lois*. Il n'y a pas, dans ce beau livre, un seul trait visible, une seule attaque directe contre la Religion. Mais le Christianisme en est absent ; les lois n'ont pas besoin de lui ; elles dérivent d'autres origines, elles s'appuient sur d'autres soutiens ; ou, si elles l'acceptent, c'est à titre d'auxiliaire, comme nécessaire ou utile au bon ordre, à la sécurité des citoyens, au maintien de l'autorité politique, mais nullement comme clef de voûte, comme messager d'une révélation surnaturelle qui enseigne aux consciences toutes les notions du bien et du mal, comme

créateur d'une loi morale antérieure à toutes les lois et à tous les codes.

Cela est si vrai que l'*index* de la cour de Rome fut un des cauchemars de Montesquieu, et cet épisode suffirait au succès de l'ouvrage de M. Vian ; car il était impossible de le raconter d'une façon plus vive et plus piquante. Comment rappeler ces tribulations d'un grand esprit dans son contact ou dans son conflit avec l'orthodoxie catholique, sans songer à M. Cousin? Lui aussi eut une peur bleue de l'*index*, et, dans sa frayeur où se mêlait un grain de comique, il proposait de substituer, d'atténuer, d'assouplir, de retoucher, de changer des phrases, jusqu'à ce que la terrible Congrégation fût contente. Des phrases ! Quoi de plus et quoi de mieux pour caractériser ces apparences dont on n'a pas la réalité, ces formes auxquelles manque le fond, ces draperies dont on n'a pas le corps, ce corps dont on n'a pas l'âme, cette bienséance extérieure qui cache la négation et le vide? En pareil cas, il est rare que la fin ne soit pas correcte. — « Le président (Montesquieu) a répondu au curé que son intention était de faire tout ce qui convenait à un honnête homme dans la situation où il se trouvait. » — Ici je m'arrête et je m'incline. La vie et les œuvres appartiennent aux hommes ; la mort n'appartient qu'à Dieu.

Peut-être M. Vian me trouvera-t-il sévère pour celui que je suis d'autant plus enclin à appeler son *héros* que

son livre offre tout l'intérêt d'un roman. C'est que les vaincus ont le droit d'être plus susceptibles que les vainqueurs. C'est que chaque jour ajoute à mes griefs, non pas, Dieu merci ! contre Montesquieu, que j'admirais et que M. Vian va me faire relire, mais contre ce prétendu droit constitutionnel qui n'a rien constitué que le gâchis, le chaos et la ruine. Montesquieu reste infiniment supérieur à ses successeurs, à ses disciples, à ses illégitimes héritiers qu'il n'aurait acceptés que sous bénéfice d'inventaire. Il n'en est pas moins vrai que les hommes du XVIII[e] siècle, même les meilleurs, — philosophes, penseurs, écrivains, publicistes, économistes, — se sont fatalement trompés en donnant pour cortège à leurs études préparatoires des constitutions à venir et des sociétés nouvelles, tantôt l'indifférence religieuse, tantôt l'impiété voltairienne, tantôt les amorces sensuelles d'une littérature païenne. Au lieu de comprendre que leur rupture avec les abus et les vices de l'ancien régime les ramenait à l'Évangile, et que la loi divine pouvait seule leur donner la force de vaincre tout à la fois ce qu'ils attaquaient et de contenir ce qu'ils allaient émanciper, ils ont mené de front et sur une ligne parallèle la guerre à Jésus-Christ, le déchaînement des passions, la surexcitation des idées et les programmes de réforme sociale. Qu'en est-il résulté? C'est que, les idées et les passions se servant mutuellement de complices et manquant de tout correctif et de tout contre-

poids, la foule a prévalu contre l'élite, la *bête* contre l'esprit, la traduction grossière et sanglante contre le texte spirituel et sensé, la Révolution contre la réforme. L'humanité invitée à jouir et *délivrée* de Dieu a brutalement déchiré les pages où la sagesse humaine essayait de suppléer la foi après l'avoir démolie. Rica et Usbeck sont les ancêtres de M. About et de M. Francisque Sarcey. Les gros sous du suffrage universel finissent par monnayer les louis d'or de Montesquieu. Les constitutions rêvées ou entrevues par l'illustre écrivain aboutissent à la République de 1878. Un siècle de déchirements, de calamités, de crimes, de destructions et de larmes laisse en suspens tout ce que les habiles avaient cru résoudre. On lit avec un sérieux plaisir le *Montesquieu* de M. Vian; on le lit dans le plus beau pays du monde, sous un ciel d'une limpidité merveilleuse, en face d'un paysage féerique, à dix pas d'une plage comparable à un bain de soleil. On ouvre sa fenêtre, et on entend une effroyable musique, encouragée par une municipalité radicale. C'est la *Marseillaise,* ce contresens, cet anachronisme et cette honte, applaudie par une multitude immonde, jouée par une demi-douzaine d'ophicléides et de trombones et lancée comme un défi à cette colonie bienfaitrice, à ces aristocraties élégantes et charmantes qui ont inventé Cannes, qui l'ont créée, qui la font vivre, qui l'enrichissent, et à qui il suffirait de faire leurs malles et de se diriger vers la gare pour rendre ce pays insensé à sa

misère et à son néant. Dans ces moments-là, on se demande tout bas si la *Législation primitive* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ne sont pas préférables à l'*Esprit des Lois*.

Cannes, février 1878.

III

JOSEPH AUTRAN [1]

31 mars 1878.

Je voulais attendre, pour vous parler de ce volume, la séance de réception de M. Victorien Sardou à l'Académie française. La vanité étant, comme chacun sait, le péché mignon de mes confrères, je comptais leur donner un bon exemple et faire acte d'humilité en offrant à mes lecteurs l'occasion de comparer mon article au discours de M. Charles Blanc et de mesurer la distance qui sépare un académicien d'un feuilletoniste. Mais cette séance, annoncée d'abord pour la fin de février, paraît être retardée ; on n'en peut prévoir ou fixer la date ; et, au fait, quel est le maniaque qui pourrait se préoccuper de ce détail? N'a-t-on pas des

1. *Drames et Comédies*, sixième volume de l'édition complète.

intérêts plus graves ? Qu'est-ce que l'éloge d'un éminent poète, le souvenir d'un homme de bien, au milieu des spectacles grandioses, fortifiants, consolants, édifiants, rassurants, balsamiques, salubres, splendides, que l'on prodigue à nos regards, et où se combine tout ce qui peut élever nos âmes, rehausser l'idéal d'un grand peuple, fournir aux siècles futurs des modèles d'équité et d'abnégation républicaines, réchauffer notre patriotisme, exalter notre orgueil national, inspirer l'envie d'être le plus faible pour mettre encore mieux en relief les générosités du plus fort ? D'autre part, si nous en croyons des indiscrétions d'éditeurs et de libraires, il faut se résigner à penser que l'ère de prospérité prodigieuse, préparée le 14 octobre et inaugurée le 13 décembre, se borne à des effets matériels, et n'a pas encore pénétré dans le domaine des intelligences :

Vive la République ! elle est aimable et pure ;
Notre félicité sous ce régime est sûre ;
Douter de ses bienfaits serait lui faire injure...
Il faut, pour n'y pas croire, avoir l'oreille dure ;
Il enrichit manoir, ferme, chaumière, cure,
Au-dessus du bon Dieu place la créature,
Dans Voltaire et Sarcey choisit notre lecture,
Sans nous parler du ciel enseigne l'Écriture,
Donne toute licence à la caricature,
Dissipe en se jouant chaque sinistre augure,
Défend la liberté contre la dictature,
Protège l'industrie, embellit la Nature,

D'un nouvel âge d'or nous offre la teinture,
Veut que nous ayons tous hôtel, chevaux, voiture,
Sur les lèvres du pauvre étouffe le murmure,
A tout être vivant prépare sa pâture...
Mais sa bonté s'arrête à la littérature!

d'où il suit que jamais les devoirs de la critique ne furent plus évidents; qu'elle manquerait à sa spécialité la plus précieuse si elle n'essayait de rétablir un moment la proportion entre les choses qui, à force de bruit, s'indemnisent de n'avoir pas six mois à vivre et les œuvres que la certitude de durer console de ne pas faire de bruit.

Car voilà ce qui nous rassérène à la fois et nous impatiente; c'est cette espèce de parallélisme ou plutôt d'antagonisme où les créations les plus éphémères de nos passions les plus misérables se pavanent aux places d'honneur, accaparent l'attention publique, métamorphosent le dernier des drôles en un personnage important, attroupent les badauds, absorbent la presse, font assaut de boniments, de grosses caisses et de fanfares, et le prennent de haut avec les productions les plus pures, les plus nobles, les plus vivaces, de l'imagination et de l'esprit, du talent et de l'art, provisoirement reléguées dans les salles d'attente. Le 9 mars 1848, lorsqu'un public d'élite, arraché pour deux heures aux angoisses de la politique et aux rumeurs de la rue, applaudissait avec enthousiasme la première représentation de la *Fille*

d'Eschyle, on se montrait, dans les avant-scènes et dans les loges, des hommes, à peu près inconnus la veille, dont cette révolution insensée venait de faire nos seigneurs et maîtres. Étaient-ils assez gonflés de leurs récentes grandeurs? Assez crêtés sous leurs chapeaux à larges bords? Assez carrés dans leurs habits noirs? Assez cambrés sous leur écharpe tricolore? Assez étalés sur leur fauteuil officiel? Assez champignons sur leurs nouvelles couches? Assez convaincus de leur supériorité sur ce pauvre poète dont les beaux vers avaient peine à se faire écouter entre un couplet de la *Marseillaise* et un écroulement de barricade? Trente ans ont passé; on a oublié même le nom de ces héros improvisés par le délire populaire, de ces hommes d'État dont l'incapacité et l'impuissance, après avoir fait couler des flots de sang, devaient nous livrer au césarisme ; et l'Étude antique est toujours jeune; Méganire n'a pas une ride. Eschyle et Sophocle peuvent se reconnaître et se réconcilier sous les traits de leur filleul. Pas une feuille ne s'est détachée du laurier tragique; les doigts du Temps ont glissé sur ce marbre sans en ternir la blancheur, sans en altérer le contour. Que serait-ce, si notre poète, au lieu de cette nonchalante modestie qui le rendait plus sympathique et plus aimable, avait eu cette force de volonté, cette vocation et cette nostalgie théâtrales qui caractérisent MM. Dumas et Sardou ; s'il n'eût laissé à la Comédie-Française ni trêve, ni repos, jusqu'à ce qu'elle

eût repris, comme il en a été souvent question, la *Fille d'Eschyle* avec tous les honneurs dus à sa beauté, à son mérite et à son rang? Mais lui-même nous le dit dans un sonnet charmant :

Je n'ai jamais couru la fortune des planches,
On dit que le théâtre est le plus beau des arts;
Je n'ai jamais aimé ce jeu, plein de hasards,
Où les efforts trompés demandent des revanches...
Thalie a beau chanter et rire aux boulevards,
Je résiste à l'éclat de ses belles dents blanches,
Et, dans les flots de sang versés par les poignards,
Je laisse Melpomène ensanglanter ses manches...

Quoi qu'il en soit, ce qui ne s'est pas fait se fera tôt ou tard; j'aime à le croire pour l'honneur de notre théâtre, tant de fois compromis, et des lettres, si souvent humiliées, délaissées ou abaissées. Tôt ou tard, la *Fille d'Eschyle*, et, avec elle, son digne frère, *Don Juan de Padilla,* que je vous présenterai tout à l'heure, prendront place dans le répertoire, entre *Hernani* et la *Fille de Roland.*

Ce volume se divise en deux parts presque égales; l'inédit, et les pièces déjà connues; ici, la *Fille d'Eschyle* et le *Cyclope;* là, *Don Juan de Padilla,* les *Noces de Thétis,* le *Sonnet,* le *Roi d'Arles* et le *Dialogue entre deux ombres.* Faute d'espace, je ne parlerai cette fois que de l'inédit.

Il y a quinze ans, quand parut le *Cyclope*, si heureusement et si fidèlement imité d'Euripide, je remarquai —

et je n'avais assurément pas le mérite de la découverte, — que le troisième des tragiques grecs, moins religieux que philosophique, plus proche voisin de Socrate que d'Aristophane, avait rompu avec la phase hiératique, ou sacerdotale. Dans Eschyle et même dans Sophocle, l'homme est si près des dieux que la responsabilité humaine s'efface dans l'intervention divine. On ne sait où fixer la limite et le point de séparation entre la terre et l'Olympe. Le souffle tragique descend de la montagne sacrée, enveloppe dans un nimbe d'or les personnages du drame, et circule sur le théâtre jusqu'à l'heure suprême où un dénoûment surnaturel affirme cette abdication de l'humanité, dominée et absorbée par les puissances immortelles. Dans Euripide, rien de pareil. C'est un *malin* à qui pourrait déjà s'appliquer le *ceci tuera cela*, tant de fois répété depuis lors. Volontiers il traduirait la mythologie en métaphysique, — que dis-je? en comédie, en parodie et en satire. Sa religion est accommodante et narquoise. Si elle rapproche encore le dieu et l'homme, c'est à mi-côte, sur un terrain neutre où l'immortel, à force de se familiariser avec le mortel, finit par se confondre avec lui. Le procédé dont Voltaire abusera contre le christianisme sous des costumes turcs, babyloniens, américains, chinois ou païens, Euripide en use plus sobrement, mais plus sûrement, contre le polythéisme, qu'il se plaît à amoindrir, à naturaliser, à raisonner, à assouplir, à persifler, à dissoudre, à reléguer dans la coulisse, pour

que nos passions et nos actes, débarrassés de leurs lisières célestes, remplissent librement ce vide, reprennent tout leur ressort et redeviennent maîtres de la scène. C'est cette nuance de familiarité moqueuse que nous retrouvons dans les *Noces de Thétis*. Je ne crois pas me tromper en supposant que Joseph Autran, au lendemain du *Cyclope*, mis en goût et invité à la récidive par cette veine comique que lui recommandait l'élégance de la forme et qui convenait si bien à sa nature doucement ironique, à sa bonhomie délicatement malicieuse, saupoudrée de sel attique, fut amené à écrire cette jolie fantaisie, bâtie sur la pointe d'une aiguille, mais une de ces aiguilles qui créent la dentelle de Malines. Jupiter, Apollon et Neptune, amoureux comme trois simples mortels et même comme trois imbéciles, font un doigt de cour à Thétis, la plus belle des Néréides. Fille ou petite-fille de déesse, Thétis n'en est pas moins femme depuis la racine de ses cheveux blonds jusqu'à la pointe de ses petits pieds; femme, c'est-à-dire coquette; une Célimène aquatique ! Le pauvre Pélée, souverain apocryphe d'un royaume à peu près grand comme l'arrondissement de Barcelonnette, Pélée, qui serait bien à plaindre s'il négligeait son premier accent aigu, semble avoir fort peu de chances en présence de ce *trio* de dieux. Mais Chiron, le plus sage et le plus spirituel des centaures, trouve un moyen pour faire pencher la balance en faveur du roi de Phthie, son ami intime. Il revèle aux trois dieux

un secret qu'il a lu dans l'avenir et dans un vieux papyrus préhistorique. — « L'époux de Thétis, quel qu'il soit, dieu ou monarque, aura un fils plus grand que lui. »

Là-dessus, Jupiter, Apollon et Neptune battent en retraite. Ils ne se soucient pas d'être détrônés par ce mystérieux enfant, illustre et vainqueur avant de naître. Chiron a bien raison de s'écrier :

Vive le cœur humain des hommes et des dieux !

Cependant Thétis ne se rend pas encore ; dans une scène charmante, elle câline, lutine, taquine son amoureux, assez naïf pour accepter auprès d'elle le rôle de *patito* et ne la contredire sur aucun point. A la fin, il change de système, poursuit Thétis fugitive, et la prend dans un filet, sauf à avoir plus tard maille à partir avec elle. Une coquette prise dans un filet ! C'est être vaincue par ses propres armes. Elle commence par se fâcher et finit par dire *oui*. Ce fils, supérieur à son père, vous l'avez déjà nommé : c'est Achille. Chiron se chargera de son éducation, et Homère naîtra tout exprès pour le chanter.

J'ai entendu reprocher au poète d'avoir traité un peu trop les dieux de l'Olympe à la façon d'Offenbach, c'est-à-dire sans façon. Il y a pourtant cette différence que, dans le répertoire d'Offenbach, la mythologie devient grotesque, et que, dans les *Noces de Thétis*, elle ne cesse d'être divine que pour rester poétique. A tout prendre, en prêtant à ses dieux un langage humain, en

leur attribuant des passions humaines, Joseph Autran acceptait la tradition du paganisme, qui, même avant d'arriver à la période de dissolution et de doute, avait fait de ses fables trop riantes le prélude, l'excuse et le modèle des péchés les moins célestes et des amours les moins idéales. Dans cette fantaisie à laquelle l'auteur n'attachait pas sans doute beaucoup d'importance, il n'a ni défiguré, ni travesti, ni bafoué les dieux. Il les a posés en personnages de comédie ; ce qui devait, sauf leur respect, s'accorder bien souvent avec leurs galantes équipées et leur spécialité de coureurs d'aventures. Cette comédie, athénienne toujours, élégante *quand même,* s'entremêle de bouffées de lyrisme qui suffiraient à l'ennoblir et où le poète en belle humeur — j'allais dire le grand seigneur en goguette, — retrouve ses parchemins et ses armoiries :

« Voici, voici les jours où, sur la mer immense,
Le règne de l'été paisible recommence,
Où la rumeur des vents et le fracas des flots
N'inspirent plus de crainte aux heureux matelots !
Voici les soirs de calme où l'onde avec paresse
Entoure de baisers notre île qu'elle presse...
De ce temps enchanté célébrons les douceurs ;
Chantez la mer qui dort à nos pieds, ô mes sœurs !
Dites le jour brillant, dites la nuit limpide,
Dites surtout Thétis, la blonde Néréide,
Thétis aux dents de perle, aux bras purs, aux doux yeux,
Qui font rêver d'amour les hommes et les dieux ! »

Et plus loin :

« Au son des harpes et des lyres,
Fêtons, avec les flots chantants,
La déesse aux charmants sourires,
Celle qu'invoquent les navires
Quand ils demandent le beau temps !
» Elle aime la métamorphose,
Les changements capricieux :
Sachant imiter toute chose,
De zéphyr elle se fait rose,
Et d'hirondelle astre des cieux.
En vain le roi de Thessalie
Médite sa captivité.
Admirons, mes sœurs, sa folie !
Dans les liens de sa beauté
C'est elle-même qui le lie !...

On le voit, nous sommes toujours dans le voisinage de Paros, et, si le marbre n'est plus dieu, il n'est pas encore cuvette.

Pour apprécier toute la flexibilité de ce talent poétique, il suffit de passer brusquement des *Noces de Thétis* à *Don Juan de Padilla*. C'est passer d'un extrême à l'autre. On est presque tenté de se demander si, dans les *Noces*, le poète n'a pas fait descendre les dieux un peu trop bas, et si, dans *Don Juan*, il n'a pas élevé les hommes un peu trop haut. Mais, gardons-nous bien de nous plaindre de ce dernier excès ! il est trop rare en tous temps, trop phénoménal de nos jours, et, cette fois,

ce n'est pas Offenbach, son groupe et son public, que nous rencontrerons sur notre chemin. Le *Don Juan de Padilla* nous offre, dans toute sa grandeur, le type du drame héroïque. Ce drame ou ce genre a des inconvénients que je vais indiquer avec une amicale franchise, et des avantages qu'il sied de proclamer avec une profonde sympathie. Les inconvénients sont de deux sortes ; d'abord, le sens admiratif auquel il s'adresse est de ceux qui se fatiguent et s'épuisent le plus vite. Telle est notre faiblesse, que, pour atteindre à ces hauteurs, pour nous mettre à l'unisson de ces gigantesque victoires de l'honneur sur la passion, du devoir sur la nature, nous avons besoin d'un effort, et que, si cet effort se prolonge, il se traduit bientôt en lassitude. Le plus vulgaire spectateur du parterre tressaille au « *qu'il mourût !* » du vieil Horace. Faites de ce *qu'il mourût !* une tragédie entière, et les esprits les plus chevaleresques refuseront de vous suivre. En outre, il n'en est pas de l'épisode des *Communeros* espagnols du XVIe siècle comme de ces événements *tout d'une pièce*, où l'histoire et la légende se font d'avance complices des émotions du théâtre, et où se résument avec éclat tantôt les luttes d'un peuple contre la domination étrangère, tantôt le réveil de la liberté, confisquée ou opprimée par un despote. Il faut une certaine évolution d'idées et de souvenirs pour se figurer bien clairement le patriotisme espagnol révolté contre le futur vainqueur de Pavie, Jeanne la Folle servant de

centre au mouvement national et personnifiant mieux que son fils l'hérédité ou la légitimité monarchique. Pour les ignorants, — et on doit toujours compter sur notre ignorance, — il n'y a pas là ce mobile puissant, cette urgence de devoir et d'honneur, qui triomphe des plus doux sentiments de la nature, exalte les âmes, transforme les caractères et fait échanger le bonheur contre le martyre.

Voilà le défaut : il est inhérent au sujet. Mais, en revanche, que de beautés viriles ou attendries, énergiques ou charmantes ! Ce qui a surtout séduit le poète, — il nous le dit en quelques lignes de préface, — c'est le personnage du jeune Fernando, de ce rêveur de vingt ans, ramier éclos dans un nid d'aigle, né pour l'idylle, pour la vie paisible, pour les chastes joies d'un amour partagé, et tout à coup saisi, subjugué, foudroyé, terrassé, enlevé par l'héroïsme de famille, cédant à cette contagion magnanime et renonçant à son amour pour suivre l'exemple de son père, de sa mère et de son aïeul. Hélas! c'est de Marguerite d'Utrecht que Fernando est épris ; c'est dire que sa tendresse ne jouera pas sur le velours ; car Marguerite est la nièce d'Adrien d'Utrecht, régent du royaume, délégué de Charles-Quint, oppresseur du pays et spécialement chargé d'écraser les *comuneros*. Le premier acte est exquis ; l'on s'en représente aisément le décor. La nuit, une nuit semée d'étoiles dont chacune semble jetée dans l'espace pour sourire à

un amant, inspirer un poète ou écouter une mélodie. La terrasse du château d'Aranjuez. Illuminations qui font étinceler les fenêtres et les salles du palais, en laissant courir de grandes ombres sur la cime des arbres, les massifs de fleurs, les bassins et les jets d'eau. Toutes les harmonies nocturnes d'une fête castillane. Une musique lointaine, s'exhalant par intervalles, comme si elle sortait du calice de ces fleurs et de la tige de ces plantes ouvertes aux caresses de la brise et aux larmes de la rosée. On danse. Le régent s'amuse, entouré de seigneurs flamands dans leurs beaux costumes du XVIe siècle. Entendez-vous ces deux voix fraîches comme l'aurore, jeunes comme le printemps, qui rendent à cette nuit enchantée son véritable langage ? Rarement de plus suaves accents ont préludé au tocsin de la révolte, aux rumeurs de la guerre, aux mâles accords du clairon. C'est le délicieux *andante* de l'ouverture de *Guillaume Tell* promenant ses hautbois et ses flûtes sur les champs pacifiques qui vont devenir des champs de bataille. C'est le frère de Roméo; c'est la sœur de Juliette; c'est le dialogue de l'alouette avec le rossignol :

.... Et puis, moi, voyez-vous, quoique né dans les armes,
Quoique fils d'une race aux héroïques noms,
J'aime peu la discorde et le bruit des canons.
La guerre a des fléaux dont ma pitié s'attriste;
A ces tableaux de deuil, le cœur brisé, j'assiste;
quand je vois le sang à longs flots ruisseler,

Je songe à tous les pleurs que le sang fait couler.
J'ignore quel penchant ou quelle inquiétude
Me fit toujours aimer l'ombre et la solitude.
Loin de l'arène ardente où grondent les combats,
Je cours chercher la paix. Ce que j'aime ici-bas,
Ce sont les bois, les fleurs, les plaines infinies ;
C'est tout ce que Dieu même a semé d'harmonies
Sur ce globe enchanté dont il fit l'homme roi ;
Ce que j'admire enfin par-dessus tout, c'est toi !
C'est toi qui rassemblas, merveille solitaire,
Tous les charmes épars du ciel et de la terre,
Pour qu'un homme, enivré de surprise et d'amour,
Pût, dans un seul regard, les adorer un jour !

Marguerite a bien raison de s'écrier :

O cher langage ! ô voix trop douce et trop charmante !...

Que ne puis-je citer toute la scène? Mais les événements se précipitent. L'insurrection se réveille ; elle a pour chef don Juan de Padilla, père de Fernando, et elle groupe autour de don Juan, animés du même souffle, enflammés du même courage, aspirant aux mêmes sacrifices, don Pedro Lopez, son père, et sa femme doña Maria Pacheco. C'est bien de ce *trio* héroïque et terrible que le vulgaire Van Kensel dirait :

.... Ces gens-là, ma foi, n'ont rien d'humain !...

Vous voyez d'ici la situation poignante de Fernando. Sa grande scène du second acte avec don Lopez est aussi

forte, aussi vigoureuse, aussi tragique, que son amoureux *duo* avec Marguerite était poétique et passionné. C'est là que se place la tirade de l'*Epée*, dont chaque vers ressemble à une lame d'acier sous un éclair, page robuste et superbe que ne renieraient ni Durandal, ni Joyeuse, ni les vieillards de Victor Hugo, ni les vieillards de Corneille, et que l'on dirait découpée par un grand poète dans une épopée inconnue, contemporaine du Cid ou de Charlemagne. Elle sera classique demain, et je voudrais qu'on l'apprît par cœur dans nos écoles, jusqu'à ce que notre patriotisme soit retrempé dans une crise et réhabilité dans une victoire :

..... « Enfant, vois cette épée
Qui dans l'ombre aujourd'hui sommeille inoccupée;
Elle n'a pas toujours, inutile ornement,
A l'angle du foyer dormi paisiblement.
Te faut-il aujourd'hui raconter son histoire?
Elle était à Toro, dans ce jour de victoire
Où, la douleur au front, le roi de Portugal
S'avouait devant nous un lutteur inégal.
Plus tard, dans un assaut digne de l'Iliade,
Elle montait joyeuse aux remparts de Grenade,
Et, roi découronné, le pâle Boabdil
Pleurait comme une femme au chemin de l'exil.
Puis elle visitait Céphalonie ou Zante,
Et, fuyant sous l'éclair de sa lame luisante,
L'Ottoman se cachait aux flancs de ses vaisseaux.
Admirables combats! Magnifiques assauts!
A tous les horizons, en Navarre, en Afrique;

« En Afrique ! » disait le vieux moine héroïque,
Et, suivant Ximénès, pontife conquérant,
A l'ombre de la croix elle entrait dans Oran.
Trésor de souvenirs dont mon orgueil se joue !
« A Naples ! » s'écriait Gonzalve de Cordoue,
Et, prompte à partager son glorieux destin,
Elle dépossédait un roi napolitain...
... Il n'est pas dans les cieux de soleil dont la flamme
Ne se soit reflétée au miroir de sa lame ;
Pas un peuple ennemi, de l'aurore au couchant,
Dont le sang répandu n'ait rougi son tranchant.
Regarde-la, mon fils ; n'est-ce pas qu'elle est belle ?
Quoique la main faiblisse et soit enfin rebelle,
Au cœur de son vieux maître elle est si chère encor
Qu'il ne l'échangerait pour aucun sceptre d'or...
Eh bien, ce cher joyau, le seul que je possède,
Cette vaillante épée, enfant, je te la cède ;
Prends-la ! Tu sais comment il sied de la tenir ;
Je t'ai dit son passé ; toi, fais son avenir !...

La suite n'est pas inférieure à ces deux scènes d'une beauté si égale — et si différente. Fernando résiste encore cette fois; mais bientôt il est entraîné dans la colonne de feu. La lutte, la défaite, la prison, les prodiges de patriotisme et de bravoure, les détails du martyre, les péripéties du dénouement, doña Maria et Marguerite finalement unies dans un même amour pour les héros, pour les victimes, je vous en laisse la surprise. Je suis aussi, à mon grand regret, forcé de passer sous silence les trois brillantes fantaisies: *le Sonnet*, *le Roi d'Arles*,

le Petit dialogue entre deux ombres; trois bulles de savon, mais d'un savon qu'envieraient les parfumeurs à la mode; trois bouffées de cigare, mais d'un cigare tel qu'on n'en trouve pas dans les bureaux de la régie. Je ferai seulement une réserve au sujet de ces *deux ombres*, qui ne sont autres que celles de Werther et de René. D'après le poète, *Werther* et *René* sont démodés, parce qu'ils n'ont plus de clientèle féminine, parce que, de nos jours, les femmes mangent de bon appétit, n'entendent plus rien aux amours séraphiques, cessent de préférer le spirituel au temporel, et ne cherchent plus les succès de maigreur. Or *Werther* est de 1773 et *René* de 1802; deux époques, si je ne me trompe, où les femmes aimaient trop vite pour n'avoir pas besoin de manger et pour avoir le temps de maigrir.

IV

M. VICTORIEN SARDOU

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

26 mai 1878.

Si les mots *ingénieux*, *ingéniosité*, n'existaient pas, l'Académie française aurait eu à les admettre dans la septième édition de son Dictionnaire pour les appliquer immédiatement au nouvel académicien. M. Victorien Sardou, dans la plupart de ses pièces, nous a réservé des surprises piquantes ou charmantes, des péripéties émouvantes ou imprévues. Mais, si jamais l'auteur de *Rabagas* se trouvait à court de sujets, son élection pourrait lui fournir un *scenario* plus imprévu et plus piquant encore sous ce titre : *la Politique quand même*. Voyez plutôt! On apprend la mort d'un poète éminent, douce et sympathi-

que figure, muse noble et pure, réfractaire aux passions de parti. Tout en le pleurant, on se dit : « Cette fois du moins, l'Académie n'aura pas de prétexte pour ne pas nommer un littérateur. » — On se trompait. Comme s'il y avait eu péril en la demeure, les influences académiques improvisent à la hâte une candidature ducale, parlementaire, présidentielle et sénatoriale. Sans laisser aux poètes le temps de se décider, aux critiques le temps de s'examiner, aux absents le loisir de faire leur malle, on s'arrange si bien et si vite, que les plus pressés sont encore retardataires. On se compte, on est à peu près sûr d'une majorité respectable. Montons, ou plutôt restons au Capitole, et rendons grâce aux dieux ! L'Académie française va posséder un homme politique de plus. Elle en avait eu si peu depuis un quart de siècle ! Et ce petit nombre a fait tant de bien à la France ! Et ces bienfaiteurs de l'humanité ont eu si constamment le plaisir de voir arriver à point nommé, sans se tromper d'une minute ou d'un millimètre, ce qu'ils avaient prévu, préparé, fixé, dans les limites de leur sagesse !... *Non amplius ibis !...*

Pourtant Victorien Sardou, payé pour savoir ce que valent la persévérance, l'énergie et la volonté, ne se décourage pas ; il se met bravement en ligne ; sa candidature — attention ! — rencontre, dans le clan républicain, de telles colères ou de si furieux dédains, que le vrai *Moniteur* de 1877 et de 1878, le confident de Rabagas Ier,

afin d'humilier et d'annihiler encore plus l'auteur de *Patrie* et de *Nos intimes*, se fait tout miel, tout sucre et tout lait, pour qui? Pour son concurrent imaginaire, pour votre serviteur très humble, le causeur du *Samedi!*

Survient le 16 mai... Rassurez-vous, je n'en dirai pas de bien. C'est ici que Victorien Sardou pouvait déjà prendre sa revanche et se retrouver sur son terrain; car tous les changements à vue, tous les machinistes de l'Opéra, tous les *trucs* des féeries les plus en vogue, allaient être dépassés. Le président du Sénat, quelle que soit d'ailleurs son orthographe, est un homme d'esprit. Il ne pouvait pas croire — ce que nous autres naïfs n'avions jamais pu admettre, — que d'autres hommes d'esprit, de talent, d'expérience, et, disait-on, de résolution et de *poigne*, groupés autour du plus héroïque de nos hommes de guerre, eussent conçu, médité, perpétré un acte aussi vigoureux, mais aussi dangereux, sans l'étayer sur quelque chose, sans assurer des garanties à ceux qu'ils allaient envelopper dans leur entreprise, avec l'effrayante certitude de voir revenir, au bout de cinq mois, la même majorité radicale, mille fois plus ardente, plus exigeante, plus tranchante, plus absolue, plus souveraine, plus exaspérée, plus violente, plus corrosive, plus acharnée, grosse d'arithmétique et de représailles. Il ne pouvait pas croire que tout ne leur parût pas préférable à ce fait monstrueux que nous voyons s'accomplir sous nos

yeux, dans nos grandes villes comme dans nos localités les plus humbles; d'honnêtes gens, — que dis-je? — Les honnêtes gens molestés, menacés, inquiétés, soumis à des enquêtes, passant en jugement, condamnés à la prison ou à l'amende, pour expier le tort de s'être dévoués et d'avoir eu confiance. Quoi qu'il en soit, M. le duc d'Audiffret-Pasquier refuse net de protester, par un mot, par un signe, par une démarche quelconque, contre ce fatal 16 mai. Alors revirement complet, volte-face et demi-tour à gauche! On dirait qu'Apollon, dieu des vers et des Académies, a cédé la place à Éole, dieu des vents et des girouettes. Le président du Sénat n'est plus bon à jeter aux Athénées de Province. Vive Sardou! Victorien, c'est-à-dire vainqueur! Et c'est ainsi que l'on vit, dans cette mémorable journée du 7 juin, M. Jules Favre voter avec M. Octave Feuillet, M. Jules Simon avec M. Alexandre Dumas, M. Charles Blanc avec M. Jules Sandeau, M. Camille Doucet avec M. Dufaure!

Ne nous en plaignons pas, et revenons bien vite à la littérature pour n'en plus sortir! M. Sardou, en ce moment surtout, était un choix excellent. Nous comprenons très bien que l'illustre compagnie ne tienne pas toujours compte de la popularité; qu'elle refuse de confondre avec les gros sous ses jetons de présence, et qu'il lui plaise de faire attendre les noms désignés par le public de la rue. Il y a tant de publics, depuis le public de la rue de l'Université jusqu'à celui de Belleville, depuis

l'étudiant du quartier Latin jusqu'à l'ouvrier du faubourg Antoine, depuis la grande dame jusqu'à la *demi-mondaine*, depuis le provincial que tout intéresse jusqu'au boulevardier que rien n'amuse, depuis la coterie qui n'admet que les siens jusqu'au pessimiste qui n'admet personne! D'ailleurs, si démocratique que se fasse la littérature, elle ne peut pas encore — patience! cela viendra peut-être! — déclarer, comme sa grande et insupportable sœur, que la quantité est préférable à la qualité, qu'il vaut mieux compter que peser, et que le suffrage universel de mon charbonnier prime le suffrage individuel de M. d'Haussonville. Pourtant, puisque la séance du 23 mai coïncide avec cette mirifique Exposition internationale, cosmopolite et polyglotte, l'Académie française, institution unique dans le monde, n'a-t-elle pas cette fois le mérite de l'à-propos, en *exposant*, en la personne du nouvel académicien, un homme que l'on ne peut nommer sans que le Français des Batignolles et celui de Castelnaudary, l'Anglais et l'Allemand, le Russe et le Hongrois, le Danois et l'Espagnol, le Chinois et le Japonais, le Turc et le Yankee, l'Italien et l'Arabe, l'Égyptien et l'Iroquois, ne s'écrient avec le plus bel ensemble: « *Pattes de Mouches! Dora! Séraphine! Oncle Sam! Patrie! Bons Villageois! Ganaches! Famille Benoiton!* » — En temps ordinaire, ce serait quelque chose; en ce moment où la République et l'industrie, faisant échange d'inventions et de chevaliers, sont en train de réconcilier à jamais

tous les partis et tous les peuples, c'est beaucoup !

Oui, c'est beaucoup, et les pruderies littéraires des monomanes du grand art et du grand style ne sauraient choisir une meilleure occasion pour se départir de leur rigorisme. Tout le monde ne peut pas s'appeler Bossuet, Corneille, Montesquieu, Chateaubriand, Lamartine, Guizot, ou même Thiers, Villemain et Cousin ; ce qu'il y a de pire et, malheureusement, de plus académique, c'est le talent hautain, prétentieux et dédaigneux, qui, sous prétexte de continuer les traditions de ces immortels modèles, en arrive à nous donner du faux Corneille, du Montesquieu-Ruolz, du Lamartine en strass, du Chateaubriand en chrysocale, à nous imposer d'office la gravité dans la médiocrité, la majesté dans le lieu commun et le sérieux dans l'ennui. Et puis, n'est-ce rien, sinon pour déterminer, au moins pour influencer de temps à autre les votes de l'Académie, la reconnaissance de ces milliers de spectateurs, qui savent sans doute beaucoup de gré à M. Jules Favre de ses harangues, à M. Littré de son Dictionnaire, à M. Jules Simon de sa philosophie, à M. Dufaure de sa politique, mais qui, au milieu des tristesses et des agitations de la vie, doivent à l'auteur dramatique des milliers d'agréables soirées ! Il y a quarante-trois ans, quand l'Académie nomma Eugène Scribe, cette élection fit scandale dans le groupe des lettrés, des délicats, des diserts et des *purs*. Ils protestèrent au nom de la langue française, que Scribe traitait trop cavalièrement, et qui, depuis lors,

en a vu bien d'autres. Nous leur répondions, et le bon sens avec nous, que les échassiers n'étaient pas les géants, qu'il y avait plusieurs sortes de français, celui des avocats, des journalistes, des députés, des pédants, des professeurs, des *librettistes*, et que celui de M. Scribe valait bien le français de MM. Jouy, Étienne, Jay, Baour-Lormian, Briffault, Viennet, Pongerville, dieux ou demi-dieux de l'Olympe. Aujourd'hui, si Eugène Scribe était mort sans avoir endossé l'habit aux palmes vertes, ce ne serait pas tout à fait : « *il manquait à la nôtre !* » mais ce serait une lacune, comme celles dont on a tant abusé à propos de Balzac, de Dumas, de Lamennais, de Béranger et de Théophile Gautier.

Scribe, en 1835, revenait de droit à l'Académie, comme Victorien Sardou lui revient en 1878. Quelle belle tentation pour un parallèle, si le parallèle était encore de ce monde ! Mes préférences, je l'avoue, seraient pour le survivant. La jeunesse et la pauvreté ont eu pour lui des épreuves plus dures et plus instructives. Il en est sorti armé pour la guerre, mais pour une bonne guerre à armes courtoises, sans aucun parti pris de haine ou de représailles contre les lois sociales. Scribe, enfant gâté du succès, n'ayant connu de la vie dramatique d'autres infortunes que des plis de rose et des bourrasques dans des verres d'eau, contemporain d'une heureuse époque où le devoir des hommes d'esprit eût été de ne pas taquiner leur bonheur, protégé par les princesses,

applaudi par l'ancienne noblesse, idole de la bourgeoisie, choyé par la vieille garde et par la jeune armée, Scribe fit souvent preuve d'ingratitude. Sur toutes les questions qui divisaient la France, qui plus tard l'égarèrent, et qui finalement l'ont perdue, il aima mieux flatter l'opinion que l'éclairer, caresser les passions que les combattre, suivre le courant avec la foule que le remonter avec l'élite. Il y a quelques mauvaises actions dans l'immense répertoire de Scribe : la *Grande dame*, *Dix ans de la Vie d'une Femme*, le *Jeune Docteur*, etc. etc. Il n'y en a point dans le *théâtre* de M. Sardou ; car nous ne pensons pas que personne aujourd'hui songe à lui reprocher les *Ganaches*, qui éveillèrent, dans le temps, quelques susceptibilités aristocratiques, et qui nous paraissent, en somme, spirituellement inoffensives. La corde patriotique n'a jamais vibré chez M. Scribe ; il ne se permettait en ce genre d'autre luxe que celui des bourgeois et de la garde nationale, ses patrons. La passion, chez lui, ne va jamais au delà de ce que peut en deviner un bachelier ès-lettres ou une jolie pensionnaire. Il n'a rien produit que l'on puisse comparer à *Patrie*, au troisième acte de *Dora*, aux belles et vigoureuses scènes de la *Haine*. Quant au style... nous ne pouvons trouver de transition plus naturelle pour arriver à la séance d'hier et au discours du récipiendaire.

Quelle séance, et quel succès! Remarquez qu'il pleuvait à torrents, et que cette pluie peu académique, tombant

d'un ciel bas, grisâtre, réaliste et trop parisien, contrastait désagréablement avec les riantes images et les poétiques souvenirs qui nous transportaient, à la suite de Joseph Autran et de son brillant successeur, sous le beau ciel de la Grèce. A ce propos, ne pourrions-nous adresser, au nom des habitués de ces élégantes fêtes littéraires, une plainte et une requête aux souverains de ce pacifique royaume, à ceux qui ne doivent rien négliger pour qu'un malaise physique ne nuise pas aux plaisirs de l'esprit? Les jours de soleil, tout va bien, et c'est une harmonie de plus entre les dehors et l'intérieur du palais Mazarin; mais, les jours de pluie, pourquoi n'ouvrirait-on pas les portes avant midi, à mesure qu'arrivent les auditeurs les plus exacts, de manière à les faire profiter de leur exactitude et de leur zèle? Passe encore pour l'humide disgrâce de nos chapeaux-tromblons et de nos paletots de ratine! Mais les femmes? Les femmes sans lesquelles ces charmantes séances ressembleraient à des fleurs de rhétorique sans grâce et sans parfum? Pourquoi les exposer à s'enrhumer avant d'applaudir, et *l'Amour mouillé* d'Anacréon n'est-il pas là tout à fait hors de saison? Pourquoi les obliger à commencer par une souffrance une journée qui ne devrait être qu'honnête joie, sourire, bonne humeur, récréation délicate et agrément? Pourquoi transformer en *aquarium* le temple de la poésie et de l'éloquence? Quel prologue à ces savants discours, quel prélude à ces radieuses apparitions

des neuf Muses sous des traits plus ou moins vénérables, que cette forêt de parapluies dont chacun sert de gouttière à la voisine ou au voisin !

Vous me direz que ma plainte ou ma requête sent le méridional d'une lieue et l'aristocrate de quatre kilomètres. — Le méridional, soit! N'est-il pas permis à une victime de la sécheresse de protester contre ses contraires? Le Midi d'ailleurs, notre pauvre Midi, si maltraité par les éléments et les scrutins, n'a-t-il pas voix au chapitre dans une séance où Marseille s'associait à Paris, où l'éloge de M. Thiers arrivait sans trop de dissonance, où un récipiendaire d'origine et de famille provençale rendait hommage à une des plus pures gloires de la Provence, où les tragiques échos de la Villa-Sardou semblaient répondre à l'harmonieux murmure de la plage du Prado, où nous aurions pu regarder les Phocéens eux-mêmes comme nos contemporains et nos compatriotes? Quant à l'aristocrate, messeigneurs, rayez ceci de vos papiers. Il pleut, il vente, il grêle, il neige : les portes de l'Institut sont fermées. Vous êtes riche, et vous placez à la queue — *in caudâ venenum* — votre domestique, votre garçon de bureau, un Auvergnat ou un vil mercenaire. Les portes sont ouvertes; je suis pauvre; j'arrive un des premiers, j'entre et je m'assieds: lequel de nous deux est le plus aristocrate?

Mais, dès les premières phrases de Victorien Sardou, tout était oublié. Nous étions sous le charme, et, si on

nous avait encore parlé de la pluie, nous aurions répondu : gouttes de rosée bues par les abeilles de l'Hymète ou changées en perles par un rayon matinal du soleil de l'Attique. Il en est du panégyrique d'un ami à jamais regretté et regrettable, comme du portrait d'une femme ou d'une fille tendrement aimée. Fût-il signé d'un maître illustre entre tous, d'Ingres ou d'Hippolyte Flandrin, nous avons peine à nous déclarer absolument contents ; notre impuissance ou notre ignorance est tentée de chicaner le chef-d'œuvre; nous voudrions trouver à la fois la réalité et la poésie, la ressemblance matérielle et la ressemblance idéale, celle du moins que nous avons créée pour nous-mêmes en associant cette beauté exquise à nos rêves d'infini. « C'est superbe, mais il nous semble qu'elle est encore plus belle ! » disons-nous tout bas, pour que ni le grand artiste, ni personne ne puisse nous entendre. Eh bien, nous rendrons fidèlement l'impression que nous a laissée le délicieux discours de Victorien Sardou, si nous ajoutons que notre amitié pour le cher poète de Méganyre et des *Naufragés* s'est plusieurs fois réjouie, pendant ce discours, d'écouter plutôt que de parler. L'éloge était moins suspect, puisque Sardou, absorbé par sa prodigieuse activité dramatique, n'a presque connu Joseph Autran qu'au moment de lui succéder; il portait mieux et plus loin, parce que la noble et poétique mémoire du défunt profitait de la popularité du panégyriste. Si, comme on ne saurait en douter, cette

popularité a contribué beaucoup à l'éclat de la séance et à l'empressement de l'auditoire, nous ne nous plaindrons pas cette fois de la prépondérance du nombre. C'est un bonheur ou du moins une consolation pour nous comme pour des affections plus tendres encore et plus sacrées, qu'il y ait eu plus de gens d'esprit et de goût pour entendre ces louanges, si vraies et si fines, ces félicitations si heureuses et si persuasives, ces anecdotes si bien contées, mimées et jouées, — plus d'auditeurs ravis, à qui nous ayons pu dire en sortant : « Ces beaux vers ! ce sonnet charmant ! ces accents tour à tour si gracieux et si pathétiques, cette malice si aimable, cette bonhomie si enjouée, cette verve si intarissable, cette pureté de lignes et de contours, ce patriotisme si émouvant ! Mais, mes bons amis, si, au lieu d'un échantillon coupé à la mesure d'une séance de deux heures, on nous avait lu au hasard vingt, cinquante, cent pages, votre plaisir n'eût pas été moindre, et vous n'auriez eu à dissimuler que votre étonnement ! » Oui, la journée a été bonne pour la gloire de Joseph Autran, meilleure que si son éloge avait été prononcé par un ami. Si l'admirable compagne du poète fut un moment attristée à l'idée que son successeur n'aurait commencé à l'aimer qu'en achevant de le lire et en apprenant à le louer, elle doit être aujourd'hui désabusée, consolée et rassurée. L'amitié n'aurait pas pensé davantage ; elle n'aurait pas si bien dit ; elle aurait été moins écoutée, moins applaudie, et elle eût forcé moins

d'indifférents à devenir à leur tour des amis pour l'écouter, l'applaudir et LA CROIRE !

Autre trait caractéristique de ce discours ; la facilité avec laquelle ce futile arrangeur de scènes, ce collectionneur de costumes, cet amuseur, ce diseur de riens, ce *vaudevilliste* (style des stoïciens, des puritains et des docteurs de la République) s'est élevé aux considérations les plus sérieuses et les plus hautes, dès qu'Eschyle et Sophocle lui ont fait signe. Rarement les tragiques grecs avaient été dessinés — j'allais dire *croqués* — d'un crayon plus fin, plus leste et plus juste ; rarement un Athénien de race plus authentique et de physionomie plus alerte avait jeté un regard plus vif et plus pénétrant sur l'immortel *trio* qui a fait débiter tant de belles phrases et de solennelles sottises. Messieurs les pédants, si, contre toute ressemblance, il en existe à l'Académie, ont eu là une piquante leçon. Oh ! le sérieux ! le grave ! le profond ! le savoir en *us !* Je les admire ; mais de combien de niaiseries ils ont signé les passeports ! Et que c'est charmant, un oiseau jaseur, léger comme le poète de Platon, qui, après avoir enchanté la feuillée et le bocage, se pose tout à coup sur la haute branche d'un chêne, et nous dit en changeant de ton sans changer de plumage : « Je n'en pense pas moins! »

Qui a dû être penaud, c'est le bel-esprit de la *République Française*, lequel, par amour pour Rabagas, avait assuré que Victorien Sardou était incapable de finir ses

phrases. Il a prouvé hier que, s'il ne les finit pas toujours, c'est que des bravos enthousiastes l'interrompent avant la fin. Toutes les qualités du genre académique sans un seul de ses défauts, toutes les grâces de la causerie familière unies à toutes les majestueuses élégances du discours, tel pourrait être le laconique résumé de ce succès unanime que je place d'emblée à côté de celui de *Dora* et de *Patrie !* Et, avec cela, quel débit ! quelle mise en scène ! quelle justesse de diction, d'intonation et de geste ! quelle intensité de vie dans cette maigreur ! quel éclat sur cette lame qui, d'ici à longtemps, nous l'espérons bien, ne réussira pas à user le fourreau ! quelle flamme sur cette figure moins académique que consulaire, qui, en pleine République, nous reportait à la veille du 18 brumaire ! Les lecteurs les plus exquis, les plus parfaits de l'Académie française, MM. Legouvé, Cuvillier-Fleury, Camille Doucet, ont dû être contents de leur nouveau collègue.

Quant à M. Charles Blanc... j'ai bien envie de faire ici de la couleur locale et de laisser en blanc cette page finale. Que dirais-je ? On se méfierait de mes critiques, et mes éloges ne seraient pas sincères. M. Charles Blanc a voulu suivre certaines traditions académiques et saupoudrer de sel ou humecter de vinaigre les compliments obligatoires et laïques qu'il adressait ou qu'il décochait au récipiendaire; de même qu'il avait envenimé de fiel révolutionnaire ses dérisoires hommages à la noble et pure

mémoire de notre comte de Carné; mais franchement, quand on a pour tout bagage quelque traités d'esthétique assez peu lus, pour toute gloire le reflet d'un bien déplorable rayon, il serait de bon goût de s'interdire ce qui fut tout au plus permis à MM. Molé, Villemain, Guizot, Salvandy, Sandeau, Vitet et d'Haussonville. Dans une péroraison à peu près inintelligible, M. Blanc (Charles), nous a représenté la comédie antique, revenant au monde, regardant ce qui se fait ou se dit en 1878, prenant la mesure de la comédie moderne et se replongeant dans la mer ou dans la rivière. Bien des auditeurs ont pensé que M. Blanc (Charles) aurait dû en faire autant, trois quarts d'heure auparavant. Il eût abrégé la séance; il ne nous en aurait laissé que le plaisir; il eût épargné à lui, un *fiasco*, à nous une fatigue et un ennui. Son éloquence eût trouvé une meilleure manière de tomber dans l'eau; elle nous eût réconciliés avec la pluie, son symbole, et ajouté une strophe à l'admirable poème des *Naufragés*.

V

HISTOIRE

DE SAINT PAULIN DE NOLE [1]

I

7 avril 1878.

Fidèle à de vieilles admirations, dont quelques-unes ont, en effet, vieilli bien vite, j'ai voulu, avant d'arriver au livre de M. l'abbé Lagrange, relire les pages que M. Villemain, dans ses *Nouveaux Mélanges historiques et littéraires*, a consacrées à saint Paulin. C'est ingénieux, élégant, académique ; mais comme c'est froid ! On dirait que, n'étant pas bien sûr d'être lui-même autre chose et mieux que le plus brillant des rhéteurs, l'auteur de *Lascaris*, par esprit de corps, craint de trop appuyer sur les caractères merveilleux de la conversion de saint Paulin, retrempant son génie comme son âme dans la

1. Par M. l'abbé F. Lagrange, vicaire général d'Orléans.

religion nouvelle, rençontrant, dans le sanctuaire l'inspiration, la vie, la flamme, désormais absentes de la littérature profane, et échappant, par la sainteté, au malheur de n'être que le meilleur élève ou l'heureux émule du vieux poète Ausone !

— « Il épousa une des femmes les plus riches de la province d'Espagne ; il réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir de crédit, de richesse et de félicité sous le despotisme des Empereurs ; mais il s'en dégoûta dans la maturité de l'âge, reçut le baptême, et alla vivre quelque temps en Espagne... Ausone lui écrivit pour le rappeler au monde et à la littérature. Élégant imitateur de l'ancienne poésie, il avait soin de surcharger son style d'allusions mythologiques, *par bon goût* plutôt que par croyance.... il y a un grand charme dans les derniers vers d'une seconde épître de Paulin à Ausone ; c'est le *spiritualisme* au lieu de la mythologie... De tels hommes, jetés çà et là dans l'Empire, étaient une sorte de refuge et de protection publique. Ces peuples barbares, qui envahissaient l'Italie avec un instinct de destruction, étaient adoucis par la religion des vaincus. Souvent leur fureur s'arrêtait à la porte de la basilique chrétienne... Dans *la superstition du temps*, on célébrait comme un miracle ce témoignage involontaire du sentiment religieux, inné dans le cœur de l'homme... Le culte des saints et des martyrs ramenait pour le peuple une sorte de *polythéisme local*... »

M. l'abbé Lagrange n'est-il pas plus vivant et plus vrai, plus chrétien et même plus littéraire, dans ces simples lignes qui terminent son premier chapitre : « Avec un tel maître, (Ausone), Paulin courait grand risque de n'être qu'un rhéteur et un poète comme Ausone. Il fut un saint. Son génie, comme son âme, y gagna. »

Ceci me suggère une remarque que justifie tout d'abord ce bel ouvrage. A en croire l'école des Michelet, des Quinet et de leur groupe, la Renaissance, ou, en d'autres termes, l'intervention des lettres païennes dans l'esprit moderne, aurait marqué une ère de délivrance, un rayonnement subit de clartés et de lumières, une bouffée d'air pur et vivifiant, après *l'écrasement* et les ténèbres du moyen age chrétien. L'intelligence humaine était garrottée, emmaillottée, enfermée sous les triples clefs de la tradition, de la servitude et de la routine. Les beaux génies de la Grèce et de Rome furent ses libérateurs ; ils infusèrent un sang nouveau dans ses veines appauvries par les rigueurs du dogme, le désistement de la raison, l'ignorance populaire et les austérités monacales. Nous ne discuterons pas ce paradoxe étranger à notre sujet. Mais, si l'on était, pour un moment, tenté de l'admettre, il serait difficile de concilier deux dates bien mémorables, deux détails bien contradictoires. Quoi donc ! au xve ou xvie siècle, c'en était fait de la littérature, de la poésie et de l'art,

si les riantes fictions du paganisme n'avaient relégué au second plan les tristes vérités de l'Évangile; et, au ɪvᵉ, si le christianisme n'était venu tout rajeunir de sa jeunesse, tout réchauffer de ses ardeurs, tout illuminer de ses rayons, tout ébranler de ses secousses, tout repétrir de ses mains divines, les imaginations les mieux douées, n'ayant plus pour objectif qu'un polythéisme grelottant de froid, d'inanition, de scepticisme et de vieillesse, en étaient réduites à répéter sans cesse la même chanson, à compter devant un foyer éteint les cheveux gris d'Apollon et les rides des neuf Muses, à s'épuiser en futiles exercices de collège et d'Athénée !... Homère, Démosthènes, Platon, Cicéron et Virgile, avaient pour héritiers ces trois parodistes sérieux de la poésie, de la philosophie et de l'éloquence; le versificateur, le sophiste et le rhéteur ! Les écrivains et les orateurs illustres de cette époque n'eurent qu'un moyen pour ne pas être plus imitateurs qu'originaux, plus surannés qu'antiques, plus artificiels que vrais, plus galvanisés que vivants, plus subtils qu'éloquents, plus ingénieux que sublimes, mieux pourvus de clinquant que d'or ; ce fut de devenir des Pères de l'Église.

Nul peut-être ne personnifia plus heureusement que saint Paulin cette métamorphose chrétienne, cette prise de possession d'une âme droite et d'un brillant esprit par une puissance supérieure, surnaturelle, qui les transforme, les élève, les féconde, leur donne tout leur

essor et les recommande à l'admiration des hommes en même temps qu'elle achève de les rapprocher de Dieu. D'autres ont eu plus de grandeur et d'éclat. Nul n'a eu plus de charme; ce charme doux et pénétrant, il le communique à son historien et à son histoire, et l'on est frappé, à mesure qu'on avance dans cette attachante lecture, de mystérieuses harmonies entre le saint qui a inspiré ces pages, et le prêtre qui les a écrites. Il n'y a pas de meilleure condition pour un livre que de révéler ces similitudes d'idées, ces affinités de cœur, ces fraternités de sentiment, qui unissent un auteur à son sujet, un biographe à son héros, et les font se rejoindre à travers des siècles. Il semble alors que le livre, au lieu de raconter une vie, d'étudier une âme, de dépeindre une figure, fait partie essentielle de cette figure, de cette âme et de cette vie ; on sent, de chapitre en chapitre, la présence et comme le souffle de cet aimable saint que l'écrivain continue en le retraçant, et qu'il a tendrement aimé avant de nous parler de lui. C'est quelque chose de comparable à ces portraits où l'artiste met un peu de lui-même en croyant ne représenter que son modèle ; à ces vases précieux que l'on retrouve après des années, encore imprégnés du parfum qu'y versa une main amie ! à ces roses des Alpes dont l'odeur suave s'attache à nos vêtements, accompagne nos pas et nous donne l'illusion de la fleur quand nous n'en avons plus que le souvenir.

Esquissée à larges traits, l'histoire de saint Paulin pourrait se diviser en quelques grandes phases. Il naît à Bordeaux en 353, dans une ville de luxe et de plaisirs, entouré d'avance de toutes les séductions de la vie opulente, allié, par sa haute naissance, aux familles les plus illustres, prédestiné, dès le berceau, à ces dignités, à ces honneurs qui n'avaient plus, sous les Empereurs, de valeur politique, mais qui conservaient un prestige officiel, une importance sociale et mondaine. Il possède ou possédera des biens immenses. La poésie et l'amitié lui sourient, ces deux bonnes fées que la religion sanctifiera plus tard en ajoutant à leur puissance et à leur grâce. Il est, dans la plus complète acception de ces mots, un privilégié, un heureux de ce monde ; et ces privilèges, ces grands et petits bonheurs, il les justifie par les qualités sérieuses et attrayantes qui désarment les envieux et réunissent toutes les sympathies. En religion, il n'occupe encore que le bon côté du mur mitoyen entre l'église qui s'ouvre et le temple qui s'écroule ; de souche à peu près chrétienne, il professe ou pratique cette neutralité respectueuse, cet éclectisme poli, qui n'était pas rare en ce temps de transition et de crise, et qui, devant les idoles tombées en poussière, ayant le goût du christianisme sans en avoir le courage, essayait de se passer de dogmes à l'aide d'une philosophie épicurienne, platonicienne ou stoïque. Ce qui rendra sa conversion plus remarquable et sa sainteté plus touchante, c'est qu'il n'a

pas ces inquiétudes, ces fièvres d'inconnu et d'infini, ces alternatives de passion fougueuse et de vague malaise, que Scheffer a si poétiquement exprimées sur le visage de saint Augustin. Ce n'est pas de lui que Chateaubriand pourrait dire ce qu'il a dit de saint Jérôme : « Irascible, inquiet, pardonnant difficilement une offense, d'un génie barbare ou sublime, il semble destiné à devenir l'exemple des plus grands désordres, ou le modèle des plus austères vertus. Il faut à cette âme ardente Rome ou le désert. » — Si, comme l'assure un écrivain contemporain, René a eu des ancêtres dans le VIe siècle qui, par plusieurs traits, ressemble au nôtre, ce n'est assurément pas cet aimable Paulin. Non ! Bercé doucement par la prospérité comme dans une barque jonchée de fleurs et pavoisée aux couleurs de l'espérance, il s'abandonne au courant du fleuve, entre deux rives couvertes de blanches villas, de massifs odorants, de gazons veloutés, d'épaisses futaies, de moissons fertiles, saluant de la main ses amis, écrivant sur ses tablettes des vers *Ausoniens*, content des compliments de son maître, ménager de sa santé délicate, dilettante d'idées, de plaisirs, de goûts, de croyances, de vertus, de faiblesses, d'hémistiches, Byzantin plutôt que Virgilien, Alexandrin plutôt que Byzantin ; bon, humain, pacifique, exquis, bienfaisant, souriant, charmant.

Mais le temps marche, et les points noirs se multiplient dans cet azur. Les orages que Paulin n'a pas ressentis

dans son cœur grondent sur sa tête ; le favori de la veille devient le disgracié, presque le proscrit du lendemain. Des catastrophes soudaines bouleversent l'Empire, emportant Gratien dans un lambeau de pourpre ensanglantée par Maxime. S'il ne fut pas ouvertement persécuté, Paulin fut suspect, menacé dans son repos et dans sa fortune, forcé à des déplacements continuels, mais déjà protégé par le céleste patronage de saint Félix, auquel il avait, dès son adolescence, voué un culte, commençant par le saint avant d'arriver au Dieu.

Ici se place le ravissant épisode du mariage de Paulin, raconté par M. l'abbé Lagrange avec un irrésistible mélange d'onction chrétienne et de tendresse. « Contre ces déboires de la vie publique, Paulin songea d'abord à chercher une compensation dans les joies du foyer domestique, et, soit intuition du cœur maternel, soit providentielle rencontre, un voyage qu'il fit au delà des Pyrénées unit sa destinée avec une jeune et belle Espagnole, nommée Therasia. C'est la première fois qu'on rencontre dans l'histoire ce nom, destiné à être porté en Espagne encore par la plus grand sainte des temps modernes. » — On pourrait dire, en effet, que Therasia fut comme l'aube de sainte Thérèse, l'astre précurseur de cette mystique étoile qui passa en laissant sur la terre et sur la cime du Carmel une trace de feu. Dès lors, le lecteur le plus ignorant des suites de cette belle histoire est tranquille sur l'avenir et le salut de Paulin. Son âme

irrésolue ou retardataire n'est plus à lui ; elle appartient à cette douce compagne qui va faire de son affection conjugale la plus puissante des persuasions. Là encore, il n'y a pas de coup de foudre, mais des gradations en harmonie avec les facultés aimantes de cette paisible et poétique nature. Chrétienne fervente, mais prudente, Therasia attend son heure. Sérieusement et uniquement aimée, elle découvre au fond de cet amour quelque chose de meilleur que lui ; elle se dit qu'un si excellent mari ne peut pas ne pas finir par être un excellent chrétien ; que le moment viendra tôt ou tard où sa tendresse, trop grande pour se contenir dans les limites terrestres, trop affamée d'infini pour se résoudre à finir avec la créature humaine, ira se compléter, se consacrer et s'assouvir dans le ciel.

Connaissez-vous rien de plus beau que l'influence des femmes au seuil du christianisme naissant, aux lendemains de la primitive Église ? On dirait vraiment que ces nobles filles d'Ève veulent repêcher à la ligne tous ceux qu'a noyés leur aïeule.

Jusqu'alors, le rôle des femmes avait été fixé ou plutôt distribué par les mœurs antiques ; à droite, la maison, le foyer, *la laine,* sans aucun des charmes de la sociabilité mondaine ; à gauche, toutes les coquetteries sensuelles, toutes les cultures de l'esprit, l'art, la parure, la *lyre*, les hommages et la familiarité des hommes illustres et des poètes, mais en dehors des conditions de la vie ré-

gulière et de l'estime publique. Le christianisme supprime cette distribution, déshonorante pour les agréments de l'esprit, humiliante pour les fiertés de la vertu. Il crée, à proprement parler, la femme ; l'égale de l'homme, inférieure à lui si elle essaie d'usurper ses prérogatives et d'empiéter sur son domaine, supérieure si elle lui sert de trait d'union entre les intérêts matériels qui l'obsèdent et l'immortelle notion de ses origines et de sa destinée. Il ne lui ravit pas ce don de séduction qu'il est si doux de subir ; mais il en change l'emploi. Si elle l'exerce encore, ce ne sera plus au nom des voluptés païennes, des élégances frivoles, des plaisirs éphémères, de la prépondérance du corps et des sens ; ce sera au profit de ce que notre être a de plus impérissable et de plus pur, de ce que notre avenir a de plus essentiel et de plus durable. Possédant une portion plus forte d'idéal, douée d'une organisation plus fine et plus délicate, vivant par la pensée dans un milieu plus dégagé de nos grossiers alliages, prompte à s'assimiler le sentiment religieux comme l'élément nécessaire de sa vie morale, elle n'a qu'à obéir à sa vocation naturelle pour devenir la *charmeuse* de l'âme et faire de sa magie le prélude de notre retour à la foi, à la religion et au bien, C'est ainsi que nous la voyons, que nous la saluons et que nous l'aimons, de siècle en siècle, déléguée de nos anges gardiens, trésorière de nos consciences, penchée sur notre cœur comme sur un invisible miroir où se reflète peu à

peu son image, heureuse si elle parvient à fondre nos deux volontés dans un ensemble où il deviendra impossible de distinguer la sienne de la nôtre, habile à nous donner l'envie de croire ce qu'elle croit, d'espérer ce qu'elle espère, afin que tout nous unisse dans la vie et que rien ne nous sépare dans la mort! C'est ainsi que Therasia, sans éclat, sans bruit, sans secousse, prépara la conversion, le salut et la sainteté de Paulin.

Mais nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires. M. l'abbé Lagrange, dans son quatrième chapitre, étudie en maître ces hésitations, ces lenteurs, qui peuvent sembler bizarres quand on songe à tout ce qui se combinait déjà pour que le néophyte n'eût plus qu'à affirmer et à consacrer par le baptême l'œuvre commencée et presque achevée. Il venait de subir ces épreuves qui dissipent les fumées de l'ambition et désabusent des vanités de ce monde. En lui et autour de lui, il reconnaissait la fragilité des grandeurs humaines. Il n'avait à déraciner de son cœur aucune de ces passions coupables et rongeuses qui étouffent le bon grain. Il suffisait de l'honnêteté de sa vie pour laisser parler sa conscience. Et puis, en dehors même de l'ange du foyer, de la tendre et familière influence, que d'illustres et pieuses amitiés! que d'autorités déjà consacrées, pour l'encourager, le convaincre, l'entraîner, l'affermir, l'exhorter, le déterminer à franchir le pas décisif, à brûler ses dernières galères païennes, à chercher un acte de foi dans chacune de ses

vertus stériles! Delphinus, évêque de Bordeaux, Amandus, saint Martin de Tours, saint Victrice de Rouen, saint Ambroise, autant de médiateurs entre le sanctuaire et le monde, autant d'affectueux parrains pour ce baptême trop longtemps ajourné, autant de voix éloquentes pour secouer sa somnolence et substituer aux serinettes du vers latin l'orgue sublime de la poésie et de la parole chrétiennes ! Hélas ! pour nous expliquer ces atermoiements, nous n'avons qu'à consulter notre propre faiblesse. Qui ne connaît cet état de l'âme, où, ne *faisant plus nuit, il ne fait pas encore jour,* ce crépuscule où le silence des passions, le contentement de soi-même, la régularité extérieure d'une existence bien ordonnée, les fausses sécurités de la conscience, les douceurs amollissantes d'un bonheur approximatif, la ressemblance du lendemain avec la veille, au lieu de nous pousser en avant et de nous engager à couronner d'une croix ce frêle édifice, nous retardent, nous retiennent, nous engourdissent, nous enlacent et semblent nous demander de quoi nous avons à nous convertir, et pourquoi changer quand on est si bien ? — « Ce qui fait qu'une conversion est si belle, dit M. l'abbé Lagrange, c'est qu'il y faille tant d'efforts. »

« Therasia, ajoute-t-il, avait à recueillir précisément un de ces fugitifs des honneurs, tout meurtri de sa chute, et, sinon un proscrit de la pensée, tourmenté du martyre du doute, du moins une victime de la littérature

frivole, un indifférent de la foi, qui n'avait jamais su donner à sa vie sa vraie direction et sa vraie lumière. Elle avait à lui infiltrer, comme dit si bien le P. Lacordaire, ces deux choses, préliminaires essentiels de la vie chrétienne, le détachement et la certitude ; le détachement de ces faux biens qui retiennent encore par tant de liens, même quand le dégoût est venu, et la certitude, l'espérance, l'amour de ces autres biens invisibles, permanents, qui ne sont rien pour tant d'hommes, et qui, en réalité, sont tout. Elle fit l'œuvre, nous le voyons à l'ombre discrète où elle reste toujours cachée, avec une douceur et une patience admirables; sans luttes, sans controverses; épiant les circonstances favorables; se prêtant, comme c'était son devoir, à la vie de son mari, la lui faisant aussi agréable que possible (avis à certaines dévotes !), s'intéressant à ses futiles divertissements littéraires comme à ses peines réelles, pour avoir le droit de le conseiller au besoin ; attentive à placer son mot, son insinuation à propos ; lui ménageant comme à un cher malade la lumière, et ne le pressant et ne le poussant enfin que quand elle le vit ébranlé et n'attendant plus que cette dernière impulsion que nul n'est plus en mesure de donner qu'une épouse adorée à un mari tendrement aimé. »

Je me trompe peut-être, et peut-être vais-je faire sourire à mes dépens; mais, même en me supposant absolument étranger à toute foi, à tout sentiment chré-

tien, ouvertement rangé, comme Sainte-Beuve, parmi les neutres, en me réduisant au rôle d'esprit amoureux de sensations délicates, je trouverais dans cette page exquise et dans tout cet épisode une jouissance littéraire, — j'allais presque dire romanesque — plus vive et plus vraie que dans toutes ces fictions actuelles qui, non contentes de préférer le corps à l'âme, la forme à l'idée, me retiennent, tout au long de leurs quatre cents pages, au milieu des ordures de ce corps, des laideurs de cette forme, parmi toutes les loques et toutes les guenilles de l'humanité. Madame de Staël prétendait que l'enlèvement de Clarisse Harlowe avait été un des événements de sa jeunesse. Je dirais volontiers que la conversion de saint Paulin a été un des événements de mon carême. L'analyse psychologique, même profane, a-t-elle un sujet d'étude plus curieux, plus attrayant que ce mystérieux travail de deux âmes délicieusement unies sur tous les points, excepté un seul, et ce point unique, au contact perpétuel de ces âmes-sœurs, s'effaçant peu à peu et disparaissant dans un jet de lumière? Ne vous est-il pas quelquefois arrivé, par une belle nuit d'été — une nuit de pleine lune — de voir un léger nuage, poussé par une tiède brise, courir dans l'espace, effleurer les étoiles et s'approcher de l'astre paisible qui semble l'attirer et l'attendre pour mêler ses blanches clartés à ses molles transparences ? A mesure qu'il avance, il se colore, il s'éclaire, il se vaporise, il se brode d'une frange d'ar-

gent, il se teint d'un reflet d'opale ; puis, une fois entré dans le rayonnement, il se fond, il s'absorbe, et bientôt l'on n'aperçoit plus que le disque lumineux et pur, silencieux et recueilli dans sa sereine victoire. N'est-ce pas l'image d'un mari hésitant, à demi chrétien, à demi païen, ramené finalement et fixé par une épouse chrétienne ? Et la boussole n'est-elle pas d'autant plus sûre que le mari est plus *aimant ?*

Paulin se décide ; son historien a eu l'heureuse idée de nous rendre cette conversion visible et palpable sous la dictée de Paulin lui-même, qui reste poète et penseur en reconnaissant le vide de la philosophie et des lettres païennes, et dont cette rupture relève à la fois la poésie et la pensée. Ce serait ici le lieu de dire un mot des vers et de la prose de saint Paulin. M. l'abbé Lagrange l'a souvent cité ; ce n'est pas un des moindres attraits de son livre que cette facilité de suivre, sur deux lignes parallèles, la vie et l'œuvre, et de confronter, page par page, l'histoire du saint avec ce que nous révèlent ses propres confidences. Au point de vue purement et froidement classique, il y aurait de l'exagération à prétendre que Paulin, par cela seul qu'il a échangé le Parnasse contre Calvaire et Ausone contre saint Ambroise, a retrouvé la langue du siècle d'Auguste, le style d'Horace et de Virgile. Non ! les langues qui ne sont pas mortes, mais qui meurent, les langues qui, à la suite d'une période de décadence et d'une révolution sociale ou religieuse,

renouvellent leur fonds, ne reviennent pas, pour cela, aux perfections et aux sobres élégances de leur grande époque. Plutôt surchargées qu'enrichies de leurs acquisitions, plutôt appauvries qu'allégées de leurs pertes, elles souffrent d'un défaut d'équilibre entre les idées nouvelles qu'elles ont à exprimer et leur génie primitif, applicable à des idées qui ne sont plus. Ce qui est positif, ce que M. l'abbé Lagrange fait excellemment ressortir et ce que prouvent d'ailleurs de nombreuses citations, c'est que Paulin converti, baptisé, passant de la piété du fidèle à la sainteté de l'évêque, cesse d'être un rhéteur ingénieux, un versificateur agréable, un épistolier sympathique, pour devenir, dans un beau langage, l'interprète des grandes vérités, des profondes tendresses, des hautes pensées, des aspirations surhumaines dont son âme est remplie. Il grandit de toute la différence qui existe entre la cendre éteinte et le foyer brûlant, entre le bel-esprit s'efforçant de rajeunir ce qu'il ne croit plus et l'homme vrai, heureux de faire de chacune de ses paroles un témoignage de ce qu'il croit, de ce qu'il aime, de ce qu'il adore. Les fleurs de taffetas et de *papier gommé* sont tombées en poussière; sur leurs débris, le lis des champs dresse sa tige virginale, et s'offre de lui-même à la main bénie.

Encore une halte; mais celle-ci n'a rien qui nous étonne, nous attriste ou nous alarme; c'est une harmonie de plus dans cette physionomie douce et pure, dans

cette pieuse et touchante histoire. Paulin est baptisé, en 389, par Delphinus; il est à Dieu, et, loin de jamais songer à se reprendre, il se donnera chaque jour davantage. Mais cette conversion, ce renoncement, sont diversement jugés; la plupart de ses amis murmurent ou gémissent. Ses ennemis lui prodiguent récriminations et calomnies. Nous l'avons dit, Paulin était un très riche et très important personnage. Il ne pouvait se détacher du monde, sans que le monde se récriât. Le monde offre ce trait particulier que, lorsqu'on possède tous ses biens, il exagère l'envie jusqu'à la haine, et que, lorsqu'on les méprise, il pousse l'étonnement jusqu'à l'insulte. Paulin tenait par trop de liens à la vieille société gallo-romaine, et celle-ci se rattachait encore par trop de nœuds à son passé religieux et politique, pour que ces attaches pussent se rompre sans soulever des révoltes, des plaintes et des rancunes. En même temps ou peu après, de nouveaux orages se déchaînaient dans l'Empire et Paulin était plus menacé que jamais. Pour échapper à ces rumeurs, Therasia lui conseilla de se réfugier en Espagne où il possédait de vastes domaines. Il suivit son conseil. — « Il y eut là, nous dit M. l'abbé Lagrange, pour ces deux époux chrétiens, deux années de bonheur profond, dans la plus complète et plus douce union de cœur et de vie qu'ils eussent encore connue. » — Ce fut comme leur lune de miel chrétienne, plus suave encore et plus harmonieuse que l'autre, l'extase divine succédant à

l'ivresse terrestre, les joies du temps s'ouvrant tout à coup sur l'éternité. Ce miel mystique ne fait-il pas songer aux dernières lignes du récit, à cet épilogue que Mgr l'évêque d'Orléans, dans sa lettre si affectueuse et si éloquente, rappelle amicalement à M. l'abbé Lagrange? — « Paulin, au milieu d'une pure et sereine lumière, avec un visage radieux, exhalant un parfum exquis, tenant un rayon de miel à la main et invitant au ciel par de douces paroles, voilà bien la vraie image de ce saint, et comme il faut le contempler ; ainsi l'ont vu les contemporains; ainsi la postérité le vénère. C'est cette apparition que nous avons voulu fixer dans ce livre. »

Nous arrivons à la crise suprême, qui fera du chrétien un prêtre et du prêtre un saint. Au bonheur de Paulin et de Therasia, il ne manquait qu'un enfant, — *exoptata diù soboles*, — un enfant, ce complément délicieux de toutes les félicités conjugales, ce vivant témoignage de toutes les bénédictions célestes. Cet enfant naquit, — et il mourut huit jours après sa naissance. Dieu le leur donna ou plutôt le leur montra et le reprit. Au lieu de se révolter ou de se plaindre, ils bénirent et prièrent. Ce fut là, pour saint Paulin, le poteau indicateur d'une route où il allait désormais marcher à pas de géant, le point de départ vers les plus hauts sommets de la perfection chrétienne. Il m'a semblé que ce deuil paternel, si cruel et si fécond, — éclatante victoire de la Grâce sur la Nature, — divisait cette belle histoire en deux parts, et

que ce ne serait pas trop d'un second chapitre, non seulement pour étudier cette seconde partie, mais pour constater l'importance, le mérite et le charme d'un livre également digne de la reconnaissance des lecteurs catholiques et du suffrage des lettrés ; — inspiré par la religion et réclamé par la littérature.

II

On dit que la foi s'efface dans les âmes, qu'elle n'enfante plus de prodiges, comme dans les premiers siècles de l'Église. C'est que nous ne savons plus les découvrir et les comprendre; c'est que la société moderne, dominée par l'athéisme démocratique, a perdu la tradition et le sens de ses sublimes victoires de la Grâce sur la Nature. Pourtant la source n'est pas tarie. Certes, la résignation héroïque de Paulin et de Therasia, acceptant la mort de leur fils unique, de ce fils ardemment désiré, comme un moyen employé par la Providence pour les élever aux plus hautes cimes de la perfection chrétienne, nous offre un spectacle surhumain. Il semble que de pareils exemples ne puissent pas trouver, de nos jours, des imitateurs. Eh bien, n'avons-nous pas vu, après Castelfidardo et Mentana, après les derniers efforts de résistance sous les murs de Rome, des mères dont les fils venaient de

périr dans ces luttes néfastes, tomber à genoux devant le martyr du Vatican, étouffer leurs sanglots et déclarer que, si elles avaient d'autres enfants et s'ils mouraient au service de la même cause, un hymne de reconnaissance, de bénédiction et d'amour sortirait aussitôt de leur cœur déchiré? Tout récemment encore, dans une famille qui nous est chère, un jeune homme du plus bel avenir, des plus brillantes espérances, doué de toutes les qualités aimables, pieuse et charmante figure sur qui reposaient l'orgueil, la tendresse, la joie, les projets, les rêves de deux générations d'élite, — et pourquoi ne le nommerais-je pas? — le petit-fils de notre éminent ami le baron de Larcy, — ce jeune homme meurt dans les bras de sa mère; et voilà cette mère admirable, brisée, écrasée, foudroyée, qui se relève sous la main divine pour prier et pour bénir. Elle étonne de son courage tous les témoins de cette scène, digne de commencer parmi les hommes et de finir parmi les anges. Au lieu de mourir de sa douleur, elle vit de son sacrifice; elle fait une prière de chacune de ses larmes. Réalisant en sa personne le type le plus exquis, le plus merveilleux de la mère chrétienne, elle revendique pour elle-même tous les détails matériels de ces heures funèbres, qui sont si effrayants pour notre faiblesse et que voudraient lui épargner ses amis. Loin de disputer à Dieu son trésor, on dirait qu'elle cherche sans cesse à le reprendre pour l'offrir sans cesse à ce Dieu qui le lui prend. Elle le garde à vue, elle le suit sur

son dernier chemin, elle cause à voix basse de sa destinée immortelle avec son cercueil et son suaire, et elle ne l'abandonne qu'au moment où il lui est permis de se demander si c'est lui qui est encore sur la terre ou si c'est elle qui est déjà dans le ciel. Et vous, pardonnez-moi si je vous raconte cette touchante histoire, que j'ai connue trop tard. Il n'est jamais trop tard ni trop tôt pour prouver que les chrétiens de la primitive Église ne sont pas morts tout entiers, que, si Therasia a perdu son fils unique, sa race n'est pourtant pas éteinte, et que, au milieu des pestilences radicales, on peut encore aspirer quelques bouffées des parfums célestes.

Je n'ai pas besoin de transition pour revenir à saint Paulin et à sa bien-aimée compagne. Ce qui me frappe, ce que j'admire dans le livre de M. l'abbé Lagrange, c'est que, à dater de cette phase décisive, entrant avec nous dans un ordre de faits presque toujours surnaturels, il sait excellement les rattacher à l'histoire et à la littérature de cette époque. Le front baigné dans les mystiques clartés, Paulin reste un personnage historique et poétique. Il nous appartient par sa correspondance avec saint Jérome, avec Sulpice Sévère, avec Ausone, avec saint Augustin et d'autres hommes illustres dont la sainteté est si étroitement adhérente aux archives du IVe et du Ve siècle, qu'elle ne pourrait en être détachée sans y laisser un vide irréparable. C'est, en effet, un des traits caractéristiques de cette étrange période, que l'in-

telligence, l'âme, les conflits de la conscience, les dictées de la religion à quelques grands esprits, y soient les vrais acteurs, les véritables héros, tandis que le récit des actions humaines et des événements extérieurs, si on ne voit rien au delà et au-dessus d'eux, ne peut que nous humilier pour l'humanité ou nous laisser l'impression d'un impitoyable ennui. Jamais contraste ne fut mieux marqué. Ces siècles ont, comme les autres, — plus que beaucoup d'autres, — des Empereurs, des généraux, des ministres, des guerres, des catastrophes, des crimes, des vanités, des passions, des gloires ou plutôt des glorioles. Le regard se détourne de ces drames sans grandeur dont les complications bizarres repoussent l'émotion, lassent la curiosité et fatiguent la patience. Plus sinistres que terribles, moins tragiques qu'obscurs, ils se jouent tantôt sous un ciel bas, sans étoiles, sillonné de pâles éclairs, tantôt sur un théâtre comparable à nos salles de spectacle, alors que le lustre s'éteint, que la rampe s'abaisse, que l'ombre s'empare des galeries et des loges. La vie se retire peu à peu de cet immense Empire, incessamment partagé entre une crise d'anémie et un accès de fièvre chaude. C'est comme une mer, qui, ennuyée de baigner toujours les mêmes rivages, laisserait à nu, sur la grève, des tas de sable, des plantes desséchées, des touffes d'algues et de warechs, des débris de naufrages, des larves d'animaux inconnus, de phénomènes et de monstres. Il suffirait de poser la main sur ce corps

gigantesque, pour reconnaître que les veines s'épuisent, que les extrémités se refroidissent et que le cœur ne bat plus. On dirait le régime du strabisme universel. Les yeux sont louches, les fronts fuyants, les bouches grimaçantes ; le jour est faux, les visages ressemblent à des masques, les habits à des déguisements, les planchers à des trappes; la langue sonne creux, les pas chancellent sur un sol miné; s'il y a encore des beautés, des magnificences, des vertus, des splendeurs, des fêtes, des joies, elles font songer à ces fruits des bords du lac Asphaltite, qui, sous une écorce dorée et parfumée, ne contiennent que des cendres.

Entrez, en revanche, dans ces grottes et dans ces cellules; visitez ces cryptes et ces sanctuaires ; parcourez en idée ces déserts ; regardez ces monastères qui se bâtissent au fond des bois et se confient à leur sœur aînée, la solitude ; suivez de l'œil ces écrits, ces lettres que d'infatigables messagers transportent d'Orient en Occident et qui donnent des ailes à la propagande chrétienne. La chaleur, la lumière et la vie sont là ; l'histoire profane elle-même fera bien de s'y recruter si elle ne veut pas d'une trop désastreuse lacune. Qu'est-ce, dans la balance historique, que Maxime, Gratien, Valens, Rufin, Stilicon, Honorius, Arcadius, Narsès, si on les compare à Jérôme, à Augustin, à saint Ambroise, à saint Athanase, à Alype, à saint Martin, à saint Jean Chrysostome, à Nicétas, à Delphinus, à saint Paulin ? Ceux-là représentent

ce qui meurt, ce qui va s'effondrer dans le gouffre creusé par la barbarie et comblé par le christianisme. Ceux-ci personnifient ce qui doit survivre à toutes les grandeurs du passé, faire des reliques avec leurs restes et créer un monde nouveau sur leurs ruines.

C'est autour de saint Paulin que M. l'abbé Lagrange groupe ces hommes illustres, sans oublier le pauvre Ausone dont le paganisme plus ou moins poétique grelotte au milieu de toutes ces flammes. Rien de plus émouvant que cet itinéraire *spirituel*, que mon cher confrère et ami Paul Féval appellerait les *Étapes d'une conversion*. Paulin et Therasia ont perdu leur fils unique. C'est le coup de foudre, ou plutôt le coup de grâce. Dès lors, il ne leur suffit plus d'être chrétiens; ils veulent élever leur piété et leur vertu à la hauteur de leur deuil. Ils commencent par une expropriation volontaire et absolue, dont l'indemnité sera réglée par le jury céleste. Ils se débarrassent de tous leurs biens, comme le coureur se dépouille de son manteau pour atteindre le but plus sûrement et plus vite. Puis, ces libérés de la richesse se décident à un autre sacrifice, qui inspire au biographe des pages d'une délicatesse exquise, mais qu'une plume mondaine ne saurait indiquer sans glisser comme chat sur braise. Ils condamnent leur amour à se fondre dans l'amour divin; le mariage n'est plus pour eux qu'une fraternité conjugale où le lien mystique s'affermit et se resserre de tout ce que perdent les attaches

sensuelles. Ce mot mot si doux, — une sœur! — devient plus doux encore, dans ces conditions extraordinaires, lorsque celle qui s'abrite sous ce nom a été la compagne adorée des années d'illusion et d'ivresse. On aime en elle tout à la fois les souvenirs d'un bonheur dont on ne veut plus, le charme d'une intimité où l'âme donne d'autant plus qu'elle n'a pas à subir de partage, l'avant-goût de l'union promise dans les sphères immortelles, tout jusqu'à ces immolations délicieusement cruelles, si chères aux natures héroïques.

Mais ces sacrifices, ce dépouillement, ce renoncement, ces défis lancés à la sagesse humaine, s'ils sont admirés par leurs pairs, par leurs juges véritables, soulèvent des récriminations et des colères parmi les anciens amis de Paulin, parmi ceux qui l'ont connu riche, brillant, magnifique, consul, sénateur, dominé comme eux par les ambitions, les intérêts et les joies de ce monde. Cette vieille société romaine, qui ne veut pas qu'il soit dit qu'elle ne croit plus à ses dieux, à ses institutions, à ses formes officielles et à elle-même, s'indigne et se déchaîne contre une métamorphose chrétienne qu'elle refuse de comprendre. Volontiers elle ferait un *outlav* de ce favori d'hier qui jette au vent ses faveurs, de ce privilégié de la naissance et de la fortune, qui ne veut plus d'autres privilèges que ceux de l'humilité, de la chasteté et de la pauvreté. Ce conflit d'opinions se reflète dans la correspondance dont M. l'abbé La-

grange cite des fragments, et qui ajoute à l'attrait de son livre. Plus attristé qu'irrité, toujours affectueux jusque dans ses reproches et ses plaintes, le vieil Ausone nous désarme par ses pathétiques doléances où la franchise d'une amitié quasi-paternelle obtient grâce pour ses obstinations mythologiques. Les réponses de Paulin sont touchantes et charmantes. Son langage est celui d'un ami fidèle dont le cœur, loin d'être refroidi par sa religion nouvelle, y trouve un motif pour aimer davantage, pour aimer mieux, et voudrait, au nom de ce sentiment purifié, consacré et agrandi, prouver à son vieux maître, esprit honnête et frivole, tout ce que gagnerait sa poésie, si on l'entendait enfin

Dire à l'écho du Pinde un hymne du Carmel!

Comme il est dans le vrai! comme il nous apparaît, même au point de vue simplement littéraire, supérieur à Ausone! Et comme M. l'abbé Lagrange a raison de s'écrier : « Quels accents, et dans quel siècle! Est-ce là l'élève » d'Ausone ? Et combien son premier coup d'aile l'emporte loin de cette poésie mythologique qui s'obstine toujours à de froides personnifications, où depuis longtemps » la divinité n'est plus! Voilà la vraie poésie de la Nature, » que le christianisme seul a révélée. Voilà déjà la muse » chrétienne. Elle chante peut-être, dans la langue d'un » siècle dont la barbarie s'approche, un peu comme ces » génies que Tancrède dans la forêt entendait gémir

» sous l'écorce des arbres ; mais c'est elle, on la recon-
» naît ; Paulin prélude à Lamartine ! »

J'ai cité quelques lignes pour montrer tout ce que la *vraie* littérature a le droit de réclamer dans l'œuvre de M. l'abbé Lagrange. Il appartient, Dieu merci ! à cette école dont Mgr l'évêque d'Orléans est le chef illustre et vénéré, et que l'on ne pourrait retrancher de notre siècle littéraire sans déclarer en même temps que Bossuet et Fénelon, Massillon et Bourdaloue, n'ont rien à voir dans la gloire littéraire du grand siècle. Mais je m'attarde, et les événements se précipitent. Paulin est déjà si populaire sous ses traits de néophyte, dans sa robe brodée de pauvreté et de charité, que le peuple de Barcelone s'ameute pour forcer l'évêque de l'ordonner prêtre. Ce n'est pas régulier ; les conciles s'opposent à ces brusques improvisations de sacerdoce ; mais il existe, en religion comme en politique, des illégalités heureuses qui peuvent contribuer au salut de tous. Quel trouble pourtant dans cette conscience délicate ! avec quel mélange d'humilité et de frayeur ce converti, qui se croit encore pécheur, subit cette transformation nouvelle qui achève de le dérober au monde ! Un pas de plus, et, au milieu des rumeurs ou des clameurs qui l'assiègent, à travers les calomnies qui parviennent jusqu'au Souverain Pontife, parmi les témoignages d'allégresse prodigués par ses vrais amis, par ses précurseurs dans les voies de la sainteté, nous n'aurons plus qu'à le suivre à Nole, près du tombeau de saint Fé-

lix, à Nole où il va trouver sa patrie adoptive, où il sera tout à fait lui-même, et où M. l'abbé Lagrange l'attend pour compléter sa physionomie, grossir son trésor de vertus et ajouter à son nom le nom de cette ville, devenue finalement sa ville natale. N'était-ce pas, en effet, une seconde naissance, ce séjour si ardemment désiré, ces trente-six ans de résidence, ces vingt-deux ans d'épiscopat, cette continuité d'admirables exemples, cette série de visiteurs illustres, cette chaîne d'or rivée par d'effroyables malheurs, ces catastrophes adoucies par des miracles, cette moisson de bonnes œuvres et de fondations pieuses, cette assimilation constante du pasteur avec le troupeau, de l'apôtre avec les fidèles, de l'évêque avec la cité? Et, si l'on est parfois tenté de désigner les grands hommes de guerre ou les politiques célèbres par le lieu où ils remportèrent leur plus belle victoire ou qui servit de point de départ à leur puissance, un saint ne reçoit-il pas un second baptême du pays où il a été le plus saint?

C'est de Nole d'ailleurs que Paulin, en pleine possession de ses talents d'écrivain et de poète, vivifiés par le christianisme, a daté ses *Natalia,* ses poèmes en l'honneur de saint Félix, son immense correspondance, ses apologies, ses réfutations des hérésies de cette époque étrange où la passion religieuse, compliquée de subtilité orientale, tourmentait et *pressurait* la vérité jusqu'à ce qu'elle en eût extrait un mensonge ou une erreur. Nole a porté

bonheur à M. l'abbé Lagrange et à son livre. Quoi de plus charmant que les descriptions de la Campanie, de cette contrée enchanteresse où Annibal et son armée s'oublièrent dans une voluptueuse somnolence, où la sensualité romaine venait confier ses raffinements aux sourires du ciel et aux caresses de la mer, où s'élevaient concurremment des villas somptueuses et des temples dédiés aux divinités faciles de la religion du plaisir; sirène que la régénération du monde va forcer d'échanger ses molles harmonies contre des chants d'espérance et de foi? Et, en face de ces images de séduction et de volupté païennes, quoi de plus aimable que la légende de saint Félix, cette légende dont M. l'abbé Lagrange dit excellemment: « La légende, qui s'appuie d'ordinaire sur un fond vrai est une part de l'histoire; et, du reste, n'a-t-elle pas, selon un mot de M. de Montalembert, un autel dans le plus beau des temples, dans le cœur du peuple? »

Saint Félix, qui reparaît, de temps à autre, dans ce beau récit, eut une large part dans les aspirations, les tendresses, les vœux, la conversion, les pressentiments et les mystérieuses *attractions* de saint Paulin. Il était né à Nole, et on peut dire qu'il y vécut dans une atmosphère de miracles. Je n'en mentionnerai qu'un, qui me permettra de citer deux vers latins. Deux, ce n'est pas trop, dans cette richesse de poèmes, qui pourraient, à eux seuls, si le cadre n'était pas trop vaste, défrayer toute une grande étude! Nous sommes au temps des per-

sécutions. Félix est poursuivi par les soldats de l'Empereur. Il va être pris : — « Mais Dieu mit sa main entre eux et lui. Par une inspiration subite, il se jette dans une masure ouverte, qu'une toile d'araignée ferme à l'instant; eux, voyant cette toile d'araignée et jugeant impossible qu'un homme eût passé là sans emporter ce frêle obstacle, dirigent plus loin leur poursuite. » Ainsi, s'écrie Paulin, Dieu confond avec un rien l'orgueil des hommes. Pour ceux qu'il protège, une toile d'araignée est un rempart; pour ceux qu'il veut livrer, un rempart est une toile d'araignée :

« *Sic ubi Christus adest nobis, aranea muro est;*
At cui Christus abest, et murus aranea fiet. »

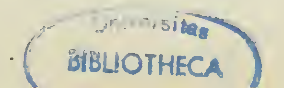
C'est sous ce merveilleux patronage que Paulin recommence sa vie; car ces conversions héroïques coupent une existence en deux, et la seconde devient un prologue de l'éternité. Ces dernières phases sont trop pleines, les merveilles chrétiennes s'y succèdent sous des formes trop diverses, Nole et Paulin y servent de point de ralliement à trop de célébrités contemporaines, les orages et les calamités du dehors y mêlent trop souvent leurs grondements sinistres aux hymnes de consolation, de ferveur et de paix, qu'il m'est impossible de suivre dans tous ses détails cette magnifique histoire. Je me bornerai à trois de ces pages qui montrent toute l'élévation et toute la souplesse du talent de M. l'abbé Lagrange : la mort de Therasia, la

prise de Rome et de Nole par les Barbares, et le charme des belles et pieuses amitiés.

On ne sait pas même la date exacte de la mort de Therasia; entre l'année 409 et l'année 414, rien de plus. Il y a quelque chose d'attendrissant dans ce mystère, dans cette ombre, si bien d'accord avec le sens même et le but de cette destinée. Les vertus humaines recherchent le bruit et l'éclat; les vertus divines voudraient se cacher et s'effacer dans leurs œuvres. Therasia avait eu pour mission de donner Paulin à son Dieu. Une fois sa tâche accomplie, dès que ces deux âmes n'en firent plus qu'une, ce fut l'âme de saint Paulin, et Therasia disparut dans cette auréole dont elle pouvait s'attribuer le premier rayon. Elle entra dans la mort comme elle avait passé dans la vie, ange gardien dont les ailes se replièrent dans le silence du soir, bienfaitrice anonyme dont la main invisible ne se manifesta que par son ouvrage. — « Elle a passé, vous dit mieux que moi M. l'abbé Lagrange, à demi voilée dans cette histoire; toujours présente, mais le plus souvent devinée et sentie plutôt qu'aperçue. Morte comme vivante, l'obscurité fut sa destinée; son nom ne se lit dans aucun martyrologe, bien que Paulin ait proclamé sa vertu supérieure à la sienne et déclaré qu'on ne les pouvait séparer... Il en est d'elle comme de tant d'autres saints, dont les noms ne sont écrits qu'au livre de vie. Ce doux astre s'éteint au moment où Paulin, parvenu à l'apogée de sa sainteté, comme de cette gloire qu'il

avait trouvée en la fuyant, entre dans cette dernière et sévère phase des existences que le dévouement absolu, en l'absence de toute douceur humaine, doit mûrir et consommer. »

La prise de Rome et de Nole par les Barbares donne lieu à des réflexions d'un autre genre. Ici les rapprochements surabondent, et ils sont foudroyants. A ceux que nous avons vus et que nous voyons se venger sur le bon Dieu des désastres et des humilitations de leur pays, à ceux qui n'ont cherché dans nos misères du dedans et du dehors qu'un texte d'insultes contre les catholiques, de menaces contre l'Église, de propagande gonflée de venin et d'athéisme ; à cet odieux personnage, hardi contre Dieu seul, châtiment de sa race, renié par les siens, rebuté par la République elle-même, médaille de bas-empire trempée dans la boue du radicalisme, à ce bénéficiaire de l'oubli, qui, au lieu d'accepter son bénéfice, vient de s'en prendre au Pape et aux évêques du mal que nous ont fait les hommes du 2 décembre et du 4 septembre, nous aurons toujours le droit de répondre : Ce christianisme que vous maudissez et qui ne demande qu'à vous bénir, s'il n'avait pas existé aux IVe et Ve siècles, c'en était fait de l'avenir du monde. Lui seul a pu être un contrepoids assez fort, un correctif assez puissant, une barrière assez haute pour s'interposer entre ce fantôme d'Empire, complice de sa propre agonie et de ses formidables agresseurs, et ces



hordes torrentielles que nulle force humaine ne pouvait désormais arrêter. Sans lui, les Barbares, ne rencontrant devant eux que les restes d'un paganisme dérisoire, les dissolvants d'une société sans foi, les amorces sensuelles de la corruption la plus savante, n'auraient pu qu'envenimer leur grossièreté dans cette luxure, leurs superstitions dans ce scepticisme, leurs violences dans ces vices, leurs appétits dans cette orgie, leur sève dans cette pourriture. L'immonde chaos qu'aurait produit ce mélange, on peut aisément le deviner. Une croix a fait ce que des milliers d'épées ne pouvaient faire. Ce que des centaines de légions auraient vainement entrepris, les évêques l'ont mené à bien, sans armes, sans cortège, sans défense visible, sans autre talisman que leur bague et leur houlette pastorale. Ces multitudes à demi sauvages, rudes, affamées, effrénées, hérissées, terribles, rivales des aurochs et des sangliers de leurs forêts, ils les ont plongées dans l'immense baptistère qui les attendait au passage, et il n'en a pas fallu davantage pour opérer cette prodigieuse refonte d'où est sortie l'Europe chrétienne. Maintenant, quand je vous aurai dit que saint Paulin fut au premier rang de ces pacifiques vainqueurs, qu'il donna l'exemple de ce merveilleux sauvetage, que son dévouement fit des miracles, qu'il sut atténuer, en se prodiguant, en s'immolant, les souffrances de son peuple, que, n'ayant plus rien à offrir, il s'offrit lui-même et se fit esclave pour remplacer le fils unique d'une pauvre veuve, vous comprendrez tout ce

que ce pathétique récit, sous la plume de M. l'abbé Lagrange, a de poignant et de consolant.

Mais j'ai hâte, avant de finir, de le retrouver sur un autre terrain. Si j'avais à faire un choix parmi ces chapitres où l'intérêt ne languit pas un seul instant, où la critique historique alterne heureusement avec l'information littéraire, où de curieux vers latins s'inscrivent en marge de belles pages françaises, où l'écrivain met sans cesse le lecteur en part dans son émotion communicative, je choisirais le chapitre douzième, celui que M. l'abbé Lagrange aurait droit et envie d'appeler « un hymne à l'amitié. » — Paulin est à Nole; il correspond avec ses amis d'Aquitaine, Sulpice Sévère, Delphinus et Amandus. Rarement l'amitié parla un plus suave langage; cette âme, tendre, douce, sympathique, expansive, semble, en se donnant à Dieu, avoir ajouté à ses facultés aimantes ce je ne sais quoi qui manque à la plupart des affections humaines. Celles-ci peuvent se dépenser en témoignages sincères, en effusions brûlantes; elles ne posséderont jamais, dans toute leur plénitude, ces deux conditions essentielles de tout sentiment profond et vrai : la sécurité et la durée; la sécurité, car elles risquent, à tous moments, de se heurter contre les passions et les intérêts de ce monde; elles participent à toutes les mobilités et à toutes les faiblesses de notre cœur; la durée, car elles ne sauraient être immortelles qu'en se reposant sur les certitudes d'une autre vie. Oui, M. l'abbé Lagrange est

dans le vif de son sujet. « Combien l'on s'aime plus tendrement et plus fortement quand on s'aime en Dieu! » S'aimer en Dieu, c'est placer son amitié hors de la portée des événements et des hasards; c'est conjurer d'avance la fragilité de notre misérable nature; c'est creuser dans le roc au lieu d'écrire sur le sable; c'est s'aimer deux fois, dans son ami et dans ce divin maître qui permet à ses élus de faire de leur piété un élément de leur tendresse. Mais à quoi bon m'épuiser en images stériles? Je ferme ce beau livre; je revois en idée son aimable auteur, à côté de l'homme illustre qu'il nomme son évêque et qui l'appelle son ami; — et je me dis que, si la vie de saint Paulin lui a révélé toutes les délicatesses et tous les charmes des amitiés chrétiennes, il n'a eu qu'à regarder près de lui pour confondre ses sentiments avec ses souvenirs.

VI

DANS LA MONTAGNE [1]

VIENNE ET LA VIE VIENNOISE [2]

---

21 avril 1878.

Dans la Montagne ! oui, vous avez bien raison, et, si cette montagne était assez haute, assez lointaine pour que l'on ne pût jamais en revenir, si M. le comte d'Osmond voulait nous y servir de guide, quel bonheur d'échapper, en si bonne compagnie, aux ignominieux spectacles que nous offre notre malheureux pays ! Quand même ce livre, qui est charmant, n'aurait pas d'autre mérite que de nous emporter à mille lieues de nos cruches électorales, de nous présenter le contraste de ces

1. Un vol. par M. le comte d'Osmond.
2. Un vol. par M. Victor Tissot.

hauteurs avec nos bassesses, de désinfecter nos poumons viciés par une atmosphère de cynisme, de mensonge et de scandale, ce serait assez pour me le faire choisir dans mon arriéré. « Une tour est le contraire d'un puits! » dit Gubetta ; — le Tyrol autrichien est le contraire du radicalisme français ; l'ouvrage du comte d'Osmond est le contraire de notre odieuse politique ; quelle aubaine!

C'est déjà beaucoup de rencontrer un livre parfaitement d'accord avec nos opinions, nos sentiments, notre goût ; mais comme cet accord devient plus vif, plus cordial et plus tendre, lorsque ces pages engageantes répondent à deux de nos passions les plus malheureuses, et, par conséquent, les plus vivaces? La chasse et le paysage ! La chasse ! le supplice de Tantale pour les Nemrods de Provence ! Une illusion qui se ranime tous les matins pour s'évanouir tous les soirs ! un rêve qui nous promène à travers des bruyères peuplées de gélinottes, dans des clairières hantées par les chevreuils, dans des parcs gorgés de lièvres et de faisans, et qui se réveille à l'affût d'une mauviette ou d'un becfigue ! Sans manquer de respect aux casquettes de Tarascon, je vais vous donner une idée de nos chasses méridionales. Ma fenêtre a pour proche voisin un micocoulier que j'ai planté et que j'aime comme s'il avait abrité la délicieuse idylle de *Mireille*. Un dimanche, en revenant de la messe, j'aperçus un chasseur en arrêt et en extase sous cet arbre. Son visage, son attitude et sa pantomime exprimaient

l'émotion cynégétique arrivée à son dernier paroxysme. Le héros de la *Chasse au Châstre* en eût été jaloux. Le cou tendu, les joues empourprées, l'œil clignotant sous ses lunettes, il s'était arc-bouté sur ses grosses jambes. Tandis que son épagneul, immobile derrière lui, remuait la queue comme prêt à s'élancer sur le gibier abattu par son maître, celui-ci épaulait tour à tour et abaissait son Lefaucheux en homme qui, pris aux cheveux par une occasion unique, prétend ne pas la manquer. Comme le canon de ce terrible fusil se dirigeait tantôt contre le micocoulier, tantôt contre mes vitres, je risquai, en passant, une objection polie. Soyons justes ! Mon Avignonais fut encore plus poli que moi. Il désarma le Lefaucheux, me salua, appela Médor, et se retira à pas lents. Pourtant, il voulut avoir le mérite de sa bonne action, et, se retournant vers moi, il me dit avec une touchante expression de reproche, de résignation et de regret : Cependant, monsieur, il y avait un moineau ! — Ah ! que ne le disiez-vous ? répliquai-je, mesurant trop tard l'étendue de son sacrifice ; mais, pendant ce dialogue, le moineau était parti, et on ne l'a plus revu.

Comprenez-vous maintenant quelle doit être la sensation d'un chasseur platonique, habitué à de pareils épisodes et ouvrant le livre du comte d'Osmond à la page 52 : « Je prends la carabine des mains du garde, et, me traînant encore quelques pas, je regarde dans l'abîme avec le plus grand soin et la plus grande précau-

tion. Plus bas que moi, les trois ravissants animaux paissaient assez tranquillement à une distance de cent quatre-vingts pas à peu près. Je retrouve mon sang-froid ; je vise avec un soin infini un des chamois, qui se présentait du reste assez mal, de trois quarts. A mon coup, il fait un bond énorme en avant, comme un chevreau qui veut charger, et disparaît derrière le rocher au milieu d'un petit bouquet d'arbustes rabougris. Les autres prennent la fuite dans tous les sens ; mais j'avais autre chose à faire que de les suivre de l'œil ; car je croyais avoir bien tiré, et rien n'était tombé cependant ! Fort désappointé, j'allais interroger le garde, lorsque, avant que j'eusse ouvert la bouche : « Ah ! pour cette fois, me dit-il tranquillement, celui-là est touché ! » — et, s'asseyant sur un bout de sapin qui surplombait l'abîme, il tira sa pipe de sa poche... »

Ce fut la journée des deux chamois, sans compter ceux que l'intrépide chasseur vit passer au loin, comme des ombres, ou n'ajusta pas assez vite. Mais ne croyez pas que tout se borne, dans ces chapitres si pittoresques et si vivants, à un effet de contraste entre ces chasses plantureuses et la platitude de nos gibecières. Il est impossible d'ouvrir ce volume sans éprouver, dès les premières pages, une sorte de sensation nostalgique, une irrésistible envie de chausser les souliers ferrés et les guêtres de cuir, de s'éveiller au chant du coq, de s'associer à ces aventures si bien racontées, de se griser d'air

pur, d'aspirer la brise qui court sur ces neiges virginales, de suivre ces sentiers à pic dessinés sur le flanc de la montagne comme des plis à peine visibles sur un manteau de géant. Oh ! qui m'emportera, non pas sur des mers sans rivage, qui riment trop richement avec naufrage, mais sur l'*Eiblech*, sur la *Tenneck*, sur le *Reishorn*, sur le *Teufal Horn*, en plein Tyrol, dans cette patrie de nos songes, chère aux artistes et aux touristes, si poétique qu'il a suffi de quelques vers d'Alfred de Musset pour détrôner à son profit Castellamare et Sorrente ; généreuse contrée où les habitants croient en Dieu et font leur prière, où l'attachement au souverain est synonyme de patriotisme ? J'était vieux, et me voilà jeune ; j'étais infirme, et me voilà fort ; j'étais triste, et me voilà égayé par ce doux frisson du matin qui donne des ailes à l'imagination et à l'âme ; j'étais humilié d'appartenir à l'humanité qui vote, et je suis fier de m'abandonner aux splendeurs de cette Nature *qui m'invite et qui m'aime !* Attention ! voici l'aube qui sème ses roses sur le glacier d'*Ewiger-Schnec*. Que nos pas soient silencieux comme nos lèvres ; car c'est assez d'un mot, d'un murmure, d'un écho, du frôlement de nos guêtres contre un buisson, d'une pierre qui se détache sous nos pieds et qui roule dans le précipice, pour mettre en fuite ces fines bêtes qui ont l'air de voler dans l'espace, tant leur course est aérienne, tant l'itinéraire de leur fuite semble suspendu entre la montagne et le ciel ! Couchons-

nous, s'il le faut, à plat ventre ; cette posture est moins humiliante devant les chamois que devant le suffrage universel. Quel dommage pourtant que nous soyons absorbés par cette chasse émouvante! Que le paysage serait beau pour un simple contemplateur ! Sur nos têtes, les pics et les glaciers s'échelonnent en amphithéâtre ; à mi-côte, la verdure des végétations alpestres, plus heureuses que les nôtres, sans cesse ravivées par des sources qu'alimente la fonte des neiges et qui se forment dans le creux des rochers ; coupes de cristal bordées d'émeraudes, dont le trop plein se glisse sous la mousse, se répand à travers les herbages, serpente le long des ravins et va se perdre dans les gouffres béants sous nos pieds. Du fond de la vallée monte une brume légère, transparente ; on dirait le souffle des esprits nocturnes, arrêté au passage par le premier rayon de soleil, ou la gaze diaphane dont s'enveloppent les Sylphes et les Willis pour raser la surface des lacs et entrelacer leurs rondes de minuit sur ces montagnes romantiques. A mesure qu'elle s'élève, cette blanche vapeur s'assimile aux objets qu'elle effleure, se teint de leurs couleurs, s'embaume de leurs vagues parfums ; elle accroche une perle à la pointe des herbes, elle suspend une larme aux branches pleureuses des sapins... Mais que dis-je? Le moment est trop solennel pour qu'il nous soit permis d'abuser du pittoresque et d'accepter ces diversions descriptives. Le garde nous fait signe ; le chamois est à

portée de nos carabines ; nous tirons ; naturellement, je le manque ; mais le comte d'Osmond le tue, et je m'abstiens du péché d'envie. — « Mieux vaut, disait Théophile Gautier, un poème épique manqué qu'un vaudeville réussi. » — Mieux vaut manquer un chamois que tuer une mésange.

Le comte d'Osmond est paysagiste d'instinct, et je suis persuadé que son beau talent de compositeur le sert à merveille dans ses amoureuses entrevues avec la nature alpestre. La musique a cela d'admirable, qu'en dehors de ses facultés spéciales, elle peut suppléer la poésie et la peinture. Les imaginations bien douées ne limitent pas leur domaine ; le trait caractéristique de la *folle du logis* est de rester au logis le moins possible ; elle fait de la gamme des couleurs la sœur jumelle de celle des notes ; le clavier fraternise avec la palette, les lignes avec les sons, les panoramas splendides avec les puissantes symphonies ; ce mot si doux, *harmonie*, semble inventé tout exprès pour caresser à la fois de ses ailes la toile du peintre et la partition du musicien. Qui de nous, en écoutant l'ouverture de *Guillaume-Tell*, la Symphonie pastorale, ou les chœurs de Weber, n'a rêvé des paysages que Jules Dupré ou Théodore Rousseau aurait signés, si nous avions été capables de matérialiser notre rêve ? Mais ce qui relève encore et ennoblit, chez le comte d'Osmond, les qualités de paysagiste, c'est qu'il ne se borne pas à la beauté extérieure et visible. Au

delà et au-dessus de l'œuvre, il découvre et adore l'ouvrier. A travers les voiles magiques, il sent le contact de la main divine qui a fait sortir du néant ces merveilles et les a revêtues de ses magnificences. — « J'ai la ferme conviction, nous dit-il, que l'âme se purifie à l'air des hautes cimes, et que c'est là seulement qu'on éprouve l'amour du grand ; que l'on comprend les splendeurs de la nature et que l'idée de la divinité, débordant et se dégageant de tout ce qui nous entoure se révèle à nous, nous fait croire et nous console. »

Et plus loin, cette belle page : « La montagne est là dans son imposante grandeur ; tout s'y trouve, la forme et la couleur, la grâce des sapins et des mélèzes, souriant au bord des précipices, et les plus sauvages aridités du chaos opposées aux tons les plus variés de la verdure. Dans l'endroit où je me trouve, il semble qu'un des derniers cataclysmes du globe s'est plu à tout bouleverser Ailleurs, au contraire, toutes les nuances de la végétation alpestre s'étagent sans jamais se confondre. Les ravins prennent des teintes bleuâtres, les horizons se détachent roses et violets. Les neiges sont d'argent, et les torrents qui scintillent au loin, sur le flanc des vallées, chatoient au soleil comme des rivières de diamants sur le corsage d'une fée. Un petit oiseau bleu, « l'oiseau des pierres, » — comme on le nomme dans le pays, vient, leste, pimpant, insolent, se poser à dix pas de moi sur un énorme blòc de rochers. C'est le seul être vivant qui ose, dans

son insouciance, troubler le calme imposant de ces majestueuses solitudes. On voit qu'il est heureux de vivre dans ces immensités, de le dire, de le chanter chaque jour. Pour lui, habitué des hauts sommets, qui vient se poser ainsi à la portée de mon bras, sans préoccupation des humains, je passe inaperçu. Pour lui, je suis « le petit oiseau des pierres, » — et il est, lui, l'habitant véritable de ce pays des rêves, « l'homme » de ces pyramides de granit, de ces masses gigantesques que les Titans semblent avoir entassées tout exprès avant d'entreprendre leur téméraire escalade. Que je me suis senti peu de chose devant ce prodigieux ensemble, où tout est à sa place, où l'oiseau bleu, qui m'a paru si petit, ne l'est certes pas plus que moi, dans ce cadre colossal où Dieu seul est grand! »

Je ne vous dirai pas comme Diderot à propos des trois romans de Richardson. — « Oh ! mes amis, le *Salzkammergut,* le *Pongau* et la *Styrie* sont trois grands drames! » — Mais ce sont trois charmantes et balsamiques lectures, trois chapitres détachés d'un livre de chasse et de voyage qui fait venir à la bouche, non seulement l'eau dont ma pauvre Provence est encore plus dénuée que de gibier, mais tout ce que le bon Dieu a créé de consolant et de beau sur la terre; l'horizon sublime, le style grandiose, la sensation de l'infini, l'Alpe au front de neige et à la verte ceinture, l'air salubre, l'odeur suave de la flore sauvage, le murmure de la brise à tra-

vers les sapins, le *stein-adler* ou aigle à collier blanc, le chamois buvant aux sources limpides, la fraîcheur du matin, le repos du soir, l'appétit aiguisé par quinze heures de marche, l'écuelle de crème au seuil des chalets, la blonde *Sennerinen* au tendre sourire, la chanson des fiançailles, la mélodie styrienne, l'oubli des foules et des villes, la douce certitude de passer des heures, des jours et des semaines sans lire un journal radical et sans ouïr parler de M. Gambetta. Que ne puis-je vous raconter le *Pâtre du Moser*, récit qui complète le volume; petit chef-d'œuvre de sensibilité, de couleur locale, de délicatesse et de grâce ? Je me borne à vous le recommander, et je cite encore quelques lignes :

« A un détour de la route, nous dit le comte d'Osmond, nous nous trouvons subitement dans la grande vallée du chemin de fer de Vienne à Trieste, dont le remblai apparaît comme un long épaulement. Enfin, en quelques tours de roue, nous sommes à la station de Murzuschlag ; ce soir, NOUS SERONS A VIENNE. »

Le noble écrivain nous avait dit précédemment, avec une émotion contenue, plus communicative que toutes les phrases (page 153)..... : « Une fois par an, un prince français, le seul encore debout de cette noble race qui fut la gloire de la France, vient ici tirer, pendant quelques jours, des chamois offerts par les propriétaires des montagnes voisines, les bénédictins de Maria-Zell. C'est dans cette chaumière étroite, sale et délabrée, que le comte

de Chambord, au milieu de ces braves Styriens, cherche pour un instant à oublier les tristesses de son cœur. Assis au Stand, sur un tronc d'arbre, en face de cette âpre nature, il détourne sans doute un moment sa pensée du triste spectacle de nos folies et de notre aveuglement. »

Vienne! l'Autriche! la Styrie! Mgr le comte de Chambord! Nous voici bien près de M. Victor Tissot et de son livre.

Les ouvrages de Victor Tissot ont pour moi deux inconvénients; — deux bien jolis défauts. Il m'est impossible de trouver le moindre mal à en dire, et, si ma critique ne procède pas avec la vitesse du chamois ou du télégramme, elle arrive quand le volume est déjà dans toutes les mains. Cette fois, l'heureux et sympathique écrivain n'a pas eu à déployer la verve vengeresse qui avait un moment consolé nos patriotiques douleurs, montré le revers des médailles frappées à l'effigie de nos défaites, et poursuivi au delà de nos nouvelles frontières la fuite échevelée des milliards,

Ces sinistres milliards, notre rançon suprême!...
Ils n'enrichissent pas celui qui nous les prend;
Gagnés par le hasard, au hasard il les rend;
Ils dévorent la Prusse, et se vengent eux-mêmes!

Tout autre est le sentiment que Vienne et la vie viennoise inspirent à M. Victor Tissot. Il aime ces mœurs faciles — trop faciles peut-être — qui se font pardonner

leurs péchés mignons à force de cordialité familière, de bonhomie souriante et de douceur. Il ne peut se défendre d'un souvenir affectueux et mélancolique en visitant cette ville, en observant ce peuple auquel il est impossible de songer sans se dire : sa défaite a servi de prélude aux nôtres, et le jour où nous l'avons traité en ennemi a été la première date de nos malheurs. S'il n'y avait pas, dans ce livre, assez de curieuses trouvailles, de piquantes anecdotes, de pathétiques récits, de brillants tableaux, d'intéressants détails pour me dispenser de parler politique, que d'allusions douloureuses, que de leçons tardives, que de rapprochements involontaires, que de poignants contrastes je rencontrerais sur mon chemin ! Ce n'est pas seulement Sadowa qui a été la préface de Reischoffen, de Sedan, du traité de Francfort et de la Commune ; c'est Solferino. La fatalité d'une situation dont nous connaissons le dénoûment, dont nous prévoyons, hélas ! l'épilogue, pourrait aisément se définir. L'Autriche, en 1849, avait représenté avec éclat le mouvement contre-révolutionnaire, c'est-à-dire le salut ; mouvement que favorisaient, par antagonisme et antithèse, les extravagances de la République de février, son discrédit auprès du vrai peuple, les regrets de la bourgeoisie, l'épouvante des journées de juin, le mélange de stupeur, d'effroi, de colère et de dédain opposé par les puissances à cette explosion démagogique. Si la France, par un énergique retour vers la

monarchie, par une sincère alliance avec l'Autriche, s'était ouvertement associée à cette réaction salutaire et nécessaire, les deux nations auraient suffi à la rendre assez efficace et assez durable pour assurer à l'Europe de longues années de repos. Par malheur, la dictature napoléonienne est le contraire du véritable principe monarchique, de même que la force brutale est le contraire de l'autorité morale. Sous de faux semblants de répression et d'absolutisme, ce fut encore la révolution qui persista et triompha en la personne de ce chimérique César, placé désormais dans l'alternative ou de trahir ses antécédents, ou de manquer à son rôle; ou de laisser voir l'ancien *carbonaro* sous le masque de l'Empereur, ou de se consumer en stériles efforts pour réconcilier sa tâche avec ses origines. Entre deux inconséquences, il choisit celle qui répondait le mieux à ses instincts et menaçait le moins sa sécurité personnelle. Il préféra le coup de foudre, qui était loin, au coup de poignard qui était près. Il fut écrasé, — et nous avec lui, — sous ce double contre-sens ; et c'est alors que l'on put reconnaître l'immense différence entre le césarisme révolutionnaire et la monarchie traditionnelle. Ce qui est pour l'une un deuil de famille est pour l'autre un cas de déchéance. Après Sadowa, la nation se serra contre son souverain pour se consoler de son désastre; après Sedan, la révolution congédia son dictateur pour le punir d'être vaincu; grâce à cette intime vertu de cohésion, de durée

et de persistance, la monarchie put, sans se déshonorer et sans s'affaiblir, conclure la paix avant d'y être forcée, le canon sur la gorge, par les dernières étreintes de l'agonie et de la ruine. Grâce à l'odieuse coïncidence de son avènement avec notre défaite, la démocratie républicaine était réduite à recommencer et à éterniser la lutte jusqu'à l'écrasement, sous peine de s'anéantir en nous épargnant, et d'envenimer au dedans tous les périls qui l'assiégeaient du dehors. Le reste, vous le savez, ou plutôt, non, vous ne le savez pas ! un pays qui se fait le complice de ses misères, un pays qui sacrifie son élite à son rebut, est loin d'avoir touché le fond de ses calamités et de ses hontes.

Mais voilà que je me laisse entraîner sur cette irrésistible pente ; et j'oublie que Victor Tissot, tout en me suggérant ces réflexions douloureuses, a de quoi m'en distraire par une série de chapitres où se révèlent tour à tour toutes les charmantes qualités de son talent, la fantaisie, la bonne humeur, l'émotion, la variété, la souplesse, la curiosité intelligente, l'art de bien regarder et de bien peindre, le goût des courts récits et des légendes populaires, encadrées tout naturellement entre une esquisse d'histoire contemporaine et un joli tableau de genre. Venise et Trieste ouvrent la marche, et vont faire cortège à la ville impériale. Quelle justesse et quelle finesse de tons dans ces quelques lignes — un Canaletto ou un Ziem à la plume ! — « A l'ouest, au-dessus

des marais de la Brenta, le soleil opère sa retraite avec une pompe et une splendeur tragiques ; il répand autour de lui des torrents de lumière rouge, semblables à des flots de sang. Les canaux, les lagunes reflètent cette coloration éclatante qui donne au paysage un aspect africain. Les mouettes sont empourprées comme des ibis, les arbres se revêtent de cuirasses d'or, les roseaux se hérissent d'aigrettes de cactus, et les pins prennent des élancements sauvages de palmiers. On se croirait transporté sur un autre continent, sur les bords de quelque Nil ou de quelque Gange inconnu... »

Et Trieste, moins déflorée par la poésie, le roman et la peinture ! — « L'air était d'une transparence diaphane ; la mer reflétait si fidèlement le ciel, qu'on eût dit que l'on glissait entre deux firmaments ; à gauche, la cime des hautes montagnes, poudrée d'une neige fraîchement tombée, semblait couverte d'un vol de colombes. Avec ses rues étagées en terrasses, ses bouquets d'oliviers et de cyprès, son ancien château démantelé, la capitale de l'Istrie est empreinte d'un cachet oriental resplendissant. Illuminés par les rayons de cette aurore aux tons violets que chante Homère, les marbres de ses palais prennent des tons vivants de chair ; oh ! doux et beau soleil de la Grèce, je te reconnais à ces teintes attendries, et je te salue ! Il n'y a que toi qui donnes ces grâces helléniques à la découpure des côtes et ces délicieux enchantements au paysage. »

Tournez ces pages ensoleillées, et nous voici à Miramar, le nid des chastes amours de Maximilien et de Charlotte; nid de ramiers qu'ils abandonnèrent pour se livrer aux orfraies mexicaines. Nulle part ce tragique épisode, préambule d'autres tragédies, n'avait été raconté d'une façon plus saisissante. Jamais les qualités exquises du prince, sa bonté, sa grâce, ses élégances, ses talents d'artiste, ses goûts de lettré, n'avaient été mieux mis en relief, mieux groupés pour nous faire plus profondément ressentir l'horreur du dénoûment. Miramar et Queretaro ! Ici la vie princière ou plutôt la vie privée avec tout ce qu'elle a de plus aimable, de plus intime et de plus tendre; là, le baiser de Judas, la trahison, la prison, le conseil de guerre, la veillée funèbre, le feu de peloton, la mort. De quel poids cette mort a dû peser sur certaines consciences, habituées pourtant à porter lestement des fardeaux bien lourds! Le coup fut terrible, le contrecoup plus effrayant encore. Les cloches de Notre-Dame de Paris répondirent au glas lugubre de Queretaro. La détonation qui fit de Maximilien un cadavre, retentit jusqu'au palais des Tuileries et fit de l'Empire un fantôme. Je me souviens du prophétique effet de terreur et d'angoisse que produisit ce bulletin sinistre, tombant subitement, en pleine Exposition, au milieu d'un *gala* de têtes couronnées, en un jour plus spécialement marqué pour une de ces fêtes à grand orchestre, fêtes d'apparat, de représentation et de mensonge. Il détachait

encore une pierre de cet édifice bâti sur le sable. Il prouvait, sous un nouvel aspect, combien était fragile ce qu'on avait cru fort, petit ce qu'on avait cru grand, éphémère ce qu'on avait traité d'impérissable. Un châtiment, un pressentiment, une honte, tel fut le résumé de cet épisode néfaste, apostillé du nom néfaste de Bazaine. Jeté comme un immense voile sur les merveilles de l'industrie cosmopolite, il discreditait d'avance ces symboles de prospérité et de paix. Au surplus, nous n'avons pas besoin de ce souvenir pour deviner quels peuvent être les lendemains d'une Exposition universelle.

J'aurais une belle gerbe à cueillir dans le livre de Victor Tissot. La Styrie, ses solitudes et ses chasses ; Sacher-Masoch, le romancier galicien, surpris et dépeint dans l'intimité de la famille, dans toute la vérité de sa physionomie originale ; d'amusantes anecdotes sur le comédien Zulhowski ; et la légende, j'allais dire la ballade du Diable rouge ! Et les bouquets d'*Edelweiss*, ces myosotis des hautes cimes ! Et les confidences de deux pantoufles ! Et l'assassinat de Latour, une de ces gentillesses du peuple qui s'amuse, comme nous en avons tant donné à l'histoire ! Plus loin, l'inventaire des industries viennoises, les inévitables influences de Paris, les journaux, les théâtres, les légendes du *Tronc au fer* et de la cathédrale, les anecdotes sur Joseph II, les témoignages, hélas ! trop tardifs des sympathies de l'Autriche pour la France ; Vienne, capitale de la Mu-

sique ; les souvenirs de Marie-Antoinette encadrés entre l'enfance de Mozart et la vieillesse de Gluck ; mille détails bien plus intéressants que tous mes articles ! Mais l'espace me manque, et, forcé de choisir au milieu de ces richesses, un sentiment invincible me ramène au chapitre IV : « Visite au comte de Chambord. » Sauf une faute d'impression que l'auteur a peut-être corrigée dans les éditions nouvelles, le royaliste le plus passionné n'aurait rien à retrancher ou à changer dans ces pages qui m'ont fait battre le cœur. Le noble et fidèle gentilhomme qui servit d'introducteur à Victor Tissot s'appelle le marquis de Foresta, et non pas de *Floresta.* Notre Provence, si fière de ce beau nom et de celui qui l'ennoblit encore en le portant, m'en voudrait d'omettre cette petite rectification qui n'ôte rien à l'éloquence naturelle, à la persuasive loyauté du récit. Victor Tissot a jugé notre Roi comme le jugeront, en dehors des passions ou des préventions de parti, tous les hommes de bonne foi, tous les esprits droits, élevés, sincères, attristés de nos douleurs, émus de nos angoisses, effrayés de nos périls... « Cet homme à la figure si sympathique, si ouverte et si souriante, aux regards si doux et si profonds, c'était donc là le comte de Chambord !... Les yeux surtout me frappèrent ; la beauté et la franchise de leur regard ne se peuvent dire. C'est un regard arrêté, fixé, qui a mesuré le but, qui sait où il est, et que rien ne peut détourner de la droite ligne. Avec ces yeux-là, on

ne voit qu'en plein soleil. QUEL BEAU REGARD D'HONNÊTE HOMME !... »

Quel beau regard d'honnête homme ! Entendez-vous, messieurs les électeurs des citoyens A, B, C, D, G, R, X et Z, à qui vous votez des sièges, et qui se chargent du dossier ? Vous pouvez nous écraser sous la masse brutale du nombre ; mais vous chercherez longtemps parmi vos élus avant de rencontrer un regard comme celui-là ! — « Monseigneur sait que je suis républicain de naissance ! » Tels furent les premiers mots adressés par Victor Tissot à son royal interlocuteur ; — sous prétexte je crois, qu'il est Suisse d'origine. — Et moi, j'ai bien envie de le contredire. Non, cher et excellent confrère ! quand on écrit des livres tels que les vôtres, on est Français et bien Français ; Français en cinq cents éditions ! Si vous vous obstinez, nous vous appliquerons, mais cette fois très sérieusement, le vers célèbre de Béranger, et nous regretterons tous de n'être pas... *aussi bons Français qu'un Suisse !*

VII

HISTOIRE

DE LA MONARCHIE DE JUILLET [1]

1830-1848

I

28 avril 1878.

Dans l'effroyable situation que nous a faite l'écrasement du 16 mai sous la meule du suffrage universel, un livre tel que celui de M. Victor du Bled produit sur nous l'impression de ces précieuses épaves que le vent rejette sur la plage après un naufrage mémorable. Les personnages qu'il met en scène, les événements qu'il retrace, quoique séparés de nous par un petit nombre d'années, semblent appartenir à un autre siècle. Comment se dé-

1. Par M. Victor du Bled.

fendre d'une profonde tristesse et d'une angoisse poignante, quand on mesure le chemin parcouru, quand on étudie la filiation de nos malheurs, la généalogie de nos révolutions? Non seulement la politique aujourd'hui triomphante aurait passé pour le plus horrible des cauchemars, pour la plus fantastique des folies aux yeux du plus libéral, du plus révolutionnaire des hommes qui contribuèrent à la chute de la branche aînée ou se rallièrent à la monarchie de Juillet; mais nous avons la douleur de constater que les fils et les petits-fils de ceux qui se dévouèrent le plus vaillamment au sauvetage social, — à commencer par le plus grand et le plus énergique [1], — se sont faits presque tous, par ambition ou par faiblesse, les auxiliaires ou les complices de la République de ce matin, du radicalisme de ce soir, du communisme de demain.

Par quelle pente avons-nous glissé dans ce *trou*, à qui nous ne ferons pas l'honneur de l'appeler un abîme? Par quels vices d'origine, par quelles passions, par quels malentendus ou quelles fautes s'expliquent ces catastrophes successives, où ont peu à peu sombré la fortune, la grandeur, l'honneur, la sécurité, l'intégrité, le bon sens de notre pays? Si la Restauration est tombée au moment où elle donnait à la France une moisson de prospérité et un regain de gloire, quels sont les coupables? Si Louis-Phi-

1. Casimir Perier.

lippe a été renversé à l'heure où ses ministres avaient réuni une majorité compacte, où les intérêts matériels faisaient cause commune avec lui, où les difficultés et les périls du début paraissaient conjurés, à quoi faut-il s'en prendre? M. Victor du Bled, dans son ouvrage dont nous n'avons encore que le premier volume, ne résout pas toutes ces questions; mais il les soulève avec une loyauté, une lucidité et une franchise qui en rendent la solution plus facile. Sur cette voie douloureuse où les souvenirs et les images du passé ajoutent à l'horreur et au dégoût du présent, nous ne saurions choisir, sinon un guide plus constamment infaillible, au moins un compagnon de route plus intelligent, plus sympathique, plus honnête et plus sincère.

Un des malheurs de la France — et celui-là remonte en deçà de 1789 — c'est d'abord que les principes, les programmes ou les doctrines politiques y ont été sans cesse en conflit avec les passions individuelles ou collectives; c'est ensuite que toute une partie de la nation — la plus active, la plus ardente, la plus remuante, — a eu presque toujours une arrière-pensée cent fois plus agressive et destructive que les formules extérieures de l'opposition légale. Les crimes de 1793 se sont faits de ce double antagonisme; des métaphysiciens préparant à la société nouvelle un moule que devait briser la moins violente des secousses imprévues, la moins perverse des passions humaines; — et des ambitieux, des déclassés, des

enfiévrés, des faméliques, des méchants, des esprits gonflés d'orgueil et de haine, des tribuns en expectative, des victimes de préjugés sociaux, de privilèges nobiliaires ou de vocations forcées, méditant, dès la première réforme, l'agonie de la royauté, la ruine de la noblesse, la destruction du clergé, la spoliation, le massacre et l'échafaud. Restons dans les limites de notre sujet; ne datons que de 1814 et de 1815. Raisonnablement, politiquement, métaphysiquement, à ne consulter que les vraisemblances morales, il semblait que le retour de l'île d'Elbe, en révélant tout le monstrueux égoïsme de Napoléon Bonaparte, en amenant une seconde invasion, en décuplant la somme de calamités attirées sur la France par l'Empereur et le militarisme, dût achever de mettre tout le monde d'accord dans un même sentiment de rancune contre l'auteur de tant de maux, dans un même élan de reconnaissance pour un gouvernement de réparation et de salut. Eh bien, ce fut tout le contraire. 1815 exacerba ce que 1814 avait apaisé, rouvrit et envenima les blessures que 1814 avait cicatrisées, força fatalement ce qui avait été une délivrance à devenir une réaction. Pourquoi? Parce que les passions, contenues, un an auparavant, par la nécessité et l'évidence, eurent beau jeu dans cette crise qui déjouait tous les calculs des habiles et des sages. Les bonapartistes, condamnés à disparaître faute de point d'appui, reprirent pied et se reformèrent en s'incorporant dans les cadres de la jeune armée libérale.

Les royalistes qui, n'ayant plus d'ennemis devant eux, désabusés de leurs griefs par l'enthousiasme général, dominés par l'exemple de leur souverain, par la joie de leurs princes, s'étaient aisément contentés de ce qu'ils retrouvaient sans réclamer ce qu'ils avaient perdu, se crurent autorisés à rompre ce pacte de conciliation et d'oubli et à exiger que de fortes répressions, de légitimes représailles et de solides garanties répondissent à de grands attentats, à d'impardonnables trahisons, à de funestes récidives et à d'épouvantables malheurs. Il y eut dès lors deux nations, deux Frances, qui ne se réconcilièrent jamais, et qui ne cessèrent de penser et d'agir en sens contraire, sous les ministères plus ou moins libéraux, plus ou moins impopulaires, du duc de Richelieu, de M. Decazes, de M. de Villèle, de M. de Martignac, de M. de Polignac. L'une, la France du passé et d'ancien régime, avertie par un invincible instinct et par d'effrayants symptômes que la Révolution était toujours vivace, qu'elle n'abdiquait pas, qu'elle attendait son heure, rêva je ne sais quel impossible retour à des institutions mixtes où une Charte accommodante se serait combinée avec un absolutisme tempéré. L'autre, la France de l'avenir, blottie dans l'ombre des sociétés secrètes, cachant sous sa blouse le fusil chargé à balles, tandis que ses mandataires officiels s'escrimaient à l'arme blanche ou avec des fleurets mouchetés, visait clandestinement la couronne par-dessus les portefeuilles et guettait l'occasion favora-

ble pour faire d'une protestation une émeute, d'une émeute une révolution, d'un pavé une barricade.

Tel était l'état de la France, lorsque Louis XVIII, revenu de Gand, sûr d'avoir perdu la confiance de l'Europe, désillusionné des enthousiasmes de 1814, forcé de s'associer à des colères vengeresses, incapable d'empêcher des exécutions déplorables, débordé par les justes ressentiments de ses amis, contraint d'accepter des conditions mille fois plus dures que celles de l'année précédente, réduit à paraître responsable quand il n'était que résigné, rentra dans ce palais des Tuileries où le brusque passage de Napoléon laissait désormais une trace ineffaçable et un présage sinistre. Tout concourait à lui rendre presque insurmontables les difficultés de sa tâche; la mutilation de son royaume, la présence des armées étrangères, la rancune des vainqueurs, l'irritation des vaincus, la détresse de son peuple, la misère d'un pays épuisé par un quart de siècle de déchirements et de guerres, l'énormité de la rançon, la nécessité de rester neutre entre des alliés qui semblaient le ramener et des sujets qui n'avaient pas su le défendre. Dans chacun des coups de canon qui saluaient sa rentrée, on eût dit la vibration lugubre de la canonnade de Waterloo. Cette tâche ingrate, il la reprit pourtant en sous-œuvre, et, s'il avait vécu dix ans de plus, peut-être aurait-il assuré le salut de la monarchie et de la France. M. Victor du Bled, dont les points de vue sont plus particulièrement orléa-

nistes, s'honore par l'équité de ses jugements et l'impartialité de ses récits, par ses respectueux hommages aux courageux efforts du roi et des hommes d'État groupés autour de lui; mais aussi, quels talents! quels caractères! quel patriotisme autrement compris que celui de nos modernes gambettistes! le duc de Richelieu! de Serre! Royer-Collard! Lainé! Camille Jordan! Ravez! Gouvion Saint-Cyr! Lorsque, après avoir évoqué de tels noms, on retombe sur les seigneurs et maîtres de l'heure présente, on croit passer de l'île des Géants au royaume de Lilliput. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'ici les Lilliputiens ont bien plus d'appétit que les géants.

Est-ce à dire que nous soyons exactement de l'avis de M. Victor du Bled sur tous les points de cette histoire, entrevue à travers les souvenirs lointains de mon adolescence et de ma jeunesse? Le champ est trop vaste pour qu'il me soit possible de suivre pas à pas le judicieux historien. Je me bornerai, dans la première partie de son livre, à discuter deux détails qui ne sont pas sans importance. Il n'y a pas eu, selon moi, entre la politique de Louis XVIII et celle de Charles X, des différences assez capitales pour combler la distance de Saint-Denis à Goritz; — et les deux grandes fautes de Charles X, le ministère du 8 août et les ordonnances du 26 juillet, si elles ne sont pas absolument excusables, sont au moins parfaitement explicables.

Louis XVIII, plus réfléchi, plus lettré que son frère,

moins distrait que lui par les plaisirs et les succès de Versailles ou de Trianon, n'avait eu, pour mieux profiter des leçons de l'adversité et faire son apprentissage de monarque constitutionnel, qu'à se souvenir du comte de Provence et à continuer sur le trône ses idées, son rôle, sa politique d'avant 89. Mais, en dehors des opinions, il y a le caractère; sous le personnage il y a l'homme. Or, le caractère, l'homme, chez Louis XVIII, était moins aimable, moins affectueux, plus cassant, plus absolu, plus *ancien régime* que chez Charles X. Il en aimait le cérémonial, il en maintenait les traditions et les formules avec une persistance qui ne manquait pas de grandeur, mais dont s'amusaient ou s'impatientaient les ennemis de la royauté. Il inclinait au favoritisme, penchant odieux à la jeune génération et à la société nouvelle. On peut supposer et même affirmer que, dans ses relations journalières avec son entourage, avec les femmes des maréchaux et des survivants de l'Empire, avec l'élément bourgeois de la garde nationale, du Parlement et de la province, il froissa plus de vanités que son frère, spirituel, gracieux, affable et bonhomme jusque dans ses mystiques entêtements d'émigré retardataire et de pécheur converti. Louis XVIII, mort en septembre 1824, eut le temps de rompre avec M. de Chateaubriand et de mettre à cette rupture un luxe de brusquerie et de rudesse qui fut fatal à la monarchie. Il eut le temps d'installer le ministère Villèle, dont l'impopularité inouïe a été le pré-

lude ou plutôt la vraie date d'une révolution désormais inévitable; car, du moment qu'une société tout entière, haute bourgeoisie, corps savants, garde nationale, commerce, industrie, jeunesse des écoles, aristocratie de l'argent, voire même une partie du faubourg Saint-Germain et de la droite, répond par des huées à un ministre éminent, à un grand homme d'affaires, paie par des injures et des sarcasmes d'immenses services rendus à la propriété, aux finances, à la fortune publique, à la sécurité et à la paix, tout est dit ; ce n'est plus qu'une question de temps et d'occasion ; une maladie chronique qui n'attend qu'une période aiguë pour emporter le malade.

A quoi donc attribuer la différence des deux destinées ? — Vous allez crier au paradoxe, mais ceci n'est qu'une opinion personnelle. — A l'ordre chronologique, à ce fait, que Louis XVIII a été le prédécesseur et Charles X l'héritier. Il y eut sans doute autre chose : des imprudences, des noms malheureux, une lutte inégale contre l'esprit public, un défaut de proportion entre la hardiesse des mesures et les ressources de la défense ; mais, au fond, le plus grave désavantage de Charles X fut de régner après son frère, de prêter, malgré son âge, à la monarchie un air de rajeunissement qui ajournait ou dissipait les espérances révolutionnaires. Des personnes dignes de foi, qui avaient habité Rome en 1845 et 1846, m'ont raconté que dès cette époque, la Révolution était déjà prête autour du Saint Siège ; que la vieillesse et les

infirmités de Grégoire XVI avaient seules décidé les précurseurs de Garibaldi, les futurs assassins de Rossi, à attendre, pour éclater, un nouveau Pape. N'y a-t-il pas quelques analogies entre les deux époques, entre les deux mots d'ordre? D'ailleurs, pendant les neuf ans de règne de Louis XVIII, les conspirateurs affolés, les bonapartistes à outrance, les enfants perdus du libéralisme, pouvaient seuls songer à un renversement qui aurait suivi de trop près les douleurs de l'invasion, les désastres de l'Empire, la misère des années néfastes, les griefs du vrai peuple contre Bonaparte. L'épreuve était encore trop récente, la plaie trop vive, l'épuisement trop complet, les veines trop appauvries. La France n'était pas encore assez riche pour redevenir factieuse, ni assez heureuse pour être tout à fait ingrate. Avant d'écouter leur passion, messieurs de la banque et de la finance avaient à faire leur fortune; avant de penser à être ambitieux, rancuneux et vaniteux, ils avaient à être millionnaires. La sagesse du gouvernement les enrichissait : la richesse allait leur servir à renverser le gouvernement. Rien de plus conforme à la politique du cœur humain, dont je vous parlais tout à l'heure.

Ceci m'amène au ministère Martignac et à sa chute, au ministère Polignac et aux Ordonnances. Pour que Charles X fût coupable sans circonstances atténuantes, il aurait fallu une situation bien nette, une distribution de rôles bien précise, dont voici la définition exacte : d'un

côté, la *camarilla*, les *ligueurs* de l'extrême droite, les voltigeurs du pavillon Marsan, les *pointus*, les demeurants d'une Chambre introuvable et d'un passé *inretrouvable:* de l'autre, toutes les nuances du centre droit, du centre gauche et de la gauche, en exceptant, bien entendu, quelques vieilles barbes révolutionnaires, aussi incorrigibles dans leur espèce que les *ultras* dans leur genre; toute la génération jeune et intelligente, studieuse et active, pressée sur les bancs de la Sorbonne; les artistes, les écrivains, les journalistes, le public; en un mot les forces vives de la nation, qui, pour arriver à une réconciliation définitive avec son souverain, devait bien, convenez-en, faire une partie du chemin. Or, — je m'en souviens comme si c'était hier, — le ministère Martignac fut accueilli avec une froideur glaciale par ceux-là mêmes qui avaient déclaré bien haut que leur opposition visait *uniquement* M. de Villèle et ses collègues. Paris eut l'allure revêche d'un créancier à qui on donne un acompte dérisoire. Le *Globe*, lecture favorite des libéraux de bonne maison, garda son attitude hostile et hautaine. Les doctrinaires se réservèrent, la gauche se hérissa, la jeunesse se tut; il n'y eut pas un indice de sympathie ou même d'adhésion populaire. On aurait voulu, semblait-il, inventer un moyen, bruyant, tapageur, séditieux, de se réjouir de la déchéance de M. de Villèle sans applaudir à l'avènement de son successeur. Bref, amis, adversaires et même indifférents n'eurent l'air

d'accueillir ce ministère, dont les perfections sautent maintenant aux yeux, que comme une halte provisoire, une transition pour arriver aux Casimir Perier, aux Sébastiani, aux Broglie, aux Guizot, ou pour revenir aux Villèle et aux Corbière, suivant que le roi se cramponnerait à la droite ou capitulerait avec la gauche.

En ce qui concerne les affections personnelles de Charles X, — si souvent incriminées, — on oublie trop que, dans ce ministère auquel on l'accuse d'avoir opposé des méfiances chagrines et de secrètes résistances, il comptait deux amis de cœur, deux amis des bons et des mauvais jours, — Hyde de Neuville et le comte de la Ferronnays, — tandis que MM. de Villèle, de Peyronnet et de Corbière, hommes nouveaux, n'avaient offert à la royauté que les douceurs d'un mariage de raison. On oublie que ce modèle de courtoisie chevaleresque et royale ne pouvait être insensible aux manières exquises, au délicieux langage de celui que ses adversaires surnommaient la *Sirène* et que l'histoire appelle le *Charmeur*. Mais alors, me direz-vous, pourquoi le congédia-t-il si vite, ou le laissa-t-il tomber? Parce que pour lui, esprit léger, âme pieuse, conscience timorée, intelligence hantée par les spectres de 93, la situation devenait intolérable ou inextricable; parce qu'il aurait fallu un œil d'aigle, un politique à large envergure pour se débrouiller dans ce chaos. On lui avait dit que la France était centre droit, et tout prouvait qu'elle était au moins centre

gauche. Les perpétuelles taquineries de l'opposition donnaient aux royalistes ardents le droit ou le prétexte de déclarer que les concessions n'étaient bonnes qu'à aggraver les exigences. Des lois excellentes se heurtaient et se brisaient contre un parti pris de chicane hargneuse, de neutralité malveillante ou de démolition sournoise. Les Ordonnances de 1828 (ne pas confondre) affligeaient les pères de famille, offensaient ou divisaient le clergé, soulevaient autour du roi des murmures et des plaintes, et présentaient au pays ce bizarre contresens d'un prince que sa piété rendait impopulaire, et qu'un évêque, son ministre, brouillait avec les cardinaux, les archevêques et les trois quarts des catholiques de son royaume. Franchement, que voulez-vous qu'il fît, ce prince superficiel et bon, lorsqu'il voyait M. de Lamennais, *encore intact*, *éreinter* le gouvernement, conseiller la résistance, insulter Mgr de Quélen, plaider pour l'ultramontanisme avec des violences de tribun, et dénoncer les ministres comme complices du parti de la Révolution et de la guerre contre l'Église? que voulez-vous qu'il fît, lorsqu'il voyait M. de Chateaubriand traîner dans la boue le garde des sceaux, M. Portalis? Je cite, entre mille, le nom des auteurs de l'*Essai sur l'indifférence* et de la *Monarchie selon la Charte*, comme les plus illustres. Il y eut en ce moment, dans la politique, des complications, des enchevêtrements, des incohérences, — dans les esprits, une fermentation d'idées contradictoires,

qui expliquent, à distance, bien des malentendus et des méprises. Se croyant menacé dans sa dignité de roi et dans son salut de chrétien, ne pouvant pas revenir au ministère Villèle, Charles X se réfugia dans l'amitié comme un pilote, ballotté par les vents contraires, s'abrite dans un port dont le nom et les horizons lui rappellent de doux souvenirs. Il se trompa ; mais, quand Royer-Collard, à propos de ce ministère du 8 août, s'écria : « C'est un effet sans cause ! » Je crois que, lui aussi, se trompait.

Que dire de M. de Polignac ? L'existence précaire de son ministère, l'espèce *d'interdit* qui tout d'abord lui rendit le bien impossible et le mal inévitable, la tragique folie du dénouement, ont fait peser sur cette énigmatique mémoire un arrêt sans appel. Pourtant, si vous m'accordez que tous nos malheurs — et la liste en est longue, — résultent d'une perpétuelle confusion entre la démocratie et la liberté, vous me permettrez d'ajouter : était-il bien coupable ou bien fou, l'homme de haute naissance, qui, ayant passé en Angleterre une partie de sa jeunesse, témoin de l'enviable spectacle offert par un pays où les libertés nationales s'appuyaient sur l'aristocratie et la tradition, rêva pour la France un régime analogue, quelque chose de comparable à la constitution anglaise, avec cette devise empruntée aux *Quatre Stuarts* : « Les Stuarts ont péri, les Bourbons resteront ! » Ces idées, je l'avoue, n'avaient pas été suffisamment mûries, assez sa-

gement surbordonnées aux différences de race et d'époque. L'éducation politique du prince de Polignac était incomplète; étranger aux luttes parlementaires, sachant à peine en balbutier la langue, on crut qu'il dédaignait de penser parce qu'il ne savait pas s'exprimer, et on le traita d'incapable parce qu'il ne fut pas éloquent. Mais enfin, y a-t-il, dans tout cela, de quoi composer le type qui a prévalu dans l'opinion des badauds soufflés par les habiles; un courtisan de Bas-Empire, un déplorable suppôt d'arbitraire et de tyrannie, appelé par son maître pour l'aider à étouffer les libertés publiques; un Strafort absurde, muet et borné, un détestable empirique spécialement prédestiné à tuer le malade que les vrais médecins auraient guéri? Son tort ou son malheur fut de ne pas comprendre que les grands hommes seuls ont le droit d'avoir une étoile, qu'un politique doit être éclairé sans être illuminé, et que le mystique qui attend l'intervention divine dans les affaires humaines risque tout à la fois de compromettre la Providence et de gâter les affaires. Faut-il pourtant prendre au sérieux la légende que je suis fâché de retrouver dans le livre excellent de M. Victor du Bled : « M. de Polignac, le 28 juillet au matin, aurait affirmé au roi que, pendant la nuit, la Sainte-Vierge lui était apparue, lui avait promis son assistance et enjoint de persévérer. » — Je tiens d'un vieil ami de la famille de Polignac une tout autre version, et pardonnez-moi si je me répète ! Dans les premiers jours du

mois de juillet, le prince Jules, voyant grossir l'orage, désespérant de triompher d'une opposition furieuse et perfide dont la tactique se résumait en ces mots : « Je vous défie de ne pas faire ce que je vais vous forcer de faire, et vous serez pendable quand vous l'aurez fait ! » alla supplier Charles X d'accepter sa démission. Le roi résiste ; le ministre s'agenouille devant lui ; alors, Charles X, posant sa main sur la tête de celui qui avait si souvent bravé pour la cause royale l'exil, la prison et la mort, lui dit : « Jules, si je te demandais ta tête, me la refuserais-tu ? » — Dès lors, il n'y avait plus d'objection possible. Le cœur et l'honneur devaient parler plus haut que la raison. Il nous semble que cette scène a de la grandeur. Pour préparer ou mener le deuil de la Royauté mourante, mieux vaut encore un fils des croisés qu'une servante de curé.

La suite, vous la savez, et je voudrais bien ne pas la savoir. M. Victor du Bled retrace ces jours néfastes avec une émotion respectueuse, éloquente, douloureuse, d'autant plus honorable que ses préférences sont évidemment pour les bénéficiaires de la révolution de Juillet. Il y a quarante ans, ces bénéficiaires s'appelaient Guizot, Casimir Perier, Soult, Villemain, Thiers, Cousin, Broglie, Jouffroy, Montalivet, Duchâtel, Jaubert, Rémusat, Sainte-Aulaire ; aujourd'hui ils se nomment Gambetta, Spuller, Floquet, Freycinet, Ménier, Varambon, Duportal, Naquet, Buffenoir, Bouchet, Durand, Goblet, Barodet. Cette gra-

dation suffit à effacer les anciennes nuances, et la leçon est assez dure pour qu'un orléaniste de bonne foi et de centre droit parle des *glorieuses* à peu près comme nous en parlerions. Mais ceci n'est que le prologue de son livre, la préface de son *Histoire de la monarchie de juillet*. Parlerons-nous de cette monarchie comme il en a parlé? Oui, sauf quelques détails où nos souvenirs seront peut-être un peu plus sévères, nos rancunes un peu plus tenaces. Ce sera le sujet d'un second chapitre.

II

On peut aujourd'hui parler du roi Louis-Philippe et de la monarchie de Juillet, comme s'il s'agissait d'un roi de la race carlovingienne. Les passions ne sont plus que des souvenirs, les colères des tristesses, les griefs des regrets, les anathèmes des doutes, les personnages des fantômes. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Victor du Bled, et, en y ajoutant le sentiment si honorable et si vrai de la nécessité d'une alliance entre les vaincus et les vainqueurs de 1830, il désarme les objections les plus obstinées. Pourtant, permettez-moi de m'emparer, une fois encore, d'une fiction chère à M. Scribe, et d'essayer, pour un moment, de l'histoire conjecturale.

Je suppose l'officier de marine obligé, parti de France en octobre 1828 sous le ministère Martignac, ayant fait

naufrage sur les mers les plus lointaines, captif chez les sauvages, héros ou martyr d'une foule d'aventures, sans nouvelles de sa famille et de son pays, et finalement revenu à Toulon ou à Cherbourg en octobre 1848. On l'accueille avec l'énigme suivante : Un roi spirituel et bon, doué de toutes les vertus bourgeoises, préférables aux vertus populaires, riche d'habileté et d'expérience, mûri par l'adversité, libéral et humain, inaccessible aux utopies et aux chimères, sincère ami de la paix, étroitement associé aux intérêts des classes laborieuses et industrielles ; une famille royale — ceci est d'Ernest Renan et de Victor Hugo — comme il n'en exista jamais sur les marches d'aucun trône ; une reine admirablement pieuse, une sœur merveilleusement intelligente, trois princesses adorables, dont une prédestinée à doter la France de la seule image de Jeanne d'Arc également digne de la France, de l'artiste et du modèle ; des princes intrépides et charmants, braves comme leur épée, patriotes de cœur et d'âme ; autour de lui, des ministres d'un si grand talent et d'une telle éloquence que, même après leur chute, ils sont restés les sauveteurs de la littérature contemporaine ; des majorités parlementaires, composées de l'élite du pays, obtenues sans violence et sans fraude ; la propriété, l'agriculture, le commerce, l'ordre social, les sciences, le progrès sérieux, l'avenir des voies de communication et des grandes entreprises, devenant les gardes du corps de ce souverain

pacifique et lui formant un cortège plus enviable que toutes les pompes et toutes les ovations d'apparat. Il tombe en un jour néfaste, au souffle d'une bourrasque qui n'est pas même une tempête, au dénoûment d'une pièce qui n'est pas même une tragédie, renversé sous un prétexte qui n'est pas même une raison, par une fraction ou une faction qui n'est pas même un parti. On peut presque dire de lui et de son royaume ce que Tacite dit de Bérénice et de Titus : « *Invitus invi*TUM *dimisit.* » — Il tombe ; c'est un grand malheur qui en prépare de plus grands encore... Et cependant la conscience publique n'est pas révoltée, la moralité des actions humaines n'est pas torturée, comme s'il y avait là un de ces contresens gigantesques, une de ces iniquités immenses qui font, par exemple, de la lie d'une nation ses arbitres et ses maîtres, d'un hâbleur d'estaminet un homme d'État, d'un buveur de chopes un ordonnateur de budgets, de notre bourreau de 1870 notre dictateur de 1878. Comment expliquer ce phénomène ? Notre marin serait aussi surpris qu'embarrassé.

M. Victor du Bled, dans ce premier volume, s'arrête à l'année 1835, quelques mois avant l'attentat de Fieschi. Si nous n'avions à juger, dans son récit, que l'exactitude des faits contrôlés par nos souvenirs, la fidélité des portraits, l'honnête émotion de l'historien, ses énergiques sympathies pour le bien, sa vertueuse haine contre le mensonge et le mal, sa persistance à se ranger toujours

du côté des défenseurs contre les agresseurs, notre tâche serait trop facile et n'aurait que l'inconvénient d'être trop courte ; il nous suffirait d'écrire au bas de chaque page: *approuvé!* — formule hautaine qui nous convient très mal, et dont cet excellent ouvrage n'a pas besoin. Mais, alors même que l'on a appris à l'école du malheur la conciliation et l'effacement des nuances, il est bon, tout en se tendant la main, de garder les situations respectives. Voici une distance qui a été grande, accidentée de ravins, de fondrières, de buissons, de tas de pierres assez considérables pour en jeter dans tous nos jardins ; aggravée par des orages, des giboulées et une couche de glace difficile à rompre. Maintenant, chaque jour l'aplanit et l'abrège. Les hommes de bonne foi et de bonne volonté n'ont plus qu'un pas à faire pour se rencontrer, se réunir et s'embrasser en chemin. Seulement, le point de départ n'est pas tout à fait le même. C'est ce que je voudrais rappeler en discutant, dans la monarchie de Juillet, le vice d'origine et ses fatales conséquences.

Si Charles X, quoique couvert par l'article 14, manqua de respect à la Charte en signant les Ordonnances, il est permis de remarquer que les précurseurs, les auteurs et les bénéficiaires de la Révolution de Juillet l'outragèrent bien davantage en méconnaissant le principe fondamental, vital, essentiel, de l'inviolabilité, de l'irresponsabilité royale, ou, en d'autres termes, la clef de voûte de toute monarchie constitutionnelle. Eh bien, je

fais bonne mesure à la Révolution. J'admets que Charles X, ayant tiré sur le peuple, c'est-à-dire ayant eu le tort de se défendre, — (hélas ! pas assez !) — ne pouvait plus rester sur le trône du moment qu'une nécessité terrible le forçait de capituler avec l'insurrection triomphante ; mais l'enfant de dix ans ? Ici, il n'existe pas d'excuse, et une de celles qui furent alléguées doit être réfutée comme une calomnie dirigée par Louis-Philippe contre lui-même. Je me souviens du propos que je retrouve à la page 118 du livre de M. Victor du Bled ; Il aurait dit (le duc d'Orléans) à ce sujet : « Henri V n'aurait qu'à avoir une douleur d'entrailles, je passerais en Europe pour un empoisonneur. »

Non, je n'accepte pas cette hypothèse ; elle est également injurieuse pour Louis-Philippe, pour son temps, pour la France et pour l'Europe.

Le Régent, proverbialement vicieux, habitué à faire de sa passion son seul code et son seul catéchisme, s'était tiré à son honneur de cette situation délicate ; et pourtant, que de différences ! Une époque, un régime où les *Enfants des dieux* pouvaient, comme les divinités de l'Olympe, s'envelopper de nuages ; le contrôle de la presse absolument nul ; Dubois pour ministre au lieu de Casimir Perier et du duc de Broglie ; un entourage capable de tout conseiller, excepté le bien ; je ne sais quelle vénéneuse atmosphère, un reste de fumée des tragiques fourneaux de la Brinvilliers et de la Voisin ; un prince de

cinq ans, plus exposé aux diverses maladies de l'enfance! Ici rien de pareil. Un gouvernement au grand jour; des institutions et des mœurs nouvelles, obligeant les têtes couronnées à s'incliner devant la loi, à n'avoir pas une autre morale et une autre conscience que les simples mortels; des journaux d'autant plus prêts à rendre le soupçon impossible qu'ils seraient plus prompts à le propager; une cour, une famille, des ministres qui excluent toute idée de tentation ou de préméditation criminelle. Que de moyens d'ailleurs de se tenir constamment en pleine lumière! Qui eût empêché le nouveau Régent de créer, par exemple, un comité de surveillance, recruté parmi les meilleurs médecins de Paris et les plus fidèles amis de la branche aînée? Est-ce tout? Pas encore : six mois avant la révolution de Juillet, au bal mémorable de la duchesse de Berry, tous les assistants, depuis le plus ardent jusqu'au plus tiède, mariaient d'avance le duc de Chartres avec la sœur du duc de Bordeaux, avec notre incomparable Louise de France, si charmante, si courageuse et si sainte, admirée de tous ceux qui essayaient de ne pas l'aimer, destinée à devenir, sous le titre de duchesse de Parme, le type de toutes les vertus, de toutes les résignations et de toutes les grâces. Le jour même où il eût accepté la régence, Louis-Philippe pouvait stipuler ce mariage et faire célébrer les fiançailles, qui auraient heureusement contrasté avec les images sanglantes de l'émeute et le règne bourgeois des habits noirs.

Et maintenant vous figurez-vous un prince que le *Journal des Débats* devait appeler plus tard le plus honnête homme de son royaume, soupçonné de vouloir empoisonner, qui? Le frère de sa belle-fille, le beau-frère de son fils ? Vous figurez-vous ce fils et cette belle-fille régnant sur la France, sacrés par un crime et oints d'huile d'arsenic? Allons donc!

Louise de France ! Comment prononcer, comment écrire ce nom si doux sans avoir envie d'opposer un paradis imaginaire à un enfer trop réel ? La voilà, telle que je l'entrevois dans mon rêve, heureuse épouse, heureuse sœur, servant de trait d'union entre ce jeune frère qui personnifie et renouvelle la grande tradition monarchique et ce mari qui représente et embellit de ses élégances le libéralisme moderne. Si l'un garde les nobles illusions du passé, si l'autre adopte les riantes illusions de l'avenir, elle réussit à fondre dans un irrésistible ensemble ces deux éléments de toute société régulière, l'autorité, qui est le contraire de la force ; la liberté, qui est le contraire du désordre. Elle réconcilie ceux qu'avaient exaspérés nos luttes parlementaires et nos crises politiques. Elle symbolise l'apaisement de ces passions qui nous ont coûté si cher. A l'aide de cette influence féminine dont je vous parlais l'autre jour, elle infiltre peu à peu son âme dans celle de ce duc d'Orléans, à qui il ne manqua, pour être parfait, que d'être un peu moins révolutionnaire et un peu plus catholique. Sa

blanche main émousse en se jouant les rugosités du royalisme à outrance et les aspérités de la démocratie mécontente. Sa vive intelligence, ouverte à tous les souffles qui assainissent et fécondent, lui assure sa part dans le merveilleux mouvement de cette époque; elle le régularise et le purifie en le protégeant. L'art, la poésie, les lettres, l'éloquence, la saluent comme leur patronne. Elle ramène la vieillesse de Chateaubriand aux sources limpides du *Génie du Christianisme* et de la *Monarchie selon la Charte.* Elle retient Victor Hugo sur la pente ; elle fixe la poétique girouette de Lamartine. Les gros sous de la popularité semblent moins désirables à ceux que cette aimable fée indemnise d'un sourire. Grâce à son exquise et innocente magie, les deux sociétés, les deux politiques, les deux Frances n'en font plus qu'une. A celle des deux qui jugerait les Bourbons trop retardataires, on montrerait cette patronne de tous les talents, de tous les mérites et de tous les progrès. A celle qui s'alarmerait de cette facilité d'accueil et d'initiative, on ferait voir la petite-nièce de Louis XVI, la nièce de notre sublime Marie-Thérèse, portant le deuil des funèbres anniversaires, inclinée sur le cercueil du martyr du 13 février, agenouillée sur les tombeaux de Saint-Denis, priant pour les bourreaux et pour les victimes... Mais, pardon ! Je m'égare, je divague ; j'oublie que la commission d'enquête honore mon département de sa présence, et que peut-être mes regrets, mes hommages,

mes songes compteraient pour une fraude électorale !

Encore une fois, non! Si Louis-Philippe déclina la régence et préféra la couronne, c'est que la tentation d'être roi lui apparut sous un aspect qui put donner le change à sa conscience; l'urgence révolutionnaire, la pression menaçante, impérieuse, fougueuse, d'une population grisée de poudre, de soleil et de sang, enivrée de sa lutte et de sa victoire ; la brusque opinion de ses conseillers qui ne voyaient d'alternative qu'entre une royauté improvisée et une république, considérée alors (on avait encore un peu de bon sens), comme la plus effroyable des folies; la nécessité, pour lui-même, d'opter entre le trône et un passeport. Cette nécessité et cette option, il les avait prévues; sa résolution, fort spécieuse d'ailleurs, de ne pas se laisser envelopper dans les fautes que la branche aînée allait commettre, dans les périls qu'elle allait courir, est d'un esprit plus avisé que chevaleresque, d'un père de famille plutôt que d'un prince de sang royal. Il ne conspirait pas; mais le soin qu'il prenait pour écarter d'avance la responsabilité de ces périls et de ces fautes, pour faire du Palais-Royal le point de mire et le centre de réunion de toutes les célébrités libérales, pour n'avoir dans le jeu dangereux des Tuileries d'autre carte que ses cartes de visite, pour n'être Altesse Royale qu'officiellement, ce soin le désignait, depuis le ministère Villèle et la mort de Louis XVIII, à des hommes qui, sans être précisément des conspirateurs, s'accli-

mataient peu à peu à l'idée d'un changement de dynastie, et y auraient sans nul doute renoncé, si leur pressentiment, leur désir, leur espoir ou leur attente n'avaient eu ce point d'appui. Voilà le côté vulnérable et discutable. Louis-Philippe ne concourut pas, de sa personne, à la révolution de Juillet. Il se tint au dernier moment, à l'écart de la lutte ; mais, sans lui, cette lutte n'aurait été ni préparée, ni engagée par les Laffitte, les Lafayette, les Dupont (de l'Eure), les Odilon Barrot, les Thiers, et autres meneurs de la croisade anti-monarchique. La soumission leur eût semblé plus sûre que la révolte, le succès plus redoutable que la défaite.

Cette idée, M. Guizot l'exprimait dans une belle page de ses *Mémoires* : « Je ne veux, en ce qui me touche, rien taire des vérités que le temps m'a apprises. En présence de cette nécessité certaine, impérieuse, nous fûmes BIEN PROMPTS à y croire et à la saisir. » — Rapprochez de cette phrase le mot de Royer-Collard : « Moi aussi, je suis des victorieux, triste parmi les victorieux ! » — vous aurez la note juste, le sentiment d'une transaction possible qui aurait peut-être tout sauvé, l'impression d'une grande injustice commise, et qui devait tôt ou tard être expiée ; la certitude que, même sous le joug de cette nécessité plus ou moins invincible, tous les esprits vraiment politiques, renseignés sur les véritables conditions de gouvernement, ne purent se défendre de prévisions sinistres, d'un vague mélange de regret, d'appréhension

et de remords ; telles sont, dans cette partie du récit, les inspirations de M. Victor du Bled, et il ne pouvait en choisir de meilleures.

Les cinq premières années du règne de Louis-Philippe se ressentirent profondément de cette fatale origine. Elles subirent, jour par jour, le contre-coup de cette déplorable secousse qui, en renversant le trône, avait ébranlé le pays, donné une fois de plus raison au principe révolutionnaire contre le principe monarchique, bouleversé toutes les têtes, forcé les hommes d'ordre à des capitulations funestes, démantelé la royauté au point de laisser en suspens la question de savoir si elle serait obéie ou gouvernée par le peuple. Quelles dates ! quelles crises! quelles scènes! Nous serions aujourd'hui tentés de les traiter d'inoffensives et de débonnaires, sous prétexte que nous en avons vu bien d'autres, et que la révolution de Février, les journées de Juin, le 4 Septembre, l'invasion, le siège, la Commune, les incendies et les massacres, défient tous les parallèles. Pourtant, lorsque l'on a été témoin des émeutes sans cesse renaissantes, du procès des ministres escorté des rugissements du tigre demandant sa proie, du sac de l'archevêché et de Saint-Germain-l'Auxerrois, lorsqu'on se souvient *de visu* de ce lugubre épisode du choléra où Paris, le spirituel Paris, préludait aux prouesses du suffrage universel en attribuant aux riches, aux médecins et aux prêtres la maladie qui le décimait, lorsqu'on évoque en idée cette série

de complots, d'agitations et d'angoisses, ces insurrections lyonnaises, ces menaces de guerre, ces faillites éclatantes, ces paniques de la Bourse, ces baisses extraordinaires, ces vibrations formidables de la *victoire* de Juillet à Bruxelles, à Varsovie, cette responsabilité de la France dans les malheurs de la Pologne, la guerre civile en Vendée, l'arrestation de la duchesse de Berry, la Russie et l'Autriche, l'arme au bras, mécontentes, méfiantes, méprisantes, comparables à des dogues, qui sans mordre encore, montrent toutes leurs dents ; quand on rassemble tous ces souvenirs, on comprend bien des choses qui se sont révélées plus tard. La prétendue abdication du peuple vainqueur et souverain n'était qu'un ajournement; la monarchie de 1830, fille de la Révolution, fut contrainte de payer à sa mère un douaire ruineux et d'être longtemps révolutionnaire avant de chercher à être monarchique ; le roi le plus habile, en présence de ce chaos, de ces conflits, de ces éléments contradictoires, de ces amas de *quoique* et de *parce que*, était réduit à amortir sans cesse par un expédient le choc de deux principes, à faire d'un paradoxe le correctif et le contrepoids de deux vérités, à se déclarer bourgeois pour n'être ni traditionnel ni populaire, à vivre d'*à-peu-près* pour ne pas périr et à multiplier les inconséquences pour ne pas être inconséquent.

Je n'invente rien ; j'emprunte à M. Victor du Bled ce qu'il dit bien mieux que moi, ce qu'il indique ou déve-

loppe avec une sagacité et une loyauté remarquables. Louis-Philippe semblait créé, éduqué, formé, mûri tout exprès pour tenir tête à ces difficultés effrayantes, pour se débrouiller au milieu de ces embarras presque inextricables. Malheureusement, à mesure qu'il les surmontait, qu'il se tirait d'affaire, qu'il triomphait de tel obstacle, qu'il effaçait tel point noir, qu'il conjurait tel péril, qu'il se rendait à lui-même la justice d'en savoir plus que la plupart de ses ministres, de ses sujets, de ses amis et de ses ennemis, il se laissait tenter par ce démon du gouvernement personnel, que l'on pourrait appeler le Méphistophélès des royautés constitutionnelles. Il n'eut pas ce détachement de sa pensée, de sa volonté, de son individualité royale, qui maintint en équilibre (ceci est de M. Thiers) Léopold, roi des Belges, plus fin, plus impersonnel que son beau-père. Naturellement, cette tentation dangereuse s'aggrava avec l'âge, avec le succès, avec cette illusion de la durée qui fait croire que l'on est immortel parce qu'on n'est pas mort. C'est ainsi que l'on a pu dire de la monarchie de Juillet ce que George Sand a dit de certaines héroïnes de roman : «Elles ont résisté dans leur faiblesse, et elles succombent dans leur force. »

Je lis, à ce propos, dans les *Mémoires* de M. Guizot, une anecdote assez curieuse : — « Peu de jours après la mort de M. Casimir Perier, j'étais aux Tuileries, dans le salon de la reine; un membre de la Chambre des dé-

putés, homme de sens et très dévoué au roi, dit à l'un des officiers intimes de la cour : « Quel fléau que le choléra, monsieur, et quelle perte que celle de M. Perier! — Oui, certainement, monsieur ; et la fille de M. Molé, cette pauvre madame de Champlâtreux !... » comme pour atténuer, en le comparant à une douleur très légitime, mais purement de famille, le deuil public pour la mort d'un grand ministre. » — Ainsi, dès le mois de mai 1832, les courtisans croyaient être agréables à Louis-Philippe et répondre à sa pensée secrète, en laissant deviner qu'il était capable de suppléer le plus regrettable de ses ministres, et que, avec un monarque tel que lui, la mort de ce ministre n'était pas un malheur plus grave que celle d'une femme du monde. Toutes les fragilités de la monarchie de Juillet, ses tiraillements, ses crises, la difficulté qu'elle éprouva toujours à s'enraciner dans le pays, ses fautes et finalement sa chute, peuvent s'expliquer par cet antagonisme entre ses origines et la sourde résistance du roi au déplaisir de ne penser, de ne parler et de n'agir qu'en la personne de ses ministres et de sa majorité. Le parlementarisme est si peu dans nos mœurs, si peu d'accord avec le génie de la France que Louis-Philippe pouvait se croire dans le vrai quand il essayait de ramener à l'unité cette dispersion d'idées, d'influences et de langages, quand il aspirait tout bas à être roi dans l'ancienne acception du mot, avec moins de restrictions, avec une attitude moins passive, en dehors de toutes les

servitudes constitutionnelles. Mais il lui suffisait de regarder en arrière pour comprendre que sa royauté, issue d'une émeute, née d'une révolution, improvisée à la hâte comme moyen de consacrer à la fois et de contenir la victoire populaire, devait rester tributaire de cette victoire et, pour ne pas perdre sa raison d'être, subir sa condition de faiblesse. On devine tout ce qu'il y avait de chances fâcheuses, d'écueils pour sa politique, de dépit ou d'embarras pour ses ministres, dans ces contradictions plus ou moins avouées. Nullement enclin au despotisme, il eût voulu concilier l'incompatible, être tout ensemble libéral par les institutions, par le respect de la loi, par la rupture complète avec l'ancien régime, par la physionomie bourgeoise de son règne, par la liberté des opinions et des consciences, et absolu dans l'application de sa pensée, la direction de son gouvernement et l'exercice de son pouvoir. Cette inconséquence ne fut pas la seule. Les préliminaires et les causes immédiates de la révolution de Février pourraient se résumer ainsi : penchant à se méprendre sur le véritable état de l'esprit public ; à le dédaigner quand il aurait fallu en tenir compte ; à le ménager quand il aurait fallu le dompter.

Je dis esprit public ; c'est esprit *parisien* que je devrais dire. Ceci me ramène au livre de M. Victor du Bled et à un de ses meilleurs chapitres : *Paris révolutionnaire et la France conservatrice*. Hélas ! chacune des vérités que renferme cet éloquent chapitre se change désormais

en menace. Paris est toujours et de plus en plus révolutionnaire; mais la France est-elle encore conservatrice? Elle vient de prouver le contraire. En 1830, en 1848, la Province n'avait pas encore accepté toutes les leçons et tous les exemples de son détestable maître; elle le laissa faire; la centralisation l'obligeait à subir ce qu'elle n'avait ni désiré ni prévu; mais il fut facile de démêler, à travers sa soumission apparente, ses sentiments intimes, et elle eut soin de recueillir et de sauver presque tout ce que les folies et les furies parisiennes avaient jeté pardessus le bord. En février 1871, la peur lui tint lieu de politique, de sagesse, de vertu, et ses élus s'y trompèrent.

On put la juger pervertie, dès qu'elle fut rassurée. A présent, elle s'incline sous le joug de ceux-là mêmes qu'elle avait exécrés, alors que, refusant de la consulter et d'avoir pitié d'elle, ils la frappaient d'interdit au profit de leur dictature et prolongeaient une agonie commode à leur omnipotence. C'en est fait; elle aspire par tous les pores cette pestilentielle atmosphère qui part des buttes Montmartre, des hauteurs de Belleville et du faubourg Saint-Marceau pour s'étendre sur la cité maudite et envelopper peu à peu la France tout entière. Ses journaux et ses votes n'ont plus rien à envier à ceux dont elle reçoit ou prévient le mot d'ordre. Aujourd'hui, si de nouvelles journées de Juin organisaient une seconde Commune et si les gardes nationales de province accouraient vers Paris, comme en 1848, ce ne serait plus pour

combattre l'insurrection, mais pour la soutenir. — « Oui, nous dit M. Victor du Bled, nous voulons l'espérer, ce dernier crime (la Commune) a comblé la mesure, et l'Assemblée nationale de 1871, comprenant la terrible leçon, a POUR TOUJOURS fixé la résidence des Chambres à Versailles. » — « ... L'Assemblée nationale, en transférant le Parlement à Versailles, a donné au pouvoir une base solide, assuré à la France le triomphe permanent de l'ordre avec le règne de la loi. »

L'ouvrage de M. Victor du Bled est assez remarquable pour avoir droit à plusieurs éditions, et l'auteur nous promet d'ailleurs un second volume. Eh bien, qu'il se réimprime ou se continue, il arrivera, je le crains, trop tard pour n'avoir pas à rectifier ce passage. Ses dernières espérances seront devenues une angoisse de plus; Paris et le mandat impératif auront repris possession du Parlement pour le maîtriser à leur guise, et les lecteurs de l'*Histoire de la monarchie de Juillet* se diront que, si les origines de cette monarchie sont pour quelque chose dans ce surcroît de douleurs, de périls et de hontes, il est permis de la plaindre, mais non pas de LEUR pardonner.

VIII

LE ROMAN CONTEMPORAIN

I

ÉMILE ZOLA [1]

12 mai 1878.

— Voyons, chevalier! me dirent en chœur la duchesse, la marquise et la baronne (je n'ai que de brillantes connaissances), avez-vous jamais été amoureux?

— Oui, mesdames, une fois dans ma vie, mais passionnément... en 1817.

— Racontez-nous cela! ce doit être intéressant...

— Oh! très intéressant; mais à une condition: c'est que vous me permettrez d'étaler à vos yeux mon arbre généalogique; sans quoi, mon roman serait inintelligible...

1. *Une Page d'amour.*

A ces mots, j'exhibai une gigantesque pancarte qui pouvait à peine tenir dans la vaste poche de mon paletot, et qui, déroulée sur le tapis, occupa un espace de trois mètres carrés.

— *Madamina! il catalogo è questo!* murmura la marquise, qui, dans sa jeunesse, avait chanté *Don Giovanni* à livre ouvert.

— Ceci, mesdames, vous représente l'arbre généalogique des Bougon-Jobard, auxquels je me rattache par mon archi-trisaïeul, Tancrède de Crapuzot, que le malheur des temps força de se mésallier sous le dernier des Valois. Je reconnais en moi le croisement des deux races... Je suis Bougon les jours de pluie, et Jobard le reste de l'année.

— Mais enfin, chevalier!...

— Pardon! laissez-moi continuer... Tancrède de Crapuzot, quoique de petite noblesse, comptait parmi ses ancêtres un Montmorency — excusez du peu! — et voici comment : Un baron Enguerrand de Montmorency, avant de partir pour la seconde croisade, séduisit et mit à mal une manante, une bourgeoise, — pouah! — nommée Brigitte Chaboulon, fille d'un pelletier de la rue aux Ours. En Terre-Sainte, il rencontra un saint, qui lui fit une niche...

— C'était le monde renversé!

— Ce saint refusa net de l'absoudre de ses péchés, s'il ne promettait d'épouser, à son retour, Brigitte Chaboulon, qu'il avait laissée noyée...

— Dans la Seine?

— Non! dans les larmes... Enguerrand tint loyalement sa promesse; il épousa Brigitte, et en eut onze enfants; c'est du cinquième, qui était une fille, qu'est issue la branche des Bougon-Jobard, laquelle, à son tour, croissant et multipitant, a fini par envahir tout le côté gauche de l'arbre que voici : Il y a les Bougon-Grincheux, les Jobard-Marcassin, les Crapuzot-Déveinard, les Marcassin-Cassemajoue, les Cuchot-Mérignol, etc., etc... Dans chaque individu de cette intéressante famille, il est facile de remarquer l'influence du sang, la prépondérance morale et physique, tantôt de l'oncle, tantôt de la tante, tantôt du grand-père. Ainsi, Boniface Cassemajoue, troisième du nom, aimait particulièrement la crème au chocolat; c'est un goût qui se retrouve à toutes les générations... Polydore Marcassin-Bougon ne pouvait pas souffrir l'odeur du tabac... C'est une antipathie qui...

— Mais, encore une fois, chevalier, quel rapport?

— Comment, mesdames! quel rapport? Vous ignorez donc les lois les plus essentielles du roman moderne, du roman à la mode? Vous en êtes donc encore à la *Princesse de Clèves?* à *Eugène de Rothelin?* à *Valentine?* à *Marianna?* à *Colomba?* Sachez, mesdames, que, si Sancho Pança perd le fil de son histoire dès qu'il a perdu le compte de ses chèvres, un romancier, qui se respecte ne peut plus aujourd'hui entamer un récit sans nous faire préalablement connaître, comme Sbrigani parlant à M. de

Pourceaugnac, toute la parenté? Son œuvre étant un monument, une cité, un monde, il doit à ses contemporains, il se doit à lui-même de faire précéder ou escorter cette œuvre colossale d'une carte, à l'instar des *Guides*-Chaix, Murray ou Joanne. Songez donc! Quelle calamité, si ses innombrables lecteurs s'égaraient dans ce labyrinthe, s'il leur arrivait de prendre un Bougon pour un Jobard, ou un Cassemajoue pour un Marcassin! Vous croyiez peut-être que les grandes préoccupations du moment étaient l'Exposition universelle, la guerre d'Orient, l'attitude de M. de Bismarck, l'ère de prospérité, de sincérité, de liberté et d'apaisement? Erreur! Le besoin d'une carte généalogique se faisait principalement sentir. Le genre humain était dans l'attente, et n'aurait pas dormi tranquille, s'il n'avait pas su enfin à quoi s'en tenir sur l'ascendance, la descendance, la provenance, des Bougon et des...

— Soit! Mais ayez pitié de notre faiblesse! Épargnez-nous ces préambules, et racontez-nous simplement vos romanesques amours de 1817!...

— J'obéis. Quand je fus foudroyé par cette passion volcanique, j'étais à ma fenêtre, en face d'un panorama merveilleux, qui mérite une description spéciale. Avril embaumait l'atmosphère de la vague senteur des aubépines. Les ramiers et les palombes roucoulaient dans les peupliers à peine agités par un léger souffle de brise printanière, tandis que les loriots et les merles sifflaient,

gazouillaient et se poursuivaient à travers les massifs de cytises et de troënes. Les haies se tapissaient de verdure et de fleurs pour offrir aux rossignols des nids dignes d'eux...

— Et de leurs œufs...

— Et de leurs œufs. Il était cinq heures du soir, peut-être cinq heures un quart. Le soleil se couchait dans son manteau de pourpre et d'or derrière la chaîne des Alpines. Mon regard embrassait un horizon immense, puis revenait avec délices à tous les détails de ce paysage cher à mon adolescence. Mon grand fleuve, miroitant sous ces tièdes rayons, ondulait à travers ses rives, couvertes d'une triple bordure d'ormeaux, d'aulnes et de trembles; il enlaçait amoureusement ses îles et ses grèves de ses aquatiques caresses, se cachait sous l'épaisseur des saules et des oseraies, puis reparaissait dans le lointain, entremêlé de lumière et d'ombre, voilé d'une poussière argentée. On eût dit çà et là un serpent gigantesque, aux écailles reluisantes, enroulé autour des cocotiers et des érables, parmi les lianes et les végétations des Florides. Un bateau de pêcheur traversait le Rhône dans toute sa largeur, et l'air était si pur que mes yeux pouvaient suivre le sillage glissant à la surface de cette vaste nappe d'eau, compter les gouttelettes qui brillaient entre chaque maille du filet, et même distinguer l'espèce du poisson que le batelier venait de prendre...

— C'est très bien, chevalier! Vous n'étiez pas myope: mais vos amours?...

— Tout à l'heure, mesdames! Vous êtes bien pressées!... Le courlis sautillait sur le gravier et s'envolait avec un petit cri plaintif; les hirondelles rasaient l'onde, se relevaient en tournoyant et effleuraient de la pointe de leurs ailes les roseaux pleins de murmures et de frémissements. Au premier plan, la masse imposante des tours papales se dessinait carrément sur le ciel bleu. A ma droite, les coteaux et le fort de Villeneuve, avec leurs parures de vignes sauvages, de cerisiers en fleurs, de treilles joyeuses et de blanches villas. Au fond, le mont Ventoux, majestueux, chauve, sillonné de rides qui sont des ravins, suppléant aux forêts absentes par sa pauvreté hautaine, tour à tour comparable à un navire échoué, à une baleine en détresse, au vénérable patriarche de nos montagnes provençales. Il y avait eu, le matin, une de ces ondées bienfaisantes qui fertiliseraient le silex le plus dur. Une brume aux délicates transparences se plissait ou se déployait dans l'espace, comme une mousseline aux mains d'une active lavandière, courant de la cime des peupliers aux silhouettes des collines, et se perdant peu à peu dans les profondeurs de l'horizon. Une vapeur montait des bas-fonds vers les sommets. Une buée aux nuances laiteuses semblait sortir des toits et des clochers de la ville. Une fraîcheur arrivait du dehors jusqu'à mes jambes, produisait sur mon cerveau l'effet d'un bain d'air, et de là descendait à mon cœur. Une moiteur passait légèrement sur mon front, comme si une main fémi-

nine y eût promené un mouchoir de batiste trempé dans de l'eau de lavande. Une douceur s'emparait de mes sens et me faisait éprouver quelque chose de pareil à ce qu'on éprouve sur une balançoire. Une langueur...

— Chevalier! chevalier! votre description est agréable; mais en a-t-elle encore pour longtemps?

— La valeur d'environ trente pages...

— Eh bien, en voilà assez... Vous nous raconterez une autre fois vos amours de 1817...

— Ah! mesdames! on voit bien que vous n'êtes pas au courant des découvertes du roman moderne. Ses récits ne sont plus désormais qu'une série de tableaux. Nos sentiments intimes, les phénomènes de notre âme et de notre cœur, n'existant que par leur contact avec le monde extérieur, avec les objets visibles et palpables, voici comment se traitent, dans les œuvres à sensation, les scènes et les situations romanesques : — « En songeant à Raoul, Emma ne pouvait plus se défendre d'un certain trouble. » — Explication de ce trouble par vingt colonnes descriptives; Raoul tombe aux pieds d'Emma; accompagnements photographiques, d'où il résulte que les touffes de clématites grimpant à la fenêtre, le parfum des roses-thé dans les plates-bandes, le rayon de soleil jouant dans les rideaux, la couleur des tentures et des fauteuils capitonnés, le chant des oiseaux dans les acacias, la valse de *Faust*, jouée par un orgue de Barbarie, sont pour beaucoup dans ce mouvement passionné et dans ses suites fâcheuses...

— Mais alors, dit la baronne qui se pique de littérature, les extrêmes se touchent. Le réalisme, fils fort peu naturel du romantisme, nous ramène tout simplement, quoique avec très peu de simplicité, aux manies descriptives de l'abbé Delille :

Un âne même, auprès de ce rimeur proscrit,
Ne peut passer tranquille et sans être décrit !...

— Vous oubliez donc, reprit la duchesse, l'anecdote, si souvent répétée, de David et de Baour-Lormian, anecdote que je retrouve dans un article sur le Salon de 1836, signé Alfred de Musset : « Vois-tu, Baour? Tu ne comprends pas, parce que tu es bête... mais, une supposition ! j'ai à peindre des amants dans les Alpes. Si je peins les amants grands comme nature, mes Alpes deviennent une taupinière. Si je donne aux Alpes leurs dimensions grandioses, les amants ne sont plus que des fourmis... Toi, tu écris quarante vers sur les Alpes, quarante sur les amants, et tout le monde est content;... excepté toi, parce que tu ne comprends pas, et que tu es une f...ichue bête...

— Oh! madame! si les duchesses se mettent à jurer, où allons-nous? Et comment voulez-vous que nous combattions le réalisme?... »

La parodie ne s'attaque ou ne s'attaquait autrefois qu'aux œuvres remarquables et aux succès éclatants. Par ce très médiocre essai de parodie, j'ai voulu indi-

quer à M. Émile Zola, — dont je cesse de contester le talent, — les côtés vulnérables de son nouveau roman, *Une Page d'amour ;* trop de généalogie ; trop de descriptions. On pourrait ajouter : trop de médecine.

Hélène est une charmante jeune femme, une jeune veuve, dont la parenté avec les Rougon, les Macquart, les Mouret et les Grandjean pourrait être éternellement ignorée du lecteur sans que le récit y perdît un atome de ses qualités, de son intérêt et de son style. A peine arrivée à Paris, elle y voit mourir son mari avec un surcroît de circonstances douloureuses. Il lui reste une fille de dix à onze ans, précoce, maladive, nerveuse, sujette à des crises effrayantes. Une de ces crises amène au chevet de Jeanne — c'est le nom de l'enfant, — un jeune médecin, Henri Deberle, qui est tout d'abord frappé de la beauté de la mère. Il sauve la petite malade à l'aide d'un remède héroïque, et dès lors Hélène éprouve pour le docteur une reconnaissance passionnée, qui ne demande qu'un faux passeport pour voyager en changeant de nom. Tout ce début est de main, j'allais dire de *poigne* de maître. Henri Deberle a une jolie femme, Juliette, type très *réussi* de la Parisienne élégante, mondaine et futile, avec une légère couche de bourgeoisie servant de vernis à ses élégances; arrangeant sa vie, ses émotions, ses plaisirs, ses amitiés, son esprit, son cœur, d'après les données d'une pièce bien faite ; plus étourdie que

vicieuse, plus avide d'amusement que de bonheur; poseuse sans préméditation, incapable d'un sentiment profond, mais assez fille d'Ève pour demander à la curiosité ce que la passion lui refuse, et mordre au fruit défendu sans en avoir le goût. Ce ménage essentiellement parisien semble ajusté tout exprès pour que Henri puisse aimer Hélène. Il ne résiste pas à la tentation; elle se défend bien; mais il en est, hélas! de l'amour comme de la politique; l'agression a plus de force et plus de chances que la défense, et le 16 mai n'est bon qu'à préparer le 14 octobre. Le 14 octobre d'Hélène est aussi triste que celui de la France; il vaut mieux pourtant, car il n'a pas de lendemains! Ce parallélisme, ou plutôt l'antagonisme de cet amour avec l'état de plus en plus inquiétant de la pauvre petite Jeanne, dont la maladie s'aggrave et s'envenime d'une jalousie filiale, instinctive, fébrile, implacable, et qui meurt, victime de l'heure d'entraînement et d'abandon où sa mère l'a laissée seule, voilà, à vrai dire, tout le roman, qui suffisait à l'émotion et que M. Émile Zola a eu tort, selon nous, de trop charger d'incidents et de personnages secondaires. Le volume a plus de 400 pages. Je crois qu'il aurait gagné à être abrégé d'un tiers. Pour courir à un rendez-vous d'urgence dont elle ne prévoit pas l'issue, Hélène repousse violemment sa fille, qu'elle ne quittait presque jamais, et qui se cramponne à sa robe avec désespoir. Restée seule dans la chambre humide et sombre, en proie à une

fièvre jalouse, devinant ce qu'elle ignore, pressentant une immense infidélité maternelle, Jeanne ouvre une fenêtre et aspire la pluie ; — le roman de M. Zola est plus heureux que la Provence ; il y pleut énormément, et, puis qu'il en estdéjà à sa quinzième édition, on peut ajouter qu'il a plu ; — une somnolence morbide succède à l'exaspération nerveuse et fiévreuse. Jeanne s'assoupit près de cette fenêtre ouverte, et reçoit toute l'effroyable averse. Eh bien, je voudrais qu'elle mourût deux ou trois jours après, que l'expiation suivît immédiatement la faute, et que le récit finît là. Quel dénoûment tragique et poignant ! Le surlendemain, Henri Deberle reviendrait demander à Hélène un nouveau rendez-vous. Pour toute réponse, elle lui montrerait le cadavre de sa fille. — « Elle est morte, et c'est nous qui l'avons tuée ! »

Les détails qui suivent, maladie, apparences de *mieux*, rechute, remèdes, particularités médicales, agonie, enterrement, cimetière, quoiqu'ils révèlent une savante et vigoureuse palette, ressemblent parfois à des hors-d'œuvre. La lecture, émouvante et pathétique jusque-là, devient pénible. On n'est pas fâché d'avoir un prétexte pour l'interrompre, prendre l'air, faire un tour de promenade, se rafraîchir le sang et la tête dans une causerie intime avec les fauvettes et les lilas. Je lis tout d'un trait un roman de George Sand, de Mérimée, de Sandeau, d'Octave Feuillet. Il me faut cinq à six séances pour venir à bout d'un volume de M. Émile Zola. Cette impression, toute

personnelle peut-être, n'ôte rien, je le répète, aux mérites d'un écrivain qui s'affirme trop fort et trop haut pour qu'il soit désormais possible de le méconnaître ou de le nier. Pourtant, alors même que l'on cesse de contester, il n'est pas défendu de se récuser ; ce n'est plus un parti pris de dénigrement, c'est un acte d'humilité. De même qu'il y a des familles d'esprit, pourquoi n'y aurait-il pas des générations littéraires, et pourquoi les survivants de celle qui finit seraient-ils forcés de tout accepter, de tout admirer, de tout comprendre dans celle qui commence? Tel qui a trop savouré le *Comte Ory* et le *Barbier* est incapable de bien apprécier le *Tannhauser* ou même *Aïda*. De tous les genres de littérature, le roman, sauf quelques glorieuses exceptions, est plus sujet à ces variations atmosphériques qui, d'un quart de siècle à l'autre, changent, non seulement les modes les plus fugitives, mais les gouvernements, les idées, les goûts, les relations sociales, les physionomies, les manières, la façon de plaire aux femmes, les sentiments et leur langage. L'art est soumis à cette loi, la poésie ne s'y dérobe pas toujours ; la musique et le roman, si chers aux imaginations passionnées, ne lui échappent presque jamais.

Dès lors, un critique contemporain de l'époque où *Matteo Falcone* et *l'Enlèvement de la Redoute* étaient salués comme des modèles, peut être sincère, sans être ni injuste, ni pessimiste, ni offensant. Les nouveaux ve-

nus en seront quittes pour traiter d'anachronismes ses rigueurs ou ses réserves.

On attribue à M. Victor Hugo un propos tant soit peu égoïste : « La sobriété, aurait-il dit au sujet de Prosper Mérimée, cette hygiène des mauvais estomacs ! » N'en déplaise à l'auteur du *Pape*, que l'estomac soit bon ou mauvais, la sobriété est aussi utile au talent qu'à la santé. Or, la sobriété manque à M. Zola ; il ne possède pas non plus, et, sans doute, il ne se soucie pas de posséder ce je ne sais quoi qu'il est plus facile de sentir que de définir, cette nostalgie de l'exquis, cette passion d'idéal, cette délicatesse de tact, cette fleur d'élégance discrète, qui ne pourraient, par exemple, sans une intime souffrance, mettre un berceau dans le voisinage d'un boudoir, juxtaposer les tendresses maternelles et les images d'amour coupable, et, pour passer du grave au plaisant, nous montrer l'héroïne de cet amour avec des souliers et des bas crottés. Ceci bien entendu une fois pour toutes, il ne me répugne nullement d'avouer que, dans cette *Page d'Amour*, la principale scène est très originale, très curieuse, très imprévue et très bien menée ; que, parmi les tableaux ou les *morceaux*, qui, dans ce nouveau système, remplacent les situations, les dialogues et les récits, je n'aurais que l'embarras du choix pour citer des pages éclatantes, chaudes, colorées, d'un relief puissant, artistement fouillées, d'un haut ragoût ; telles, enfin, que Vibert et Gérôme seraient tentés de les transporter

sur la toile; notamment un bal d'enfants, digne du beau temps d'Eugène Isabey ou d'Eugène Lamy. Mais voyez l'*influenza*, la contagion de cette littérature! Moi, dont le rêve serait d'inventer une langue comparable à une pelure d'idées, me voilà dans la *pâte*, dans le *relief*, dans la couleur, dans le *ragoût*, dans l'atelier, parlant d'un livre comme si je rendais compte du Salon!

Chose singulière! M. Émile Zola est le contraire d'un clérical; et pourtant telle est la force de la vérité que, dans son roman, le caractère le plus beau, le plus touchant, le plus sympathique, le plus indiscutable, est celui d'un vieux prêtre, l'abbé Jouve, humble héros de douceur, de bonté, de dévouement et de charité. M. Émile Zola est un réaliste à outrance; et cependant, lorsque la pauvre Hélène, -- un peu trop crottée, — s'abandonne à celui qu'elle aime, entre deux averses, le conteur ajoute, en guise de trait final : « Elle pensait que jamais ils ne s'étaient moins aimés que ce jour-là. » — C'est donc que la partie la plus divine de notre être, l'âme, le cœur, la faculté d'aimer pour le seul bonheur d'aimer, garde ses droits et sa part jusque dans les entraînements de la passion, jusque dans l'enivrement de la faute, jusque dans le vertige de la chute! C'est donc que, pour les natures délicates, pour les femmes éprises d'infini et d'impossible, l'amour serait meilleur s'il pouvait se dégager des servitudes sensuelles? C'est donc que, même dans la hiérarchie de l'amour, sainte Thérèse est supé-

rieure à Ninon? N'est-ce pas le cas de répéter le mot de Louis-Philippe à M. Dupin : « Je le pensais, monsieur Zola! mais je n'aurais jamais osé vous le dire! »

Je reviens, sérieusement cette fois, à mon point de départ. M. Émile Zola a de l'orgueil, et, quoique l'orgueil soit le plus diabolique des sept péchés capitaux, il ne messied pas à ceux qui travaillent, qui osent, qui réussissent, qui cherchent et qui trouvent. Eh bien, dans l'intérêt de son orgueil, de son talent, de sa célébrité grandissante, je crois qu'il ferait bien de renoncer à cet arbre généalogique qui ne signifie absolument rien, qui n'ajoute ni à la clarté de ses récits ni à la valeur de ses personnages, qui fait de lui le médiocre tributaire du docteur Gall ou de tout autre phrénologue, et qui finirait par mêler à ses succès une légère teinte de ridicule. J'ai lu avec une profonde attention l'*Assommoir* et une *Page d'Amour;* puis j'ai consulté cette espèce de carte *routière* qu'il a placée en tête de son dernier volume, et où chacun de ses héros figure comme un chef-lieu dans son département; je n'ai pas découvert un seul fil qui pût se rattacher à autre chose qu'à une immense prétention. Lorsque Balzac, en 1835, à dater du *Père Goriot,* laissa deviner l'ambitieux projet d'établir entre ses romans une chaîne dont les anneaux s'appelleraient Vandenesse, de Marsay, Vautrin, Rastignac, Nucingen, Lucien de Rubempré, etc., etc..., le blâme et l'ironie furent unanimes; et pourtant, quelle différence! On conçoit parfaitement

qu'un romancier, sûr de sa force, aspirant à créer une gigantesque œuvre d'ensemble qui représente la comédie de son temps, aime à faire reparaître ses créations inoubliables, à leur donner la consistance de personnes réelles aux prises avec les divers incidents de la vie, à se séparer le plus tard possible de ces figures qu'il s'est assimilées par la double incubation du travail et du génie. Mais, franchement, quand je lis dans un des casiers, sur une écorce de cet arbre : « Clotilde Rougon, née en 1847. Élection (?) de la mère; ressemblance physique de la mère, etc., » — j'ai envie de répondre : « *Quèque ça me fait?* votre roman en sera-t-il meilleur ou pire? Et croyez-vous que ce mot *élection* nous soit bien agréable? » Il est sans doute d'avis, le démocrate Émile Zola, qu'une vertu, une bonne action, une pensée généreuse, un trait de courage, une parole éloquente, un beau cri de *Vive la République!* valent mieux, en ce monde, que les généalogies les plus superbes. Soit! mais alors il me permettra de lui répondre qu'une jolie page, un mot spirituel, une scène émouvante, une larme ou un sourire, sont préférables, en littérature, à tous les arbres généalogiques.

II

JULES CLARETIE [1]

19 mai 1878.

Lorsque j'essayais, l'autre jour, sous une forme plus ou moins fantaisiste, d'indiquer ce que le talent de M. Zola a d'excessif et d'incomplet tout ensemble, j'avais volontairement négligé un argument que l'auteur du *Bouton de rose* vient de me fournir à ses dépens : le théâtre ! C'est la pierre de touche, ce que j'appellerais le *criterium*, si je ne haïssais les formules pédantes. Là, il n'y a pas de milieu ; faire vrai ou tomber ! Intéresser le spectateur à des personnages, à des situations, à des sentiments qu'il peut s'assimiler pendant deux heures sans se faire violence, ou voir une barrière s'élever peu à peu entre la rampe et le public. Là des soirées néfastes nous ont fait assister à la chute, à l'effondrement d'écrivains remarquables, gâtés par des succès de librairie et de gros chiffres d'éditions ; applaudis et fêtés dans un autre cadre, et très inférieurs sur ce terrain à ceux qu'ils surnommaient dédaigneusement *carcassiers* ou *gens du métier*.

1. *La Maison vide*.

Là sont venus échouer Balzac, sauf l'exception peu concluante de *Mercadet;* Gustave Flaubert, Théophile Gautier, les Goncourt, et même, dans une certaine mesure, George Sand. On possède une palette éclatante ; on a des ressources infinies de style, et, quand on n'en a plus, on en invente ; on excelle dans la littérature *gourmande*, comme les peintres chers aux marchands de tableaux; on pratique admirablement la peinture à la plume. On transporte les procédés d'un art dans un autre. On change les idées en sensations et on traduit les sensations en images. La langue française, le dictionnaire, la vieille rhétorique de nos pères acceptent la tyrannie d'un naturalisme superbe, lequel, à force de se fatiguer la vue en décrivant le cèdre et l'hysope, la goutte d'eau, le brin d'herbe, la buée, le grillon, le ciron, le fil de la Vierge, la veine du rocher, l'oiseau-mouche, le reflet du nuage dans le fleuve, la mousse lustrée par l'ondée, le ruissellement de l'abreuvoir sur le mufle de la vache, en arrive à ne rien voir ni dans l'âme, ni dans le cœur. Tout est pour le mieux tant que l'on raconte ou que l'on peint. Mais, au théâtre, les sentiments humains reprennent leur prépondérance et relèguent au dernier plan tout ce qui n'est pas de leur domaine. Si vous négligez de vous mettre d'accord avec eux, si vous les traitez de non avenus, ils se vengent de vos dédains par de cruelles représailles. Les mêmes gens que la curiosité pousse à acheter un livre ou à grossir la clientèle d'un auteur à la mode, se cabrent et récal-

citrent, si, en les invitant à penser, à sentir, à s'émouvoir ou à s'amuser avec lui, il essaie de leur imposer le contraire de ce qu'ils sentent ou de ce qu'ils pensent, de ce qui les émeut ou les amuse.

Dans ce concours des naufragés de haut bord sur l'océan dramatique, le premier prix, la médaille d'honneur revient de droit à M. Émile Zola. On se rappelle — ou plutôt l'on a oublié, cela ne valait pas même un souvenir, — le sort lamentable de *Thérèse Raquin*. Mais, rien n'est comparable aux infortunes du *Bouton de rose*, et c'est la première fois qu'on aura vu un de ces gracieux emblèmes des matinées d'avril et des joies de l'adolescence cuit au *four* comme une galette ou une brioche. Mon cher collaborateur Dancourt me pardonnera, à propos de rose, de marcher un moment dans ses plates-bandes, et de citer quelques lignes d'une lettre que l'on m'écrit de Paris : « Si tu n'étais pas, au fond, une vieille bonne bête, tu aurais fait, lundi soir, 6 mai, au théâtre du Palais-Royal, assez de bon sang pour te rajeunir de dix ans et pour te venger de certaines attaques contre une candidature qui n'existait pas. Le *Bouton de rose !* La saison semblait favorable à ce premier sourire de Flore. Eh bien, mon ami, ce n'a pas même été une chute, c'est-à-dire quelque chose qui tombe et se brise avec éclats, mais un je ne sais quoi de lugubre, de morne, de sinistre comme la gaieté et l'ébriété de Coupeau et de Bibi-la-Grillade. Figure-toi l'ennui, un ennui lourd, grossier, énervant,

sciant, agaçant, mal élevé et mal embouché, à l'instar d'une vapeur presque visible à l'œil nu, qui s'épaississait de scène en scène et enveloppait peu à peu toute la salle. Sur ce théâtre, que je ne veux pas juger en moraliste, mais où Labiche, Gondinet, Meilhac, Halévy, Barrière, Lambert Thiboust, nous ont fait passer de si joyeuses soirées, la muse de M. Zola faisait songer à un bœuf en bas âge, se promenant dans un magasin de cristaux, de porcelaine et de faïence. Des hommes d'un grand talent ont parfois été sifflés pour être arrivés trop tôt ou pour avoir trop osé. Ici rien de pareil; c'est commun, c'est vulgaire, c'est vieux, cela sent le rance et le renfermé; une gouttière dans une ornière! Le public engourdi, assoupi, assommé, n'avait pas même la force de siffler. L'exécution était taciturne; ce sont les plus terribles et les plus décisives. De temps à autre, une huée (ne pas prononcer une *buée*), un grognement sourd, un bâillement sonore, un éclat de rire ironique, répondaient à ces froids quolibets, dignes d'un plaisantin de province; puis un morceau d'ensemble pour demander que le rideau tombât avant la fin de la pièce; puis une tempête quand Geoffroy est venu nommer l'auteur; bref, un enterrement de troisième classe. Je te le disais bien, quand je te voyais étonné des quarante éditions de l'*Assommoir*. Admettons que ces quarante éditions supposent quarante mille acheteurs. Édifions en idée une salle assez vaste pour les contenir tous et faisons jouer devant

eux, par les meilleurs acteurs de Paris, une pièce extraite de ce fameux roman. Il n'y aura plus d'édition, mais du tirage, et la pièce n'ira pas jusqu'au bout. »

Jules Claretie a trouvé un bien joli mot pour caractériser les succès de M. Zola. « Ils sautent aux yeux, ou plutôt ils *les pochent.* » Oui, c'est avec les yeux pochés qu'on termine la lecture de ces formidables romans. Or, quelle différence entre des yeux pochés par un coup de poing et des yeux cernés ou mouillés par un attendrissement sympathique! Les uns rappellent des batailles de blanchisseuses, de zingueurs et de chiffonniers; les autres sont des témoins infaillibles qui défient toutes les chicanes de la critique. Mieux que tous les raisonnements, ils prouvent que l'écrivain ou l'artiste a su faire couler au moins une de ces petites larmes dont parle madame de Sévigné, et dont la source est dans le cœur. Ceci m'amène tout naturellement à *la Maison vide*, de l'heureux auteur du *Train* 17. *La Maison vide!* quel beau titre! Et qui de nous, en le lisant, ne retrouve dans sa mémoire un de ces épisodes où se résument les tristesses de la vie? Elle était pleine et riante, animée et joyeuse, cette maison qui pouvait se comparer tantôt à une ruche, tantôt à un nid. Des gazouillements d'oiseaux ou d'enfants, le frôlement des robes de soie ou le frémissement des ailes d'abeilles, n'est-ce-pas un peu la même chose? Dans le salon, des causeries, des lectures, des chansons de Nadaud, un peu de musique, tous les

agréments de la société polie et tous les charmes de l'intimité. Sur les marches de l'escalier, un beau bébé, triomphalement barbouillé de confitures; dans le jardin, un gros garçon, jouant avec le chien, son ami et sa victime. C'est la *volière ouverte*, comme nous le disait récemment une femme d'élite, dans un délicieux volume de vers. Poupées, ballons, cerceaux, chevaux de bois, soldats de plomb, caniches de carton, trompettes et sabres de fer-blanc, mélodies, murmures, cris de joie, tapage, rien n'y manque. Tout à coup, un deuil se fait dans cette gaieté, un silence se fait dans ce bruit, une nuit se fait dans ce rayon. La mort a touché un de ces jeunes fronts du bout de son aile. Les autres s'inclinent et pâlissent; la mère épouvantée emporte sa couvée dépareillée sur quelque plage lointaine; et le lendemain, la maison est vide! Ou bien vous viviez paisible, *at home*, avec une femme aimée, avec une mère chérie. Vous partez; c'est pour quelques jours; une affaire d'urgence; au revoir! à bientôt! le départ serait trop triste, si le retour n'était certain. Votre absence se prolonge. Les lettres deviennent plus rares, plus courtes, et vous devinez qu'elles ne disent pas tout. Soudain le télégraphe, ce silencieux complice du coup de foudre, cet exécutant impassible de toutes les électricités du malheur, de la maladie et de la mort, vous rappelle avec sa brièveté brutale, avec son laconisme à tant le mot. Vous revenez... quel voyage!...

Ah! l'on peut tout supporter, même la République,

lorsqu'on a passé par cette épreuve ! vous arrivez ; voici la ville natale ; voici la rue, voici la maison... Les figures s'assombrissent ou se détournent sur votre passage ; vous interrogez ; on refuse de vous répondre. Vous approchez... arrêtez-vous, malheureux ! ou si voulez marcher encore, dirigez-vous vers le cimetière ! La maison est vide !

Ce n'est pas, bien entendu, avec cet élément d'une émotion profonde et vraie, mais trop individuelle et trop simple pour défrayer tout un roman ou tout un drame, que Jules Claretie a composé son émouvant récit. Je ne puis résister au plaisir de transcrire ici l'aimable dédicace de son livre, pur et sincère hommage, bien doux à celui qui l'offre, bien mérité par celle qui le reçoit, explication charmante de cette facilité de production qui n'étonne plus ses amis, heureuse énigme dont je pourrais dire ou paraphraser le mot : « Le bonheur peut se passer de travail ; le travail peut se passer de bonheur ; mais, quand ils se réunissent, ils font des miracles. »

— « A ma chère femme, je dédie ce livre dont la conclusion est le foyer paisible et le consolant amour de la famille et de la maison, emplie du rire de l'enfant. »

Un soir, il y a bien longtemps, un admirateur de mademoiselle Mars, rencontrant sur le trottoir de la rue Richelieu deux femmes dont l'une disait à l'autre : « Oh ! oui ! » s'écria : « Il n'y a que mademoiselle Mars au monde qui ait pu prononcer ainsi ce oh ! oui ! » — C'était elle en effet.

C'est par le *oh! oui!* de mademoiselle Mars qu'il faudrait répondre à cette dédicace.

Donc, le contre-amiral de Reynière, — un loup de mer, un lion sur terre, — est en partie de chasse, avec quelques bons compagnons, chez son vieil ami, maître Bernard Herblay. Tout va bien, on déjeune, on jase, on rit, on conte des histoires grosses comme des bourriches de gibier, on massacre faisans, lièvres et perdreaux. Une odieuse lettre anonyme vient se jeter à la traverse de ces honnêtes plaisirs. L'auteur de cette lettre dénonce au contre-amiral sa femme : « Elle a un amant; revenez ce soir à Paris, et chez vous, sous votre toit, vous trouverez madame de Reynière avec cet homme. »

En pareil cas, — Dieu merci! cette fois, je parle par ouï-dire, — on méprise, on frémit; on dédaigne et on frissonne; on hausse les épaules et on sent un froid mortel qui pénètre de la racine des cheveux jusque bien avant dans le cœur; on fait un geste de dégoût, et ce geste ramène une main glacée sur un front brûlant. On jette la lettre au feu, et chaque étincelle jaillissant du papier maudit se change en caractères cabalistiques, qui disent : « Pourtant, si c'était vrai! »

Hélas! c'était vrai, et nous voilà en pleine tragédie. Rentré inopinément chez lui, le contre-amiral tire au hasard deux coups de revolver sur les coupables. Il tue sa femme et blesse grièvement le séducteur, qu'il ne reconnaît pas dans l'obscurité, et qui, chancelant et sanglant, a le

courage de se traîner à une centaine de pas de la maison. Pauvre Blanche ! Elle n'a été aimée par personne comme elle l'était par ce mari qu'elle a trahi avec toutes sortes de circonstances atténuantes. Cette scène est terrible, et Jules Claretie a su rendre originale une situation qu'ont vulgarisée le roman et le mélodrame. Mais ce qui est plus original encore, — peut-être un peu paradoxal, — c'est que M. de Reynière ne se pardonne plus ce meurtre amnistié par la loi ; c'est que l'image adorée de l'épouse infidèle reste à jamais gravée dans son souvenir, pure ou purifiée de toute souillure. Cette femme, qu'il aurait maudite et chassée vivante, il l'aime, morte, comme il ne l'avait jamais aimée. Cette maison, où s'est consommé ce qu'il appelle son crime, il ne l'habitera plus ; mais elle lui devient chère et sacrée, comme un sanctuaire plein de reliques. Elle restera intacte et muette, telle qu'elle était pendant cette nuit néfaste. Il en confie la garde au vieux matelot Gauthier, dont le dévouement est sans bornes, et dont la consigne est de fermer rigoureusement la grille aux curieux. Expiation, abandon, solitude... LA MAISON VIDE ! Si cette donnée est discutable, s'il est difficile de concilier, — du moins d'après la tradition dramatique et romanesque, — la gravité de l'outrage avec les remords de l'offensé et la persistance de cette passion rétrospective, il faut convenir que Jules Claretie a réussi à en tirer des effets pathétiques, saisissants, imprévus, irrésistibles. D'ailleurs, qui sait ? Le cœur hu-

main est un si bizarre fantaisiste! Il dépense tant de logique à se contredire, tant de sophismes à s'expliquer à lui-même ce qu'il rend inexplicable! Il a ses mirages comme le désert brûlé par le simoun, ses détours comme l'antique labyrinthe, ses oubliettes comme les forteresses du moyen âge, ses cachettes comme les châteaux vendéens. Il est si souvent sa propre dupe, et il garde tant de vanité, tant de subtilité dans sa duperie volontaire, qu'on le dirait parfois attiré par un mystérieux aimant vers celles ou ceux qui l'humilient de leurs mensonges, comme s'ils n'étaient que les complaisants des siens.

Vous avez déjà deviné que l'amant blessé n'est pas mort. Cet amant, c'est le marquis Robert de Salviac, et, s'il a été cause de la perte et de la mort de Blanche, ne le prenez pas pour un corrupteur à froid ou pour un roué. Non! c'est la fatalité qui a tout fait. Robert et Blanche s'aimaient, quand elle était libre encore; un malentendu les a séparés. Elle s'est laissé marier au contre-amiral, qui, esclave de son devoir, n'a interrompu pour cela ni sa carrière, ni ses voyages. Lors de son dernier départ, elle l'avait supplié à genoux de ne plus la quitter, de donner sa démission et de rester auprès d'elle. Amoureux, mais inflexible, il n'avait consenti ni à se soumettre, ni à se démettre... On sait que les contre-amiraux n'ont pas rang de maréchaux de France... ni de présidents de la République!

Si madame de Reynière suppliait avec tant de ferveur,

c'est qu'elle avait revu Robert de Salviac, et se méfiait de sa faiblesse. Le mari part, l'amoureux reste, et la femme s'évanouit. Jules Claretie a retracé tous ces détails, toutes ces excuses prétentives, avec une rare délicatesse. Désormais, voilà le roman. M. de Reynière et le marquis de Salviac se rencontrent face à face; ils étaient dignes de s'estimer; ils ne réussissent pas à se haïr. Robert a sa balafre au front, le contre-amiral a sa blessure au cœur. Leur antagonisme n'est pas fini; une belle jeune fille, Valentine Trézel, ressemble si étonnamment à Blanche, que Robert et même M. de Reynière peuvent, sans se croire infidèles, l'aimer comme on aime le portrait de la femme qu'on a perdue. Cette surprise de l'amour déguisé en souvenir, cette substitution d'une figure à une image, cette métamorphose graduelle de la plante d'herbier en fleur de mai, tout cet ensemble a été très finement analysé par Jules Claretie, qui ne s'est pas sans doute dissimulé les difficultés de son sujet; faire croire à cette ressemblance; maintenir le contre-amiral de Reynière à une telle hauteur, que, après sa tragique aventure, il nous apparût toujours comme un héros de roman, jamais comme un mari de Molière; ne pas le sacrifier à son jeune rival Robert de Salviac, et pourtant nous laisser deviner que Robert jouera jusqu'au bout le beau rôle, qu'il sera préféré, et que son mariage avec Valentine servira de dénouement au récit. L'auteur de *la Maison vide* a franchi, côtoyé ou esquivé ces écueils avec autant d'a-

dresse que de bonheur. Que dis-je? Il y met tant de naturel, tant d'émotion et tant de charme, qu'il semble, en le lisant, que ces difficultés n'existaient pas.

Mais un conteur doit être aussi un justicier. Il faut, n'est-ce pas? que nous retrouvions le misérable qui, en écrivant la lettre anonyme, a été la cause fort peu innocente de la sanglante catastrophe. Cette lettre est l'œuvre, en parties doubles, d'une actrice nommée Angèle Ferrand et d'un de ces faux gentilshommes, d'un de ces personnages tarés qui cachent sous un vernis d'élégance leur ignominie et leurs vices. Angèle a dicté ou écrit la lettre, parce que, éprise de Robert de Salviac, elle était jalouse de Blanche. Monteclair l'a écrite ou portée, parce qu'il est rivé à l'actrice par une de ces chaînes étranges qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le demi-monde, qui n'impliquent ni amour, ni sympathie, ni passion, ni attrait, ni estime, mais qui vivent de leurs maléfices et de leur opprobre comme les mendiants vivent de leurs plaies. Angèle, dominée par une horrible angoisse, sachant que Monteclair doit se battre le lendemain avec Salviac, avoue son crime à M. de Reynière qui provoque et tue Monteclair. Ce duel, le suicide du contre-amiral qui laisse la place libre à Robert, autant de scènes poignantes, entraînantes, vigoureusement enlevées, égayées çà et là par des rôles épisodiques d'un comique très franc et très vrai; tels que Thibouville, le professeur de déclamation théâtrale, Urbain Trézel, oncle de l'adorable Valentine,

membre correspondant de plusieurs académies de province, adonné à la création de monstrueux poulets qui n'arriveront jamais jusqu'à la broche, et madame Lehidec de Grandier, veuve d'un capitaine de vaisseau ; veuve de Malabar doublée de matrone d'Éphèse, Artémise prête à remettre un peu de feu sous les cendres de Mausole ; — de quoi assurer le succès et faire de *la Maison vide* le pendant du *Train* 17 ! Jules Claretie est habitué à ces heureuses récidives.

III

VICTOR CHERBULIEZ [1]

19 mai 1878.

M. Victor Cherbuliez est un *Rewiever* très spirituel et un romancier un peu inégal. Sans partager l'opinion d'une foule de gens qui s'obstinent à regarder son œuvre de début, le *Comte Kostia,* comme son chef-d'œuvre, on peut remarquer, dans la liste déjà considérable de ses récits, un *va-et-vient* et comme une *bascule* de qualités et de défauts qui tour à tour attachent, in-

1. *L'Idée de Jean Têterol.*

téressent, amusent, impatientent, agacent ou fatiguent ses nombreux lecteurs. Il a de la verve, de l'originalité, de l'invention, du mouvement, du trait, du relief; mais il manque de naturel et de charme. Le charme! ce don particulier, indéfinissable, que M. Octave Feuillet possède si pleinement, et qui est au talent ce que la grâce est à la beauté!

A quel rang placerons-nous *l'Idée de Jean Têterol* parmi les romans de l'ingénieux et fertile conteur? Est-ce du bon ou du médiocre Cherbuliez? Du fagot ou de derrière les fagots? De la fine fleur parisienne ou de l'horlogerie genevoise? Une honnête *moyenne*, un second ou troisième *accessit*, voilà ce que l'on peut offrir à ce brave Jean Têterol, sans craindre de le frustrer ou de le surfaire. Le tort de ce roman un peu long, c'est qu'il suffit, dès les premières pages, d'une légère dose d'intelligence pour deviner ce qui va suivre. Et, à ce propos, lorsque Victor Cherbuliez, Octave Feuillet, André Theuriet, Mario Uchard, Jacques Vincent, etc., etc., nous racontent dans la *Revue*, par fragments et à quinze jours d'échéance, leurs plus belles histoires, quoi de plus agréable que d'imaginer à soi tout seul et à sa guise ce qu'ils nous font attendre quinze jours? Vous êtes à la campagne, loin, de l'effroyable cohue de l'Exposition universelle, reprenant possession de vous-même, heureux de retrouver la solitude et le silence, la fraîcheur des bois, le velours des prairies, la source à demi cachée

sous la mousse, le cri mélancolique du courlis sur la grève, les paisibles harmonies de la vie rurale, l'allée de marronniers ou de platanes dont vous avez fait, depuis des années, la confidente de vos lectures, de vos rêveries, de vos joies et de vos tristesses. Le soleil couchant repose ses derniers rayons sur les collines lointaines; l'azur du ciel se confond peu à peu avec les brumes lumineuses de l'horizon. Le paysage a pour vous les douceurs de ces amitiés dont on est sûr, qui vous pardonnent vos absences et vous attendent au retour. Le fleuve caresse mollement ses îles bordées de saules, d'aulnes et de peupliers, sans avoir l'air de se douter qu'il dépendrait de lui de les noyer. Dans dix minutes, ce sera le crépuscule; dans une heure, ce sera la nuit. Assis sur votre banc de gazon, vous venez de finir la première ou la seconde partie d'un de ces romans publiés par vos conteurs de prédilection. Maintenant, attendre une quinzaine, c'est bien long! Que va-t-il se passer? Quel parti l'auteur tirera-t-il de ce caractère? Quel sera le mot de cette énigme? Que faut-il augurer de cette situation, de ce dialogue? Par quels moyens mettre d'accord la vraisemblance et la surprise? Voyons! Si j'essayais? Et voilà votre imagination qui s'amuse à courir les champs, taillant en plein récit, multipliant les aventures, créant les péripéties, précipitant les catastrophes, tuant celui-ci, mariant celle-là, distribuant les châtiments et les récompenses. Or, telle est l'ingéniosité de notre

amour-propre, telle est notre passion pour notre ouvrage, que, au bout de la quinzaine, quand survient le texte véritable, quand le seigneur et maître du roman souffle sur notre château de cartes, nous retenons à peine un soupir, et nous disons tout bas : « C'est dommage ! »

Eh bien, ce que je reproche à *l'Idée de Jean Têterol*, c'est que le premier chapitre rend trop facile ce travail ou ce plaisir d'imagination provisoire ou préventive. Jugez-en ! Jean Têterol, orphelin, enfant trouvé, est aide-jardinier au service du baron Adhémar de Saligneux, lequel a la main prompte et le pied leste. Jean Têterol possède quelques sous dans sa tirelire, une santé et une volonté de fer, et des opinions fort arrêtées sur l'inégalité des intelligences et des conditions. A la suite d'une discussion avec le baron, il reçoit un coup de pied... classique, et ce coup, bien qu'il ne le frappe pas au cerveau, y fait germer une idée ; partir, secouer la poussière de ses souliers sur cette demeure inhospitalière ; puis, après un temps plus ou moins long, revenir dans son pays, et y revenir assez riche pour acheter des terres contiguës au domaine de Saligneux, y planter, y bâtir, et surtout faire subir à l'impérieux baron — qu'Homère eût appelé *podas hochus* — tous les ennuis, toutes les gênes, toutes les servitudes, toutes les chicanes du voisinage le plus désagréable.

Dès lors, le lecteur prévoit la suite des événements, et voilà, selon moi, l'infériorité de ce récit, qui est d'ailleurs fort intéressant. Jean Têterol ira à Paris ; il sera

d'abord manœuvre, puis maçon, puis entrepreneur, puis propriétaire. A mesure qu'il monte en grade, la *bâtisse* et la plus-value des terrains prennent ces proportions extraordinaires, que je n'ai pas besoin de vous rappeler. A cinquante-deux ans, c'est-à-dire, j'imagine, vers la fin de l'Empire, Têterol est millionnaire. La guerre de 1870 et le siège de Paris retardent la complète réalisation de son idée. L'année suivante, il arrive à Saligneux sans faire étalage de sa fortune, mais avec l'aplomb d'un homme sûr de son portefeuille. Les années n'ont pas strictement respecté son programme. La victime désignée d'avance à ses représailles, le vieux baron est mort depuis quinze ans. En revanche, son fils, le baron Patrice, est un viveur, un dissipateur, un homme de plaisir, qui prolonge indéfiniment sa jeunesse, qui a des dettes, qui court le monde, qui a déjà fortement écorné son héritage, et dont un gaillard aux épaules larges, aux mains velues et aux dents de requin, tel que Jean Têterol, ne fera qu'une bouchée. Ici j'arrête le spirituel narrateur. Tout cela est très bien raconté, très agréablement tourné, de façon à prouver que le sel genevois peut ressembler au sel gaulois ou au sel attique. Mais, dans l'ordre romanesque, — qui n'est pas toujours l'ordre moral, — les événements qui s'expliquent tout seuls n'offrent pas le même intérêt que ceux qui jaillissent de l'analyse des sentiments, des passions et des caractères. Ceux-ci, l'auteur les fait siens ; il en est vraiment le créateur, pourvu

qu'il rencontre juste dans cette étude psychologique. Ici, rien de pareil. Un homme laborieux, énergique et pauvre, se propose de faire fortune ; les circonstances le secondent ; il réussit ; il revient dans son pays pour s'y poser en grand propriétaire et molester à son tour ceux qui l'ont humilié. C'est possible, c'est probable, c'est vrai, soit ! mais les faits s'accomplissent par le dehors. Réduits à leur plus simple expression, ils ne diffèrent pas énormément d'un bulletin qui nous parlerait de la hausse ou de la baisse de la Bourse et des valeurs industrielles. Dès les premières pages, il est clair que Jean Tèterol va devenir très riche, et les lecteurs, en devinant son futur million, n'ont pas même le plaisir de se croire un peu sorciers.

Cette sorcellerie innocente et sans brûlure peut-elle s'exercer sur les derniers chapitres du récit ? Hélas ! non ! Vous avez déjà compris que Jean Tèterol, enrichi, marié et veuf, a un fils, et que le baron Patrice de Saligneux, appauvri, marié et veuf, a une fille. Lionel Tèterol, admirablement élevé, lauréat du concours général, élégant, beau cavalier, et, comme on dit dans la *Dame Blanche*, aussi brave qu'aimable, forme le plus absolu contraste avec son père, qui le surnomme son prince de Galles. De son côté, mademoiselle Claire de Saligneux a bien son mérite et son charme ; sa petite pointe d'originalité qui la met au-dessus des préjugés nobiliaires, sa volonté, ses hardiesses, assez d'élégance et de beauté

pour se faire pardonner sa noblesse par le bourgeois le plus infatué de sa roture. Soyez bien sûr que, s'il leur plaît de recueillir l'héritage de Bernard Stamply et de mademoiselle de la Seiglière, ils arriveront à leurs fins, en dépit des rudesses du *papa* Têterol et des pruderies de madame de Juines. Ces remarques, ce manque d'imprévu, ces réminiscences, n'empêchent pas *l'Idée de Jean Têterol* de nous offrir, pour notre saison d'été, nos stations ou nos promenades, une lecture très agréable. Ce que je reprocherai à la seconde partie, c'est, sous prétexte de relief et de verre grossissant, un peu d'exagération. Ainsi, madame de Juines, sœur aînée du baron Patrice, vraie médaille du cabinet des antiques, me semble avoir été une Diane Vernon un peu excessive. — « A la nouvelle de la Révolution de juillet, elle avait prêté serment de ne plus sortir de sa chambre avant que l'ursurpation eût restitué la couronne au roi légitime. Pendant six ans, elle avait tenu sa parole ; pendant six étés et six hivers, elle avait observé la clôture d'une carmélite ; mais un matin, cédant aux instances de sa famille, elle avait pris la clef des champs et mis le nez à l'air pour épouser M. de Juines. » Si c'est drôle, c'est une drôlerie de journal radical ou d'opérette d'Hervé. J'ai connu, à cette époque d'espérances chimériques, de belles lectrices de *Rob-Roy* et de *Woodstock*, dignes de recommencer les romans de Walter Scott ; mais elles faisaient l'effet d'amazones bien plutôt que de carmélites,

et elles ne sentaient pas le renfermé. Plus loin, Lionel Tèterol est présenté à madame de Juines, sourde comme un tapis, sous le nom du comte de Préval, et il est permis de se demander si cette substitution de personnes, qui rappelle les dénouements les plus naïfs de Molière, convient au sérieux talent de M. Cherbuliez.

Voici une exagération d'un autre genre. Lionel, en un jour de crise où il se croit brouillé avec Claire, déclare à son père qu'il n'épousera jamais mademoiselle de Saligneux. Fureur de Jean Tèterol, qui, en certains moments, ressemble un peu trop au père Grandet ; malédiction, expulsion, départ pour Paris, et résolution de Lionel de ne plus vivre que de ses propres ressources, de ne plus devoir qu'à lui-même ses moyens d'existence. Très bien ! mais fallait-il, pour cela, pousser les choses à l'extrême, nous montrer ce beau jeune homme se logeant dans un taudis de la rue Racine, et mangeant dans une horrible gargote du boulevard Saint-Michel? « Un escalier étroit, borgne, dont la rampe était gluante, les murailles imprégnées de cette poussière grasse qui est le fléau des garnis... la nappe d'une propreté douteuse, etc., etc. » — « Lionel, nous dit l'auteur, vient de quitter son joli entresol du quai Voltaire ; il a vendu ses meubles, ses tapis, ses bibelots, un Rousseau de prix, un Corot, un Millet, un lion et un tigre de Barye. » — En outre, il débute avec éclat dans le journalisme. Ce sont là des valeurs qui représentent, en bloc, près de cent

mille francs. Rien qu'avec les intérêts de ce capital qui est bien à lui, il me semble que Lionel pourrait déjeuner au café Caron et dîner chez Foyot. *Ne quid nimis!* Qui veut trop prouver ne prouve rien !

IV

LE COMTE DE CASTELLANE [1]

14 juillet 1878.

C'est surtout quand il s'agit de romans que l'on peut, sans sortir de la question, demander « où est la femme? » Il y a trois femmes dans *Madgy*, et toutes trois sont fidèles à ces attributions féminines qui varient, non seulement de *beau fixe* ou de *très sec* à *tempête*, mais de la vertu la plus héroïque ou de l'abnégation la plus sublime à la perversité la plus profonde ou à la coquetterie la plus raffinée.

Madgy, l'héroïne du récit, a été initiée par la douleur à l'esprit de sacrifice et de dévouement. Son fiancé, Godfrey, a été tué à Inkermann. J'ai entendu reprocher à M. de Castellane d'avoir fait de Madgy une Anglaise, une

1. *Madgy*.

protestante, une vaillante émule de miss Nightingale. M'accuserez-vous de subtilité si j'avoue que je n'accepte pas cette critique? Certes, y a dans ces seuls mots, sœur de charité, fille de Saint-Vincent-de-Paul, je ne sais quel épanouissement chrétien, le suave parfum d'une fleur céleste, l'expansion d'une vertu quasi-divine, un perpétuel miracle d'attendrissement, d'émotion, d'amour et de bienfaisance, particulier à l'inspiration catholique et fatalement absent d'une religion où le sentiment, l'imagination et le cœur manquent d'air, d'aliment et d'espace. Mais la sœur de Saint-Vincent-de-Paul, dans sa perfection exquise, est un type trop absolu pour se prêter aux fictions du roman. Un auteur contemporain a comparé sa cornette à une paire de blanches ailes qu'elle aurait repliées pour se poser au chevet des malades ou au seuil des affligés. On dirait toujours qu'elle est prête à les déployer pour regagner sa vraie patrie. On peut assurément admettre que cette admirable milice compte quelques blessées des luttes de la vie, quelques âmes d'élite préparées à l'immolation suprême par les coups de foudre, les déchirements ou les mécomptes des affections et des joies humaines. Néanmoins, du moment qu'elles se sont réfugiées dans le sanctuaire, qu'elles n'attendent plus que de Dieu seul leur indemnité ou leur récompense et que la *femme* a disparu sous la guimpe, la serge et la bure, elles cessent de nous appartenir; alors même qu'elles n'auraient pas prononcé de vœux définitifs, elles ne pour-

raient rentrer dans un cadre romanesque sans y perdre leur auréole, leur physionomie, leur raison d'être. C'est pour cela que nos conteurs, — j'entends ceux qui gardent encore le sens des proportions, des nuances, des délicatesses morales, — ne nous font entrevoir le couvent et le cloître qu'à leur dernière page, au dénouement, quand le rideau baisse, quand ils n'ont plus à continuer un personnage, mais à le supprimer sans le tuer, à lui assurer une inviolable retraite, à le déclarer fini pour le monde, à réparer l'irréparable, à consoler les chagrins, les malheurs ou les fautes qu'ils nous ont racontés. S'il est vrai que le roman de la vie est un combat, ils accordent le mariage aux vainqueurs; ils décernent le couvent aux vaincus, et, en hommes de goût, ils ajoutent que les deux genres de bonheur, humain ou mystique, ne sont plus de leur compétence.

Madgy, au contraire, en se dévouant aux compagnons d'armes du fiancé qu'elle pleure, en soignant les malades et les blessés de la guerre de Crimée, reste femme ; elle ne figure que parmi les volontaires du sacrifice; humainement, elle peut se considérer comme veuve; en réalité, elle est libre. Supposez qu'elle rencontre, à la fin du récit, un homme digne d'elle et qu'elle lui tende la main, elle ne fera faillite qu'à son premier amour; elle n'offensera que la mémoire de Godfrey. Dieu n'aura pas même à lui pardonner; je sourirai peut-être; je ne serai pas scandalisé. Ceci est si exact, que j'ai cru un moment,

en avançant dans cette attachante lecture, que les choses s'arrangeraient de façon à amener ou à permettre un mariage entre Madgy et le colonel Otway, dont nous parlerons tout à l'heure. Je me trompais, je lui manquais de respect; elle meurt, et cette mort s'accorde bien mieux avec la tristesse de son passé, le deuil de sa tendresse, la ruine de ses espérances, l'ensemble de sa tâche et les traits de sa pathétique figure.

Lady Dover est le rayon, la fleur, le sourire, le charme de ce roman qui peut sembler un peu austère, mais dont la gravité est justifiée par les événements de la guerre et les souvenirs personnels du noble écrivain. Dans tout l'éclat de sa jeune beauté, dans toute la fraîcheur de son printemps, dans tout l'enthousiasme de son amour, dans toute la douceur de sa lune de miel, lady Dover a suivi son mari en Crimée, et, pour que le doute soit impossible, l'auteur nous dit en note : « Si l'on mettait en doute qu'une femme d'un rang aussi élevé pût habiter la Crimée, il suffirait d'en appeler aux souvenirs de ceux qui ont pris part à la guerre. Tous se rappellent encore lady Paget et l'impression que sa jeunesse et sa beauté produisaient au milieu de ces terres désolées de la Chersonèse. » Ce qui me ravit dans ce personnage de lady Dover, c'est qu'elle n'est ni virago, ni femmelette; c'est qu'elle est sans cesse partagée entre la généreuse fierté que lui inspire la brillante intrépidité de lord Dover, et les angoisses où la plonge le péril incessant, aggravé

et comme provoqué par cet inflexible courage. M. de Castellane a dessiné ce contraste d'une main bien fine et bien sûre, et il n'a pas été moins heureux en ramenant çà et là, au milieu de scènes terribles, sanglantes ou navrantes, un reflet de ces élégances, de ce *high life* qu'il connaît si bien. Dans la situation unique où s'est placée lady Dover par excès de tendresse conjugale, une femme doit nécessairement servir d'*objectif* ou de point de mire à bien des hommages plus ou moins désintéressés. Elle ne peut manquer d'éveiller des sentiments confus, des désirs inavoués, des jalousies clandestines, envenimées par des conflits de vanité ou des velléités d'amour-propre. Il y a deux sortes de coquetterie, sans compter les autres. Il y a celle qui, rapportant tout à l'homme exclusivement aimé, n'est pourtant pas fâchée de se faire à ses yeux une parure de tous les empressements qui l'entourent, de montrer à son légitime propriétaire la valeur de ce trésor qu'il possède seul et dont la moindre parcelle excite tant de convoitises et comblerait tant de vœux. La coquetterie est alors, chez la femme éprise de son mari, un supplément de fidélité et de tendresse; supplément dont il ne faut pas abuser, qui pourrait avoir ses périls, mais qui, renfermé dans de justes limites, assaisonne le bonheur, met de la variété dans la constance, empêche la sécurité de dégénérer en somnolence et les sensations de se changer en habitudes. Nous avons si peu la vocation du bonheur, qu'il sied de nous avertir

que nous sommes heureux, afin que nous méritions de ne pas cesser de l'être. Telle est la coquetterie de lady Dover « d'une humeur toujours égale, affable, obligeante, avec une pointe de coquetterie qui s'appellerait mieux le désir de plaire, »

Et la grâce plus belle encor que la beauté!

Et quelles jolies toilettes! M. de Castellane les décrit en homme du monde qui en a beaucoup regardé et en artiste qui sait les peindre: « Lady Dover était ce soir-là en verve de beauté et de grâce. Les cheveux, d'un blond doré, relevés en bandeaux, formaient derrière la tête deux grosses coques que cachait une barbe de dentelle blanche. Elle portait une casaque turque en drap noir soutachée d'or, une jupe de mousseline, et, au poignet, un cercle auquel, selon la grande mode d'alors en Angleterre, était attachée une petite clochette d'or. La souplesse de sa taille, la courbe gracieuse de son cou, son beau front, ses yeux bleus au regard droit et franc, les doigts effilés de sa main étroite et le charme de ses moindres mouvements, la faisaient apparaître comme une fée bienfaisante au milieu de ces bruits lointains du canon, près de ces physionomies bronzées par la guerre. » — Peut-on mieux dire?...

L'autre coquetterie, vous la connaissez, et, très probablement, vous en avez souffert. C'est celle qui ne songe qu'à elle-même, ne s'occupe que de ses propres affaires et combine, à des doses égales, la futilité, la vanité et

l'égoïsme. Peu lui importe de froisser un noble cœur, de désespérer un honnête homme, pourvu que chaque jour ajoute un nom à la série de ses triomphes, au groupe de ses adorateurs, à la liste de ses victimes. Elle n'est pas encore le désordre, l'adultère ou le vice ; mais elle prépare leurs logements et écrit leurs préfaces. Telle est son insatiable soif de succès que, si elle doit choisir entre un homme distingué, supérieur peut-être, dont elle est sûre, et un *quidam* qu'elle rencontre pour la première fois, elle n'hésite pas ; toutes ses grâces sont pour le *quidam*. Elle oublie que l'esprit de conquête n'est pas moins funeste aux femmes qu'aux chefs d'Empires, que chacune de ses victoires a pour envers une défaite, qu'elle joue à qui gagne perd, et que, en multipliant ses triomphes, elle rend d'avance plus lourd le chiffre de la rançon. Elle ne se dit pas que les années s'écoulent ou s'envolent, que leur fuite changera peu à peu ses défauts en travers et ses travers en ridicules ; que, si à trente ans elle se nomme encore Célimène, à quarante elle s'appellera Bélise. Telle a été, j'imagine, la coquetterie de lady Harriet Otway. Quoiqu'elle en soit restée au chapitre — un peu élastique — des imprudences, vous comprenez que le colonel, qui l'a épousée par amour, qui est absolu et hautain, et qui ne plaisante pas en ce qui touche à l'honneur ou à l'orgueil, refuse d'admettre les nuances, les distinctions et les demi-mesures, voit un outrage dans l'offense, une preuve dans l'indice, une certitude dans le doute,

une déchirure dans le pli; il se sépare brusquement de sa femme, sauf à emporter le dard dans la plaie et à se débattre douloureusement entre le cri de l'orgueil qui condamne et la voix du cœur qui pardonne. Ainsi, pour des causes bien diverses et avec des sentiments bien différents, Madgy et le colonel Otway, se rencontrant en Crimée sur ces deux champs de bataille de la charité qui offre sa vie et du désespoir qui cherche la mort, doivent être attirés l'un vers l'autre par de mystérieuses affinités. Leur douleur ne se ressemble pas; celui que Madgy regrette est mort, sans que l'on sache même où retrouver son tombeau; et cependant il vit, il est intact dans son cœur. Celle qu'a maudite le colonel est vivante; et pourtant elle est pour lui une morte, à jamais ensevelie dans sa faute comme dans un linceul. N'importe! il arrive un moment où ces différences s'effaceront. Le lecteur devine que Madgy exercera tôt ou tard sur Otway une balsamique influence; l'émotion est profonde, aux dernières pages, quand s'établit le dialogue suivant entre l'orgueil qui résiste et la charité qui meurt :

— Pardonnez, et la terre que vous dédaignez aura pour vous plus d'une joie! Pardonnez, non par une vaine parole, non par les lèvres; mais que la miséricorde plie votre cœur; pardonnez, et une lumière nouvelle brillera devant vous....

» Le trouble, l'agitation, le réveil soudain de toutes les colères contenues, le froissement de l'orgueil mis à vif,

éclatèrent tout à coup dans l'âme d'Otway et s'y livrèrent un violent combat; mais, à mesure que Madgy parlait, sa voix si faible pénétrait en lui avec une puissance irrésistible. L'attendrissement, ce sourire des anges, s'emparait de lui et réveillait son cœur; il hésita, et, sous le regard de la pauvre jeune fille mourante, impuissant à lutter plus longtemps, lui qui n'avait jamais cédé, trouva la force de se vaincre lui-même. Comme il tardait :

» — Je vous en prie, lui dit de nouveau Madgy.

» Otway n'essaya plus de résister. — « Que la volonté de Dieu transmise par vous s'accomplisse! dit-il; que le Seigneur entende ma parole... De tout mon cœur, je pardonne! »

Ai-je besoin maintenant d'analyser cette simple et pathétique histoire? A la fin de l'hiver 1855, le colonel Otway et Madgy se rencontrent à bord du steamer de Sa Majesté Britannique l'*Euphrate*, qui va de Constantinople en Crimée. Gravement blessé à Inkermann, Otway revient après un congé de convalescence. Il est accueilli avec une sympathie presque respectueuse par ses compagnons d'armes, que séduit et domine à la fois ce mélange d'altière tristesse et d'héroïque bravoure. Remarquez parmi eux le capitaine Melton et le major Morris, et souvenez-vous de certaine fable de La Fontaine : « Une poule survint !... » — Absorbée par son amour et ses inquiétudes pour son mari, lady Dover a beau tenir la balance égale entre ses soupirants, dont elle ne veut pas

même écouter et comprendre les soupirs; Morris est jaloux de Melton, et cette jalousie donne lieu à des scènes poignantes qui prouvent tout ce que M. de Castellane aurait pu faire s'il n'avait très judicieusement préféré, dans *Madgy*, ses souvenirs militaires aux fictions romanesques.

Cependant l'hiver se prolonge; les Russes se défendent, les travaux du siège se heurtent à une masse d'obstacles, de difficultés et de lenteurs; des symptômes de découragement se révèlent dans l'armée; l'auteur a esquissé à grands traits cette phase d'attente pénible et anxieuse que nous n'avons pas oubliée. Tout à coup, la scène change: un rayon de soleil console ce deuil, apaise ces angoisses, perce ces nuages, réchauffe ces froideurs, glisse sur ces tapis de neige, illumine ces mâles figures. L'espérance renaît dans toutes les âmes; *Primavera!* Elle est de nouveau assombrie et ajournée par les sanglants mécomptes du 18 juin. Un malheur n'arrive jamais seul. A cet échec, que répareront bientôt nos efforts et ceux de nos alliés, succèdent les premières atteintes du choléra. Le dévouement de Madgy redouble avec ce surcroit de calamités et de périls. Sa santé, déjà chancelante, ne peut résister à cette dernière épreuve. Elle était venue pour voir de ses yeux rougis par les larmes le champ de bataille qui lui avait pris son fiancé, pour soulager les misères qu'endurent les compagnons de Godfrey, pour s'associer de plus près à ce souvenir fu-

nèbre, pour s'immoler et mourir. Ses vœux sont exaucés ; elle a vu, elle a fait le bien, elle a été d'autant plus consolatrice qu'elle était plus affligée; elle a rempli sa tâche, et elle meurt. Sa mort, que l'on dirait écrite en marge d'une page de la Bible, est une harmonie de plus dans cet ensemble où le sentiment chrétien,

Ce dictame immortel qui fleurit dans les cieux,

est toujours présent pour consacrer le patriotisme, cicatriser les blessures, relever les courages, purifier la guerre, tempérer les violences, mêler aux bruits meurtriers du fer et du bronze les douces voix de la pitié, et s'assimiler les passions et les douleurs humaines dont il fait des vertus et des joies.

Vous n'avez là, bien entendu, que le squelette du récit ; vous ne connaîtriez pas *Madgy*, si je ne me hâtais d'ajouter que son principal mérite n'est pas dans la partie romanesque, mais dans la fidélité des souvenirs, dans la vérité des tableaux, dans la ressemblance des figures historiques, dans un grand talent de paysagiste, habile à fixer des études d'après nature. On songe au *quæque ipse miserrima vidi*, au *quorum pars magna fui*, quand on lit ces chapitres si saisissants et si vrais, où M. de Castellane a su conserver, non seulement l'exactitude des faits, mais le caractère spécial, la physionomie de cette guerre, l'intérêt pittoresque, la couleur locale, ce je ne sais quoi d'étrange, de mystérieux,

d'inquiétant, de sauvage, parfois de fatal et de sinistre, que suggèrent à notre imagination les réminiscences antiques, les noms de Chersonèse et de Tauride. Dès les premières pages, on se sent enveloppé de cette atmosphère qui dépaysa si complétement les soldats français et anglais, et leur fit croire qu'ils allaient se battre dans une région fantastique, contre des éléments inconnus. J'ai parlé des qualités descriptives de M. de Castellane et de son livre. Ici je n'aurai que l'embarras du choix entre le plateau de Chersonèse et le cottage de Karani, entre le mamelon Vert et la vallée de Baïdar. Je me décide pour *Primavera*, comme on choisirait un sourire surpris, entre deux larmes, sur le visage d'une femme aimée.

« —... Le printemps et l'herbe verte, le soleil et l'espérance, avaient remplacé la neige et les brumes glacées, la pluie et la lassitude. L'hiver était vaincu. Les armées alliées saluaient la renaissance de la terre, qui semblait leur annoncer la fin de leurs maux. Une vie nouvelle circulait partout. Les brises tièdes ramenaient la gaieté, et les plus épuisés par cette longue lutte de la souffrance et du danger étendaient leurs membres fatigués et retrempaient leurs forces dans ce bien-être venu du ciel. Les boues rougeâtres s'étaient couvertes d'une immense nappe de verdure, et, sur ces belles routes qui conduisaient de Kamiesch au sommet du plateau ou de Balaclava aux quartiers anglais, l'on entendait les chansons

que la bonne humeur des soldats leur faisait répéter le long du chemin. Les animaux eux-mêmes paraissaient partager ce contentement de tous. Chevaux et mulets s'avançaient d'un pas plus ferme, fêtant par un hennissement joyeux le soleil qui leur ramenait l'abondance et la diminution de leurs fatigues. » — Et plus loin : « L'herbe était verte et épaisse, le terrain à souhait, le temps admirable et la bonne humeur réclamait, comme le soleil, sa part de la fête. Du balcon de son *cottage*, lady Dover découvrait, dans ce vallon qu'elle dominait, l'espace réservé pour la lutte. Le printemps, là aussi, avait apporté sa fraîcheur; le village ressemblait à un hameau de la Suisse et la petite maison de lady Dover se reconnaissait entre toutes à sa parure de feuillage. Des volubilis aux mille clochettes entouraient les colonnes de bois, couraient le long du balcon, et de grandes feuilles de gobéas couvraient la façade. Ce large balcon où l'on se réunissait maintenant pour prendre l'air, était devenu un abri charmant. Le long de la balustrade, lady Dover cachait au milieu des rosiers la nourriture que les oiseaux des champs venaient y chercher librement. Une natte en jonc des Iles couvrait le plancher. Les divans placés aux angles, une petite table en laque de Chine rouge où elle avait coutume de poser son panier à ouvrage, deux fauteuils de jonc à bascule, quelques tabourets en bambou, formaient l'ameublement de cette retraite, que deux *bul-buls* de Syrie, ces oiseaux familiers, dont la

cage presque toujours ouverte était suspendue au plafond, égayaient par leurs chants et par leurs jeux. La vue était délicieuse; une belle prairie en pente douce conduisait au vallon creusé comme une coupe évasée, qui se reliait sur la droite par une large coupure avec la plaine de Balaclava. Dans le lointain, l'on apercevait les montagnes aux vapeurs bleuâtres, où la lumière se jouait comme dans un prisme.....

» ... On eût dit que lady Dover avait plaisir à réaliser la fable du bel oiseau couleur du temps, en voyant le soin qu'elle prenait à se conformer dans sa mise aux caprices de la saison. Ce jour-là, elle ressemblait à ces belles *demoiselles* parées d'azur qui s'en vont voltigeant de fleur en fleur. Le printemps passait en ranimant ses forces ébranlées par la rude température des derniers jours de l'hiver, et avait rendu à ses traits mobiles leur éclat pénétrant que tempérait parfois une douce gravité. Tout en gardant le vif enjouement et un peu de la légèreté tendre et capricieuse qui lui était particulière, lady Dover avait éprouvé le contre-coup de ces grands spectacles et des anxiétés dans lesquelles se passait sa vie; mais toujours femme, si une larme tombait de ses yeux, presque aussitôt elle disparaissait dans un sourire. Lady Dover aimait à plaire, se réjouissait d'être aimée et, comme par le passé, tremblait en se sentant aussi heureuse.... »

Je m'arrête; il faudrait tout citer. Rapprochés des scènes d'horreur tragique, d'épidémie, de désolation et

de guerre, ces riants tableaux dénoncent, chez M. de Castellane, une délicatesse de main, une justesse de ton, une souplesse de pinceau qui lui assureront partout le succès, soit qu'il les applique à des épisodes d'histoire, soit qu'il s'essaie de nouveau dans le roman, soit qu'il nous invite à feuilleter avec lui ses souvenirs de soldat et de diplomate. Il sait beaucoup; il a voyagé, observé, vécu, lutté, travaillé, vu, entendu, deviné, combattu, souffert. Il a soulevé bien des masques, assisté à bien des catastrophes, pris sa part de bien des périls, pénétré bon nombre de secrets. Nous ne lui demandons pas de les trahir. Qu'il donne des sœurs à *Madgy!* Que son succès l'encourage à des récidives! qu'il déploie sous de larges aspects ses rares qualités d'observateur, d'artiste, de moraliste, de penseur et d'écrivain! Cette plume, signant d'un pareil nom de pareilles œuvres, n'a plus le droit de rester inactive.

V

MADAME PAUL DE MOLÈNES [1]

4 août 1878.

Nous nous en souvenons encore — et tant pis pour nous, si nous l'avions oublié ! — de cet écrivain-soldat, de ce Paul de Molènes qu'une mort tragique déroba brusquement à d'éclatantes destinées. Il semblait avoir fait de sa littérature l'écho des causeries du bivouac ou du clairon des champs de bataille. A une époque prosaïque et bourgeoise il fit un moment entrevoir le type du paladin d'un autre âge, le héros d'un roman chevaleresque où les grands coups d'épée auraient alterné avec les galantes aventures, où le cri de guerre aurait donné la réplique à l'amoureuse chanson, où l'oratoire de la châtelaine aurait ouvert sa fenêtre tréflée à la mystérieuse échelle de soie. Il y avait en lui du don Quichotte, moins la triste figure, du talon rouge, moins les fautes d'orthographe, du raffiné et de l'officier d'Afrique. On ne savait, en lui serrant la main, si on lui donnerait rendez-vous à l'Opéra ou à Constantine, à l'Académie ou

1. *L'Orpheline.*

au corps de garde, chez Lamoricière ou chez Dulcinée, au Pré-aux-Clercs ou aux bureaux de la *Revue des Deux-Mondes.* Son âme était profondément martiale, et son âme vibrait dans sa prose. Mais cette prose, qu'on eût dit parfois écrite sur l'affût d'un canon ou sur un tambour au repos, n'en était pas moins très littéraire. Paul de Molènes est peut-être, avec Edgar Quinet, l'auteur contemporain qui a le mieux rappelé, tout en restant original, la forme grandiose, la couleur poétique, le luxe d'images, la phrase magnifiquement drapée de Chateaubriand. Les *Soirées du Bordj*, par exemple, ont des pages comparables au récit d'Eudore dans les *Martyrs*. Pour nous, ses survivants, et pourtant, hélas ! ses aînés, sa physionomie demeure inséparable de ses œuvres. Je crois le voir encore, en 1848, enrôlé volontaire dans cette garde mobile dont il se fit plus tard, avec une virile éloquence et un succès unanime, l'historiographe et le vengeur ; svelte, cambré, sur la hanche, taille haute, profil d'aigle, œil bien ouvert, regard droit et ferme, narines légèrement enflées, comme pour aspirer l'odeur de la poudre ; de quoi maintenir, diriger, charmer, corriger, commander et dompter ces étranges jeunes gens, dont quelques-uns s'étonnaient de n'être pas ou de n'être plus du mauvais côté des barricades.

Ces journées de Juin, où tant de sang héroïque fut versé pour les beaux yeux d'une République avortée et cependant bien préférable à son héritière, avaient décidé la vocation et l'avenir de Paul de Molènes. Une

blessure bravement gagnée lui servit de transition, de passeport et de brevet. Si j'ai bonne mémoire, c'est le bras en écharpe qu'il signa un nouveau bail avec le péril et la gloire des armes. Il ne renonça pas, pour cela, à la littérature ; au contraire ! Il mit son encrier dans sa giberne. Alors commença pour lui une existence en parties doubles, ardente, rapide, émouvante, entraînante, dramatique, dont ses livres portèrent l'énergique empreinte et souvent exhalèrent les capiteuses vapeurs. En lui, l'homme intérieur avait aussi ses batailles. Son noble et perpétuel essor vers l'idéal et l'infini, vers le spiritualisme chrétien, vers les mâles ivresses du sacrifice et du danger, se heurtait en route à des passions plus humaines qui avaient le temps d'exercer ici-bas quelques ravages avant de monter au ciel. Il revenait à Paris entre deux campagnes ; il y apportait tout un trésor de souvenirs recueillis sous la tente, à la belle étoile, dans l'immensité du désert, à travers les balles des Kabyles. Il les retraçait dans un style de feu, comparable à une lame de pur acier dont le choc ferait jaillir des milliers d'étincelles ; style flamboyant qu'un pékin n'aurait pas eu le droit de signer et dont chaque phrase donnait l'idée d'une épaulette, d'un képi, d'un panache, d'un burnous, d'un galon ou d'une aigrette. Mais, tout à coup, le voilà interrompant le chapitre commencé, prêtant l'oreille à une rumeur de salon, soulevant les tentures d'un boudoir, se laissant raconter un de ces

épisodes ultra-romanesques qui partent comme des fusées au milieu d'une société paisible, sillonnent des espaces parsemés d'étoiles filantes, de bruyants orages et de pâles éclairs, et finalement vont se perdre sur une plage lointaine après avoir fait d'une mère de famille une patricienne déclassée ou une courtisane titrée. De là ces deux courants divers, mais non pas contraires, dans les inspirations de Paul de Molènes ; les *Histoires sentimentales et militaires* à côté des *Commentaires d'un soldat ;* les *Chroniques contemporaines* alternant avec les *Soirées du Bordj.* Il lave dans de l'essence de patchouly ses mains encore noircies par le hâle algérien ou par la dernière cartouche ; il applique aux scènes de la vie mondaine les procédés sommaires, expéditifs, violents, parfois cruels, d'un assaut, d'une *razzia* ou d'un combat d'avant-garde.

N'importe ! dans ces récits d'une invention médiocre, mais d'un souffle chaud comme le simoun, dans ces variations ou ces alternatives d'un talent incomplet, mais puissant, la physionomie de Paul de Molènes se dégageait de plus en plus, et ce n'était pas seulement celle d'un soldat ; c'était celle d'un chrétien. Au début, avant d'endosser l'uniforme, dans ce fouillis de sentiments, de passions, d'opinions, de paradoxes, d'illusions, d'idées ou de semblants d'idées que la vingtième année tient tout prêt pour les imaginations inquiètes, il avait été, lui aussi, l'*enfant superbe ;* il avait professé ou affecté pour les vérités du christianisme l'élégant dédain d'un lecteur

de *Candide,* d'un habitué de l'Œil-de-Bœuf et des bosquets de Versailles. Voulant réagir contre le romantisme dont le désarroi, à dater de 1840, sautait aux yeux, il avait cru assurer cette revanche de l'esprit, de la beauté et du bon sens en remontant droit à Voltaire, et il ne s'était pas aperçu, lui, fils de René, de Child-Harold et quelque peu de don Juan, qu'il tenait par bien des attaches à cette littérature nouvelle dont il ne pouvait se détacher que par une querelle d'amant. Cette gourme fut vite jetée, et il n'en resta rien. Le drapeau, le devoir, la discipline, le danger, l'intimité constante et presque amicale avec la mort, peuvent être, à leur heure, des catéchistes aussi éloquents que ceux de Saint-Thomas-d'Aquin ou de Saint-Sulpice. C'est une des précieuses conditions du noble métier des armes, qu'il donne sans cesse à la vie, dans la jeunesse même et dans toute sa force, un caractère provisoire où l'âme est obligée de chercher au delà du moment présent le secret de sa destinée. Il lui crée, pour ainsi dire, une agonie perpétuelle, mais avec cette différence que c'est la peur, la défaillance des facultés physiques et morales qui souvent ramènent à Dieu le vieillard ou le malade, et qu'ici c'est la bravoure même qui devient un des éléments de la foi. Nul mieux que Paul de Molènes ne pouvait et ne devait profiter de ces enseignements en action; d'une année à l'autre, le progrès était visible, et lorsqu'il publia le *Bonheur des Maige,* quelques mois avant sa mort, nous fûmes ten-

tés de nous demander s'il nous serait possible de nous élever avec lui jusqu'à ces sommets et si cet idéaliste n'allait pas être un mystique.

Quelle mort! Si notre orgueil pouvait douter de notre misère et de notre néant, quelle preuve plus foudroyante que celle-là ! Ce soldat, ce capitaine, ce blessé des barricades, cet officier de spahis, cet aide de camp de notre héroïque Canrobert, ce volontaire du champ de bataille, ce nostalgique du danger, cet intrépide revenant d'Afrique, de Sébastopol et de Solferino, il donne une leçon d'équitation dans un manège ; il est désarçonné par son cheval, sa tête se brise contre le mur, et il meurt à quarante ans, dans cette première et forte maturité qui est encore la jeunesse. Il meurt. Adieu les rêves de gloire martiale et littéraire! Adieu le bonheur qu'il était si digne de goûter auprès d'une jeune compagne dont il aimait à subir et à proclamer les pieuses et balsamiques influences! Seize ans s'écoulent; les catastrophes s'accumulent. Nous sommes écrasés d'assez de décombres, couverts d'assez de linceuls pour que les noms et les livres les plus réfractaires à l'oubli disparaissent dans cet amoncellement funèbre. Le souvenir de Paul de Molènes, mort en 1862, s'est effacé peu à peu comme s'efface le sillage d'une barque sur un lac bouleversé par une soudaine tempête. Quand il mourut, nous ne pûmes que le regretter et le plaindre. Nous le regrettons toujours. Le plaignons-nous encore ? Non, mille fois non! Tel que

je l'ai connu, tel que l'ont révélé tous les actes de sa vie et toutes les productions de sa plume, il serait mort de douleur et de honte en voyant la France perdre sa prépondérance et son prestige militaires. En supposant que Reischoffen et Sedan l'eussent épargné, le 4 Septembre et Metz l'auraient tué. Envions-le, comme nous envions tous ceux qui sont morts avant cette date fatale de 1870. Il n'a pas vu l'humiliation de nos armes, le sinistre fantôme de la défaite, les horreurs de l'invasion, la dictature de M. Gambetta, le sauvage épisode de la Commune, le déchirement de nos frontières et la troisième République!

Je parlais d'oubli tout à l'heure; j'avais tort; cette vaillante mémoire a reçu récemment un éloquent hommage; je veux en dire un mot avant d'arriver à mon sujet, dont je suis d'ailleurs moins loin que vous ne devez le penser. Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai, M. Saint-René Taillandier, après avoir salué de ses plus légitimes éloges le bel ouvrage de notre cher et éminent Camille Rousset, — *Histoire de la guerre de Crimée*, — n'y trouve à réfuter que quelques légères injustices aux dépens de Paul de Molènes; — et il ajoute: S'il fallait une série de bulletins méthodiques, personne ne convenait moins à cette besogne que l'auteur des *Soirées du Bordj*; mais aussi, quel souffle! quelle verve! quelle inspiration! quel trésor de poésie guerrière! Dans toutes ces pages écrites du bivouac, dans tous ces tableaux d'Afrique, de Crimée, d'Italie, comme

on sent l'homme d'une vie nouvelle, l'homme d'insouciance et de plaisir retrempé au feu et accoutumé aux viriles méditations de la mort! C'est bien le peintre de la garde mobile, l'auteur des *Voyages et pensées militaires*, qui faisait partie de l'état-major du général Canrobert et qui l'accompagnait sous le canon de l'Alma, de Balaclava, d'Inkermann, de Sébastopol, toujours prêt aux missions d'honneur et de péril. On aimait ce brillant jeune homme, si brave, si spirituel, qui tenait aussi bien la plume du maître-écrivain que le sabre du spahi... Qui donc pourrait lire sans émotion, dans les souvenirs de Paul de Molènes, les dernières heures du maréchal Saint-Arnaud, la mort du général Bizot, les funérailles de lord Raglan, et tant de scènes touchantes et simples où se dessine au milieu de la tempête de feu la martiale figure d'un Canrobert ? Pour moi, à tous ceux qui interrogeront l'histoire si instructive de M. Camille Rousset s'ils ne sont pas exclusivement des hommes du métier, je conseillerai toujours de compléter le solide récit du narrateur militaire par ces pages si nobles, si humaines, si profondément poétiques que Paul de Molènes a intitulées *Commentaires d'un soldat.* »

Maintenant, pourquoi ces longs préliminaires? Pourquoi grouper autour de l'aimable livre d'une femme ces images guerrières, graves, austères, religieuses, funéraires, cette belle prose d'académicien, et surtout le souvenir de ce que fut, de ce qu'allait être Paul de Molènes à la fin

de sa vie? Uniquement, pour préparer et expliquer l'espèce de mécompte que j'ai ressenti en lisant *l'Orpheline*. Entendons-nous pourtant! Il y a plusieurs sortes de mécomptes, notamment ceux qui pourraient plus exactement s'appeler des surprises. Je me souviens d'un vieux curé, très original, qui faisait la joie de mon enfance. Il venait régulièrement, le dimanche, dîner chez une de mes tantes. Un jour, cette bonne dame, qui était myope, lui offrit des épinards en les qualifiant de chicorée. Notre homme flaire l'assiette et la rend intacte au domestique : — Vous n'aimez donc pas les épinards ? — Pardon ! Je les préfère de beaucoup à la chicorée. — Eh bien, alors ? — Alors, je ne veux pas qu'on me dise : « c'est de la chicorée ! » quand ce sont des épinards! »

Il n'y a, Dieu merci! ni épinards, ni chicorée dans le roman de madame Paul de Molènes, et je craindrais qu'elle ne vît dans ma comparaison un peu d'amertume. Seulement, étant donnés les derniers ouvrages de son mari, ce travail de régénération morale et chrétienne dont M. Saint-René Taillandier a si bien parlé et auquel la douce autorité d'une femme charmante n'était pas étrangère, étant donnés ce coup de foudre, la perte subite de tant de bonheur, de tendresse, de gloire possible et d'espérances, ce deuil terrible, consolé ou adouci par un redoublement de ferveur religieuse, cet austère veuvage cherchant au ciel les noces divines et immortelles, je m'attendais à quelque chose de passionnément catho-

lique, de pieusement exalté, à un mélange de mysticisme et d'amour, à une larme incrustée dans un reliquaire, à une œuvre frémissante de la sainte folie de la croix et de l'épée, dans le genre du *Bonheur des Maige*, de *l'Enthousiasme*, par madame Marie Gjertz, de *Pierre Blot*, par Paul Féval, ou au moins de *Fleurange* et de l'*Histoire de Sibylle*. Or, voici ma première impression de lecture ; de l'esprit, du style, de la grâce, du charme, des mots heureux, des chapitres amusants, un intérêt assez vif pour défrayer les dix feuilles réglementaires ; mais le chagrin d'avoir à rabattre de mes extases préventives. J'aspirais d'avance l'odeur évangélique de l'encens, et je savoure le parfum mondain de l'opoponax. J'entrevoyais vaguement, dans un nimbe d'or, des figures de séraphins et d'apôtres, et j'admire des robes de la faiseuse en vogue, dont quelques-unes fort décolletées. Je cherche un goupillon, et je découvre un éventail ; je me promets une aspersion d'eau bénite, et j'aperçois un joli petit démon dans le bénitier ; je retenais ma chaise aux conférences de Notre-Dame, et me voici au bal de l'Opéra ; je me préparais à compter les grains d'un chapelet, et j'ai entre mes mains les perles d'un collier. J'écoutais en songe un psaume de Hændel, et j'entends la cavatine du *Domino noir ;* j'espérais un tableau de Fra Angelico de Fiesole, et je trouve une toile de Vibert avant l'*Apothéose ;* je crois défaire une bande de l'*Univers*, et j'ouvre un numéro de la *Vie parisienne !*

Est-ce à dire que le roman de madame Paul de Molènes soit antichrétien ou immoral ? A Dieu ne plaise ! il est à côté ; il est mixte ou neutre avec des velléités d'épigrammes. Il a des sous-entendus qui ressemblent à des ironies féminines ; des réticences qui cachent leurs griffes félines sous le velours d'un missel ou d'un eucologe. Il côtoie ce qu'il n'attaque pas ; il effleure ce qu'il s'abstient d'entamer ; il risque de légères malices ; après quoi, il revient au respect de tout ce qui est respectable. On dirait — mais ceci n'est que la plus vague des conjectures — que l'aimable auteur a tour à tour obéi à une double influence. Si ma supposition n'est pas tout à fait chimérique, la noble veuve de Paul de Molènes, dans le premier paroxysme de sa douleur, se sera figuré qu'il n'y avait plus rien de possible pour elle en dehors du sanctuaire, du parloir et du couvent. Elle aura un moment enfermé dans le même vestiaire la pleureuse et la guimpe, le crêpe et la bure, la robe du deuil et la robe du cloître ; dans ces conditions particulières, exceptionnelles, exclusives, absolues, il n'y a pas de milieu ; tout ou rien ; ou l'on se donne tout entier au divin consolateur ; alors tout semble beau, grand, héroïque, sublime ; le sens critique, l'esprit d'observation s'absorbent dans la méditation et la prière. Les pratiques les plus minutieuses, les visages les plus revêches, les caractères les plus anguleux, s'idéalisent et se transfigurent à l'aide de la foi qui les explique, de la piété qui les soutient, de l'es-

pérance qui les anime, du sacrifice qui les sanctifie. Sœur Brigitte est délicieuse malgré son nez crochu; le catarrhe de sœur Ursule est une perfection de plus; les médailles de sœur Cunégonde n'ont pas de revers; les amulettes de sœur Rosalie prennent les proportions d'un sacrement, et les *infiniment petits* où se perd sœur Apolline atteignent les hauteurs de l'Horeb et du Carmel. Ou bien l'on reste, à son insu et malgré tout, femme du monde, spirituelle, élégante, fine, un peu moqueuse peut-être ; on a des yeux pour voir, de l'esprit pour observer, des lèvres pour sourire, des nerfs pour être agacée par de médiocres travers, de légers ridicules ou d'inévitables ennuis. Le temps passe ; c'est sa spécialité, sans compter les autres. Peu à peu, le noir se change en gris, le gris en lilas, le lilas en rose. On rentre dans son véritable élément; on est accueilli avec une sympathie bien méritée par des artistes, des littérateurs, des journalistes, des éditeurs, des critiques, des dilettantes, des Parisiens de la Librairie Nouvelle et du boulevard, qui généralement cultivent peu Mère Angélique et Marie Alacoque. Ils vous encouragent, ils vous mettent ou vous remettent une plume à la main en vous rappelant la manière de s'en servir ; ils ne peuvent, en conscience, s'empêcher de vous dire de quel côté on est le plus sûr de rencontrer le succès; on les écoute d'une oreille; on les croit à demi ; on leur cède à moitié — et l'on écrit l'*Orpheline*. Tout ceci, je le répète, n'est que pure hypothèse; mais c'est si

tentant, hasarder un peu d'analyse à propos d'une personne qui a peut-être voulu trop analyser !

Mes souvenirs et mes hypothèses m'ont mené trop loin. Voici que l'espace me manque pour vous raconter cette intéressante *Orpheline*. J'en ai moins de regrets, parce que ce livre est de ceux qui perdraient trop à être résumés en deux pages. On y trouve moins un récit exactement suivi, d'un vigoureux tissu et d'une forte consistance, qu'une série d'ingénieux chapitres, adroitement cousus l'un à l'autre, où reparaissent de nombreux personnages, parfois sujets à des variations de sentiments, de physionomie, d'idées et de caractère. Ainsi M. des Glajoux, grotesque au premier abord avec sa tapisserie et sa dévotion puérile, finit par nous attendrir. Madame d'Athis, presque odieuse au début dans ses impitoyables rancunes contre tout ce qui lui rappelle le mariage d'amour et de garnison de sa fille, mère de l'orpheline, se relève, à l'approche du dénoûment, par un admirable élan de générosité et d'abnégation. Hélène des Glajoux, coquette, frivole, évaporée, plus que légère, mariée à un hobereau vieux, grossier, lourd, ennuyeux, laid, insupportable, se fait enlever par un homme à bonnes fortunes, qui soutient bien mal son rôle de Lovelace ; cet enlèvement homœopathique a pour effet de ramener à *la cage hyménéenne* (style Auguste Barbier), la colombe égarée. J'aurais bien des choses à dire de cet enlèvement d'Hélène, où Pâris fait une sotte figure. Je n'ai jamais

enlevé ni ravi personne ; mais il me semble que, dans mon jeune temps, tout ne se passait pas en conversations. Que madame Paul de Molènes lise ou relise *le Tête-à-Tête* ou *Trente lieues en poste*, d'Eugène Scribe ; elle mesurera la distance qui sépare une plume spirituelle, mais sans expérience, d'un art bourgeois, mais consommé. Quoi qu'il en soit, vous lirez cet agréable roman de l'*Orpheline ;* vous le lirez d'autant plus que je l'aurai moins analysé. Votre impression différera peut-être de la mienne ; du moins, nous serons d'accord pour déclarer à madame Paul de Molènes que, si son premier ouvrage n'est pas un chef-d'œuvre, elle a assez de talent, de style, de finesse, d'élégance et d'esprit pour faire d'une récidive une revanche.

VI

OCTAVE FEUILLET [1]

11 août 1878.

Il y a deux ans, si j'ai bonne mémoire, la *Revue des Deux-Mondes* annonçait sur sa couverture le *Roman d'une*

1. *Le Journal d'une femme.*

Morte, par M. Octave Feuillet; morte au monde! morte à toutes les joies humaines et féminines!... Ce *Roman* ne serait-il pas devenu le *Journal d'une femme?* Peu importe! L'essentiel, c'est de savoir si le nouveau récit du brillant conteur mérite de prendre un bon rang parmi ses ouvrages. C'est tout à fait mon avis. Pendant mon séjour à Paris, quelques bons juges, quelques femmes d'esprit, m'ont paru être d'un avis contraire. Voyons!

Talma, vous le savez, prétendait qu'en étudiant un nouveau rôle, il se hâtait de chercher les deux ou trois vers qui lui donnaient la clef de tout le reste. Il fallait, soit dit entre parenthèses, que cette clef fût bien supérieure à celles de MM. Huret et Fichet, pour s'adapter aux serrures de MM. Arnault père et fils, Jouy, Baour-Lormian, Luce de Lancival, Delrieu, Viennet, Brifaut, etc... J'ouvre le *Journal d'une femme*, et je lis à la première page : « Conscience un peu inquiète. » — C'est la phrase qui termine les notes trimestrielles de Charlotte d'Erra, lorsqu'elle était à son couvent.

Un peu plus loin, page 2, la grand'mère de Charlotte réplique à un beau diseur de prétentieux lieux communs sur la femme de devoir, sur la femme qui éloigne de sa vie le roman, la poésie et la passion : « Je ne comprends pas cette manie d'opposer toujours la passion au devoir, comme si l'un était nécessairement le contraire de l'autre... On peut mettre la passion dans le devoir, et non seulement on le peut, mais on le doit... et je vous dirai même

que c'est le secret de la vie des honnêtes femmes; car le devoir tout seul est bien sec, je vous assure! Vous dites qu'il n'est pas poétique... Il faut qu'il le devienne pour qu'on ait du plaisir à le pratiquer; et c'est précisément à poétiser le vulgaire devoir que nous servent ces dispositions romanesques contre lesquelles vous lancez l'anathème! — Si vous vous mariez jamais, essayez donc d'épouser une femme qui ne soit pas romanesque, et vous verrez ce qui arrivera! etc. »

Voilà, selon moi, tout ce *Journal;* l'exagération ou l'exaltation romanesque, appliquée sans cesse à accomplir le devoir, à l'interpréter dans le sens le plus héroïque, à en reculer les limites, à en faire le synonyme d'abnégation et de sacrifice, à n'être parfaitement en paix avec sa conscience que lorsqu'on s'est résolument immolé.... Oui, c'est bien là le programme, et Charlotte a le droit d'écrire au bas de cette seconde page de son *Journal:* « Bonsoir, romanesque et passionnée Charlotte! » J'ajoute que, si c'est un paradoxe, il était assez séduisant pour tenter le plus fin, le plus délicat, le plus ingénieux, le plus exquis, le plus *féminin* de nos romanciers contemporains. Qu'est-ce, en effet, que le roman ramené à ses véritables origines? C'est l'*au delà*, l'*au-dessus* de ce qui semble suffisamment bon aux âmes ordinaires; c'est la dévotion de l'honnête, du devoir et de la vertu. Un dévot — j'entends un Montalembert, un Dupanloup, un Ozanam, un Ravignan, un Auguste Nicolas ou un Lacordaire — est

celui qui aurait pu faire son salut en obéissant exactement, sagement, froidement, aux préceptes de l'Église, en établissant ùn compte courant avec le bon Dieu : « Je dois tant, je paie tant, je suis quitte. » Mais que sont ces variantes du strict nécessaire, *du devoir tout seul et bien sec*, pour les âmes prédestinées? Ce qu'il leur faut, c'est ce superflu sublime, pain quotidien de leur appétit céleste; c'est le luxe des privations, la profusion des sacrifices, le raffinement des souffrances volontaires, la prodigalité des prières et des bonnes œuvres. Ce qu'elles veulent, c'est dompter perpétuellement en elles-mêmes tout ce qui, sans être défendu par aucune loi divine ou humaine, les rapprocherait de notre faiblesse, de notre misère et de notre fange, les éloignerait de leur tâche surnaturelle. Qui sait? si les privilégiés, les élus dont je parle avaient cru devoir s'en tenir à la *Lettre*, cette *Lettre* leur aurait paru glaciale, morne, fastidieuse, maussade, en désaccord avec leur besoin de dévouement, avec l'énergique effort dont ils se sentaient capables au service du bien. Ils seraient restés tièdes, indifférents peut-être, et, pour les rendre presque hostiles, il eût suffi que l'esprit malin, toujours avide de pareilles proies, leur eût offert l'occasion de déployer en sens contraire leurs facultés exceptionnelles. Comme l'aigle, ils ne se trouvent à l'aise, ils ne sont sûrs de l'essor de leurs ailes et de la fixité de leur regard que dans les espaces presque invisibles, à des hauteurs que nos yeux ne peuvent atteindre, à

travers les régions voisines des sommets inaccessibles et des neiges éternelles. On a dit que la sainteté était la forme la plus parfaite de l'héroïsme. Je dirai volontiers que la dévotion, — la bonne, la belle, la grande, — est un roman quasi-divin dont les saints sont les héros.

On ne se refait pas, et c'est bien fâcheux pour bon nombre de gens de notre connaissance; on naît romanesque comme on naît vicieux, poète, *rôtisseur*, imbécile, avare, joueur, poltron ou méchant. Les natures romanesques ont leur fatalité comme les autres; il n'est en leur pouvoir ni de se repétrir, ni de se supprimer, ni de se dissimuler, ni de se contredire. Il faut qu'elles agissent dans le sens de leur destinée. Seulement, suivant qu'elles sont plus pures ou plus faibles, plus nobles ou plus perverses, plus fermes ou plus légères, elles se placent aux deux extrémités du monde moral. Les voici en présence des mesquines réalités de la vie, ayant à se plaindre d'un mari prosaïque, d'un intérieur bourgeois, d'un entourage ennuyeux ou désagréable, d'un cadre peu digne d'elles, d'un pénible contraste entre leurs aspirations et leurs chaînes. Eh bien, les unes verront dans cet ensemble un texte de récriminations et de révoltes, un motif pour briser ce qui les froisse, une excuse pour leurs désordres, un confident ou un complice pour leur orgueil, et, le jour où elles se seront déclassées, elles croiront rentrer dans leur élément véritable. A celles-là le roman apparaîtra sous sa forme la plus déréglée, la plus hautaine,

la plus contraire au vrai sentiment du devoir, et, tôt ou tard, il se vengera en faisant de ses héroïnes ses victimes. Les autres, — et nous voici bien près de Charlotte d'Erra, — chercheront et trouveront dans la petitesse de ces détails, dans la pesanteur de ces ennuis, dans leur lutte continuelle contre leur secrète faiblesse, dans leur recours au Consolateur et à l'appui des grandes âmes, de quoi poétiser le mariage, idéaliser le mari, assaisonner l'ennui, *spiritualiser* les commérages de petite ville, élever ou élargir les horizons les plus bas ou les plus étroits, savourer dans cette métamorphose les joies austères du sacrifice, et finalement rendre facile cette tâche et léger ce fardeau que leurs sœurs, *les révoltées*, ont déclarés dès le premier jour hors de toute proportion avec leurs forces, leur dédain, leur grandeur ou leur vanité.

Maintenant, risquons un peu d'analyse. Charlotte d'Erra « *conscience inquiète*, » admirablement douée, et, de son propre aveu, merveilleusement belle, est appelée au château de Louvercy par son amie la plus intime, Cécile de Stèle. Tout le roman ou tout le drame va se passer entre ces deux jeunes filles si différentes l'une de l'autre. Il s'agit, pour Cécile, de consulter son amie Charlotte sur un point très essentiel; deux prétendants à sa main, deux cousins, Henri et René de Valnesse, sont au château, et Cécile ne se décidera que d'après les conseils d'une amie dont elle a au moins le bon goût de regarder

le jugement comme très supérieur au sien. Tout d'abord, ces deux jeunes soupirants, à peu près égaux en agréments et en mérites, rappellent le *fortemque Gyan fortemque Cloanthum*, de Virgile. Pas n'est besoin d'être sorcier pour deviner qu'ils seront vite réduits à l'état de comparses, et l'on comprend d'ailleurs que Cécile ne consulterait pas Charlotte, si elle n'était pas absolument indifférente. Le véritable héros n'est pas loin, et il va rejeter dans l'ombre les deux aimables Valnesse.

C'est M. d'Eblis, officier de la plus haute distinction, qui s'est couvert de gloire pendant cette cruelle guerre de 1870, si douloureuse pour l'histoire, si funeste pour la France, et si intarissable pour le roman. Le commandant d'Eblis a toutes les qualités du genre, mais d'un genre sérieux, viril, sévère, sans concession aux mièvreries et aux chimères de la galanterie mondaine; aussi remarquable par l'énergie de son caractère que par l'expression de sa mâle figure, tel en un mot, que notre *romanesque et passionnée* Charlotte ne peut rêver de type plus complet pour le bonheur de toute sa vie. C'est bien ainsi que tous les deux paraissent d'abord l'entendre; mais je ne vous ai pas dit qu'il y a au château de Louvercy un malheureux, un mutilé de cette même guerre, estropié, manchot, défiguré, et poussé par ces effroyables disgrâces à un excès d'amertume et de colère. C'est Roger de Louvercy, le propre fils de la douairière, le maître de la maison, réduit par

ses infirmités et sa misanthropie à s'isoler de ses convives, de ses parents et de ses hôtes.

Charlotte est une fée, une charmeuse, une enchanteresse, et, ce qui vaut mieux, elle a les spécialités de bienfaitrice et de sœur de charité. Son influence agit puissamment sur cette âme aussi profondément blessée que ce corps. Elle chante, et de douces larmes mouillent les yeux de Roger. Elle consent à se promener avec lui, et elle finit par obtenir que cette promenade se termine à l'église du village où le jeune rebelle refusait d'entrer depuis son malheur. Bref, d'un désespéré elle fait un résigné; elle change le blasphème en prière et le juron en accent de tendresse. Malheureusement, cette conversion, cette guérison morale, cette tendresse soudaine, ne s'arrêtent pas en si beau chemin ; Roger devient passionnément amoureux de Charlotte, tandis que l'élégante, séduisante, frivole et légère Cécile est ou se croit éperdument éprise de M. d'Eblis. Ce qui en advient, vous le devinez : grâce à la loi des contrastes, — qui me semble pourtant ici un peu exagérée, — grâce surtout à des incidents très ingénieusement ajustés par l'habile conteur, M. d'Eblis peut s'attribuer un moment un tendre penchant ou un vif attrait pour cette charmante Cécile. Il est d'ailleurs, lui aussi, de ceux qui se sacrifient au bonheur des autres : il a sauvé la vie de Roger de Louvercy à la bataille de Coulmiers; il est son meilleur, son unique ami. Il ne s'est pas laissé décourager par ses

emportements et ses rudesses, et à présent, s'il le faut, il complétera son œuvre de sauvetage en mariant l'homme qu'il aime le plus à la femme dont il n'est pas sûr d'être aimé.

Charlotte, le cœur déchiré, mais toujours maîtresse de ses secrets d'abnégation et d'héroïsme, Charlotte, trompée par une confidence bizarre qui lui fait croire à l'amour du commandant d'Eblis pour Cécile, se déclare résolue à épouser Roger de Louvercy. Les deux mariages, — j'allais dire les deux sacrifices, — s'accomplissent en même temps : le lecteur n'est pas un moment inquiet sur les suites, en ce qui touche à l'union, si étrange pourtant, de Roger et de Charlotte. Elle s'attache à lui *pour sa misère et son infirmité.* La naissance d'une fille met un peu de bonheur dans sa tristesse, et achève de réconcilier son mari avec le bon Dieu. Ils passent ainsi quelques années paisibles, attendries, presque souriantes, comparables à un rayon de soleil entre deux ondées, et celui qui se croyait à jamais déshérité de tout amour et de toute joie ne cesse de bénir la consolatrice qui l'a si doucement détrompé. Mais Cécile? Mais le ménage de Cécile et de M. d'Eblis? Ici nous nous rapprochons des zones torrides; il y a un orage dans l'air. Déjà, nous avons vu poindre un certain prince de Viviane dont les allures ne sont nullement rassurantes. Il est, lui aussi, à sa manière, un héros de roman; d'un roman frelaté, véreux, capiteux, taré, échevelé, graveleux, à tous crins, à outrance,

saupoudré de poivre de Cayenne, partagé entre les fumées du vin, les émotions du jeu et les ivresses de ces passions qui donnent un constant démenti aux belles théories de la bonne dame d'Erra, et dont je dirais plus de mal si les présidents de cour d'assises ne se chargeaient excellemment de ce soin.

Le prince — Tartarin dirait le *prëince*, — commence par faire fausse route; c'est à Charlotte qu'il adresse ses hommages, sous prétexte qu'il est ou qu'il a été très lié avec son mari. « — Mais, en pareil cas, écrit Charlotte sous la dictée d'Octave Feuillet, j'opposais cette réserve tranquille par laquelle il est toujours facile à une femme de faire entendre aux gens qu'elle n'est pas du jeu. » — Or, Viviane est trop joueur pour ne pas comprendre à demi-mot. Il change ses batteries. Le Lovelace interlope devient pécheur repentant. Comme il ne faut pas qu'il soit dit qu'on puisse échapper aux chastes séductions de la belle et bonne fée, le prince, pour *l'amour d'elle*, se corrige peu à peu de tous ses vices; il renonce au vin, au jeu, aux actrices, aux bocages hantés par les dryades et les nymphes de la haute *bicherie*. Plus tard, quand le pauvre Roger de Louvercy, qu'un bonheur relatif n'a pu rendre à la santé et à la vie, achève de mourir en bénissant Charlotte, quand elle est veuve et libre, Viviane fait mieux encore; il lui demande sa main. Elle refuse, et c'est alors que se révèle tout ce que la conversion du prince a d'éphémère et de fragile; c'est

alors qu'on peut lui appliquer les vers d'Alfred de Musset :

... Le cœur de l'homme est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure ;
Car l'abîme est immense et la tache est au fond !

Le dénouement approche. Nice, la sirène de notre littoral, Nice où de brillantes surfaces mondaines déguisent les scandales ou les mystères de toutes les galanteries internationales, a servi de théâtre aux épisodes que je viens de résumer et qui ne laissent pas un seul moment l'intérêt languir. Avant et après son veuvage, Charlotte a eu avec M. d'Eblis — (hélas! il n'est pas libre, lui!) — des conversations très émouvantes, admirablement menées, d'où il ressort qu'ils se sont, dès le début, uniquement et profondément aimés, qu'une double méprise ou plutôt un double sacrifice les a séparés, que le mal est fait, et qu'il est irréparable. Ce mal, d'Eblis n'en mesure pas toute l'étendue. Sûr de ne jamais s'entendre avec l'être frivole et charmant dont il a fait la compagne de toute sa vie, ne pouvant ni promettre, ni goûter, ni espérer le bonheur, indifférent à la beauté, à la grâce, aux succès, aux coquetteries, aux imprudences de Cécile, il la désole de sa froideur, il l'irrite de ses dédains, il la blesse dans toutes ses susceptibilités de jolie femme; il paralyse ses velléités de tendresse ou de confiance con-

jugale; il la laisse aller seule dans le monde *où l'on s'amuse*, dans ce Montreuil des pêches à quinze sous, où abondent les conseils dangereux et les mauvaises connaissances. Un soir, une nuit d'hiver — ici le roman est vraiment d'une grande et pathétique beauté — Charlotte, ramenée au château de Louvercy par une maladie de sa belle-mère et par les fêtes de Noël, entend tout à coup le bruit sourd d'une voiture roulant sur un épais tapis de neige. C'est la malheureuse Cécile. En quelques heures, au sortir d'un bal, prise de vertige, à demi folle déjà, séduite, fascinée, étourdie, grisée par le prince de Viviane, elle s'est perdue... oh! bien perdue, car son mari arrive le lendemain; elle est incapable de mentir; elle ne survivra pas à sa honte. Cette scène de désordre et de désespoir est saisissante; ce qui suit nous semble d'un ordre supérieur encore. Octave Feuillet a le génie de ces nuits tragiques, de ces heures mystérieuses et funèbres où une *traviata*, une victime de la passion expie par le délire et le suicide l'égarement d'un moment, le malheur sans issue, le mal sans remède.

Je ne veux pas vous gâter l'évasion nocturne et la mort de Cécile d'Eblis. Le riche répertoire de l'auteur compte peu de pages plus pathétiques et plus puissantes. Cependant, voilà M. d'Eblis libre comme Charlotte. Leur amour mutuel n'a plus rien à s'apprendre, sinon à être heureux. Mais ce bonheur romprait l'austère harmonie du récit, en affaiblirait l'originalité, ferait descendre Charlotte

à un bon et honnête *ordinaire* de vertu, compromettrait son beau programme de passion, de roman, d'exaltation dans le devoir. Elle a deux lettres de Cécile; la première, écrite avant la faute, où l'infortunée se plaint du vide de son existence, de l'indifférence de son mari, et se déclare disposée aux résolutions les plus extrêmes ; la seconde, datée de quelques minutes à peine avant la fuite de Cécile à travers le parc changé par la neige en un immense linceul, jusqu'au cimetière de campagne qui lui rappelle un pressentiment et un souvenir. Charlotte ne lit à d'Eblis que la première; car, ce qu'elle veut avant tout, c'est maintenir intacts dans cette grande âme le sentiment de son propre honneur et la mémoire de sa femme ; c'est aussi conjurer une chance ou plutôt une certitude effrayante, qui lui montre d'Eblis recherchant le complice de la morte, jusqu'à ce qu'il l'ait découvert, rencontré, provoqué et tué. Trompé par ce pieux mensonge, d'Eblis s'accuse d'être pour beaucoup dans l'acte de désespoir de Cécile, et dès lors il se condamne à un veuvage éternel. Il part pour la Russie; peut-être ne reviendra-t-il jamais!... Ah! la lutte est terrible! Charlotte dans sa veillée suprême, se pose à elle-même des questions que bien des lecteurs et des lectrices seront tentés de résoudre d'une façon plus humaine. Mais enfin le fanatisme du devoir romanesque et passionné triomphe une dernière fois. Le sacrifice est complet; tous les détails de ce dénoûment sont arrangés, inventés, ciselés avec un art infini.

Sans doute, un moraliste de la trempe de la Rochefoucauld, un critique de l'école de Sainte-Beuve, un comique du genre *Gil-Blas*, un homme d'esprit de la famille des Saint-Evremond, des Hamilton, des Fontenelle, des Doudan, des Alexis de Saint-Priest, vous dirait que les choses ne se passent pas ainsi dans la vie réelle. Tant pis pour les choses, pour la vie et pour la réalité! Je réponds hardiment : Le devoir, pour la femme, est ce que l'honneur est pour l'homme. Il y a vingt ans, presque jour pour jour, Octave Feuillet, dans le plus populaire de ses récits, — le *Roman d'un jeune homme pauvre,* — décrivait, sous les traits de Maxime de Champcey d'Hauterive, le culte, l'idolâtrie, le fanatisme, l'héroïsme, le roman de l'honneur. Dans le *Journal d'une femme*, il vient de décrire le culte, le fanatisme, l'héroïsme, le roman, la passion, la religion du devoir. Un casuiste, je le sais, ou simplement un catholique, répliquerait : « Rayez *devoir;* laissez-nous la religion toute seule; elle nous suffit, et nous n'en demandons pas davantage! » — Il aurait bien raison. Un mondain ou un sceptique, je le crois, murmurerait : « Pourquoi repousser le bonheur quand il s'offre à nous? Pourquoi créer un idéal désespérant pour notre faiblesse? Pourquoi placer le devoir si haut, que si peu de mains puissent l'atteindre! » Il n'aurait pas tort, soit! mais alors, il n'y aurait plus de roman. En vérité, ce serait dommage, quand c'est Octave Feuillet qui tient la plume!

VII

M. FERDINAND FABRE [1]

18 août 1878.

Le Roman d'un peintre! Ce peintre n'est pas un personnage imaginaire; il existe, et je n'en connais pas qui puisse mieux nous consoler de la mort de Henri Regnault. Tout récemment, lorsque, rendant compte de ce malheureux Salon de 1878 dévoré par son énorme voisine du Champ-de-Mars, j'exprimais le regret de n'avoir pas à parler d'un nouvel ouvrage de Jean-Paul Laurens, je ne me doutais pas que le roman ou plutôt l'âpre réalité de son enfance, de sa jeunesse, de ses débuts et de sa vie, allait être raconté par un ami, par un écrivain spécialement prédestiné et préparé à cette tâche. Je lis à la première page du *Roman d'un peintre* : « Le peintre *robuste* de la *Piscine de Bethsaïda.* » — Robuste! c'est bien le mot, et ce mot peut également s'appliquer à M. Ferdinand Fabre, au robuste auteur de l'*abbé Tigrane* et de *Barnabé.* Il est facile de découvrir d'autres analogies, de secrètes affinités entre le talent de l'artiste

1. *Le Roman d'un peintre.*

et celui du romancier. Un caractère général de force, mêlé de quelque rudesse, n'est pas le seul trait de ressemblance. Tous deux sont attirés par un mystérieux penchant vers les gens et les choses d'église, les figures sacerdotales, les sujets religieux, les détails du culte extérieur, les effets de pourpre romaine ou de soutane ; attrait d'autant plus remarquable qu'il n'exclut, semble-t-il, chez le peintre comme chez l'écrivain, ni les préjugés, ni les rancunes, ni les fins de non-recevoir, hostiles à la Papauté, aux dates mémorables de la puissance pontificale, aux souvenirs des siècles de foi et au cléricalisme.

Nous y reviendrons peut-être tout à l'heure; car, comment me taire, comment retenir un cri de surprise ou de détresse, s'il m'est prouvé que de si puissantes facultés pittoresques et littéraires, une si énergique vocation d'artiste, de paysagiste ou de conteur, puissent s'allier à des idées si fausses et si étroites; que des tableaux de premier ordre, tels que la *Mort du duc d'Enghien*, le *Pape Formose* et l'*Interdit*, soient dus aux patriotiques ressentiments de Jean-Paul Laurens contre l'Empire et contre l'Eglise ? « D'après Laurens, nous dit M. Ferdinand Fabre qui ne paraît pas le désapprouver, le crime DE la France égorgée sur les champs de bataille (?) avait eu deux auteurs : l'Empire, — (et le 4 Septembre, mes chers maîtres ?) qui venait de déclarer la guerre sans avoir rien fait pour la préparer; l'Eglise, qui, nous ayant brouillés avec l'Italie, l'avait empêchée de *voler* à notre secours. » —

M. Ferdinand Fabre est un romancier éminent et Jean-Paul Laurens un peintre plus éminent encore. Eh bien, que l'un me raconte une histoire conjecturale et fantastique, où Napoléon III — de 1859 à 1870 — fera plus qu'il n'a fait pour l'unité italienne et contre le pouvoir temporel, pour Victor-Emmanuel et contre Pie IX ; que l'autre prenne un bout de papier, et, sérieusement, sans caricature, crayonne une Italie *volant* au secours de la France ; je me tiendrai pour battu. Pour le moment, je ne voulais que remercier et féliciter l'auteur du *Roman d'un peintre* d'avoir écrit une œuvre forte, vivante, savoureuse, d'un bon exemple malgré mes chicanes, et préférable, selon moi, à un roman ordinaire. Il serait à désirer que tous nos artistes *arrivés* eussent auprès d'eux, non pas un panégyriste, — (celui-là, ils le portent en eux-mêmes), mais un biographe, qui nous renseignerait sur les difficultés, les obstacles, les privations, les déboires, les misères de leur apprentissage et de leurs débuts. Peut-être, si cette curieuse étude se généralisait et prenait faveur auprès du public, servirait-elle de correctif et de contrepoids aux doléances superbes, aux venimeuses rancunes, aux récriminations emphatiques qui forment parmi nous le chœur des surnuméraires, des *refusés* et des *fruits-secs*. La société y gagnerait ; car c'est dans ce groupe ou plutôt dans cette foule que se recrutent ses agresseurs, ses démolisseurs et ses ennemis. Il faut que nos seigneurs et maîtres s'y résignent. L'opi-

nion républicaine, aujourd'hui achalandée par le succès et légitimée par l'omnipotence du nombre, n'a été, à l'origine, ni une conviction, ni une croyance, ni une idée, ni un sentiment, ni un principe, ni un parti, mais une passion — que dis-je? le résumé, l'abrégé de toutes les passions mauvaises, — envie, haine, cupidité, jalousie, ambition, convoitise, nostalgie de pouvoir, de pensions, de places, d'argent et de jouissances, — qui fermentaient sans cesse dans des cerveaux irrités de leur impuissance, de leurs défaites, de leur obscurité, de leur indigence, de leur vide et de leur néant.

Combien n'en avons-nous pas rencontré, de ces orgueilleux *avortés*, de ces débutants à perpétuité, qui, n'ayant rien fait pour réussir, s'étonnaient de ne pas avoir réussi, s'en prenaient de leurs échecs à tout et à tous excepté à eux-mêmes, et montraient le poing, non seulement au bon Dieu (ceci va sans dire), mais aux renommées les plus légitimes, aux noms les plus illustres, à la célébrité et à la fortune acquises par toute une vie d'efforts et de travail! A ces représentants de l'alliance de toutes les prétentions et de toutes les paresses nous recommandons la lecture du *Roman d'un peintre*, de la monographie de Jean-Paul Laurens. Ils y verront, eux, les types de la fausse vocation, les miracles que peut opérer une vocation véritable. Par quelles épreuves ce pauvre petit paysan du Lauraguais n'a-t-il pas passé pour arriver à la grande médaille, au grand art et à la gloire! Mais aussi,

soyons justes. Dans cette œuvre originale, les rôles s'échangent ou se confondent; l'écrivain devient *peintre* à son tour; le portraitiste et le portrait se lient si étroitement l'un à l'autre qu'il serait impossible de les séparer. Avec quelle puissance d'assimilation M. Ferdinand Fabre a retracé ces premières scènes, l'arrivée du barbouilleur italien, Antonio Buccaferrata, associant aux aventures de sa peinture ambulante le jeune Jean-Paul, mais ne lui apprenant rien, par la bonne raison qu'il ne sait presque rien lui-même ; la vigoureuse et rude silhouette du Toulousain Denis, professeur à *l'Ecole des Arts;* l'épisode terrible de l'auberge du *Coq-d'Or,* dont nos peintres nomades se font ouvrir la porte au moment où Hortette, la maîtresse du logis, vient de rendre l'âme: la veillée funèbre où alternent, dans un pêle-mêle shakspearien, le bouffon et le tragique, où les gros baisers d'une servante contrastent avec la pâle clarté des cierges et la rigidité du cadavre; nuit inoubliable qui ne fut certainement pas étrangère aux inspirations sombres et lugubres de l'auteur du *Pape Formose* et de *Saint-François Borgia!* Comme Ferdinand Fabre est bien entré *dans la peau du bonhomme !* N'est-il pas, d'ailleurs, dans son élément? Quand il nous peint ce vieux Denis, déchu de ses illusions, tombé de l'atelier de M. Ingres dans le cadre étroit et la chétive notoriété d'un professeur de province, dévorant un plat d'escargots chez son ami Benoit, oncle de Jean-Paul, on croit voir Barnabé,

le formidable ermite, croquant à belles dents des couvées de chardonnerets et de mésanges. Plus loin, les épisodes bizarres, sinistres, poignants, grotesques, hideux, groupés autour du grabat de l'*Hortette*, cette mort toujours présente au milieu des impressions de la nature et de la vie, énergiquement traduites par l'Italien Antonio, s'accordent admirablement avec le héros du récit, sa manière et ses ouvrages. Assurément, les grandes scènes historiques et religieuses où s'est développé le talent de Jean-Paul Laurens ressemblent bien peu à cette auberge de rouliers, à cette chambre funéraire, à cette basse-cour peuplée de toutes sortes de volailles, à cette femme d'hôtelier de village, à ces physionomies d'artistes en plein vent. Pourtant, regardez-y de près. Si ce n'est pas la même toile, c'est la même palette; la plume et le pinceau sont proches parents, et, le jour où un ami commun présenta Ferdinand Fabre à Jean-Paul — janvier 1866 — ils auraient pu se reconnaître et se dire : « Nos parts seront peut-être inégales; mais nous sommes de la même famille. »

C'est surtout dans les premières parties que réside l'originalité du *Roman d'un peintre* et que la *personnalité* de l'écrivain s'accuse hardiment, crûment, dans toute son intensité. Nous y remarquons trois figures accessoires, prises sur le fait, peintes dans le vif, d'un ton très juste et très vrai. Antonio Buccaferrata, le premier patron de Jean-Paul Laurens, c'est bien le peintre ou décorateur

italien, que nous connaissons tous, que les curés connaissent encore mieux, qui va de village en village brosser des tableaux d'église, couvrir de peintures approximatives les sanctuaires, les voûtes et les chapelles. Il a fait un peu de tout, et rien de bon. Il a été modèle avant de modeler *par à peu près* des têtes et des torses. L'Italie, qui ne produit plus de grands peintres, en garde encore la tradition, le semblant, la pantomime, le langage, la sonorité et le trompe-l'œil. Antonio a tout de l'artiste, la faconde, le geste, l'allure, le masque, le costume, la verve inégale et fougueuse, excepté l'art. Il raisonne, il déclame peinture; il entrevoit vaguement le beau; il en possède, par lueurs ou par éclairs, l'intuition, la sensation, le regret; il sait presque comment il faudrait faire un chef-d'œuvre; mais il sait aussi qu'il n'est et ne sera jamais qu'un *gâcheur*; vivant au jour le jour, obéissant à sa nature italienne, légère, sensuelle, toute en surfaces, toute d'instincts, de velléités et de hâbleries, il oublie dans un mouvement perpétuel et dans de grossiers plaisirs ses aspirations et ses déceptions artistiques.

Denis est le *fruit sec* d'un autre genre; le *fruit sec* français, plus sérieux, plus sobre, plus sincère et plus fort; il a bien plus d'acquis et de fond qu'Antonio. Seulement, il ressemble à ces chanteurs à qui il manque une ou deux notes pour gagner cent mille francs par an. Nous avons tous rencontré un de ses pareils à Avignon ou à Nîmes, à Angoulême ou à Montauban. Peut-être n'a-

t-il échoué que faute de savoir-faire, de souplesse, de concessions aux exigences mondaines, de traité d'alliance avec les coteries et les salons. Bref, il n'a pas réussi à Paris ; il s'est rabattu sur sa province; il n'est plus que le professeur Denis, et nous le voyons, à la suite de cette quasi-déchéance, bourru, irritable, violent, débraillé, misanthrope, nerveux, ombrageux, bavard, essayant parfois de donner le change à son entourage, puis retombant en pleine réalité et traduisant en dures vérités contre lui-même les compliments et les hommages qui cherchent à cicatriser sa secrète blessure. Villemsens, autre professeur toulousain, nous offre à la fois le pendant et la contre-partie de son collègue. Il a passé par les mêmes études, les mêmes espérances et les mêmes mécomptes. Néanmoins, il s'est résigné, et il a le bon esprit de tirer de sa situation amoindrie tout le parti possible. Il est poli, correct, homme du monde, soigneux de sa tenue et de sa personne. Pour se rendre la résignation plus facile, il s'est créé un intérieur; se dérobant à l'*acedia* du célibat, il a épousé une Parisienne bonne, spirituelle et charmante ; il a deux aimables enfants, Albert et Madeleine. N'importe! il est probable que le diable n'y perd rien, et l'on ne peut que souscrire à ces éloquentes paroles de M. Ferdinand Fabre : — « Qui peut dire ce qui se passe dans l'âme profonde des artistes, ces éternels affamés du beau insaisissable qui ne rassasie pas, ces buveurs acharnés de chimères divines qui ne désaltèrent pas?

Sait-on si ces deux hommes, échoués dans une école de beaux-arts en province, et qui, à l'époque radieuse de leur jeunesse, s'étaient brûlé les pieds au pavé de Paris, ivres d'espoir, n'avaient pas à leur heure essayé comme le génie de déployer ses ailes et de voler ? Ayant trop présumé de leurs forces, ils étaient tombés du haut de leur ambition immense, et l'effarement actuel de leur regard attestait sans nul doute qu'ils n'en étaient pas consolés, qu'ils ne s'en consoleraient jamais... »

Mais voici qui vaut mieux, même que l'art, le génie et la gloire. Le ROMAN d'un peintre, dans la bonne vieille acception du mot, a sa page — et ce n'est pas la moins exquise, — dans cette histoire de douloureuses épreuves, de pénibles efforts, de luttes poignantes, de secrètes amertumes, de désespérances et de joies chèrement achetées : son échelon sur cette échelle qui monte de l'humble chaumière de Fourquevaux au Salon carré et au palais de l'Institut. Madame Villemsens a eu pour le pauvre Laurens des prévenances et des délicatesses maternelles; elle se meurt, elle l'appelle à son chevet; il la soigne jusqu'à la dernière heure avec l'affection dévouée d'un fils, et, l'année suivante (1869), « il goûte la joie immense d'associer à sa vie celle que depuis longtemps son cœur avait choisie, » — « l'enfant qui avait vu ses souffrances, ses luttes des mauvais jours, qui, peut-être, les avait plus d'une fois soulagées d'un sourire, » — mademoiselle Madeleine Villemsens, celle que la mort venait de faire orphe-

line au moment où Jean-Paul, fils de ses œuvres, cessait d'être orphelin. — N'est-ce pas charmant, cette touffe de lilas égayant ces corbeilles de scabieuses, ce doux rayon d'avril perçant les nuages d'une austère et inquiète destinée, ce sourire de jeune fille illuminant ces toiles tragiques que la douleur et la mort ont marquées de leur empreinte, ces voiles blancs de fiancée contrastant avec les haillons de ces lépreux ou de ces démoniaques, avec les robes rouges ou brunes de ces cardinaux et de ces moines ; cette main mignonne se posant dans cette rude et vaillante main qui a peint ou qui va peindre la *Mort de Tibère*, la *Piscine*, le *Pape Formose*, l'*État-major autrichien devant le corps de Marceau ?* Jusque dans cette simple et touchante histoire, la couleur locale persiste ; la physionomie du peintre reparaît sous les traits de l'*amoureux;* on dirait que le sentiment se fait pittoresque pour être plus persuasif. » — Un certain type de vierge au profil allongé, aux grands yeux très purs et très doux, type caressé sur la toile, sur la faïence, sur le papier avec une complaisance accusatrice, m'en avaient dit long sur le cœur de l'artiste... Une chose me révéla la profondeur de la passion qui avait fait brèche au cœur de Laurens ; ce fut un grand dessin, intitulé : le *Portrait ovale...* »

Ce titre est celui d'une nouvelle qui termine le second volume des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poë. — « En ce très court récit, Poë montre *l'Art* en lutte avec

la Vie; un peintre s'acharne à faire vivre sur la toile les traits de la femme qu'il aime. Exalté par son idée, il prend à l'accomplissement de sa tâche « un plaisir vif et *brûlant ;* » mais le modèle qui, durant de longues semaines, s'est assis avec douceur dans la sombre et haute chambre d'une tour isolée, voit sa santé se dessécher peu à peu et ses esprits s'affaiblir. » — Lui, dans un ensorcellement effroyable, ne remarque rien ; il travaille. « — En vérité, c'est la vie même ! s'écrie-t-il d'une voix éclatante, la dernière touche posée. » — Il se retourne pour regarder son idole. Elle était morte. — Dans le dessin de Laurens, deux figures émergent du milieu d'un arrangement fantastique... » En bas, parmi les ombres vaporeuses, des ombres de rêve, la figure fiévreuse, enflammée, *tout yeux*, de l'auteur ; en haut, dans le cadre ovale décrit par le romancier, en pleine lumière idéale, la figure adorable de la bien-aimée. »

Cette espèce de déclaration, de révélation muette, n'est-elle pas caractéristique ? Étant donnés le tempérament artistique de Jean-Paul Laurens, les tendances de sa peinture, son penchant à réveiller des images funèbres, à fouiller les nécropoles et les ossuaires de l'histoire, à entremêler les contrastes chers à Shakespeare, les voisinages de la vie, de la mort et du néant, quoi de plus *ressemblant*, quelle analogie plus profonde, plus vraie, plus humaine, que cette façon de choisir pour interprète le plus étrange, le plus fantastique, le plus halluciné des

conteurs, l'intermédiaire de l'idée fixe et du rêve, le poursuivant de l'inconnu, le commensal des revenants et des fantômes, le chercheur d'or dans la poussière des tombeaux, le porteur de lanternes sourdes à travers l'ombre des cimetières? Laurens emprunte à Edgar Poë ce modèle qui meurt au moment où l'artiste qui l'aime l'a fait vivre sur la toile; mais, plus heureux que le héros du *Portrait ovale*, le peintre français arrête au passage cet ange de la mort dont les ailes ont effleuré son front pâle, et il en fait l'ange gardien de son amour et de son foyer.

Pourquoi faut-il que ces fraîches et douces visions de tendresse et de fiançailles, ces pathétiques tableaux, ces causeries d'art, cette large étude, si réelle, si vivante, si attachante et si forte, pourquoi faut-il que le *Roman d'un peintre* soit çà et là gâté pour moi par cette note haineuse, hostile à l'Eglise, dont j'ai parlé plus haut, et où je trouve un sujet de tristesse plutôt que de colère? Si j'avais devant moi les insulteurs ordinaires — oh! bien ordinaires! — de la Religion et de la Papauté, les mangeurs de prêtres, mi-partie de commis voyageurs et de rédacteurs du vieux *Siècle*, je m'épargnerais l'inutile soin de protester contre l'éternel mot d'ordre des prétendus fils de Voltaire. Mais voici deux belles et vigoureuses intelligences; voici un peintre illustre qui a dû à la Bible, à l'Évangile, à l'histoire ecclésiastique, à la vie des Saints, quelques-unes de ses inspirations les meilleures. Quel est donc le mauvais génie qui met sous cette plume et

sur ces lèvres des phrases telles que celles-ci : « *Le Pape Formose et Étienne*, c'était l'Eglise étalée au grand jour avec ses atroces passions intestines, ses vengeances monstrueuses, ses luttes à huis-clos où l'homme, quand il ne monte pas aux idéales puretés, aux divines douceurs de l'ange, descend à toutes les hontes, à tous les abaissements, à toutes les cruautés de la bête. » — « Que de tableaux il entrevit à la lueur de ces coups de foudre, dont la Papauté ne fut jamais avare pour protéger les intérêts du ciel qu'à toutes les époques elle se plut à confondre avec les intérêts misérables de sa puissance et de son orgueil! Dans ce combat furieux des Souverains Pontifes, les bras toujours levés pour pétrir le monde à leur guise et lui imposer leur empreinte, un sujet parut attachant entre tous à Jean-Paul Laurens : *l'Excommunication.* »

Nous ferons d'abord observer à M. Ferdinand Fabre qu'il diminue son héros, son client, son peintre, son ami, en nous le montrant moins spontané, moins *personnel,* moins original, moins vrai, en remplaçant sa boîte à couleurs par une poche de fiel, en lui attribuant des arrière-pensées, des calculs de rancune, de représailles ou de vengeance contre telle ou telle puissance sacerdotale ou séculière, au lieu de l'abandonner à ses libres instincts, à sa vocation généreuse, à sa volonté persistante, à l'infatigable essor d'une imagination éprise de grandeur et de beauté. Le petit paysan de Fourquevaux, le petit vagabond prédestiné, le naïf *souffre-douleurs*

d'Antonio et de ses camarades, le laborieux élève du professeur Denis et du professeur Villemsens, le fiancé de Madeleine Villemsens, l'enfant terrifié par la nuit funèbre du *Coq-d'Or* et le cadavre rigide de l'Hortette, le peintre inspiré de *Saint Bruno refusant les offrandes du comte de Calabre* et de l'*État-major autrichien devant le corps de Marceau,* voilà le Jean-Paul Laurens que j'admire et que j'aime, et non pas le philosophe, le penseur, le disciple de Dulaure, le raisonneur à prétentions de justicier historique, cherchant dans les archives pontificales de quoi venger ses patriotiques douleurs de 1871 et assouvir ses ressentiments contre Mentana. L'artiste, au contraire, et son biographe étaient dignes de comprendre ce qu'il y a de grand, d'émouvant, parfois de sublime, de rassurant pour l'humanité, et finalement de civilisateur et de *libéral,* dans cette puissance spirituelle, qui, sans armes, sans soldats, personnifiée presque toujours dans un vieillard débile, par la seule autorité d'un dogme et d'une foi, dompte, régente ou humilie les Royautés de ce monde, gouverne les peuples, domine les volontés par les consciences, protège les petits et les faibles, et prépare le triomphe de l'âme sur la matière, de l'idée sur la force. A entendre certains propos, à lire certains écrits, on croirait vraiment que la Papauté, au moyen âge, ne revendiquait ses prérogatives et son omnipotence que pour écraser les classes populaires, se faire complice de la tyrannie féodale, aggraver la pauvreté des humbles, la ser-

vitude des serfs et l'oppression des opprimés. C'est exactement le contraire. Si la démocratie moderne se piquait de logique, elle serait papale pour mieux s'assurer qu'elle n'est pas monarchique. Si les libres-penseurs étaient sincères, au lieu de s'appesantir sans cesse sur les abus de pouvoir et les rigueurs de la cour de Rome, ils se demanderaient ce que serait devenu le vieux monde depuis l'invasion des Barbares, dans le cas où l'Évangile, l'Église, le Pape et le christianisme n'auraient pas existé. Quant aux *atroces passions intestines de l'Église*, à *ses vengeances monstrueuses*, à *ses cruautés bestiales*, nous voudrions savoir si l'humanité est devenue plus *humaine*, ses passions plus clémentes, ses vengeances plus miséricordieuses, ses cruautés plus intelligentes ou plus lénitives, depuis que l'Église a cédé la place aux pouvoirs séculiers ou que son *joug* a été suppléé par d'autres despotismes ; si Henri VIII est plus tendre que Philippe II, Élisabeth plus accommodante qu'Isabelle la Catholique, Pombal plus débonnaire que Torquemada, Robespierre plus doux que l'*Éminence grise*, les massacreurs de septembre et de la Commune plus suaves que les égorgeurs de la Saint-Barthélemy. N'insistons pas. M. Ferdinand Fabre a eu tort, selon moi, de troubler par cette dissonance la parfaite harmonie de son sujet avec son talent, de son récit avec ses lecteurs, de son héros avec lui-même. J'aurais tort, à mon tour, de mêler trop de polémique à une étude d'art et de littérature. J'aime mieux redire, en finissant,

tout le bien que je pense du *Roman d'un peintre*. Rien de plus intéressant que d'apprendre si Adolphe épouse Louise, si Valentine résiste aux séductions de Gustave, ou si Mathilde est punie de ses faiblesses pour Frédéric. Pourtant un peu de changement ne déplaît pas, et j'avoue mes préférences pour un héros de roman dont les bonnes fortunes s'appellent *Saint-Bruno*, *François de Borgia* et *Marceau*.

IX

LE COLONEL PAQUERON [1]

23 juin 1878.

Tout est relatif; si j'habitais une cellule ou si j'étais resté dans ma solitude, peut-être aurais-je envie de vous parler des œuvres bruyantes, romanesques ou mondaines qui essaient d'arrêter au passage les pèlerins de l'Exposition et du Trocadero. Témoin de ce vertige, perdu dans cette multitude, assourdi par ces *tramways* et ces voitures, emporté dans l'engrenage de ces machines gigantesques, de ces prétendues fêtes de l'intelligence que j'appelle, moi, les saturnales de la cohue et les triomphes de la matière, j'éprouve un tel serrement de cœur, une telle nostalgie de calme, de recueillement

1. *Le Colonel Paqueron,* par Mgr Saivet.

et de silence, que rien ne me semble préférable à l'histoire d'une âme en communication directe avec son Dieu. L'autre jour, je contemplais des hauteurs de Passy cet incroyable fourmillement, cette foule inouïe qui semble avoir fait de la curiosité sa religion, sa politique et sa littérature et qui paraît croire que tout est sauvé, si elle voit le matin un tambour-major, à midi un shah, le soir une opérette, et si le chiffre des *tickets* prouve la prospérité publique. — « Ces milliers d'hommes, me disais-je, vivent au jour le jour, heure par heure; pas un ne songe aux intérêts sérieux de l'avenir et de la vie. Pas un ne se demande si le louis ou le billet de banque qu'il dépense n'est pas le plus ruineux des escomptes, et ne fait pas un tort énorme à sa ville natale, aux pauvres de son village, aux lendemains de son voyage, à son budget de l'hiver prochain. Pas un ne s'inquiète de savoir où il sera, où nous serons dans six mois, comment finissent les hypertrophies, quelle crise d'anémie succédera à cet accès de fièvre, ce que nous allons devenir quand Paris mourra d'indigestion et quand la province mourra de faim. »

Une fois sur cette pente, obéissant à la loi des contrastes, je me revoyais en idée dans une fraîche vallée de la Lozère, où j'avais passé, en des temps plus heureux, de bien douces heures. Un château à mi-côte, séparé du hameau voisin par un bois de pins et de mélèzes, entremêlé de hêtres et de chênes. Au bas de la colline, une pe-

tite rivière, bordée de saules et de peupliers et déversant çà et là son trop plein dans des prairies marécageuses où siffle le courlis, où les sarcelles font leur nid au milieu des roseaux et des joncs. Le soir approche; un soir d'été, à qui l'air des montagnes et le voisinage des neiges prête les frissons de l'automne. La plaine et le coteau sont déserts; pas d'autre bruit que celui des clochettes d'un troupeau que l'on voit passer dans le lointain, poussé par son grand chien noir et précédé de son berger. Le paysage n'est animé que par des vols de corneilles et de grives qui s'abattent sur les massifs et viennent becqueter les baies rouges du sorbier des oiseaux. Tout à coup, sans que le fond du tableau changeât, les chemins et les sentiers se peuplèrent. De la lisière du bois, du creux de la vallée, du seuil des chaumières et des fermes, sortaient des paysans et des paysannes en habits de fête, portant dans leurs bras ou conduisant par la main des enfants de tous les âges, depuis le *bébé* à la mamelle jusqu'à l'élève des écoles chrétiennes. Tous se dirigeaient vers le village, dont la cloche modeste sonnait à grande volée. C'est qu'une heureuse nouvelle circulait dans le pays. L'évêque allait arriver ce soir même, et, le lendemain, il profiterait de sa visite pastorale pour confirmer les garçons et les fillettes de la paroisse. C'était le cas, ou jamais, de dire que, par grand extraordinaire, cette nouvelle, quoique certaine, méritait confirmation.

Le lendemain matin, j'eus l'honneur d'être présenté à Mgr Saivet, récemment nommé évêque de Mende. Il était jeune encore, et cet air de jeunesse ajoutait au charme de sa figure. On reconnaissait en lui, au premier coup d'œil, non seulement l'homme supérieur, mais le consolateur prédestiné à pénétrer dans les esprits par le chemin des cœurs, à réconcilier les pauvres avec leur misère, à faire germer le bon grain dans ces landes nues et ces rocs stériles. Il parla; sa parole était douce comme ses manières, persuasive comme son visage. Il plaçait la foi sous la garde de l'amour; il suffisait de l'écouter pour le croire, tant on était sûr de l'aimer en le regardant. Il possédait au plus haut degré l'art bien rare d'être très simple dans ces discours adressés à un très simple auditoire, tout en laissant deviner à messieurs les savants et les lettrés qu'il n'aurait qu'à vouloir pour reprendre son essor, et que, après avoir marché, l'oiseau retrouverait ses ailes. Pour le curé, ce fut une date; pour les bons villageois un bienfait, pour moi un enchantement. Mais cette pieuse et sereine journée fut troublée par un détail dont je me suis souvenu plus tard. Sous des apparences de jeunesse et de santé, Mgr Saivet était menacé d'une maladie de poitrine. J'en eus comme le pressentiment, lorsque je le vis, en descendant de la chaire, porter brusquement son mouchoir à ses lèvres pour étouffer ou dissimuler une crise de toux. Plus tard, je remarquai sur ses joues des alternatives de pâleur et

de rougeur qui redoublèrent mes inquiétudes. J'essayai de lui prendre la main pour baiser son anneau pastoral; cette main était brûlante. Au moment des adieux, j'en dis un mot à son grand vicaire, qui eut peine à retenir ses larmes. « — Le climat de ces montagnes, me dit-il, est trop rude pour Monseigneur. Je suis inquiet comme vous... »

Le climat était trop rude, en effet, et le danger devint plus évident. Bientôt, Mgr Saivet fut appelé à l'évêché de Perpignan; ses nombreux amis reprirent espoir, et il eut le temps de prouver tout ce que la France catholique, tout ce que la littérature et l'éloquence chrétiennes pouvaient attendre d'un écrivain et d'un orateur tel que lui; mais il était trop tard. Après avoir souffert et langui encore une année, Mgr Saivet rendit à Dieu sa belle âme, le 30 juin 1877.

Parmi les œuvres qu'il laisse après lui, il n'en est pas de plus intéressante et de plus touchante que la biographie du colonel Paqueron. Vous allez peut-être me demander ce que c'est que le colonel Paqueron. Hélas! ce n'est pas un illustre selon le monde, un privilégié de la popularité et de la gloire, selon l'histoire contemporaine, telle que l'écrivent ou l'ont écrite MM. Henri Martin, Louis Blanc ou Michelet. Il n'a pas conquis le titre de grand citoyen en poussant à la roue de trois ou quatre révolutions qui ont bouleversé, appauvri, abaissé et finalement ruiné notre pays. Non, le colonel Paqueron a

été simplement l'homme, j'allais dire le héros du devoir. Pour être plus sûr de l'accomplir, il a demandé à la religion de l'aider à le connaître, de suppléer à la faiblesse humaine par les forces surnaturelles. De cette harmonie suprême entre une belle âme, une conscience droite, une vie pure et un secours céleste, est résulté un type de perfection chrétienne et de beauté morale qu'un éminent évêque a pu raconter sans abaisser le niveau habituel de ses pensées et de ses études, que les gens du monde peuvent étudier pour devenir meilleurs en apprenant à ne jamais sacrifier le nécessaire au superflu.

Pourtant, au début de sa carrière, il fut permis au jeune Nicolas Paqueron de croire qu'il pourrait avoir, lui aussi, sa page dans le livre d'or et de chrysocale, taché de sang, que l'on appelle l'Épopée impériale. Né en 1791, entré, à seize ans, un des premiers à l'École polytechnique, il sortait de l'École d'application de Metz, avec le brevet de lieutenant d'artillerie, en 1811, l'année même où naissait le roi de Rome, qui ne devait régner ni à Rome, ni ailleurs. Officiellement, l'Empire était plus grand, plus solide, plus éclatant que jamais. De magnifiques apparences cachaient les premiers symptômes de lassitude et de déclin. La fortune se récusait sans se démentir; la prospérité se détendait sans se rompre; l'étoile pâlissait sans s'éteindre. L'éblouissement des fêtes, l'orgueil de l'alliance avec la fille des Césars, le vertige de ces fabuleuses hauteurs où l'on ne

pouvait plus que descendre ou tomber, dissimulaient les points noirs. Ici je me permettrai de discuter une opinion du pieux biographe, qui paraît approuver en principe la campagne de Russie, sauf à en déplorer les conditions matérielles, les circonstances fatales, les fautes de détail et les conséquences irréparables. La suite des événements a prouvé que la Russie était ou aurait dû être notre alliée naturelle, mais que nous ne pouvions avoir de plus dangereuse ennemie. Il n'en est pas des nations comme des individus; pour elles, le voisinage est souvent le contraire de l'amitié, et la frontière mitoyenne peut produire plus de conflits que le mur mitoyen n'amène de procès. Du moment que le génie de Napoléon ne hantait plus que le pays des rêves, il eût fallu du moins que ces rêves ne fussent que l'exagération d'une réalité. Placés aux deux extrémités de l'Europe, avec des intermédiaires pour amortir ou rendre impossible le choc des deux colosses, l'Empereur et le Czar pouvaient grandir séparément sans se heurter, et leur grandeur, en s'unissant de loin, pouvait les rendre invincibles. La distance même prévenait une rupture, et les intérêts, en restant absolument distincts, ne s'en prêtaient que mieux à l'équilibre des deux puissances, au bon accord de leur diplomatie et de leur politique. Napoléon et Alexandre le comprirent un moment, et ils ne furent pas les seuls. Lorsqu'il fut question du divorce et du second mariage de l'Empereur, Cambacérès, un de ses conseillers les

plus sages, — et, par conséquent, les moins écoutés, — exprimait ouvertement le vœu que son maître demandât sa seconde femme à la Russie, — « parce que, disait-il, nous aurons, avant trois ans, la guerre avec le souverain dont nous n'épouserons pas la fille ou la sœur. Je ne crains pas l'Autriche; mais la Russie m'épouvante. » — Ces prévisions sinistres ne furent que trop justifiées.

Quoi qu'il en soit, Napoléon et la fatalité en décidèrent autrement; je dis la fatalité, à laquelle un chrétien ne doit pas croire, parce que, en rompant brutalement avec la Papauté, l'impardonnable persécuteur de Pie VII s'était aveuglément condamné à ne plus invoquer que des divinités païennes. Le jeune lieutenant d'artillerie eut à subir le contre-coup de nos désastres. Laissons la parole à Mgr Saivet, qui écrit, en se jouant, de bien remarquables pages d'histoire : « M. Paqueron fut dirigé sur Dantzig avec des provisions d'artillerie. Il y arriva à la fin de novembre, après les désastres de Moscou et de la Bérésina, tandis que l'Empereur retournait à Paris et que l'armée découragée opérait tristement sa mémorable retraite. Le général Rapp, poursuivi par les Russes et traînant après lui des lambeaux de régiments, y entrait du côté opposé, et le blocus de la place commençait. Une ville cernée et sans communication avec la France, une garnison consternée par la défaite de l'Empereur, un climat terrible, des maladies sans nombre, des ressources

insuffisantes, des travaux surhumains, un avenir inquiétant, aucun appui moral, telles furent les difficultés exceptionnelles que trouva Paqueron au début de sa carrière... »

Son courage fut au niveau de ces épreuves, et l'on peut ajouter que son historien est à la hauteur de ce modeste héros. Le blocus de Dantzig, l'héroïque résistance, les atroces souffrances des assiégés, la capitulation plus honorable pour les vaincus que pour Alexandre, qui, en dépit des engagements de ses généraux, la changea en captivité et en exil, cet effroyable parcours de neuf cents kilomètres sur un tapis de neige, « presque sans chaussures et sans vêtements, du matin au soir un ciel impitoyable; une nourriture insuffisante; des maladies opiniâtres qui poursuivaient encore ces restes héroïques, toutes les calamités humaines acharnées contre cette poignée de martyrs... » — Mgr Saivet a décrit et raconté tous ces lugubres épisodes de la façon la plus pathétique, avec un admirable mélange de fermeté et de tendresse, avec cette éloquence du cœur où se révèle le prêtre du bon Dieu, ramené sans cesse par le spectacle de ces douleurs inouïes aux sources divines de la pitié. Sans doute Alexandre fut bien coupable; mais nous avions si follement accumulé sa créance, envenimé ses rancunes, qu'il frappait indifféremment sur tous ceux qui lui semblaient ses débiteurs. Que dire de Napoléon, le souverain de ces Français, le chef suprême de

ces soldats, l'auteur véritable de ces maux, l'inflexible bourreau de tous ces martyrs, revenu à Paris en chaise de poste, se montrant à l'Opéra le soir de son arrivée, et annonçant dans ses journaux et dans ses bulletins que sa santé n'avait jamais été meilleure ? Que dire de cet égoïsme superbe, de ce froid dédain de la vie des autres, au moment où les débris de sa grande armée, par un froid de vingt-un degrés, jalonnaient de leurs cadavres la route interminable de Dantzig à Kiew ? Que dirons-nous surtout des contradictions et des injustices de la nature humaine, — même chez les plus forts et les plus braves, — si nous songeons que la plupart de ces vétérans qui échappèrent par miracle à la mort, une fois rentrés dans leurs foyers, ne surent, quelque temps après, que regretter avec rage l'instrument de leurs tortures et opposer aux messagers de la délivrance, de la convalescence, de la réparation et de la paix, une haine aveugle, une antipathie traduisible en complots ?

Paqueron, du moins, ne fut pas de ceux-là ; mais, avant d'arriver aux crises finales, admirons-le tel que nous le peint, au milieu de ces horribles scènes, son fidèle biographe. — « C'est dans cette lutte suprême que les hautes natures se dévoilent. M. Paqueron s'y manifesta tout entier. Au témoignage de ses compagnons d'infortune, ni son courage, ni sa patience ne fléchirent un seul instant. Un fond de gaieté inépuisable, un sentiment inébranlable de confiance en Dieu, des ressources

d'esprit merveilleuses, une trempe de vertu singulière, qui rappelait les plus nobles figures de l'antiquité, éclatèrent publiquement en lui, durant cette longue épreuve. Ce jeune capitaine de vingt-deux ans fut la Providence visible de ses soldats et de ses camarades. Il relevait leur courage, secouait leur apathie, égayait leurs tristesses, riait devant eux de sa misère, les excitait à l'action, les emportait dans son mouvement, et les défendait tout à la fois par son entrain perpétuel, par son amabilité charmante, contre la douleur de la défaite, les amertumes de l'exil et les rigueurs de l'hiver... »

Peut-on mieux dire? Tout le volume est écrit de cet excellent style. Cette page nous suggère une réflexion. Le capitaine Paqueron avait alors vingt-deux ans; on était en janvier 1814. Trois mois plus tard, l'Empire tombait: la paix devenait pour la France exténuée une condition de vie ou de résurrection, aussi nécessaire que le vin de Bordeaux et les blancs de volaille aux convalescents. Voilà donc un changement complet dans la carrière du jeune officier. Sans rentrer dans la vie privée, en continuant de rendre à son pays des services dont quelques-uns, tels que son admirable conduite lors de l'explosion de la poudrière de Saint-Jean-d'Angely, le rattachent presque à la grande histoire, Paqueron cesse pourtant, à dater de la Restauration, de nous apparaître sous un aspect historique. C'est l'homme intérieur qu'il offre désormais à notre étude, et l'on conçoit qu'un saint

évêque, un bienfaiteur, un guide, un gardien des consciences et des âmes, trouve dans cette étude encore plus de charme que dans le récit d'un de ces formidables épisodes où on ne sait plus en quelle langue traduire le proverbial *Ecclesia abhorret a sanguine*. Il n'en est pas moins vrai que, à l'aide d'un très léger effort d'imagination, on pourrait restituer au colonel Paqueron, si intrépide, si brillant, si merveilleux pendant ce siège, ce voyage funèbre et cet exil, toute une existence conjecturale, publique, légendaire, active, glorieuse, mémorable, qui s'accorderait avec ses éclatants débuts et qui rappellerait le mot du cardinal de Retz à propos du grand Condé : « Il n'a pas *rempli* tout son mérite. » Ainsi penserait et parlerait le monde : mais le langage de Mgr Saivet est tout différent, et nous ne devons ni nous en étonner, ni nous en plaindre. Il lui paraît que Paqueron n'a rien perdu au change; que, en offrant le modèle de toutes les vertus, en réalisant dans toute sa beauté, le type du chrétien, le brave colonel est monté en grade, qu'il n'avait rien à envier aux glorioles et aux vanités d'ici-bas. C'est le tableau de cette vie chrétienne, le portrait de cette belle âme, l'histoire des progrès continuels du bien vers le mieux et du mieux vers l'idéal des élus et des saints, qui forment la partie la plus attachante, la plus originale, la plus intime, du livre de Mgr Saivet. C'est une perle bénie à placer dans l'écrin de notre littérature catholique; c'est une consolation et

une joie pour quiconque refuse de se complaire dans la laideur et de traîner dans la boue la nature humaine sous prétexte de nous en présenter une image plus ressemblante et plus vraie. *Le Colonel Paqueron* sera lu avec amour par les lecteurs et les lectrices de madame Swetchine, d'Eugénie de Guérin, du *Récit d'une Sœur*. Il nous enseignera comment le devoir, le simple et honnête devoir, consacré et agrandi par une piété solide et profonde, peut toucher à l'héroïsme, ennoblir les actes les plus ordinaires et travailler pour le ciel sans être moins utile, moins pratique, moins efficace et moins applicable aux choses de la terre. C'est là ce qui nous frappe dans la vie du colonel, si tendrement et si éloquemment racontée par Mgr Saivet; l'harmonie parfaite entre les plus sublimes élans de la foi et les plus énergiques ressorts de l'activité humaine; la netteté et la justesse des idées unies à l'élévation, que dis-je? à l'exaltation des sentiments; l'homme moral, l'homme utile, le citoyen, le travailleur, le père de famille, se fortifiant, s'éclairant et se résumant dans le chrétien. Tout ce que le colonel a écrit répond admirablement à tout ce qu'il a fait, et sa biographie ne saurait avoir de meilleur commentaire que ses lettres. Nous nous bornerons à quelques lignes. Louis-Philippe était encore sur le trône. Son règne et sa dynastie semblaient même s'affermir. Une immense prospérité matérielle justifiait cette sécurité trompeuse; et pourtant Paqueron signalait déjà d'in-

quiétants symptômes; il pressentait les périls et les malheurs qui menacent les gouvernements et les peuples, quand ils se matérialisent au profit des intérêts vulgaires, aux dépens des vérités immortelles, lorsqu'ils aiment mieux jouir que prévoir, lorqu'ils limitent à la sensation présente les leçons du passé et les présages de l'avenir :

— « Rien n'est plus triste que l'état de ces maisons déchues, où le superflu reste quand le nécessaire est parti. Ce contraste entre ce qui survit du luxe ancien et ce qui torture dans la misère présente est horriblement douloureux. On dirait une dérision de la fortune d'hier insultant au malheur d'aujourd'hui. C'est l'état de ce siècle où le superflu abonde et où le nécessaire manque. Des sciences, des arts, de l'industrie, une grande civilisation au dehors, et pas de principes, pas de bon sens au dedans. De la littérature et point de vérités, des bijoux et pas de pain. Que de fripiers qui jouent au millionnaire avec de vieilles loques! Triste! triste! De la science, oui; de l'art, oui; du commerce, oui; je veux bien tout cela : mais avec tout cela j'ai faim, et je veux le pain de vie. »

C'est en 1843 que Paqueron écrivait ces lignes prophétiques; maintenant la prophétie est devenue de l'histoire; l'éloge du colonel, de sa biographie et de son éminent historien pourrait se formuler ainsi : « Supposons que, depuis trente-cinq ans, nous eussions tous pensé

et agi comme le colonel; la France serait aujourd'hui la première des nations. Nous avons fait et pensé exactement le contraire; aussi achevons-nous de nous perdre! »

X

SOUVENIRS LITTÉRAIRES [1]

---

30 juin 1878.

La jeunesse préfère les idées aux souvenirs ; la vieillesse préfère les souvenirs aux idées; l'une n'a pas eu encore le temps de se désabuser de ce qu'elle pense ; l'autre souffrirait trop de penser, si sa mémoire n'offrait une retraite à son esprit. Pour la jeunesse, le passé, c'est hier, et, pour elle, *hier* se confond si bien avec *aujourd'hui*, qu'elle ignore si elle le vit encore ou si elle l'a vécu ; le passé, pour la vieillesse, c'est l'existence tout entière, plus lumineuse et mieux éclairée à mesure que les ombres du soir s'épaississent autour de nous. Ce qui est charmant, c'est de rencontrer dans une même œuvre le

1. Vallery-Radot, *Souvenirs littéraires*, publiés par son fils René.

souvenir que nous pouvons contrôler d'après les nôtres, et l'idée dont la justesse triomphe de nos désillusions, de nos mécomptes et de nos doutes. Le charme redouble, lorsqu'il s'agit d'un écrivain dont le talent, la physionomie, les goûts, nous rappellent le vers de Properce :

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,

lorsque, en feuilletant son livre, nous éprouvons la sensation du privilégié, admis dans un jardin réservé, lorsque nous savons qu'il a fait pour se cacher autant d'efforts que d'autres en font pour se produire, et que les fleurs rares, suaves, délicates, exquises, de ce jardin ont eu toutes les pudeurs de la sensitive.

M. Vallery-Radot, j'en suis sûr, n'était connu que d'un petit nombre de lettrés. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il fallait pénétrer à la fois dans son intimité qui était restreinte, et dans son âme qui ne s'ouvrait qu'aux véritables amis. Il fuyait ce que poursuivent la plupart des auteurs et des artistes ; il redoutait ce qu'ils souhaitent ; il s'attristait de ce qui les réjouit. Le bruit et l'éclat lui faisaient peur : il avait, pour ainsi dire, une intelligence virginale, et cette crainte du grand jour, associée à une incroyable nostalgie de perfection, nous explique comment Vallery-Radot, tout en étant le contraire d'un paresseux, a si peu écrit et si peu publié. Est-ce à dire qu'il fût absolument dépourvu d'orgueil ? Non ! il avait le sien, qui est le meilleur ; car il en existe

de deux sortes ; il y a l'orgueil affirmatif, qui s'offre hardiment à l'admiration publique, et qui, au besoin, la soufflerait si elle hésitait à l'acclamer. Il y a l'orgueil négatif, qui se replie sans cesse et se ramène en soi, vit de ses blessures comme l'autre vit de ses festins, et ne perd jamais de vue ce qui lui manque pour être satisfait de lui-même. La solution de continuité entre le bien dont on est capable et le mieux dont on est épris, voilà le don ou la plaie de ces natures originales que le désir de trop bien faire conduit peu à peu au dilettantisme, et dont Vallery-Radot me représente le type le plus accompli. Ce penchant, que je ne puis appeler maladif, que je n'ose blâmer bien qu'il nous prive évidemment d'un certain nombre d'ouvrages remarquables, convient surtout aux époques où prospère la littérature à outrance et à grand orchestre, continuellement grosse de vingt actes ou de vingt volumes, plus pressée de se produire que de se trier, plus riche de *copie* que de ratures, étonnant les badauds de sa fécondité stérile, divinisant le Veau d'or, hâtive, cursive, essoufflée effrénée, torrentielle, mercantile, industrielle, ne reculant devant rien pour surexciter la curiosité vulgaire, cassant chaque matin un carreau de vitre afin d'ameuter les passants et aimant mieux approvisionner une gigantesque table d'hôte que *cuisiner* un petit dîner de gourmets.

Il en est alors de la République des lettres comme de son aimable sœur. Quand celle-ci a organisé ou désorga-

nisé un pays de façon à exclure ses meilleurs citoyens et à le faire gouverner par les pires, c'est le moment que choisissent les âmes d'élite pour concevoir la plus orgueilleuse, la plus hautaine, la plus superbe, la plus belle, la plus altière, la plus royale des ambitions : l'ambition de n'être rien.

Doudan, presque célèbre aujourd'hui, et peut-être un peu surfait, a été le chef de ce petit groupe d'esprits crépusculaires, de ces volontaires du clair-obscur et du silence, qui voudraient dérober à tous les yeux leur intimité avec l'idéal, et qui ne sont jamais plus à l'aise que lorsqu'ils se créent un bonheur mystérieux, une gloire taciturne, composée des dédains, des oublis, de l'indifférence ou de l'ignorance de la foule. Nourris des plus purs chefs-d'œuvre de toutes les littératures, ils se les assimilent si bien, qu'ils en font tout ensemble leur modèle et leur tourment. Constamment ils leur comparent ce qu'ils imaginent, ce qu'ils pensent ou ce qu'ils rêvent. Désespérant de les égaler, refusant de les imiter, ils se contentent presque toujours de les comprendre pour les mieux aimer, et de les aimer pour les mieux comprendre. Il faut leur arracher les quelques pages qu'ils écrivent de loin en loin pour ne pas désobéir tout à fait à leur vocation littéraire, et parce qu'il est difficile de se taire quand on se sent maître d'un sujet. Pas de milieu ! ou un chef-d'œuvre, ou un cahier de papier blanc ! Le chef-d'œuvre se fait prier ; mais le cahier de papier remplit parfois

l'office de tentateur, et il leur suffit d'en couvrir quelques feuilles pour laisser deviner ce dont ils seraient capables si l'envie de faire trop bien n'encourageait en eux l'envie de ne rien faire.

Il y a eu, entre Doudan et Vallery-Radot, cette différence qu'il ne manquait au premier que la consécration officielle et publique d'une célébrité couvée sous la cendre d'un foyer illustre, ou, si vous préférez une autre métaphore, qu'il a suffi d'ouvrir les fenêtres d'une admirable serre-chaude pour que le public eût sa part des couleurs et des parfums de ces plantes déjà classées par de savants botanistes; tandis que le second, vivant dans un milieu plus modeste, intercepté par les étroites cloisons d'une bibliothèque, ne retrouvait le sentiment et la certitude de son mérite que dans le suffrage de quelques amis. Ne croyez pas cependant, à Dieu ne plaise! que tout l'avantage fût du côté de Doudan! Il s'était créé une famille artificielle, adoptive, et, si cordiale que fût l'adoption, si précieuse que fût cette parenté idéale avec les plus hautes intelligences de notre époque, il y avait là un je ne sais quoi de factice et de *rajusté*, qui mêlait, chez Doudan, la douilletterie et peut-être l'égoïsme du vieux garçon aux raffinements de l'homme d'esprit. C'était de la ouate, c'était du duvet, mais ce n'était pas la bonne grosse paille d'un nid... Ah! cela ne vaut pas le frais visage de l'enfant, le sourire de l'épouse, le doux regard, les innocentes caresses qui nous attendent au

retour de notre bureau ou à la fin de notre travail. On ne dépayse pas le cœur; on ne transplante pas ces racines qui plongent dans la source sans fond ; on ne démarque pas le chiffre de ces affections quasi-divines que rien ici-bas ne remplace. Ces trésors, Vallery-Radot les a possédés dans toute leur plénitude, et je n'en voudrais pour preuve que l'adorable préface placée par son fils René en tête de son volume de *Souvenirs littéraires*. J'y reviendrai tout à l'heure. Pour le moment, encore une remarque.

Le bonheur domestique, peut, suivant les caractères et les circonstances, produire des effets différents et même contraires. Il assoupit ou il exalte; il sert d'excuse, d'étiquette ou de prétexte à une paresse *occupée* qui lui permet de se recueillir dans ses joies intimes et dans ses tendresses: ou bien il engage à s'épancher au dehors comme un vase trop plein, à redoubler d'efforts et de labeur pour se sentir plus digne d'être heureux, pour illuminer d'un rayon de gloire le berceau du *bébé* ou la chambre nuptiale. Nous connaissons une sensation plus délicieuse encore et plus rare : réduire au jugement d'une seule personne tout ce que l'art ou la littérature peut nous rendre en fait de jouissances, de blessures ou d'ivresses d'amour-propre; nous résigner à tout, si elle nous approuve; n'être indemnisé par rien, si elle nous blâme. Elle seule nous inspire, nous conseille, nous guide. Son âme a passé dans la nôtre pour la purifier et l'ennoblir. Elle s'est inclinée sur cette page où nous

voudrions mettre en son honneur toute l'éloquence, toute la passion, toute la poésie, toute la rêverie, tout le sel ou toute la fantaisie des maîtres. Elle sourit, elle est contente, ou bien nous surprenons dans ses yeux une larme... C'est notre prix Montyon, et le mot est d'autant plus juste que la vertu n'y perd rien !

Mais je bavarde comme une pie gambettine, c'est-à-dire borgne, et j'oublie que j'ai sous la main de quoi vous intéresser mille fois plus. Grâce à un vaillant et charmant petit volume, — *Journal d'un volontaire d'un an* [1], René Vallery-Radot, bien jeune encore, est déjà plus connu que son père. Avec Paul Déroulède, Saint-Genest et quelques autres, il personnifie, en littérature, ce que sont, en peinture, Detaille, Neuville, Dupray, Protais ; le militarisme, avec toutes ses qualités, sans un seul de ses défauts, s'absorbant peu à peu et se fondant en patriotisme pour retracer des scènes inoubliables, s'élever au-dessus de l'esprit de parti et faire de ces sanglants souvenirs la meilleure, la plus éloquente, la plus persuasive, la plus héroïque, la plus française des leçons de français. En songeant à ce que me rappellent les trois noms que je viens d'écrire, en trahissant de leur vie intime ce qu'il m'est permis d'en connaître, je suis presque tenté de changer la rime d'un vers célèbre, et de dire :

Et les cœurs de lions sont les vrais cœurs de FILS !

1. Hetzel, 8e édition.

René Vallery-Radot a réussi du premier coup. Ce succès n'a pas détaché la branche du tronc paternel, ni persuadé à l'oiseau de voler de ses propres ailes; au contraire, sa tendresse filiale n'en est que plus vive et plus profonde, et je parierais qu'il y voit surtout un moyen de mieux recommander l'ouvrage de son père. Ce n'est pas lui qui dirait avec Alfred de Vigny : « Il descend de moi, si j'écris son histoire! » — Non! il se fait son biographe pour remonter à lui, pour se rattacher à ce point d'appui, pour s'effacer dans cette chère image, pour redevenir l'humble reflet de ce tardif rayon. Cette abdication en sens inverse, cette abnégation *à rebours*, lui a porté bonheur : « Sa préface, m'écrit un juge qui s'y connaît, une femme d'un grand esprit et d'un grand cœur, est un chef-d'œuvre d'esprit et de sentiment. » — Quel père que celui qui devient l'objet d'un tel culte! Quel fils, celui qui sait si bien le communiquer au lecteur le plus indifférent! Une première citation en dira plus que tous mes éloges :

— « Laisse-moi, ma chère mère, laisse-moi parler de toi avec abandon. Comment veux-tu que je parle de lui sans parler de toi? Je voudrais parler de toi comme il en parlait lui-même. Ta vie s'est partagée entre ta sollicitude pour lui et ton dévouement pour tes trois enfants. Tu as eu toutes les tendresses et tous les courages. Quels soins n'as-tu pas donnés à mon frère aîné? Quelles fatigues, quels dangers n'as-tu pas bravés pour moi? Tu n'écoutas

guère les médecins quand j'étais à la mort, atteint à la fois d'une fièvre cérébrale et d'une fièvre scarlatine, et qu'ils te défendirent d'entrer dans ma chambre. Tu nourrissais alors mon jeune frère; on t'affirma que j'étais perdu, et que, rester près de mon lit, c'était t'exposer à perdre ainsi tes deux enfants. — Eh bien, répondis-tu ; je les perdrai tous les deux plutôt que d'abandonner celui qui se meurt pour conserver l'autre. L'autre me ferait l'effet de voler celui-là... Tu restas, tu me sauvas, et tu nous gardas tous les deux. »

Amateurs passionnés du Beau, sous toutes ses formes, dans le monde extérieur et dans le monde invisible ! Rêvez tout ce que la nature et l'art peuvent créer de plus parfait ; une femme plus idéalement belle que la Vénus de Milo ; des paysages plus splendides que le Tyrol ou l'Oberland ; une plage plus harmonieuse que celle de la Napoul, une nuit plus riche d'étoiles et de transparences que celles de Castellamare ou d'Ischia, des parfums plus suaves que ceux des lilas et des roses, une poésie plus divine que celle de Virgile, des tableaux préférables à ceux de Raphaël, une musique supérieure aux mélodies de Mozart... Jamais, non, jamais vous ne rêverez rien de plus beau qu'une mère au chevet de son enfant malade ; une mère risquant et prodiguant sa vie pour sauver celle de son enfant !...

De cette préface vraiment exquise — pardon ! je me

répète ; c'est la faute de Vallery-Radot et de son fils, — je ne voudrais retrancher que trois ou quatre lignes : « Ce fut là, nous dit René Vallery, que mon père rencontra cet homme d'un grand cœur, qui devait être un de ses plus chers amis....., M. de Freycinet. » — La vieillesse est conteuse ; au lieu d'une objection, je vais hasarder ici une anecdote. Je venais de lire avec un charme inouï les divers chapitres des *Souvenirs littéraires; Hégésippe Moreau, Lamennais, les Odeurs de Paris, l'Affaire Clémenceau, le Récit d'une Sœur;* je savourais la préface filiale, quand tout à coup je tombai sur ces trois lignes : — « Freycinet ! Freycinet ! Freycinet ! — murmurai-je avec une sorte d'ébahissement idiot. Aussitôt, je fus témoin d'un phénomène qui me rappela les beaux jours des tables tournantes et des guéridons dansants. Une chaleur tropicale m'avait forcé d'ouvrir ma fenêtre. Sur ma cheminée s'empilaient quatre écus de cinq francs, — les derniers ! mélancoliques restes d'un billet de *mille*, rongé jusqu'aux os par les dents incisives de Paris *Ex-cep-po-si-tio-nel.* O surprise ! A chacune de mes évocations inconscientes : « Freycinet ! Freycinet ! Samiel ! Samiel ! » — mes quatre écus se mirent à sauter comme des goujons dans la poële ; puis, d'un bond qui ne valait pas ceux de la Banque, ils s'enfuirent par la fenêtre, s'élancèrent dans l'espace et retombèrent sur un trottoir lointain, où on les a retrouvés, le surlendemain, métamorphosés en quatre gros sous.

En même temps, le perroquet de la maison voisine fredonnait ce lambeau de chanson :

« Ami du Roi,
Tenez-vous coi !
Le Roi, c'est moi,
Et mon sujet,
C'est le budget !
Sous Gambetta,
Plus un iota
Pour le bêta
Qui mal vota !
Sultan, le rail
Est mon sérail :
Dans les wagons
Nous divaguons ;
La poule au pot
Paîra l'impôt ;
De par la loi,
L'État, c'est moi !
L'État mangeant
Tout notre argent,
Jamais ne rend
Ce qu'il nous prend, etc, etc...

Total, cent quatre-vingts rimes masculines que Jacquot récita tout d'une haleine. Était-ce une hallucination ? Je l'ignore, je ne veux pas le savoir, et je reviens à Vallery-Radot.

Ses succès de collège tinrent du prodige, et je les crois sans exemple. Nous autres, *forts en thème,* quand nous

étions premiers trois fois de suite, on criait au miracle ; on nous menait voir *Iphigénie en Aulide*, jouée par mademoiselle Duchesnois, ou entendre la *Dame Blanche*, chantée par cette charmante madame Rigaud-Palar, la première et la meilleure Anna qui ait jamais paru sur aucun théâtre ; madame Rigaud-Palar, qui vit encore, qui est légitimiste comme vous et moi, qui lit la *Gazette de France*, et qui habite Fontainebleau, où j'espère bien (style Victor Cousin), lui *faire* visite un de ces jours :

« Voici venir la bannière
Des chevaliers, des chevaliers d'Avenel ! »

Hélas ! que nous sommes loin de cette bannière, de ces chevaliers et de ce temps-là ! Mais Vallery-Radot, lui, n'y allait pas de main morte : premier toute l'année ! — « Une seule fois, nous dit son fils, à son entrée en rhétorique, il subit un échec ; il fut second. On avait composé en version latine ; le jour des places arrive. Le professeur, tenant entre ses mains les deux premières copies, les regardait, les relisait pour la vingtième fois, et pour la vingtième fois semblait plus indécis. A la fin, il exprima tout haut son embarras, et en appela au suffrage des élèves pour classer ces deux copies si parfaites l'une et l'autre. C'était entre mon père et son voisin que se livrait la lutte électorale. Ce voisin était un *nouveau* et paraissait confus. Pendant que la voix

houleuse du suffrage universel montait et grondait, ce malheureux voisin disait à mon père :

— Je n'aime pas le suffrage universel (oh ! ni moi non plus ! ni moi non plus !) ; tu vas voir ce qu'ils vont faire.

— Laisse-les faire !

— Mais enfin, comment veux-tu que j'accepte de passer avant toi, quand c'est toi qui as fait toute ma composition ? »

N'est-ce pas charmant ? Et que d'aimables souvenirs nous rappelle cet épisode de collège !

Peut-on dire que Vallery-Radot ait tenu tout ce que promettaient ces prodigieux succès, ces merveilleuses études ? Oui et non ; non, si l'on ne s'occupe que du fait réel, du résultat visible, de l'ombre discrète dont il s'est presque toujours enveloppé et où il ne se révélait qu'à de rares amis. Les Annales des Concours généraux, à côté de *fruits secs* très authentiques, contiennent bien des noms qui, après avoir retenti dans la grande salle de la Sorbonne, ont été plus souvent et plus brillamment répétés dans le monde ; Sainte-Beuve, Montalembert, Saint-Marc Girardin, Alfred de Musset, Cuvillier-Fleury, Legouvé, Alphonse Karr, Taine, Prévost-Paradol, de Broglie, Edmond About, Nisard, Caro et une foule d'*et cætera*. Oui, si l'on songe que Vallery-Radot eut l'air de rester inférieur à ses glorieux débuts, non pas pour avoir jeté tout son feu, et comme on dit, *vidé son sac* du

premier coup, mais pour avoir placé trop haut son idéal et s'être dissuadé de ce qu'il faisait en rêvant ce qu'il pouvait faire. Ce n'était pas de la faillite, c'était de l'épargne, et, quand le parcimonieux se mettait en dépense, il se retrouvait millionnaire. Cette vérité devient plus évidente pour quiconque est admis à lire ces *Souvenirs littéraires ;* vrai bijou de bibliophile et de lettré, réservé jusqu'à présent au dilettantisme de l'amitié. Chacun des chapitres qui composent ce volume est un chef-d'œuvre de goût, de bon sens, de tact, d'atticisme, de mesure et de style. Chose singulière ! c'est même plus vivant, plus en relief que ne semblait le comporter la sobriété craintive de l'auteur, si difficile à contenter lorsqu'il s'agissait de lui-même.

Je ne sais pourtant si je ne préfère pas à toutes ces pages excellentes sur Hégésippe Moreau, Lamennais, Michelet, Gœthe, Dumas, Louis Veuillot, madame Craven, M. Caro, les courtes notices insérées par Vallery-Radot dans l'ouvrage intitulé : « *Chefs-d'œuvre des classiques français du dix-septième siècle.* » Balzac (l'ancien), madame de Sévigné, Nicole, madame de Maintenon, La Rochefoucauld, La Bruyère, Saint-Simon, etc., etc. Ici Vallery-Radot est chez lui, parmi les siens, et, s'il avait été moins heureux dans sa famille, il aurait pu se dédommager avec celle-là. Ce sont des médaillons d'un fini, d'une netteté, d'une justesse de ton, d'une délicatesse de touche, qui donnent l'idée de la perfection sans en impo-

ser l'ennui. Je dois le sérieux plaisir de cette lecture à M. François de Caussade, qui fut le collègue et, malgré une grande différence d'âge, un des amis les plus intimes de Vallery-Radot. Je lui dois aussi de bien précieux détails sur cette vie si pure, sur cette physionomie si sympathique, sur ce caractère si bienfaisant, sur cette générosité si intelligente à la fois et si discrète qui se dissimulait en se révélant, qui avait la pudeur du bien comme son talent avait la pudeur du beau, et qui s'arrangeait toujours pour avoir à vous remercier de vous rendre service. Vallery-Radot n'a pas donné toute sa mesure ; il n'a pas laissé d'œuvre décisive ; il ne comptera pas parmi nos *illustres*. Mais il a eu des amis dignes de lui ; il a vécu dans l'intimité des plus beaux génies de tous les siècles ; il a été profondément aimé ; il a inspiré ces vaillantes et légitimes tendresses qui honorent également leur foyer et leur objet. Il nous lègue des pages qui le classent à un rang très élevé parmi les délicats, j'allais dire les *petites bouches* de la littérature. Il revit dans un fils qui a voué un culte à sa mémoire, et qui promet à son pays, suivant la guerre ou la paix, un bon soldat ou un bon écrivain... *J'en connais de plus misérables !*

XI

L'ABBÉ ROUSSEL

ET L'ORPHELINAT D'AUTEUIL [1]

---

21 juillet 1878.

S'il m'était permis de parler la langue de 1830, je vous demanderais quel a été, à votre avis, le *lion* de la quinzaine. — M. Waddington, me diriez-vous : — lord Waddington, comme on l'appellera désormais, — justement fier de ses succès diplomatiques, et, malgré sa sobriété habituelle, grisé de vin de Chypre. — Non, vous répondrais-je ; c'est un humble prêtre, et, quand je dis humble, je me risque peut-être ; car il faut l'inscrire au premier rang des plus grands saints, si son humilité, en cette circonstance, égale sa charité. On ne les sépare pas d'ordinaire, ces deux vertus chrétiennes, ces deux sœurs ju-

1. *L'abbé Roussel et l'orphelinat d'Auteuil.*

melles, écloses sous le souffle de nos anges gardiens. Elles vont si bien ensemble! Elles se donnent si exactement la réplique! Elles se complètent si admirablement l'une par l'autre! Les voilà toutes deux sur les âpres sentiers que le monde ignore, marchant de front et rivalisant d'ardeur pour soulager les affligés et les pauvres. Celle-ci ne croit jamais trop faire; celle-là s'accuse de ne pas avoir assez fait; celle-là cache d'un pan de son manteau troué L'offrande que celle-ci apporte à son inépuisable clientèle. L'une s'agenouille aux pieds des malades que l'autre console et guérit. L'une a les yeux toujours ouverts pour ne rien laisser échapper de ce qu'elle peut secourir; l'autre a les yeux toujours baissés pour apercevoir dans la poussière de quoi se faire petite avec les petits. L'humilité sanctifie ce que la charité féconde, et finalement elles s'unissent, ici pour donner ce qu'elles taisent, là pour taire ce qu'elles donnent.

Soyons justes pourtant, et ne demandons pas à la Nature plus que la Grâce ne peut nous offrir. A l'impossible nul n'est tenu; un léger mouvement d'orgueil ne serait-il pas permis à l'abbé Roussel, à notre cher abbé Roussel, au moment où son nom et son œuvre viennent de servir de point de ralliement à tout ce que Paris et la province contiennent de vertus actives, d'élans généreux, de bienfaisances discrètes, d'ardentes sympathies pour les misères du corps et de l'âme? Quel succès, grand Dieu! quelle explosion! Quelle traînée de poudre d'or! quel su-

bit épanouissement de toutes les fleurs mystiques que notre siècle se vante d'avoir fanées, flétries, desséchées et déracinées ! Succès d'estime et de tendresse, d'émotion et d'argent ! *Niniche* et les *Fourchambault* ne sont rien en comparaison ! — « Je ne croyais pas être si plaisant que je suis ! » dit Alceste. — « Nous sommes meilleurs que je ne le croyais, dirais-je à mon tour, même Marcère étant consul ! » — Quel ensemble ! quelle variété de dons et de chiffres, depuis le billet de mille qui représente la rançon du riche, jusqu'à l'obole où se résume l'héroïsme du pauvre ! Trois cent mille francs en cinq jours, sans compter ce que l'on ne peut pas refuser ! La souscription était close, et l'on souscrivait encore ! On rouvrait de force la main qui s'obstinait à se fermer ! Vous verrez qu'il faudra prendre un bâton pour mettre dehors ces étranges solliciteurs, qui sollicitent la permission de donner ! Et encore, lorsqu'on les aura battus, ils sont gens à vous dire : « Maintenant, j'ai le droit de rendre, puisque je viens de recevoir ! »

J'entends d'ici la réponse de notre abbé : — « Ce succès foudroyant, prodigieux, vertigineux, éblouissant, où le magnétisme du bien a prodigué ses merveilles, où la baguette des fées a changé en perles et en diamants les noisettes et les nèfles de notre égoïsme, où les hommes ont mis de quoi se réconcilier avec Dieu et Dieu de quoi pardonner aux hommes, je n'en suis pas l'auteur, mais seulement le bénéficiaire. L'honneur en revient à un journal aussi spirituel, moins

révolutionnaire et plus riche que son patron, à un journal qui n'a qu'à faire un signe, à lever son petit doigt, à montrer le bout de sa plume ou la lame de son rasoir pour qu'aussitôt les récalcitrants affluent dans ses bureaux et à sa caisse, fassent de lui le mandataire de leurs bonnes œuvres et le chargent de sécher autant de larmes qu'il a éveillé de sourires. » — « Permettez-moi aussi, — c'est toujours l'abbé Roussel qui parle, — d'en rapporter l'initiative, la gloire et l'honnête joie à ce jeune et brillant écrivain, type de la littérature militante, aimé de tous alors même qu'on affecte de le croire compromettant, à ce vaillant Saint-Genest qui écrit une page comme on monte à l'assaut, qui lance une œuvre de charité comme l'on commande le feu: éloquent, vif, passionné, persuasif, familier, enthousiaste, pathétique, irrésistible, charmant; le contraire d'un rhéteur; d'autant plus émouvant qu'il est plus ému, homme d'action jusque dans ses articles, capable de mettre de l'entrain dans un chiffre, du mouvement dans une addition, de la verve dans une liste; heureux quand son cabinet de travail lui offre quelque vague ressemblance avec le bivouac et le champ de bataille d'où il a rapporté de si héroïques et de si douloureux souvenirs; heureux surtout lorsque la victoire, au lieu de faire pleurer les mères et saigner les veines, ne fait saigner que les bourses et donne une famille aux orphelins. « Les mères! — remarquez que je ne dis rien, que je cède la

parole à l'abbé Roussel, — les mères! J'ai écrit ce nom quasi-divin ; je ne l'effacerai pas. Il y a des mères si parfaites, si admirables, si exquises, si adorables, que leur fils est encore plus enclin à plaindre, à protéger, à secourir les pauvres enfants qui n'ont pas de mère. Peut-être, sans diminuer en rien le mérite de Saint-Genest et ma reconnaissance, est-ce là un des ressorts de son énergie, un des foyers de sa flamme, un des secrets de son dévouement à tout ce qui est noble, élevé, généreux et bon ! »

Ainsi parlerait l'abbé Roussel, et, plutôt que de le contredire, j'aime mieux confondre dans le même sentiment les effets et les causes, les origines et le résultat, le promoteur et les souscripteurs, l'auteur et ses auxiliaires, la collaboration humaine et divine au profit de l'œuvre que je ne crains pas d'appeler de son vrai nom : *Œuvre de la première communion et des apprentis orphelins.* » — Croyez-le bien, ce ne sont pas seulement les orphelins, les apprentis, les petits vagabonds déguenillés et affamés, qui profitent de ce prestigieux succès, de ce bienheureux épisode. Nous aussi, il nous réhabilite et nous relève. Au sortir de cette fête du 30 juin, où rien n'avait été négligé pour surexciter le matérialisme populaire, où les rues, les boulevards, les avenues et les lacs étaient mieux éclairés que les esprits et les cœurs, où les prodigalités de drapeaux, de fusées et de lampions déguisaient fort mal le manque absolu de prétexte à réjouissances nationales, où nous étions, à cha-

que instant, tentés de dire : « Pourquoi nous amusons-nous? de quoi nous réjouissons-nous? Nous a-t-on rendu un seul village de la Lorraine ou de l'Alsace? Le Congrès nous promet-il de glorieuses et pacifiques revanches? Se battre les flancs pour paraître gai quand on n'a que des sujets de tristesse, quel supplice! » — Au lendemain de ces mangeailles en plein vent, de ce mariage civil du saucisson et de la *Marseillaise* qui nous réserve pour décembre ou janvier ses nouvelles couches [1], quel ravissement d'aspirer une gorgée d'air vivifiant et pur, de se désaltérer et de se baigner aux sources divines, de calculer le bien que l'on peut faire aux enfants de ce même peuple, assez aveugle, assez ignorant, assez bête ou assez ivre pour jeter ce *sang impur* et cet *aux armes, citoyens!* à travers une fête qui n'a aucun sens, si elle n'est synonyme de réconciliation et de paix!

Quoi qu'il en soit, l'abbé Roussel et ses *complices* peuvent un moment se reposer sur leurs lauriers. Le chiffre à peine espéré, le chiffre de nécessité et d'urgence a été presque doublé. Les dettes sont payées, et l'on n'a plus à craindre que la tentation d'en faire d'autres. Les quarante pauvres enfants — l'Académie de la misère! — que l'on avait été forcé de congédier, ont pu rentrer au bercail. L'abbé Roussel a le droit désormais de se complaire

1. « Leur joie fait peur! » disait, le 30 juin, une femme d'esprit.

dans son œuvre sans être assailli par ces inquiétudes matérielles qui troublent le bienfaiteur et gâtent le bienfait, par ce pâle fantôme de la dette, compagnon de tant d'insomnies, visiteur nocturne dont les assiduités se partagent entre les vulgaires folies du viveur et les sublimes imprudences de la charité; tant il est vrai que le proverbe a raison et que les extrêmes se touchent! Nous aussi, récemment initiés à tout le bien que fait ce simple prêtre, à tout ce que la société peut gagner ou perdre selon que ces enfants trouvés ou perdus seront laissés dans le ruisseau ou retirés de l'abîme, nous pouvons applaudir de toutes mains, et, sans manquer de respect aux vertus sacerdotales du digne abbé, il nous est permis d'ajouter : « Il sera heureux et il aura beaucoup d'enfants! » — Est-ce à dire que tout soit fini, que nous n'ayons plus qu'à nous croiser les bras, qu'à retourner à nos plaisirs ou à nos affaires, sûrs que ces orphelins ont un père, que ces affamés ont du pain, que ces vagabonds ont un lit, que ces sauvages ont une règle, que ces mécréants ont un *Credo?* Non, mille fois non! c'est comme si l'on disait qu'il n'y a plus à s'occuper d'un malade parce qu'il a triomphé d'une crise aiguë, à soigner un convalescent parce qu'il remplace le cataplasme par la côtelette et la tisane par le bouillon.

L'enfant est notre avenir, et l'avenir a sur le présent et le passé cet avantage, qu'il est réparable, ou du moins qu'on peut en atténuer les mauvaises chances en multi-

pliant les moyens de salut. L'enfant du peuple à Paris, ou, pour nous servir du mot classique, le gamin de Paris offre ce caractère particulier, que, poussé de tous côtés vers le mal, il a pourtant des instincts, des éclairs, des velléités, presque des nostalgies du bien. Son intelligence précoce, hâtive, surmenée, ouverte à tous les vents, ressemble à ces masures béantes, effondrées, dont il ne reste plus que les quatre murailles, où peuvent également s'abriter le pèlerin et le bandit, ou soufflent tour à tour la tempête meurtrière et la brise balsamique, où croissent par la même fente et se suspendent au même moellon la plante vénéneuse et la plante médicinale, où le même trou, le même tas de pierres cachent le scarabée et le scorpion, le lézard et la vipère. L'a-t-on assez flatté, le gamin de Paris? Le roman et le vaudeville se sont faits ses courtisans; il est gai, vif, goguenard, hardi comme un page, leste comme un chat, spirituel comme un singe; il connaît son Paris mieux que ses poches; il a la main prompte, le nez fin, l'œil ouvert, l'appétit facile, le pied sûr, la bouche moqueuse, la repartie toujours prête, et, si Joseph Prudhomme, dans une foule, lui dit avec une indignation bien sentie : « Petit misérable ! vous avez pris la taille de mon épouse! » il répond avec le calme de l'innocence calomniée : « Ce n'est pas vrai, fouillez-moi ! » — Il sauve à la nage les enfants de cette pauvre noblesse qui a tant de façons de se noyer; il marie ses sœurs à de jeunes barons, heureux et fiers de son alliance, et quand, par le

hasard le plus extraordinaire, une de ces honnêtes filles, séduite par une promesse de mariage, effeuille le bouquet de fleurs d'oranger avant d'arriver à la mairie et à l'église, sa douleur et sa colère prouvent que, si l'honneur était exilé de la terre, il se réfugierait sous sa blouse. Son respect pour le bien d'autrui s'élève jusqu'au scrupule; il se coucherait sans souper sur un sac d'écus; le lendemain, pas un écu ne manquerait au sac, et le seul regret de Gavroche serait de n'avoir pu en ajouter une douzaine pour grossir le nombre des bénisseurs et des bienfaiteurs de l'humanité. Tout cela est possible, et pourtant, je vous dis en conscience: « Ne vous y fiez pas! »

Ne vous y fiez pas, et soyez certain que ces dispositions heureuses tourneront mal, que ces vertus s'absorberont dans leurs contraires, que l'ivraie de l'asphalte et du pavé étouffera ce bon grain, si Gavroche est dressé à ne croire ni à Dieu ni à Diable, si *la Lanterne* et *la Marseillaise* chargent de son catéchisme, et si on lui enseigne qu'il n'a pas d'âme, afin que ses misères terrestres s'aggravent et s'enveniment de sa brouille avec le ciel. Ceci nous ramène à notre sujet, à nos orphelins d'Auteuil, à cette œuvre née de l'inspiration d'un prêtre, prodige de l'esprit de charité et de sacrifice, improvisé, sous le regard de la Providence, par la rencontre soudaine d'une belle âme avec une grande misère. Cette œuvre qui est sauvée, qui est vivace, que l'abbé Roussel réchauffe chaque matin sur son cœur, je vous ai dit comment elle s'appelle :

« Œuvre de la première communion, » — ou, en d'autres termes, du bienfait divin qui prendra cette âme dans le bourbier pour la rapprocher du sanctuaire et la mettre en contact avec son créateur; date mémorable, indélébile, qui se gravera dans ce jeune esprit, dont il gardera l'empreinte, qui le forcera d'être chrétien par quelque endroit, qui restera comme un point lumineux dans cette nuit, qui retiendra cet enfant sur la pente fatale, qui empêchera cet orphelin sans appui, sans lien, sans leçons, sans foyer, sans nid, sans becquée, de devenir un petit païen, un *outlaw*, un gibier de police correctionnelle et de maison centrale, un héros de barricades et d'émeutes, un insulteur d'uniformes et de soutanes, un massacreur d'otages, un casseur de réverbères, un allumeur de pétrole, un fauve, une brute, un sauvage; sauvage bien plus dangereux en pleine civilisation que dans les forêts ou les déserts!...

La première communion! c'est un événement bien important, un souvenir bien précieux dans la vie de l'enfant du riche, au seuil de son adolescence; mais, s'il est de famille chrétienne, ce jour béni, radieux, angélique, a une veille et un lendemain; il n'est que la consécration d'une éducation religieuse, la différence du moins au plus, le trait d'union entre une enfance doucement surveillée par l'œil maternel et une existence qui aura peut-être ses crises d'égarement et de désordre, mais à laquelle il suffira de se recueillir, de se replier sur elle-même pour retrouver le mystérieux trésor, déposé au

plus profond de notre être par une main plus puissante que nos passions, nos faiblesses et nos vices. Pour l'enfant du pauvre, et surtout pour l'orphelin abandonné, la première communion est le tout ou rien, *to be or not to be.* S'il entre dans sa vie de travail ou de grève, d'atelier ou de vagabondage, de servitude ou de révolte, sans avoir touché à cette table sainte où se réalise l'égalité évangélique, sans avoir pris sa part de ce *pain de munition* des combats de l'âme contre la *bête*, sans pouvoir se dire qu'il y a dans son passé un jour où il a possédé en lui-même quelque chose de meilleur que lui ; s'il est livré aux hasards, aux tentations, aux aventures, aux occasions, aux dégoûts, aux privations, à la corde du *garni*, à l'arche des ponts, au froid de la mansarde, au miroitement de la rivière, aux carrières d'Amérique, aux conseils de la faim, sans être protégé par un souvenir de ce sacrement d'amour, de tendresse et de salut, viatique des riches lorsqu'ils meurent et des pauvres lorsqu'ils vivent, sans autre armure défensive que la peur du gendarme, dont, par parenthèse, le prestige et la prépondérance n'ont plus la garantie du gouvernement, tout est perdu, même l'honneur. Regardez son visage, demandez-lui son nom ; ce visage, vous le reconnaîtrez un jour dans une de ces révolutions périodiques qui finiront par réduire à néant notre malheureuse France ; ce nom, vous le retrouverez tôt ou tard sur une liste de factieux, d'incendiaires, de communards, de scélérats ou de proscrits.

Franchement, puis-je lui donner tout à fait tort? Il n'a rien, il ne croit à rien, il ne tient à rien. Il se dit sans cesse que le ciel dépeuplé, désert, muet et fermé ne lui donnera jamais ce que la terre lui refuse. Il est trop savant pour se reposer dans ce qu'il ignore, trop ignorant pour se méfier de ce qu'il sait. Son mépris pour la foi aiguise sa haine pour la loi. Cependant, le voilà au cœur, — M. Zola dirait au *ventre* de ce Paris, la ville Circé, dont les fascinations invincibles s'exercent sur le monde entier; de Paris, cette Babel du plaisir, qui l'éblouit de son gaz, qui l'étourdit de ses rumeurs, qui l'écrase de ses voitures, qui l'enivre de ses parfums, qui l'irrite de ses magnificences, qui lui montre tout sans lui donner rien, qui le convie à manger son pain sec à la fumée de ses fourneaux; de Paris, où il suffit, semble-t-il, d'être riche pour être heureux, d'avoir pour pouvoir, de posséder pour jouir. — Jouis! murmurent les cent voix de l'Astarté parisienne : tu n'es que matière; matérialise tes désirs, tes aspirations et ta vie; tout doit finir ici-bas pour toi; ne sois pas assez dupe pour te priver de mordre, avant de finir, à ces beaux fruits que l'arbre de science envoie aux vitrines des marchands, à l'étalage des restaurateurs, aux hôtels des millionnaires! » — Oui, mais je ne veux pas être dupe en sens inverse. Je ne veux pas voler; c'est trop périlleux et trop cher! — Qui te parle de voler? — Eh bien, alors?... »

Eh bien, alors, vous savez ce qui arrive, et vous pré-

voyez ce qui arrivera ! Un régime nouveau qui permette au crime de devenir un acte politique, qui légalise la prise de possession du bien d'autrui, qui autorise à piller entre chaque refrain d'un hymne patriotique, voilà l'idéal, voilà le rêve de Gavroche exproprié de son Dieu ! Voilà ce que peut conjurer une première communion, bien préparée et bien faite, sous les yeux de ce bon prêtre qui a fait de son apostolat la perpétuelle adoption des orphelins. Ces orphelins, il les recueille, il les abrite, il les lave, il les habille, il les nourrit, il les console, il les humanise, il les instruit, il leur apprend à plier les genoux, à prier, à faire le signe de la croix, et je leur pardonne d'avance, si après avoir dit tout haut : « Notre père, qui êtes aux cieux ! » ils ajoutent tout bas en regardant l'abbé Roussel : « Et vous aussi, notre père, qui n'y êtes pas encore ! » — Il les utilise, il leur enseigne un état, et telle est la douce magie d'une vocation véritable et d'une charité sans bornes, qu'il se fait aimer en les moralisant, en les prêchant, en les grondant, en les soumettant à une religion d'obéissance, d'austérité et de sacrifice, autant et mieux que s'il leur prêchait la morale accommodante des estaminets et des clubs. Un journal excellent et amusant, texte et gravures, sort tout entier de leur presse et de leurs mains : *la France illustrée* La France chrétienne et guerrière, savante et inventive, industrielle et agricole ! La France de l'avenir, telle que la feront les doctrines et les exemples de l'abbé Roussel

et de ses émules, telle que la déferaient les prédications impies des sophistes, des charlatans et des tribuns. Mais que dis-je? Je vous ennuie de ma futile prose, et j'ai sous la main l'admirable discours du R. P. Dulong de Rosnay, dont l'éloquente parole a si souvent prodigué aux âmes blessées et malades la consolation et la vie. *L'orphelin et la première communion!* L'abandon absolu s'effaçant dans la paternité céleste! Le déshérité, appelé par le testament divin à participer au divin héritage! Que d'onction, que de tendresse dans ce discours! que d'anecdotes touchantes ou piquantes en marge de ces pages bénies! avec quelle chaleur de sentiment, avec quelle force de raison, l'orateur sacré intéresse et associe à cette œuvre Dieu sans qui rien n'est durable ici-bas, et l'homme qui peut être sauvé ou perdu par l'enfant! Que c'est bon! que c'est entraînant! que c'est beau! quelle grandeur dans ces pensées et dans ce langage! trop grand et trop beau pour un feuilleton.

Et moi, comparable aujourd'hui, non pas à la cinquième, mais à la trentième roue de l'omnibus d'Auteuil, mouche du coche chargé d'or qui s'achemine vers cette rue La Fontaine — la bien nommée aussi, puisqu'elle rappelle le charmeur de notre enfance, je veux, en finissant, essayer de traduire pour vous le vers d'Ovide :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit!

L'impetus, l'élan, nous a donné cent mille écus en six

jours. Il faut maintenant que *ratio*, que la raison nous serve à consolider l'ouvrage de ces généreux donateurs, à faire durer ce qu'ils ont sauvé, à prévenir une nouvelle secousse, à mettre l'abbé Roussel en mesure de ne plus congédier personne et de multiplier, s'il se peut, ses adoptions hospitalières; car vous devinez, n'est-ce pas? qu'une ville de deux millions d'*âmes* (?) jette à la rue, au trottoir, à la borne, plus de trois cents orphelins! Pratiquons la charité chronique, le patronage périodique; de temps à autre, informons-nous de la situation; devenons les abonnés de *la France illustrée!* c'est le plus léger des impôts et la plus agréable des aumônes. Consultons l'abbé Roussel et ses amis sur les moyens de faire prospérer, fleurir et vivre ce jardin d'acclimatation du suprême bien dans la suprême misère; n'oublions pas, n'oublions jamais que ce que nous donnons à cet orphelin, il le rendra au centuple à nos enfants, non pas en espèces sonnantes, mais en croyant ce qu'ils croient, en respectant ce qu'ils respectent, en adorant ce qu'ils adorent, en épargnant ce qu'ils possèdent, en invoquant le même Dieu, en priant aux mêmes autels.

XII

M. CHARLES LENTHÉRIC [1]

1er septembre 1878.

L'érudition ne fait pas toujours bon ménage avec l'art : l'histoire et surtout la poésie traitent parfois l'archéologie en médiocre voisine. Aussi, avant de pénétrer ou même d'aborder le beau sujet dont M. Charles Lenthéric s'est inspiré pour écrire deux beaux livres, rendons-lui un hommage que les savants dédaigneront, mais auquel la frivolité du public attachera peut-être quelque valeur. Dans la *Grèce et l'Orient en Provence*, comme dans les *Villes mortes du golfe de Lyon*, M. Lenthéric a su accomplir un véritable prodige. Il a mis, pour ainsi

1. *Les Villes mortes du golfe de Lyon ; la Grèce et l'Orient en Provence.*

dire, la vie dans la mort. Sous sa plume comparable à une baguette magique, ces plages désolées, ces nécropoles, ces grèves silencieuses et solitaires, ces océans de cailloux, de bruyères et de sable, ces marais condamnés à une éternelle somnolence, ces cimetières sans tombeaux et sans épitaphes, ces murailles et ces édifices qui ne sont plus même des ruines, ont repris leur forme, leur date, leur physionomie, leur mouvement, leur caractère, leur couleur; on dirait qu'ils nous parlent comme des ancêtres dont les portraits, longtemps rongés de poussière ou enfouis sous les décombres, seraient tout à coup retrouvés, ravivés, rajustés, restaurés et rajeunis. Les cendres se sont réchauffées sous un souffle généreux et puissant. Les fragments se sont rapprochés sous une main savante. La terre et la mer ont rendu les naufragés et les épaves qu'elles avaient engloutis. Les squelettes, dépouillant leur suaire, sont rentrés en possession de leur corps et de leur âme pour nous raconter les grandeurs des siècles évanouis. De même que les géologues recomposent un terrain avec une pierre, les botanistes une fleur avec un brin d'herbe, les numismates une époque avec une médaille, de même que Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire reconstituaient à l'aide d'un os toute une race disparue, il a suffi à M. Charles Lenthéric de suivre pas à pas, sur les bords de notre Méditerranée, les traces de ce passé qu'il aime, et qui sera bientôt notre seul refuge. D'un souvenir il a fait une réalité, d'une ombre un

être, d'un nom un tableau, d'un vestige un document, d'un pan de mur caché sous les ronces une forteresse, un port et une cité. Le sens historique et le sentiment poétique ont constamment animé pour lui cet itinéraire. Il s'y est livré avec cette honnête passion qui donne à la découverte plus de prix, au travail plus de charme, au succès plus de certitude; si bien que cette œuvre considérable qui aurait pu n'être qu'une sorte de *Guide-Joanne* rétrospectif, une source d'informations pour les chercheurs et les érudits, est devenue la plus curieuse, la plus intéressante, la plus irrésistible des lectures.

Le passé! j'ai écrit ce mot, qui attriste les années heureuses et console les jours de tristesse. Il revient souvent, comme une note mélancolique, dans ces pages qui lui appartiennent, qui nous le rendent, auxquelles il prête quelque chose de sa quiétude, de sa douceur et de sa majesté. — « Il faut, nous dit M. Charles Lenthéric, avoir vécu quelque temps avec soi-même au milieu de ces vastes solitudes pour être saisi par le vague et l'étrangeté de cette nature morne et silencieuse, qui semble garder avec recueillement la mémoire de son passé. » — Et plus loin, au seuil du second ouvrage : — « Le meilleur et le plus vrai de nous-mêmes n'est-il pas d'ailleurs notre passé? L'avenir est incertain; l'insaisissable présent n'existe pas, et l'heure même où nous croyons être s'ajoute fatalement à celles qui ne sont plus. Heureux ou triste, le passé seul est réel. A chaque minute, nous en-

trons dans l'histoire; demain, nous serons à peine un souvenir. » On ne saurait ni mieux penser, ni mieux dire. Il est permis d'ajouter que ce passé, qui devient peu à peu notre vie tout entière, redouble d'attrait mystérieux et d'*à-propos*, à mesure que le présent nous apparaît plus sombre et l'avenir plus sinistre. Les peuples ont leurs âges comme les individus. Tour à tour enfants, adultes et vieillards, leur enfance ne sait rien et ne veut rien savoir des événements de la veille; leur jeunesse et leur maturité négligent ou dédaignent tout ce qui n'est pas le sentiment de leur activité et de leur force. Leur vieillesse, comme la nôtre, est forcée de se re-ourner pour avoir un horizon. Par une singulière illusion d'optique, cet horizon s'ouvre, s'agrandit, s'éclaire et se colore derrière elle, tandis que l'autre se ferme, s'abaisse et finalement s'efface dans la nuit.

J'arrive trop tard pour vous parler du premier ouvrage, *les Villes mortes du golfe de Lyon*. Publié en 1876, ce livre fut immédiatement accueilli par un de ces succès unanimes et sérieux qui n'ont rien de commun avec les caprices de la vogue. L'Académie française l'a salué de ses éloges, entouré de ses suffrages, consacré de ses récompenses, et notre éminent ami M. de Larcy a rendu bien douce à la fois et bien difficile la tâche du critique, en recommandant ces *Villes mortes* à nos sympathies, — j'allais dire à nos respects, dans des pages éloquentes que nous n'avons pas oubliées. Le député, le séna-

teur, l'homme d'État, l'ancien ministre des travaux publics, ne pouvait rester indifférent à une œuvre où l'Hérault et le Gard ont largement leur enjeu, et où tout sollicitait son patriotisme; le sujet, l'auteur, les origines, la parfaite connaissance des lieux si savamment et si pittoresquement décrits, le plaisir de retrouver les lettres de noblesse d'un pays qui est aussi une famille, et le vague attrait de ce qui n'est plus pour les esprits désabusés de ce qui existe encore.

Au surplus, quoique *la Grèce et l'Orient en Provence* se présentent à nos yeux dans un nouveau cadre, on peut remarquer entre les deux volumes de si heureux traits de ressemblance, ils se touchent de si près par ordre de talent et de mérite, leur fraternité s'affirme si bien dans leur égalité, qu'ils semblent se compléter l'un par l'autre, et que les louanges décernées à celui-ci reviennent de droit à celui-là. Mon seul scrupule est d'une espèce trop rare pour que je n'en dise pas quelques mots. S'il est vrai ou plutôt s'il est convenu que le critique devient pour un moment — bien court, — le juge, c'est-à-dire le supérieur de l'œuvre soumise à son contrôle, je suis forcé de reconnaître qu'ici les rangs et les rôles sont intervertis. C'est le juge qui doit réclamer l'indulgence du justiciable; l'ignorance examinant le savoir! Il faut la République de M. Bardoux pour naturaliser un tel paradoxe. On salue la robe d'un magistrat ignorant, a dit La Fontaine; — et je n'ai pas même de robe! Heureusement, chez l'auteur des *Villes mortes* et de *l'Orient en Provence*,

le savant excelle tellement à parler la langue du lettré, de l'artiste, du paysagiste et du poète, il est si habile à me faire aimer ce qu'il m'enseigne et à me faire croire que je n'ignorais pas ce qu'il sait, il a de si charmants secrets pour m'entraîner sur ses pas, pour me mettre de moitié dans ses souvenirs, dans ses recherches, dans ses études, dans ses trouvailles, dans ses descriptions, que je n'ai, pour me rassurer, qu'à énumérer les points de contact au lieu de mesurer les distances.

L'idée-mère, l'idée-maîtresse de son livre, c'est de dégager autant que possible notre Midi, notre littoral, notre Provence, des origines et des influences romaines, de nous restituer à nos véritables aïeux, de retrouver, sous la large et robuste empreinte des conquérants et des maîtres du vieux monde, les traces élégantes et légères du génie grec, les traces divines et sacrées du christianisme et de la primitive Église. Pour M. Charles Lenthéric, Rome, dans ses communications despotiques et absorbantes avec nos provinces, c'est l'Empire des Césars, l'Empire excessif dans sa grandeur, démesuré dans son omnipotence, effrayant dans sa corruption, byzantin dans ses goûts, hideux dans ses mœurs, abominable dans sa décadence; l'Empire, avec ses créations gigantesques, ses voluptés bestiales, son matérialisme effréné, ses férocités fabuleuses, ses appétits affamés pour le pain trempé dans le sang, son incroyable mélange de raffinement, de grossièreté, de barbarie, de vice, de crime, de subtilité, de

civilisation, de bassesse, de licence et de servitude, forme pour nous comme un corps opaque dont l'épaisseur intercepte ces deux lumières; l'art pur, dont la Grèce fut le berceau; la religion chrétienne, partie de l'Orient pour arriver directement sur nos plages. Il faut lire et relire, pour se bien pénétrer de la pensée de l'auteur, ces beaux chapitres: *les Plaisirs publics sous l'Empire; l'Art grec à Arles; Massalia; Marseille grecque — phénicienne — chrétienne.*

L'histoire, la poésie et l'art ont souvent mis en relief le contraste de cette nuit d'orgie avec cette vivifiante aurore, des monstruosités et des pourritures de la société païenne, du paganisme romain, avec les limpides et salubres clartés de cette foi nouvelle qui venait régénérer et sauver le monde. Cette nécessité du bien sortant de l'excès du mal, qui pourrait un jour descendre du passé au présent et de la religion à la politique, m'était rarement apparue avec plus de force et d'éclat que dans les pages où M. Lenthéric, à propos de ces monuments, de ces édifices, de ces arènes, de ces amphithéâtres, de ces cirques, de ces colossales ruines qu'il décrit en maître, évoque les boucheries de chair humaine dont Rome impériale avait fait le dernier mot de ses jouissances dramatiques Le sensualisme absolu, exacerbé par la toute-puissance, se révèle sous deux formes; il jouit et il tue; il se lève languissamment de sa couche semée de roses et saturée de parfums pour faire le signe meurtrier qui lui assure son compte exact de cadavres lacérés par les

bourreaux, les gladiateurs ou les tigres. Comme toujours, la cruauté se fait complice, associée, confidente, complaisante et pourvoyeuse du plaisir ; l'un serait fade, si l'autre n'était atroce. Des bains, tels que le luxe moderne n'en a pas encore imaginés, constructions plus splendides que des palais, domiciles plus fréquentés que des maisons, invitent patriciens et plébéiens à prendre leur part de ces prodigieuses délicatesses où se confondent le corps et l'esprit, où les philosophes, les poètes et les rhéteurs assaisonnent de leurs causeries, de leurs discours et de leurs vers les exquises recherches du *tæpidarium* ; bains qui prodiguent le superflu et qui manquent du nécessaire ; car ils rappellent le supplice de lady Macbeth, et on se dit que toute l'eau du Tibre, du Pô et du Rhône ne suffirait pas à laver ces mains tachées de sang. Pour dépeindre ces effroyables spectacles, ces associations de l'homme changé en bête et de la bête ameutée contre l'homme, M. Lenthéric a trouvé des couleurs tragiques qui nous émeuvent et nous font penser, comme une scène de drame écrite par une plume vengeresse et extraite de ces débris. Il y a du Martinn et du Gustave Doré dans cette façon grandiose de repeupler les monuments antiques pour en faire les témoins de l'histoire, et nous offrir la représentation posthume des sanglantes et voluptueuses saturnales qui les ont remplis du faîte à la base. Ces architectures parlent : *lapides clamant ;* les pierres crient, et ce cri retentit de siècle en siècle pour protester contre

les sophismes de l'école qui amnistierait volontiers les Césars pour se dispenser d'honorer les chrétiens et d'admirer les martyrs. De ces galeries, de ces arceaux et de ces voûtes s'exhale un parfum délétère qui étoufferait la conscience humaine, suffoquerait la liberté morale et obscurcirait l'image de la Providence, si déjà un souffle de vie et un rayon de lumière n'arrivaient des cimes du Carmel et du Calvaire.

Que nous sommes loin du théâtre grec et de ses chœurs, médiateurs harmonieux entre le ciel et la terre, poétiques justiciers dont la douce voix, en présence de crimes fictifs et de douleurs imaginaires, s'élève sans cesse pour réclamer les droits de l'innocence, de l'humanité et de la pitié! Eschyle se fait fournisseur des ménageries du peuple-roi; il multiplie à l'infini les enfants de Prométhée, pour les livrer aux serres formidables d'un vautour à mille têtes. Sophocle s'ingénie à démuseler les lions et les panthères; il crève les yeux d'Œdipe et envenime la plaie de Philoctète, pour le plus grand plaisir des affranchis, des vestales et des courtisanes. Euripide, métamorphosé en gladiateur ou en tortionnaire, renouvelle à chaque instant le sacrifice de l'Iphigénie chrétienne; les monstres qu'il affecte au service de l'amphithéâtre et du cirque font ressembler à un caniche le monstre classique, suscité par Neptune pour châtier Hippolyte.

Quand on a lu ce chapitre qui fait tant d'honneur, non seulement à M. Lenthéric, érudit, ingénieur, paysagiste, géographe et archéologue, mais à M. Lenthé-

ric historien, penseur et artiste, on éprouve une sensation charmante d'allégement et de bien-être en passant aux pages où il retrace l'Art grec à Arles, la race grecque sur les bords du Rhône, le parcours d'Arles à Marseille, *Massalia*, Marseille grecque et chrétienne. C'est comme un lourd rideau de pourpre qui s'entr'ouvre pour nous laisser apercevoir un coin du ciel de l'Attique : comme un nuage pestilentiel, se dissipant pour faire briller sur nos têtes les pures étoiles qui baignent de leur blancheur les lauriers de l'Eurotas et le sommet du Taygète; comme une nuit de meurtre et de deuil que chassent les brises matinales; comme un chant d'Homère qui ferait taire le cri des oiseaux de proie; comme une statue de Phidias qui surgirait tout à coup sur une place où fourmillaient tout à l'heure des multitudes affolées de débauche, grisées de vin, de carnage et de crime. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que M. Charles Lenthéric a une prédilection pour Arles. — « Arles surtout, nous dit-il, fut un des principaux foyers de l'hellénisme. Officiellement Romaine, elle était en fait Grecque de mœurs, de langage et de tempérament. Quelques-uns de ses monuments et un très grand nombre d'œuvres d'art et de débris exhumés de son sol privilégié, bien qu'appartenant à l'époque romaine impériale, sont des œuvres essentiellement grecques, exécutées souvent par des artistes grecs, tout au moins sous leur influence et leur direction; et, sous le masque romain qui couvre

la colonie du Rhône, nous allons retrouver avec intérêt les traits harmonieux de cette race grecque, supérieure, quelquefois frivole et un peu sceptique, mais fine entre toutes et dont l'élégance et le goût exquis feront toujours l'admiration des esprits délicats et des natures distinguées. »

Ces quelques lignes nous donnent le sens et nous révèlent le charme de tout le livre. Quant à cette prédilection arlésienne, elle est fort explicable. L'éminent auteur des *Villes mortes* s'est imposé pour tâche de vivre familièrement avec la mort, et, pour ainsi dire, de la ressusciter, afin que nous puissions juger avec lui ce que furent ces ossuaires lorsqu'ils étaient des cités, ces amas de poussière lorsqu'ils étaient des populations, ces tas de moellons effrités, tapissés de liserons et de pariétaires, lorsqu'ils étaient des murailles et des maisons. Or Nîmes, qui a gardé d'ailleurs une physionomie trop complétement romaine, Marseille, qui a été forcée depuis cinquante ans de se pourvoir de monuments, de se décorer d'antiquités et de commander à des architectes ses ruines futures, Nîmes et Marseille se sont *modernisées* en restant actives et vivantes. En dépit des Arènes, de la Maison-Carrée et de la Tour Magne, elles ne montrent à l'archéologue leurs reliques qu'à travers de *nouvelles couches*, créées par l'industrie, le commerce, la science et les découvertes contemporaines. Le présent, en un mot, y fait ombre au passé; à ce cher passé dont on peut dire qu'il est la patrie des âmes

fatiguées, comme l'horizon est la patrie des imaginations inquiètes. Arles n'a pas le même défaut. Le passé n'y est pas obstrué par le présent. L'industriel n'y gêne pas l'antiquaire. Arles semble ne vivre que dans ses morts. On dirait que cette ville indolente, désespérant de créer quelque chose de plus beau que le cloître de Saint-Trophime, le cimetière des Aliscamps, le théâtre d'*Auguste* et les Arènes, s'est endormie sur cette collection de tombeaux et de débris; à peu près comme une veuve qui préférerait son deuil à une nouvelle tentative d'affection et de bonheur. Les demeures habitées ont l'air de demander pardon de n'être pas des sépulcres. Leurs habitants paraissent s'excuser de n'être pas des statues. Le mouvement s'humilie de ne pas être l'immobilité. Des statues, ai-je dit ? Ceci m'amène à saluer une charmante exception, un délicieux contraste dans cette capitulation de la vie devant la mort. Les Arlésiennes! leur beauté proverbiale est l'orgueil des bords du Rhône. Le type grec s'y continue et s'y ranime sous une forme enchanteresse, avec des merveilles de grâce, de souplesse, d'élégance innée, avec une pureté de lignes, une transparence de teint, une suavité de contours, une noblesse d'attitudes, bien faites pour réhabiliter la jeunesse immortelle aux dépens de l'antiquité défunte. Mais non! c'est encore l'antiquité qui se reproduit incessamment sous les traits de ses légitimes héritières. L'artiste, le rêveur, le poète, s'ils rencontrent dans une de ces rues presque désertes une de ces idéales beautés qui

ont vingt ans et résument vingt siècles, se disent tout bas : « Arles pouvait impunément céder sa Vénus au musée du Louvre ; voilà que le bon Dieu vient de la lui rendre. »

Toutes ces impressions, je les emprunte au livre de M. Charles Lenthéric ; je les gâte en les empruntant. Tout son chapitre sur l'*Art grec à Arles* est un chef-d'œuvre d'esthétique, où l'érudition se fait à la fois littéraire et pittoresque, où la justesse des aperçus et la sagacité des conjectures se recommandent par l'élévation du langage. Je ne veux pas usurper auprès des belles Arlésiennes le mérite d'avoir bien parlé d'elles ; j'ai tout à gagner d'ailleurs en me parant de la plume de M. Lenthéric. — « On a trop vanté, nous dit-il, la beauté des filles d'Arles pour qu'il soit permis de la passer sous silence ; aussi bien, leur charme s'impose à l'œil le moins exercé... La femme a conservé quelque chose de sa délicatesse native : grande et souple, au profil de camée, la vie heureuse semble frémir dans les ondulations de sa taille ; son nez est droit, son menton très grec, son oreille fine ; ses yeux, admirables de dessin, ont quelquefois une expression indéfinissable ; et ses sensations, subites et véhémentes, sont tempérées par une sorte de grâce attique, don précieux de sa mère, qu'elle saura transmettre à ses enfants. »

Que n'ai-je assez d'espace pour citer quelques passages de *Massalia*, et surtout du bel épilogue — *Marseille grecque-phénicienne-chrétienne*, où l'auteur fait si savamment la part des origines, où il unit une impartialité si

exacte à un sentiment si chrétien, où l'école traditionnelle est si énergiquement vengée des subtilités dissolvantes de l'école critique! M. Lenthéric n'accepte de la légende que ce qu'il faut pour étayer l'histoire : de même que la touffe de lierre, grandie et fortifiée par les siècles, finit par soutenir le pan de mur qui lui servait d'appui. Ce qu'il prouve, ce qui lui suffit, c'est que « le christianisme a été une importation orientale directe, qui remonte au milieu du premier siècle, c'est-à-dire à l'origine même des temps apostoliques, vers l'an 47 ou 48 de notre ère. L'Orient, dans ce qu'il a de plus pur, de plus noble et de plus élevé, a visité toute la région du bas Rhône. Les déserts de la Camargue ont vu passer le triste cortège des amis du Christ. Marseille les a abrités dans ses murs, et nous aurions cru enlever à notre littoral la plus touchante page de son histoire, si nous avions parlé de l'Orient en Provence sans rappeler ce souvenir. »

Dans ce livre si digne de son aîné, si instructif et si attrayant, si solide et si aimable, dans ce livre où tout sent bon et nous dédommage des odeurs de Paris, je ne me permettrai de contredire que quelques lignes. M. Lenthéric nous dit, à propos de Marseille moderne : « C'est peut-être la seule ville du monde qui ait traversé la série des périodes historiques connues en suivant une marche toujours progressive. Où s'arrêtera cette expansion? Nul ne peut le dire ; mais on peut affirmer que Marseille n'est pas encore arrivée à son apogée, etc., etc... »

Hélas! Nous ne pouvons que trop dire où s'arrêtera, où s'est arrêtée cette expansion. Si du moins ce n'était qu'une halte! Mais c'est une reculade, une décadence. Tous les négociants, tous les armateurs, tous les industriels de Marseille diront à M. Lenthéric que les sources de cette prospérité prodigieuse tarissent peu à peu, que le commerce est atteint d'une maladie de langueur, que l'Italie nous oppose de victorieuses concurrences, que des rues immenses et des quartiers tout neufs tombent en ruines sans avoir possédé ni un magasin, ni un locataire. Pour nous autres vaincus, c'est une consolation douloureuse de songer que cette déroute ou cette débâcle date de la troisième République. Cette disgrâce, d'ailleurs, est partagée par toutes nos villes méridionales, écrasées sous une masse de fléaux qu'aggravent les triomphes du radicalisme. Nous rappelons, en finissant, le titre du premier ouvrage de M. Charles Lenthéric; nous nous souvenons des paroles terribles qui ont retenti bien souvent dans ces cirques et dans ces arènes : — et nous ajoutons avec une profonde tristesse : « Villes mortes! les villes mourantes vous saluent! »

XIII

M. HENRI BLAZE DE BURY [1]

8 septembre 1878.

Romantiques, vous avez bien lu, et ce mot vieilli, dont vous cherchez peut-être le sens, a pour moi tout le charme mélancolique d'un souvenir de jeunesse. Nul n'était plus digne que Henri Blaze de le remettre en honneur; car, dès le mois de mai 1834, à l'âge où nous commencions à peine notre droit, il publiait le *Souper du Commandeur,* poétique et mystérieux souper qui aurait pu avoir pour convives Mozart, Hoffmann, lord Byron, Molière, Alfred de Musset et Tirso de Molina.

Mal défini d'abord, et compromis par d'intolérables

1. *Tableaux romantiques de littérature et d'art.*

alliages, le romantisme avait effrayé, irrité ou fait rire beaucoup d'honnêtes gens, de lettrés, de routiniers, de beaux esprits de collège, qui ne voyaient en lui qu'un inquiétant mélange de sectaire, de démolisseur, de révolutionnaire, de casse-cou, d'iconoclaste, de barbare, de tapageur, de fou, de profanateur et de gamin. Pourtant il avait sa raison d'être, et, malgré bien des avortements et des faillites partielles, l'événement l'a prouvé. Il arrivait à son heure, au moment où les prétendus héritiers de l'art classique ne ressemblaient pas plus à leurs devanciers que le paganisme de Julien et de ses augures n'avait ressemblé à celui des siècles héroïques de la Grèce et de Rome. Il se rencontrait avec une mort et une naissance; la mort d'un grand tragédien qui possédait le secret de donner un air de vie à des œuvres mortes, et la naissance d'une génération jeune, ardente, remuante, passionnée, superbe, frémissante encore des dernières vibrations du canon et de la foudre; assez intelligente pour comprendre qu'elle devait renoncer au fatal prestige de la gloire militaire; trop impatiente, trop hardie, trop sûre d'elle-même pour se contenter de suivre, dans la zone pacifique, les sillons tracés, les sentiers frayés, et les routes battues. Cette paix, acceptée comme nécessaire et ennoblie par le retour d'une race royale, supprimait le blocus continental des idées, abaissait les barrières internationales, et nous mettait en contact avec des littératures étrangères, originales, plus dégagées que la

nôtre des traditions antiques, de la vénérable férule du latin et du grec. Par une étrange complication que nos récents désastres n'ont que trop simplifiée, l'annexion de ces littératures, contrariée, combattue, persécutée, proscrite par l'ombrageux despotisme qui avait ruiné la France, prêtait à la curiosité, à l'attrait de l'inconnu, à l'étude de beautés saisissantes, à l'esprit de conquête littéraire, un semblant de patriotisme. Il y eut un instant où madame de Staël parut plus patriote et plus française que Rapp et que Cambronne. Heureux de s'approvisionner contre ses craintes d'inanition et de se retremper à des sources nouvelles, notre génie oubliait de se demander s'il ne perdrait pas en solidité ce qu'il gagnait en étendue, s'il n'altérerait pas à ce jeu son caractère spécial et ses qualités natives.

« Le romantisme, c'est le libéralisme en littérature, » disait M. Hugo, sauf à le confondre plus tard avec la démocratie littéraire, laquelle devait à son tour, sous des plumes auxquelles je ne veux plus faire de réclame, devenir la démagogie de la borne et du ruisseau. — On aurait pu l'appeler aussi « l'éclectisme » — et ce mot résume les inconvénients et les avantages d'une révolution à la fois féconde, stérile et dangereuse, qui exposait les talents imitateurs et parasites à remplacer l'imitation racinienne par la contrefaçon shakspearienne, et les imaginations désordonnées à méconnaître une vérité essentielle; c'est que des écarts, amnistiés d'avance ou

tolérables dans la langue de Shakspeare ou de Gœthe, deviennent monstrueux dans la langue de Boileau et de Molière. Pourtant, comme si rien ne devait manquer aux heureuses chances de cette lune de miel du romantisme, la Restauration et ses amis n'en eurent pas peur. Abusés par de spécieuses apparences, les royalistes lui surent gré de rompre énergiquement avec la littérature de l'Empire, de remonter au moyen âge et d'y chercher des inspirations, des images, des modèles, des reliques, inséparables de nos grandeurs féodales et monarchiques ; de substituer la religion ou du moins la religiosité catholique à cette mythologie glaciale où s'unissaient Richelet et Chompré. Pour quelques-uns que j'ai connus, et qui étaient de bien bonne foi, peu s'en fallait qu'il n'y eût là une Renaissance en sens inverse, une revanche spiritualiste et chrétienne de celle du XVIe siècle ; démonétisant les souvenirs de Rome et de Sparte dont la Révolution de 89 avait tant abusé; expulsant les dieux de l'Olympe au nom du Dieu de l'Évangile, comme sa sœur aînée avait tout à coup dissipé l'ombre mystique des cloîtres en jetant par-dessus leurs clôtures des pages d'Homère et de Platon, de Théocrite et d'Euripide, d'Horace et de Virgile. Même, — détail singulier! preuve évidente de la nécessité des contrepoids! — on a pu remarquer que le romantisme, art foncièrement révolutionnaire, avait eu son âge d'or pendant les dernières années de la monarchie légitime ; qu'il avait commencé

à dérailler le lendemain des journées de juillet, que la République de février lui avait porté le coup de grâce, et que ses débris s'étaient finalement absorbés, engloutis, perdus dans nos alternatives et nos crises d'anarchie, de coup d'État, de dictature, de calamités et de radicalisme. Ainsi, la Révolution politique et sociale, loin de favoriser la Révolution littéraire, n'a su que la troubler, la gâter, la violenter, la dégrader, l'anéantir. C'est que l'une représente la corruption et l'aplatissement de tout ce que l'autre prétendait relever, purifier, vivifier ou ressusciter.

Quoi qu'il en soit, si l'on nous accorde qu'il existe d'illustres naufrages, qu'on aurait tort d'en dédaigner les épaves, et qu'il y a lieu parfois d'appliquer l'expression proverbiale : « Les morceaux en sont bons ! » — on nous permettra d'ajouter que Henri Blaze de Bury semblait prédestiné à recueillir ces morceaux et à les rajuster avec autant de dextérité que de charme. Sa littérature est essentiellement compréhensive, — je dirais presque cosmopolite. Il tient à l'Angleterre, possède l'Allemagne et se rattache à l'Italie par ses origines provençales. Son défaut, si c'en est un au milieu de tant de qualités brillantes, c'est justement cette profusion ou cette diffusion d'idées qui fait songer à l'embarras des richesses, et force la critique à voyager au lieu de s'asseoir. Lisez l'intéressant volume dont je vous parle aujourd'hui. En présence des grands courants de la littérature française au XIXe siècle, on a comme des visions de l'Ohio, du

Missouri et du Meschacébé. Lord Byron et le byronisme nous reportent de cinquante ans en arrière, et, si nous fuyons avec le poète le seuil de Newstead-Abbey, nous le retrouvons en pleine mer, sous le beau ciel d'Orient, promenant son immense ennui ou son ironie ardente du lac Léman au Lido, des solitudes alpestres aux îles de l'Archipel, de Venise où il aime à Missolonghi où il meurt. Voici Lamartine! Henri Blaze a vécu dans son intimité, et un épisode récent prête un *à-propos* particulier à ses souvenirs, à ses hommages, plus littéraires que ceux du conseil municipal de Mâcon. Ici, je ne puis résister à l'envie de citer quelques lignes d'une lettre écrite par une femme d'un esprit supérieur, trop lamartinienne pour ne pas gémir de tout ce qui profane cette chère mémoire : — « J'ai reçu une lettre de Mâcon, qui m'annonce que la cérémonie Lamartine a été grotesque. Tous les honneurs de la fête ont été pour Mősieu le préfet qui, revêtu de son habit brodé, s'est fait escorter par la musique et par la garnison. Sur l'estrade, M. Mounet-Sully a arraché des mains de madame Ernst le sonnet d'apothéose, et l'a lu lui-même. M. Alexandre, l'unique ami présent de Lamartine, a été bafoué, et a donné sa démission de président de l'Académie de Mâcon; *et cosi è finita la cômedia!* » — Pauvre Lamartine !

A une étude sur La Fontaine, ce délicieux voyageur dans le pays de la flânerie et du rêve, succèdent des pages sur Voltaire et Shakspeare, qui mériteraient à elles

seules une de ces discussions sympathiques, préférables à de banales louanges. De Shakspeare à *Hamlet*, il n'y a que la main qui écrit ce que le héros déclame. *Hamlet* et ses commentateurs depuis Goëthe! quel régal pour nous tous, si enclins à voir, à chercher, à découvrir ou à mettre dans le drame de Shakspeare ce que Shakspeare n'y a pas mis! — Mais, quand on est avec Henri Blaze, — et on ne saurait se trouver en meilleure compagnie! — on peut être sûr que la musique n'est pas loin. Son père, mon vieil ami Castil-Blaze, avait écrit, dans le temps, un livre bien spirituel, intitulé : *Molière musicien*, ce qui signifiait, si j'ai bonne mémoire, *Molière et ses Musiciens*. Fidèle à son cadre *romantique*, Henri Blaze de Bury nous offre, sous le titre de *Shakspeare et ses Musiciens*, un chapitre que je qualifierais presque de chef-d'œuvre, s'il ne me semblait un peu dur pour M. Gounod. Le volume se termine par une fantaisie conjecturale sur la *Musique et ses destinées*, que mon incompétence esquive, mais que l'ingénieux auteur avait le droit d'écrire, lui qui, depuis quarante-quatre ans, sous le pseudonyme de Hans Werner ou de Lagenevais, publie des jugements si fins, si délicats, si attrayants et si variés sur la musique contemporaine.

Nous l'avons dit ou fait pressentir, l'inconvénient d'un pareil ouvrage, c'est le trop-plein. Ce n'est pas une abeille, c'est l'essaim tout entier, voltigeant, non plus sur une fleur, mais à travers tout un parterre. Charmant

pour le lecteur qu'il repose et distrait du français de M. de Marcère, ce livre risque de causer au critique l'étourdissement que l'on éprouve, à l'Exposition universelle, devant cette masse de *préciosités* plus curieuses les unes que les autres, l'éblouissement dont on ne peut se défendre en face du vitrage d'une serre-chaude, incendié par un soleil d'été. Un homme d'esprit a dit à propos des idées : « gibier rare dans la forêt des mots ! » — Il y a trop de gibier dans les vastes domaines où nous promène Henri Blaze ; forêts germaniques peuplées de tous les fantômes chers au romantisme, hantées par le Chasseur noir et sa meute, renvoyant d'échos en échos les notes mystérieuses du cor enchanté, rassemblant les hôtes de la nuit à la pâle lueur de la lune et des étoiles dans leurs lointaines clairières où le vent d'automne secoue les gouttes de rosée ; forêt de Windsor, où la Muse classique de Pope n'a pas effacé les traces de Shakspeare et les poétiques apparitions du *Songe d'été ;* bruyères voisines de la plate-forme d'Elseneur ; coteaux de Saint-Point, de Monceaux et de Milly ; parc de Newstead, jardins de Ferney, lacs où se baignent les délégués du monde invisible... Comment choisir, au milieu de ces chasses princières, le lièvre ou le perdreau que je vous offrirais dans un plat d'argent?

J'aime donc mieux déclarer sommairement que Henri Blaze a traité en maître chacun de ces sujets si divers, et lui adresser quelques-unes de ces objections qui sont

comme le sel de la louange ; menus cailloux dont on a pu dire :

Du choc des opinions jaillit la vérité.

D'abord, n'a-t-il pas exagéré l'influence et surtout le génie de madame de Staël ? Passe encore, quoique avec bien des réserves, pour le livre sur l'*Allemagne ;* mais *Corinne !* Se peut-il qu'un roman, illisible en 1878, ait été si puissant en 1802? *Corinne*, où le caractère français est injustement sacrifié, m'a toujours fait l'effet d'un placage éloquent, légèrement teinté de pédantisme; c'est l'orgueilleux effort d'imagination d'une femme admirablement douée, ardemment et sensuellement passionnée, laquelle, désespérée de n'être pas belle, esclave fort peu volontaire des bienséances, se débattant à huis-clos contre les préjugés et les lois sociales, à la fois réfractaire et grande dame, prit plaisir à se représenter à elle-même et au public, transfigurée, idéalisée, éclatante de beauté et de jeunesse, — j'allais dire *Récamierisée*, — prêtresse ou messagère d'art et de poésie, entourée d'hommages et divinisée dans un pays où la religion du beau se fond avec la religion du bon Dieu. La littérature, la prose, l'esthétique, l'inspiration, l'horizon de *Corinne*, c'est le turban, c'est la harpe, c'est le cap Misène, c'est le tableau de Gérard; rien de plus. Le style a encore plus vieilli que celui des *Martyrs*. Ceci nous ramène à Chateaubriand.

Henri Blaze, si bon juge en musique, est-il dans la note juste, lorsqu'il préfère l'auteur de *Corinne* à l'auteur de *René*, lorsqu'il écrit le mot de *férocité*, si étonné de figurer en marge de ces pages immortelles où toute une génération, tourmentée, maladive, inquiète, mi-partie de prostrations et de fièvres, a trouvé l'expression la plus pénétrante et la plus fidèle de ses vagues aspirations, de ses tristesses, de ses tendresses, de ses chimères, de ses souffrances? — « Les lettres écrites de Rome au sujet de madame de Beaumont dépassent en *férocité* de sentiment le langage du frère d'Amélie à sa bien-aimée Céluta. Quand je compare Voltaire à ce chrétien, je me demande lequel des deux est le Satan. Sans aucun doute, Voltaire fut un grand hérétique, mais Chateaubriand est un *inhumain.* Impitoyable pour les choses, le défenseur de Calas et de Sirven eut toujours des entrailles pour ses semblables; même pour les femmes qui le trompaient il fut doux et clément, tandis que l'autre, envers celles qui l'adoraient, fut *atroce.* » — Et plus loin : « Faire marcher ensemble le christianisme et René, persuader aux gens que ces pages d'un raffinement de *perversité* qui révolte devaient servir à l'édification des âmes, quelle ironie et quel tour de force! »

Eh bien, tout cela est au-dessus ou au delà du ton. Rétablissons les faits, et d'abord éliminons Céluta, qui n'a rien à faire ici, puisqu'elle ne paraît que dans les *Natchez*, livre absurde, ennuyeux et oublié. Ce n'est pas

à Céluta, c'est à Chactas et au Père Souël que René raconte son histoire.

Chateaubriand écrit le *Génie du Christianisme ;* il l'écrit en poète, à une époque où il y avait entre le christianisme et les âmes de tels abîmes qu'avant de les convertir et de les convaincre, il fallait les persuader et les charmer : il est amené à dépeindre le *vague des passions,* et c'était son droit, puisque les Pères de l'Église en avaient parlé avant lui, puisque le paganisme n'avait pas connu cette disposition particulière des natures faibles, orageuses, romanesques, mal équilibrées, dépaysées et comme lancées dans l'espace par la religion de l'infini. Or, le vague des passions ne pouvait mieux se résumer que dans un sentiment trop coupable pour s'avouer à lui-même, voilé sous un nuage de tempête, préparé, sinon justifié, par une série d'impressions merveilleusement graduées, par des circonstances spéciales, par un caractère exceptionnel, privilégié de la douleur, incapable de trouver dans des conditions ordinaires le bonheur ou le repos, nostalgique de l'inconnu, toujours avide de s'assouvir et toujours inassouvi. D'autre part, l'adolescence de Chateaubriand, telle qu'il l'a retracée dans ses *Mémoires,* se prêtait, non pas à une passion qui n'a jamais existé, mais à une fiction aisément explicable. Dans ce sombre château de Combourg, entouré d'affections peu intelligentes ou peu expansives, le jeune songeur n'est à l'aise qu'avec une sœur dont les goûts et les

penchants sont les siens ; belle, étrange, hallucinée, visionnaire, fantasque, suspendue dans le vide entre le génie et la folie, vouée d'avance à une sorte de fatalité sinistre, telle enfin qu'un poète, magnétiseur à sa manière, pouvait la prendre pour *sujet*. De même que madame de Staël s'était figuré que, sous les traits de Corinne, belle, adorable et adorée, on la couronnait au Capitole, Chateaubriand — hypothèse moins innocente ! — imagina ce qui arriverait si un jeune homme, en proie comme lui au *vague des passions* aggravé et envenimé par des catastrophes extraordinaires, découvrait tout à coup qu'il aime sa sœur et qu'il est aimé d'elle. La tragédie antique lui trouverait des ancêtres; la République moderne l'honorerait et en ferait un député. Nous, moins accommodants, bornons-nous à remarquer, premièrement, que, si l'intention ne doit pas être punie comme le fait, l'imagination est encore bien moins coupable que l'intention; (exemple : je n'ai pas l'intention d'égorger un seul des hommes du 4 Septembre; mais j'imagine volontiers ce qui serait arrivé s'ils n'avaient pas existé ;) — secondement, que l'épisode de *René*, intercalé dans la première édition du *Génie du Christianisme*, a cessé d'en faire partie à dater de 1826, et ne s'est plus offert aux lecteurs que sous la forme d'un récit, suspect peut-être aux esprits scrupuleux, mais toujours cher aux lettrés et absolument indépendant du grand ouvrage. Il n'y a rien là de bien *féroce* ni de bien *pervers*. La mesure ! la mesure !

Est-il besoin de la rappeler à l'ami de Meyerbeer! En lisant cette page excessive, qu'aurait dit Villemain? Qu'aurait dit Sainte-Beuve?...

Dans le joli chapitre sur La Fontaine, je signale deux inadvertances, — « Retournez le *Malade imaginaire* de Molière, vous avez le *Mithridate* de Racine. » — Non, ce n'est pas le *Malade imaginaire*, c'est l'*Avare* qu'il faut retourner. — « A vingt ans de distance, *Une Chaîne* de Scribe devient *Monsieur Alphonse.* » — Je ne vois pas la moindre analogie entre les deux pièces. *Une Chaîne*, c'est la très habile peinture des embarras et des périls qui menacent un jeune homme de cœur et d'honneur dans ce moment de crise où lié à une grande dame par un sentiment de reconnaissance et le souvenir d'une passion romanesque, il veut rentrer dans la vie régulière; *Monsieur Alphonse*, c'est le portrait peu flatté d'un personnage fort équivoque, qu'Alexandre Dumas s'est proposé comme un type et pour lequel l'argot des boulevards ne manque pas de synonymes. Si je relève ces légères vétilles, c'est parce que Henri Blaze de Bury a toujours été un peu enclin à ce dilettantisme aristocratique qui regarde les détails de trop haut pour être toujours bien exact. Inutile d'ajouter que ce défaut me semble préférable à l'excès contraire, à M. Sarcey, par exemple, se passionnant pour un bouton de guêtre théâtral, et croyant tout perdu si l'ingénue joue un rôle de coquette, ou si le jeune premier manque son entrée.

J'aurais un volume à écrire pour apprécier, louer, discuter, chicaner *Voltaire et Shakspeare*, *Hamlet et ses commentateurs*. Je ne l'écrirai pas; je me bornerai à demander au très spirituel *essayist*, dont les ironies, les sous-entendus et les doubles fonds ont de quoi effrayer bien des Philistins, s'il n'a pas eu à réprimer une forte envie de rire en parlant de ce *merveilleux Tancrède*, et en prenant au sérieux les tragédies de Voltaire. Au surplus, ce chapitre a des effets de bascule qui vous déconcertent : — « Voltaire n'emploie l'histoire qu'à des fins particulières... » « Personne, à la scène, n'a plus trafiqué du christianisme que Voltaire; ses tragédies de *Zaïre*, d'*Alzire*, *de Tancrède*, ne nous chantent que la gloire de ce Dieu que sa prose se fait un devoir d'écraser ; mais combien, à la longue, ces déclamations creuses vous fatiguent, quelle pitié que cette émotion de commande entre deux ricanements, et qu'en sortant de là vous avez de plaisir à vous réciter quatre vers substantiels et convaincus de *Polyeucte!* » — Excellent! parfait! admirable! Mais, alors pourquoi nous dire : — « Comme il s'imaginait être Cicéron, il pouvait bien aussi se croire Tancrède. N'était-il pas le vengeur de Calas? N'avait-il pas toujours pris en main la cause de l'innocence, et jeté son gantelet pour toutes les Aménaïdes aux pieds de tous les Orbassans ? Cœur généreux, inflammable, qu'un esprit mauvais tenait à la chaîne, avec plus d'imagination que n'eût-il été, puisque le peu qu'il en avait suffi-

sait pour l'entraîner si loin dans l'émotion? etc. » — Quant à *Hamlet*, soit! c'est prodigieux, c'est miraculeux, c'est sublime; une profondeur à tenter ou à défier les plongeurs les plus hardis; un monde, un océan, l'Himalaya, la Iung-Frau. Toutefois, ne serait-il pas temps, pour les écrivains français, — et bien français — d'en finir avec ces éternelles explications d'un texte doué de tous les mérites, excepté de la clarté? Hamlet, par cela même qu'il personnifie, dans une expression suprême, superlative, le génie anglo-saxon, est en désaccord complet avec le nôtre. Pourquoi persister à faire de ce désaccord une harmonie? Pourquoi préférer ces lourds nuages scandinaves à l'azur de notre ciel et au soleil de nos plages? Laissons-le sur son esplanade. Craignons de devenir plus nébuleux sans le rendre plus clair.

Un mot, en finissant, sur les pages musicales; elles sont charmantes, avec de petites malices féminines ou félines qui ne leur ôtent rien de leur finesse et de leur grâce. Henri Blaze *éreinte* Gounod, mais gentiment, délicatement, à l'aide d'une élégante baguette coupée dans un massif de lauriers-roses, et fort différente d'une trique. Il le plume comme un bel angora plumerait un rossignol, avant de le croquer. J'aime et j'admire trop Gounod pour lui conseiller de mourir. Pourtant le moyen aurait du bon. Voyez le pauvre Berlioz! De son vivant, j'ai rencontré des critiques très bien posés qui lui refusaient tout talent, qui le traitaient de révolutionnaire manqué,

de maniaque, de *fruit sec*, sans inspiration, sans mélodie, presque sans musique. Aujourd'hui Henri Blaze le réhabilite, le glorifie, et certes nul n'était mieux que lui en mesure de connaître les persécutions acharnées dont Berlioz fut victime : — « Ah ! combien, quand j'y songe, à ce clair de lune romantique, au sentiment naïf de cette scène incomparable, l'*Hymne à la Nuit*, de Berlioz dans les *Troyens*, répondrait mieux ! Je viens de nommer le précurseur. Bien avant que M. Gounod songeât à son imitation du chef-d'œuvre de Gœthe, Berlioz avait écrit la *Damnation de Faust*, et la symphonie de *Roméo et Juliette* du même compositeur avait également pris date de longues années avant que l'auteur de *Mireille* eût la pensée de *blaireauter* son opéra sur ce sujet. Berlioz est un shakspearien sérieux, etc., etc. » — « Voulez-vous avoir raison demain ? mourez aujourd'hui ! » a dit Victor Hugo. — « Voulez-vous en être encore plus sûr ? ajouterai-je, arrangez-vous pour que l'on puisse lapider un vivant avec les pierres de votre tombeau !... »

XIV

UN HOMME D'AUTREFOIS [1]

I

6 octobre 1878.

Ce n'est pas seulement un bon livre; c'est un livre heureux, malgré les malheurs qu'il retrace; j'appelle heureux les ouvrages qui plaisent à tout le monde, dans un temps où les opinions sont tellement divisées et même, hélas! subdivisées. Les éclectiques, les hommes d'esprit, plus ou moins ralliés à la Révolution et à la République, ont su gré au marquis Henry Costa des illusions qu'il avait eues avant 89 et de celles qu'il refusa de partager après 92. Pour nous, pour l'immense majorité des lecteurs,

1. Le marquis H. Costa de Beauregard; Souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils.

et, j'aime à le croire, pour l'Académie française, ce qui a fait surtout le charme et le succès de cette histoire de famille, c'est justement la famille ; c'est le spectacle d'une belle âme aux prises avec l'adversité, sans cesse ramenée vers les objets de ses plus chères affections, tandis que le devoir l'enchaîne au service d'une cause perdue. Il y a des ambitieux qui sacrifient leur bonheur domestique au désir de devenir de grands personnages. Il y a des sages qui préfèrent une vie obscure et paisible aux jouissances de l'ambition et de l'orgueil, pourvu qu'un cœur d'élite réponde à chaque battement de leur cœur et que leurs yeux, fatigués du travail de la journée, se reposent chaque soir sur une jeune mère entourée de ses enfants. Le marquis Henry nous offre ce caractère particulier, que, fort peu épris des glorioles et des intrigues de cour, n'aimant au monde que sa femme et ses *chers petits,* désabusé d'avance de la politique, de la diplomatie et de la guerre, il se résigne à une séparation indéfinie et douloureuse pour faire ce que lui imposent l'honneur, les traditions de sa race, le dévouement à son pays et à ses rois, la crainte d'encourir les reproches de sa conscience, s'il se désintéressait de cette lutte inégale, dont il prévoit la fatale issue. — « Il ressemble presque à un athée courant au martyre. » Ce n'est peut-être pas dire assez. Il fait parfois l'effet d'un croyant qui se laisse martyriser pour un autre Dieu que le sien. Voilà ce qui rend si attachante sa physionomie, et si intéressant le livre où il revit tout entier.

Dès le début, on reconnaît en lui une nature exquise; c'est un enfant précoce, sans aucun des inconvénients de cette précocité qui trop souvent se dépense dans un premier acompte. L'enfant sera un homme supérieur qui, si les circonstances le servaient mieux, serait tout à fait un homme illustre. Il a tout, haute intelligence, jugement ferme et droit, talent, héroïsme et stoïcisme chrétiens, clairvoyance, sagacité, savoir, vocation et organisation d'artiste, avec un juste équilibre de facultés et d'aptitudes qui ôte à cette organisation tout danger. Rien de plns sympathique et de plus doux que les premiers chapitres, l'intérieur de ce vieux château du Villard, dont nous ferons l'éloge le plus complet en disant qu'il est le contraire d'un intérieur et d'une maison modernes. Il est à demi perdu dans les Alpes savoisiennes, et participe à la poésie grandiose de ces paysages qui semblaient devoir opposer une barrière aux catastrophes prochaines et ne connaître d'autres tempêtes que les conflits des hautes cimes avec la foudre et les vents. Il n'est pas encore une ruine; mais il en possède déjà l'attrait mélancolique et comme le pressentiment. On dirait que les amitiés qui l'habitent et qui en rendent le séjour si agréable, se préparent à jouer le rôle de ces plantes grimpantes qui, après s'être appuyées sur un arbre ou sur un mur, leur servent à leur tour de soutien quand le mur s'écroule ou quand l'arbre est foudroyé. C'est un tableau de Chardin avec de vieilles armoiries brodées sur

les vieilles tentures. N'y cherchez pas le *comfortable;* le mot et la chose y sont également inconnus. A cette époque (de 1752 à 1759), — surtout dans ces pays de montagnes où les tourtereaux eux-mêmes se logeaient dans des nids d'aigles, — il n'y avait presque pas de chemins. On arrivait comme on pouvait; mais aussi, une fois arrivé, on ne s'en allait plus; témoin M. de Saint-Rémy, le vieux chevalier de Malte, venu au Villard pour y passer un mois, et qui, quinze ans après, s'y trouvait encore; Aujourd'hui, on voyage si vite que tout se ressent de cette vitesse. Il en est de notre cœur comme de nos lettres, qui ont perdu de leur prix depuis qu'on les reçoit au bout de quelques heures et qu'elles peuvent affecter un laconisme télégraphique. Nous ne savons plus les écrire, parce qu'elles sont moins sûres d'être bien lues. Ah! comme on les lisait mieux, quand elles étaient l'événement de la journée, lorsque l'on songeait, en les ouvrant, qu'elles avaient couru bien des hasards, passé par de bien mauvais chemins, subi d'innombrables retards et que l'on pouvait les comparer à des voyageurs, à des amis, bravant, pour venir jusqu'à nous, la distance, la pluie, la neige, la fatigue, les ornières, les auberges, les sentiers de traverse et les aventures de grande route! Il en est de même de tout ce qui composait autrefois la vie de famille et de château. On ne réside plus; on entre et on sort. La station la plus proche du chemin de fer paraît inventée tout exprès pour nous emporter après nous

avoir amenés. Le séjour n'est plus qu'une halte qui fait penser aux *dix minutes d'arrêt* réglementaires. Nous sommes arrivés si facilement qu'il nous est impossible de ne pas remarquer que nous aurons les mêmes facilités pour partir; peu s'en faut que nos sentiments, nos parentés, nos affections, compris dans les bagages, ne soient traités comme un colis de plus!

Vous devinez maintenant le mystérieux attrait dont nous ne pouvons nous défendre, alors que nous nous retrouvons en présence de cet *autrefois*, de ce grand reliquaire, de ces images de recueillement, de paix, de sécurité, de stabilité, de tendresse, de similitude entre la veille et le lendemain, si différentes de nos existences modernes. C'est cette sensation que nous donnent les premières pages du livre de l'arrière-petit-fils, consacré à la noble et pure mémoire du bisaïeul. Cette galerie de portraits de famille ne contient que des figures originales, sympathiques, souriantes, vénérables, gracieuses, touchantes; voici le marquis Alexis, le père d'Henri, retiré de la cour et du monde, agronome doublé d'un artiste et d'un homme d'esprit; la marquise, née de Murinais, animant tout ce petit groupe; son père, M. de Murinais, un autre marquis, — et jamais histoire ne réhabilita mieux ces pauvres marquis! — retour de Versailles, mais avec embranchement sur les champs de bataille d'où il a rapporté des souvenirs héroïques, d'interminables récits, et la cicatrice creusée par une balle qui lui a traversé les

deux tempes; le chevalier de Saint-Rémy, déjà nommé, type du gentilhomme voltairien qui se convertira tôt ou tard, bourru, grincheux, quinteux, sarcastique, toujours prêt à allonger d'un couplet sa sempiternelle chanson, immobilisé à Villard, que ses chansons scandalisent, que ses grogneries amusent, qu'il envoie chaque matin à tous les diables, et dont il ne peut plus se passer. Et les inférieurs! l'abbé Baret, le notaire Girod! comme ils s'harmonisent avec cet ensemble! N'oublions pas le fidèle Comte, ce serviteur comme il n'y en a plus, ce vieillard qui s'élève jusqu'au pathétique; si étroitement lié à la famille que la domesticité s'efface dans le dévouement et que, lorsque arrivent les dates funèbres, on ne distingue plus ses larmes de celles du père, de l'époux, du frère et de la mère!

Et ne croyez pas que les habitants du Villard vivent comme des ours, sous prétexte qu'ils en ont pour voisins! La marquise et son père servent de trait d'union entre la France et la Savoie; Grenoble marque l'itinéraire entre Paris et Chambéry. Les causeries du soir effleurent de leurs ailes d'abeille tout ce qui se dit et tout ce qui s'écrit, les salons célèbres et les bosquets de Versailles, la littérature et la philosophie, le livre nouveau, la tragédie nouvelle, toutes les grâces du bel-esprit sans aucun de ses travers. C'est la civilisation, c'est la société vues à distance. On en a les échos et les reflets; on n'en est pas étourdi ou ébloui. Hors de portée de leurs dangereuses influences, on goûte impunément ce qu'elles con-

servent encore de fin, de délicat et de charmant parmi les symptômes de leur déclin. C'est dans ce milieu que naît et grandit le marquis Henry; c'est là qu'il contracte un goût si vif pour la peinture, qu'après ses heureux coups d'essai et ses premiers tableaux, pris fort au sérieux par les maîtres de l'époque, la vue des écrasants chefs-d'œuvre du Titien et de Raphaël peut seule lui faire tomber le pinceau des mains. C'est de là qu'il partit pour Paris avec un de ses oncles. Combien nous regrettons que le défaut d'espace nous force de glisser sur ce voyage où le gentilhomme-artiste de quatorze ans vit Greuze, Diderot, Vien, Boucher, Tronchin, Vanloo, M. de Choiseul, Marmontel, madame Geoffrin, Joseph Vernet, Cochin, le duc de La Rochefoucauld, le président Hénault, etc., sans compter Louis XV qui ne comptait guère, et la pauvre reine qui ne comptait pas !

Le mariage du marquis Henry est encore un de ces aimables épisodes, prologues d'un drame terrible, qui plaisent, qui attendrissent, et où l'on voudrait d'autant plus s'arrêter, que déjà l'on croit entendre les lointaines rumeurs de l'orage et l'approche des jours d'angoisse et de deuil. Henry épouse, à vingt-cinq ans, sa cousine Geneviève de Murinais ; elle a deux ou trois ans de plus que lui, et elle n'est pas jolie; mais le bon Dieu a permis que le mariage fût le triomphe des femmes presque laides, lorsqu'elles sont en même temps douées d'une vive intelligence, d'une raison droite et

d'une énergique faculté d'aimer. Si leur mari est digne d'elles — et qui était plus digne que le marquis Henry? — il a bien vite cessé d'apercevoir les imperfections du visage pour ne contempler que les beautés de l'âme; ou plutôt, par un précieux phénomène ou une grâce d'état, il lui semble que ces beautés se font visibles, se réfléchissent sur la forme extérieure et la transfigurent. Ce sont comme autant de découvertes successives, et s'il est vrai que l'on soit plus heureux ou plus fier de ce que l'on découvre que de ce que l'on voit, il s'applaudit d'être seul à connaître ce qui échappe à tous les yeux. Cette laideur relative a des coquetteries ravissantes dont il est l'unique objectif, et qui expriment à la fois la reconnaissance et la tendresse, le regret de n'être pas belle, la joie d'être aimée comme si elle l'était. Il possède alors toutes les douceurs de l'amour sans une seule de ses inquiétudes, et il mérite d'être envié par les maris trop convaincus que tout le monde est de leur avis sur la beauté de leurs femmes. Dans le mariage, l'amour d'une femme décemment laide est un trésor dont le propriétaire a seul la clef; trop de beauté, c'est un énorme paquet de billets de banque qui ne tiennent que par un fil et qui risquent de s'éparpiller au moindre vent.

Aussi, comme Henry et Geneviève sont heureux, du moment qu'elle est rassurée ! Je ne résiste pas au plaisir de citer quelques lignes : « Ainsi commençait, douce, charitable et heureuse, la nouvelle existence du marquis

Henry. Noble de cœur et d'esprit, chevaleresque, tout à la fois ferme et résolu, il avait inspiré à sa jeune femme ce sentiment qui tient à la fois de l'admiration et de l'amour, l'abandonnement de tout son être ; elle pensait comme il pensait, elle voyait par ses yeux, aimait ce qu'il aimait lui-même. Il était sa force, son intelligence et son cœur. Appuyée sur son bras, elle eût défié le monde entier, sans soupçonner qu'elle-même était faite pour inspirer ce sentiment qui la ravissait. Dès sa première enfance, elle avait été formée aux douleurs de la vie ; elle avait amassé dans son cœur des trésors de tendresse et y puisait aujourd'hui à pleines mains. Un petit garçon, qu'ils appelèrent Eugène, vint, après deux ans, dorer encore leur horizon. Tout enfin semblait leur sourire. »

Oui, tout leur souriait, et ce sourire dura treize ans. Je viens d'écrire sous la dictée de l'arrière-petit-fils, ce doux nom d'Eugène! C'est le fils aîné ; c'est l'enfant de prédilection et de bénédiction ; une bonne fée semble avoir accumulé sur cette jeune tête toutes les vertus, toutes les qualités, toutes les grâces qui peuvent donner au marquis Henry et à sa bien-aimée compagne l'ineffable joie de s'unir encore et de se reconnaître dans leur fils. Que d'espérances autour de son berceau! Que de fleurs promet cette plante rare qu'ils cultivent d'une main légère et dont ils sentent les racines

Pénétrer chaque jour plus avant dans leur cœur!

Quel avenir réservé à cet enfant si aimable, à cet adolescent si pur! Loin de craindre que son ange gardien ne le leur reprenne, ils ont le droit de le confondre avec lui. Oui, c'est bien le *si quà fata aspera rumpas... le flos in septis secretus nascitur hortis...* des poètes latins. Hélas! leur suprême joie va devenir leur douleur suprême, et ce sera le point culminant du récit. Mais du moins ce héros de quatorze ans, ce fils si passionnément pleuré, aura eu deux privilèges; l'un qu'il ne partage avec personne, l'autre qu'il partage avec nous. Son panégyriste — j'allais dire son historiographe, — s'appelle Joseph de Maistre; et déjà, quand il succombe, la Révolution et la République ont amassé de tels orages, accumulé de telles ruines, entassé de telles menaces, commis de tels crimes, que l'on se demande — ce que nous nous demandons encore aujourd'hui au bout de quatre-vingt-cinq ans, — si la vie, dans ces conditions misérables, n'est pas plus cruelle et plus mortelle que la mort.

Je viens de nommer Joseph de Maistre. Je me hâte de remercier le noble auteur de ces *Souvenirs* d'avoir amené sous ma plume ce grand nom, de m'offrir l'occasion d'évoquer et de saluer cette grande figure. N'y eût-il que lui dans ce livre, ce serait assez pour le recommander à nos plus profondes sympathies. Le marquis Henry n'aurait-il d'autre titre que l'amitié du comte de Maistre, il n'en faudrait pas davantage pour lui assurer une place bien haute dans notre admiration ou dans notre estime.

Dans la débâcle présente de tout principe, de toute croyance de toute idée généreuse, de tout sentiment élevé, en face de l'insolent triomphe des effrontés démolisseurs qui s'acharnent à déchirer et à salir les lettres de noblesse de la France, c'est, pour quiconque exècre la Révolution, une consolation bien précieuse de songer que, parmi les écrivains et les penseurs illustres de la fin du siècle dernier et des commencements du nôtre, le seul qui n'ait jamais pactisé, jamais transigé avec cette Révolution fatale, est aussi le seul qui soit toujours resté conséquent avec lui-même, le seul qui ait conservé dans son âme la limpidité, la fraîcheur et la transparence des lacs de sa chère Savoie, le seul dont la vie privée se soit admirablement accordée avec ses doctrines et dont la conscience ait été aussi belle, aussi pure que le génie.

Sous la Monarchie de 1814 ou même de 1830, lorsque l'on croyait la Révolution domptée ou enrayée, je comprends que les beaux esprits lettrés, académiciens, parlementaires, doctrinaires, éclectiques, royalistes ralliés au libéralisme ou libéraux convertis à la Royauté, aient récusé Joseph de Maistre; qu'ils aient dédaigneusement traité de visionnaire ou de faux prophète cet Ézéchiel savoisien, qui, tout en maudissant la Révolution, expliquait ses origines et présageait son avenir. Ses idées absolues, ses prédictions effrayantes, le point de départ de sa philosophie et de sa politique, rendaient, je l'avoue, assez

difficile la réconciliation du passé avec le présent, de l'ancien régime avec la société nouvelle, de la foi avec le doute, de ceux qui se résignaient à ne pas réclamer ce qu'ils avaient perdu avec ceux qui ne voulaient pas rendre ce qu'ils avaient pris. L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, pendant cette phase décevante, ne pouvait plaire à personne. Les hommes du gouvernement n'aiment pas qu'on leur dise qu'ils ne sont que des instruments, lorsqu'ils se croient des arbitres. Il ne sied pas aux partis, même les meilleurs, qu'on leur représente comme une expiation ou un châtiment ce qu'ils trouvent plus commode de considérer comme un malheur. Ainsi Joseph de Maistre devait avoir contre lui tous ceux qui, las de se combattre, essayaient de s'entendre. Les uns refusaient de lui pardonner ses éloquents anathèmes contre cette Révolution où il voyait le doigt de Dieu, l'œuvre satanique autorisée par les colères divines. Les autres lui reprochaient de les troubler dans leur repos chèrement acheté, en leur annonçant des calamités nouvelles et en leur rappelant que, cette fois, les martyrs étaient des coupables.

Mais aujourd'hui, après des expériences décisives, au seuil de nouvelles épreuves, la situation est radicalement changée. Nous savons de quelle façon les révolutionnaires se réconcilient avec leurs contraires, ce que la Révolution sous-entend dans ses semblants d'abdication ou de désistement, et ce que deviennent, dans ces perpétuelles alter-

natives d'illusions bénévoles et de déceptions violentes, les optimistes, les neutres, les politiques d'à peu près, les gens enclins — pour me servir d'une expression vulgaire, — à partager le différend. Nous assistons, non pas à l'apologie, mais à l'apothéose, non plus des précurseurs, mais des assassins, non plus des hommes de 89, mais des monstres de 93. Une mince cloison, minée par tous les termites du radicalisme et du communisme, nous sépare à peine d'une récidive que la sagesse humaine déclarait impossible. Toutes les prophéties de Joseph de Maistre sont réalisées ou dépassées. En même temps, s'il est vrai, que, dans notre détresse, nous n'ayons plus d'autre secours que la puissance et la miséricorde divines, c'est le moment de faire notre examen de conscience, de parcourir en idée tout un siècle et de chercher s'il n'y a pas eu, avant 89, assez de folies et de désordres, depuis 93 assez de fautes, pour désintéresser Dieu de notre cause, pour le dispenser d'exercer en notre faveur sa miséricorde et sa puissance. Vous le voyez, il ne reste plus d'excuse ou de prétexte pour *démoder* Joseph de Maistre, pour lui refuser le don de clairvoyance ou plutôt de seconde vue en lui accordant l'éloquence et le génie. Rapprochez de lui ceux qui ont tour à tour occupé l'attention publique et prétendu gouverner l'opinion ; Chateaubriand, Lamennais, Guizot, Royer-Collard, Lamartine, Thiers, etc., etc., etc., et dites-moi qui a été plus près que lui de la vérité d'hier et de la vérité de demain. Je ne

parle pas de nos tribuns de l'heure actuelle. L'échelle de proportion me manquerait entre mon admiration et mon mépris.

Eh bien, supposons que je me trompe, que Joseph de Maistre se soit trompé, ou du moins qu'il y ait à rabattre de ses doctrines absolues. Il nous offrirait encore, pour reposer nos yeux et nos cœurs, un type charmant que nous avait révélé sa *Correspondance*, et que nous retrouvons dans ces *Souvenirs d'un homme d'autrefois*. Ce prophète était un patriarche; ce *foudroyant* avait des tendresses et des délicatesses exquises. Ce pèlerin du Sinaï cherchait à mi-côte les sources vives où l'âme se désaltère, les fleurs dont on fait des couronnes pour les vierges et les enfants. Il nous apparaît, dans la vie intime, simple et bon, affectueux et sympathique, le contraire de nos *illustres*, qui ont été presque tous des *poseurs*. Chez lui, rien d'affecté ou de hautain, rien qui ressemble à une attitude ou à un rôle. Sa haine contre les scélérats a pour envers sa douceur avec les honnêtes gens, son dévouement passionné à sa famille et à ses amis; en quoi il diffère de certains héros de popularité, qui déclament ou pleurnichent en faveur des criminels ou des condamnés à mort, et dont le féroce égoïsme abandonne à tous les hasards leurs affections les plus chères, ne s'émeut pas des désordres de leur foyer et sacrifierait volontiers mille innocents à un bandit. La vie et l'âme de Joseph de Maistre exhalent je ne sais quel parfum d'hon-

nêteté, de vertu, d'honneur antique, de bon sens aimable, de vertu sans faste et sans tache, de dignité morale tempérée par un gracieux enjouement, qui réhabilitent l'espèce humaine et contrastent avec les laideurs démocratiques. Nul, depuis le grand siècle, n'a plus ajouté, par son mérite et son charme personnels, à l'autorité de ses écrits. On l'admire quand on le lit : on l'aime quand on le connaît.

Nulle part on ne le connaîtra mieux que dans ce cadre que nous présente M. Costa de Beauregard, dans ses relations journalières et amicales avec le marquis Henry, la marquise, leurs enfants, leurs parents et leur groupe. Il a discuté et réfuté les premières illusions du marquis. Les événements et les catastrophes se précipitent, les châteaux s'écroulent, les ruines se multiplient, la guerre éclate, les paisibles habitants du Villard et de Beauregard sont lancés, comme la Savoie, comme la France, comme l'Europe, comme le monde, dans l'inconnu. Ces événements tragiques, qui donnent raison à Joseph de Maistre, le trouveront prêt à pleurer avec ceux qui pleurent. Ce sera le sujet d'un second chapitre.

II

Avant de rentrer dans le vif de notre sujet, je veux citer quelques passages des lettres de Joseph de Maistre,

afin de le montrer sous son double aspect de penseur illustre et d'homme excellent. N'est-ce pas d'ailleurs, chers lecteurs, un moyen bien simple de vous offrir enfin une ou deux pages dignes de vous ?

— « Il est doux de descendre de la région des tempêtes dans celle de la paix. Mon imagination, continuellement citoyenne de votre aimable ménage, m'y reporte mille fois par jour. Quelquefois, pendant que je passe de longues et tristes soirées à chercher le juste et l'injuste à travers les buissons de la chicane, je songe à vos soirées patriarcales, si bien et si doucement employées. Oh ! que mon foyer solitaire ressemble peu au vôtre dans ces moments-là ! C'est alors que ma pensée vous visite et vous demande une place autour de la grande table verte.

» A la tête est le grave Eugène, à qui je suis fâché de ne plus faire chercher le nominatif et le régime. J'ai bien perdu trop tôt ce joli élève; il aurait fait tant d'honneur à son maitre! Je suis, au reste, trop intéressé de ma nature pour donner jamais la moindre chose pour rien, et j'entends bien qu'il me paie mes leçons par un peu de souvenir. Pour vous, mon cher ami, j'ai votre parole d'honneur ; j'ai aussi celle de votre femme ; tous deux vous m'avez promis de me nicher de temps en temps dans votre conversation. Je vous somme bien expressément de tenir votre parole. »

Quelle simplicité ! Quelle bonhomie! Tournez la page ;

toute la théorie des révolutions passées, présentes et futures n'est-elle pas contenue dans ces deux lignes : « Je comprends très bien comment les systèmes, en fermentant dans les têtes humaines, se tournent en passions. »

Et ceci ! ce trait d'union entre 1789 et 1878 ? — « Les massacres, les pillages, l'incendie, ne sont rien ; il ne faut que peu d'années pour guérir tout cela. Mais l'esprit public, l'opinion viciée, en un mot, la France pourrie, voilà l'ouvrage de ces messieurs. »

Si je n'avais consulté que le nombre des chapitres et l'importance des événements, je n'aurais pas donné la grande moitié de cette étude à ce qui ne forme que la préface du livre. Mais j'ai éprouvé ce sentiment dont M. de Costa, j'en suis sûr, n'a pu se défendre et qui dut bien souvent, pendant les années néfastes, s'emparer de son bisaïeul. Qui de nous, surtout depuis que nous sommes vaincus, c'est-à-dire depuis notre adolescence, n'a eu cette instinctive envie de se remiser, de se blottir, de se cacher dans un coin du monde avant de se lancer de nouveau dans la vie active, de reprendre sa part des luttes, des orages et des crises ? Il y a des *oasis* dans le monde invisible comme dans le monde réel. C'était peut-être au versant d'une colline, dans une vallée que ne connaissent ni les paysagistes, ni les touristes. Une avenue d'oliviers conduisait à une blanche maison, abritée sous un bois de chênes. Une petite rivière sans nom serpentait au bas de la plaine, à demi perdue dans les

joncs et les oseraies. Les bruits lointains de la ville expiraient avant d'arriver à ce seuil béni, fait d'hospitalité, de simplicité, d'indulgence, de sérénité et de paix. On trouvait là tout ce qu'il faut pour être heureux. C'était mieux que le plaisir, c'était le charme ; mieux que les airs de fête qui s'imposent avec éclat et blessent les mélancoliques, les délicats et les timides ; c'était une impression de recueillement discret et de bien-être qui pouvait également réjouir et consoler. Il y avait la chambre d'ami, un grand-père, une famille qu'on s'accoutumait peu à peu à regarder comme sienne, un camarade, de pures et pieuses jeunes filles, un sourire pour notre bienvenue, une larme pour nos chagrins, ces mystérieux liens dont telle est la douceur qu'ils attachent toujours et ne pèsent jamais.

On se disait : « Que je suis bien ici! Pourquoi m'en aller? Qui sait ce qui m'attend là-bas, hors de cet abri? » On s'en allait pourtant, on s'arrachait après s'être attardé. C'est ce que j'ai fait en lisant M. de Costa et en vous parlant de son livre.

En outre, comme la critique garde ses droits au milieu même des plus profondes sympathies, je dois ajouter que, si M. de Costa, au lieu de mille qualités bien préférables, avait *du métier*, il aurait peut-être autrement compris la partie historique ou politique de son récit et les épisodes qui, touchant de plus près à la famille, aux amis, aux infortunes et aux douleurs de

l'*homme d'autrefois*, caractérisent les physionomies et fixent l'originalité de l'ouvrage. Certes, Bonaparte, Dumouriez, Souwaroff, Brune, Grouchy, Kellermann, Salicetti, Masséna, Gouvion, Joubert, Augereau, Murat, Berthier, sont des personnages éclatants ; ils ont fait plus de bruit dans le monde que les habitants ou les hôtes du Villard et de Beauregard, dont l'arrière-petit-fils nous conte si bien la pathétique histoire. Leur nom, dans une page, suffit à produire l'effet d'une grosse épaulette sur un grand uniforme ou d'un appel de clairon dans une musique militaire. A cette date transitoire, entre le 9 thermidor et le 18 brumaire, ils personnifient déjà la Révolution bottée, éperonnée, disciplinée, prête à se faire guerrière pour s'excuser d'avoir été atroce, et à laver dans le sang ennemi ses mains humides encore du sang de ses victimes. Si nous échappons à ce prestige, à ce rayonnement de gloire sur la lame d'une épée, que de réflexions douloureuses et *actuelles* nous suggère chaque épisode de cette invasion de la Savoie, de cette mensongère alliance entre le Piémont et l'Autriche, de ces luttes fatales dont le dénouement n'est que trop prévu, et où nous éprouvons sans cesse le double chagrin de voir les vainqueurs gâtant leur victoire et les vaincus complices de leur défaite ! Nul, dans ce conflit du vieux monde et de la société nouvelle, n'est au niveau de sa mission ou de sa tâche. Les libérateurs asservissent ou humilient, persécutent ou ruinent ceux qu'ils prétendent délivrer.

Les défenseurs se gaspillent et s'émiettent dans un déplorable mélange d'inconséquence et de faiblesse, d'illusions séniles et de vanités enfantines, d'intrigues chimériques ou de galanteries frivoles.

Démoralisés d'avance par leur éducation jacobine, les Français agissent en parvenus de la victoire. Ils semblent croire que les immortelles lois de la justice et de la pitié font partie des bagages de ce passé qu'ils se sont chargés de détruire. Ils refusent de s'apercevoir que, en opprimant les peuples, sous prétexte de détrôner les rois, ils préparent une réaction collective où rois et peuples uniront leurs rancunes et leurs représailles. Goëthe, dans *Hermann et Dorothée*, flétrira, au nom de la conscience humaine, ce mensonge de délivrance se traduisant en violences, en pillages et en excès de toutes sortes ; et qui sait si nous ne retrouverions pas dans de récents désastres, dans des souvenirs encore saignants de défection et d'ingratitude, cette peine du talion qui frappe tôt ou tard les nations comme les individus ?

Mais les rois ! mais l'Autriche ! la cour de Turin, les émigrés, les généraux de routine et de parade, les débiles représentants de cette cause que le marquis Henry de Costa servit avec tant d'abnégation et si peu d'enthousiasme ! A chaque instant, dans ce sincère récit, ils nous impatientent au point de déconcerter le regret et le respect. L'Autriche trahit le Piémont, qui a parfois l'air de se trahir lui-même. On danse quand il faudrait

marcher; on délibère lorsqu'il faudrait agir; on ne saisit que les occasions d'être battu. On confie au lendemain le soin de dédommager des déceptions de la veille. On se croit vengé des succès de l'ennemi par un élégant persiflage ou bien en prophétisant pour la semaine suivante la revanche du bon sens et du bon droit. Agrandissez la scène; parcourez le temps et l'espace; vous aurez l'explication de ces alternatives d'espérances et de mécomptes où s'usent peu à peu les partis déchus. Ils se consolent de dépérir en se figurant qu'ils vont vivre. Ils trompent leur appétit à la fumée de leurs chimères. Ils se créent une force artificielle en confondant leur espoir avec leur foi, et, parce que leur principe est indélébile, ils s'imaginent que leur triomphe est inévitable.

Tout cela est vrai, d'une application toujours nouvelle, d'une portée plus large que les limites de la Savoie, d'une date plus élastique que les dernières années du dernier siècle. Mais tout cela, — récits et tableaux, exemples et leçons, — peut se rencontrer ailleurs, dans des cadres plus vastes, sous des plumes plus populaires, dans des ouvrages plus considérables. Ce qui appartient en propre à M. de Costa, à son inspiration, à ses souvenirs personnels, à son héritage d'honneur et à son succès, c'est, je le répète, l'originale physionomie de cet homme de bien, de ce père de famille, qui quitte sa maison et sa femme, — *invitus invitam*, — pour se dévouer et se battre obscurément dans des conditions qui ne lui offrent ni chances

d'avancement, ni espérances de gloire, ni faculté d'illusion, ni même l'austère plaisir de se fier à ses chefs, de se dire que, si l'on est vaincu, on aura tout fait pour éviter ou ennoblir le désastre, et que l'on a le droit de s'appliquer le vers célèbre :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni...

Hélas! il n'y avait pas beaucoup plus de Catons parmi les défenseurs de la Savoie, qu'il n'y avait de Brutus chez ses envahisseurs !

Ce *sédentaire* aime passionnément *son chez soi;* et bientôt il n'y a plus de *chez soi,* ni pour lui, ni pour les siens ; c'est une guerre à deux tranchants comme toutes celles que la Révolution marque de son empreinte ; — agressive au dehors, destructive au dedans ; associant dans une même œuvre de ruine et de mort la propagande et l'invasion, la mine souterraine et l'attaque au grand jour ; plaçant — c'est bien le mot — entre *deux feux* — le bon citoyen, le soldat intrépide, le châtelain, le propriétaire, le gentilhomme, qui essaie de défendre son pays et son foyer. Quand il s'offre, corps et âme, à sa patrie, voici qu'il n'a plus de patrie ; elle se débat et se meurt sous la griffe de gens à qui peu importe qu'elle périsse pourvu qu'ils facilitent, au profit de leurs passions, de leurs convoitises et de leurs haines, la besogne des ennemis. Au moment où il se risque et se sacrifie en songeant que son sacrifice sauvera peut-être son châ-

teau, son champ, les êtres qui lui sont chers, il apprend que son château brûle, que son champ est ravagé, que sa femme et ses enfants, menacés, traqués, proscrits, exilés à l'intérieur, ne savent plus où reposer leurs têtes et où chercher leur pain du lendemain. Vous le voyez, il n'est pas un de ces douloureux épisodes qui ne donne lieu à des rapprochements plus douloureux encore, qui ne se retourne sur nous-mêmes et ne crée d'effroyables ressemblances entre les jacobins de Chambéry et les *communards* parisiens.

J'ai dit que l'agonie et la mort de l'héroïque et angélique Eugène, enfant de quatorze ans et fils aîné du marquis Henry, formaient le point culminant de ce pathétique récit. Ici vous me permettrez quelques citations et quelques détails ; l'émotion la plus profonde, l'éloquence la plus touchante, seraient moins émouvantes, moins touchantes et moins éloquentes que les faits.

Eugène se bat à côté de son père ; sa bravoure est d'un homme ; son âge et sa taille sont d'un enfant. — « Il marche une dizaine de pas, et, tout à coup, s'abat dans la neige. L'âme de son père est dans le regard dont il l'enveloppe ; Eugène est entre ses bras, et le marquis ne sait encore si l'enfant est mort ou vivant. Le petit l'embrasse, et lui montre le sang qui s'échappe à gros bouillons de sa botte percée par une balle. » — « Deux soldats passèrent. Henry leur confia son fils, et retourna au feu. »

Est-ce Plutarque, est-ce le marquis Henry, est-ce son

arrière-petit-fils, qui a écrit ou dicté cette page ? Dans tous les cas, c'est un Plutarque chrétien, et ce sont les meilleurs.

Il y a des alternatives d'espérance et d'angoisse : — « La blessure de l'enfant ne semblait point grave ; il était là, dans un petit baraquement qui servait d'ambulance... Le chirurgien pansait la blessure avec de la charpie. Nulle fièvre, nulle enflure encore ; c'était une petite plaie ronde, entourée d'une auréole bleuâtre. Le marquis s'agenouilla auprès de son enfant ; il le regardait dans les yeux, n'osait le toucher, comme s'il eût craint de voir disparaître un mirage ; mais, au premier mot d'Eugène, il prit sa petite tête dans ses deux mains et le dévora de baisers. Il retrouvait son fils, et l'enfant se sentait digne de son père. »

« — Halte ! dirions-nous volontiers, puisqu'il s'agit de guerre, de combat et de blessure. Halte ! arrêtons-nous un moment avec le noble auteur de ces *Souvenirs;* la parenthèse en vaut la peine :

» — Il y a parfois dans les familles de singulières analogies de temps et de destinées. Eugène et son cousin Clément de Faverges moururent de leurs blessures pendant cette funeste campagne. Quatre-vingts ans plus tard, à Sedan et à Rezonville, les arrière-neveux de ces enfants sont tombés eux aussi dans la même guerre, pour le même devoir. (Olivier Costa, tué à Sedan ; Henry de Faverges, tué à Rezonville.)

Qu'en dites-vous? Vous semble-t-il que les Génois qui, pour notre malheur, ne sont plus dans l'État de Gênes, que les Simon qui s'appellent Suisse, que les Lockroy qui s'appellent Simon, que les Joly, qui ne le sont pas, que les Bouchet, les Bousquet, les Floquet, les Spuller, les Varambon, les Habeneck, aient d'aussi beaux états de service ?

Le marquis Hènry n'a pas même la consolation d'être auprès de son fils blessé à mort. « L'armée piémontaise était battue, et moins que jamais il pouvait, au milieu de la déroute, songer à abandonner son poste de combat. » La marquise était bien loin. Eugène était soigné par le fidèle Comte et par madame de Faverges. Dans cette horrible situation, Henry et Geneviève conservent deux appuis; la religion et le souvenir de leur bonheur, qui revit encore et se renouvelle chaque jour dans une inépuisable tendresse. Les lettres qu'ils échangent ressemblent à des confidences de martyrs s'encourageant du fond de leur prison ou sous la hache des bourreaux.

« — Dans ce moment, écrivait la marquise, il y a dix-sept ans que je disais un *oui* qui nous a unis pour toujours, qui nous a donné les mêmes enfants, les mêmes intérêts, la même destinée, et qui a fait mon bien pendant quinze ans. Faudra-t-il en gémir à présent? Non. Quand même, je remercie Dieu. Pour célébrer cet anniversaire, l'enfant chéri est blessé après trois campagnes désastreuses, vous abîmé de fatigues, notre famille emprisonnée... Oh !

mon ami, vous me restez encore, et, quoi que Dieu nous réserve, pour vous, je veux être immortelle. »

Lui : « Soyez, dans votre douleur, obéissante aux affections que, comme une dernière miséricorde, Dieu a placées sur votre chemin, puisqu'il m'a privé du triste bonheur de vous assister. »

Dans cet admirable dialogue, Joseph de Maistre intervient comme un délégué de la Providence, comme le plus affectueux, le plus attendri, le plus éloquent des consolateurs chrétiens :

— « Si quelque chose peut augmenter la tendresse que j'ai pour vous, c'est votre malheur : il me semble que vous m'êtes plus cher, depuis que je ne vois rien dans le monde de plus infortuné que vous... Je n'entreprends pas de vous consoler, mon Dieu ! Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que votre excellent enfant est parti de ce monde au moment où il devient bien triste de l'habiter. Je me trompe fort, ou nous touchons à un moment épouvantable. HEUREUX CEUX QUI NE VERRONT PAS CE QUI S'APPRÊTE ! » 1794. — Approuvé et pour copie conforme ; octobre 1878.)

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'ils se rejoignent enfin et se retrouvent, on dirait Philémon et Baucis, consolés par le Dieu du Calvaire au lieu d'être visités par les dieux de l'Olympe.

« De ce qu'ils avaient été autrefois, il ne demeurait rien ; ces quatre années les avaient marqués au visage.

C'était une vieille femme avec ses cheveux blancs; chacune des larmes que ces années avaient coûtées à la marquise s'était enchâssée dans une ride de son visage ; sa douce voix seule n'avait pas changé. Lui, marchait courbé par les fatigues; on l'eût dit un vieillard sans l'éclat de ses yeux. Là s'était réfugiée son âme ; de là elle prêtait à ses traits amaigris cette majesté dont la souffrance a l'imposant privilège.

» Mais de leur jeunesse, encore une fois, il ne restait rien... Heureusement, il en est de l'amour comme de tant de choses charmantes à leur printemps ; nobles et belles seulement à leur automne... »

C'est un peu dur pour le printemps. Je dirais plutôt que, pour des cœurs comme ceux du marquis Henry et de sa noble compagne, il n'y a ni printemps, ni automne. Il n'y a qu'une saison, égale, sereine, lumineuse, balsamique, immortelle, quasi-divine, qui échappe aux vicissitudes de l'atmosphère extérieure, aux distinctions de beauté et de laideur, de vieillesse et de jeunesse. Si, au début, Henry, jeune, beau, brillant, doué d'une organisation d'artiste, avait aimé Geneviève de Murinais, peu jolie et de trois ou quatre ans son aînée, c'est que, dès son premier regard, il avait vu son âme sur son visage ; dès lors, le visage pouvait se rider et se flétrir : il la voyait toujours comme aux premiers moments, et les fêlures de l'albatre ne changeaient rien aux douces clartés de la lampe. Cette illusion, plus sérieuse et plus vraie

que bien des réalités, se continuait dans un souvenir, et ce souvenir, consacré par une intime communauté de douleurs, devenait à son tour le plus cher et le plus puissant des liens. Les yeux qui nous ont parlé d'amour ne sont pas moins aimés quand nous avons pleuré leurs larmes. Les rides d'un visage chéri ne l'enlaidissent pas, quand, sous chacun de ces plis, nous reconnaissons un de nos chagrins.

En vous recommandant ce beau livre, ces *Souvenirs* d'un homme d'autrefois, écrits par un homme digne de ne pas être d'aujourd'hui, j'aurais pu élargir ou élever mon horizon, essayer un chapitre d'histoire générale et locale. La silhouette du général Bonaparte, merveilleusement saisie par le marquis Henry et par son arrière-petits-fils, eût assurément suffi à répandre sur cet épisode quelque chose de sa magie et de son prestige. A tort ou à raison, j'ai mieux aimé me laisser absorber par les pathétiques et originales figures du marquis Henry et de son groupe. Pourtant, si je voulais généraliser le sens, la portée, les contrastes, les leçons et la conclusion de ce récit, je commencerais par écrire sous la dictée de Joseph de Maistre : « L'honneur et la raison sont à nous, le reste n'en dépend pas. » Puis j'ajouterais avec le noble biographe : « O princes savoyards ! que dirait de vous aujourd'hui votre vieux serviteur ? Dans votre lointain exil, il vous suivait de son cœur et de ses espérances. Il vous renierait aujourd'hui, à l'heure où

vous êtes vainqueurs et tout-puissants. Vous avez repoussé le berceau de votre enfance; vous avez méconnu les hommes dont le sang a formé goutte à goutte les rubis de votre couronne royale, ces hommes qui ne savaient au-dessus de vous que leur conscience et Dieu.

» Ils se sont détournés quand ils ont vu votre cheval de guerre regarder vers Rome. Ils ne pouvaient vous suivre, vous le saviez; car votre palais Carignan a gardé le souvenir de celui auquel, avec son nom, le marquis Henry avait légué les croyances et les éloquences de son cœur. »

Si telle est la morale de cette histoire, si elle nous prouve que le marquis Henry de Costa fut, avant tout, malgré tout, et après tout, royaliste et chrétien; si elle nous rappelle que sa foi monarchique et catholique a pu seule le sauver des défaillances et du désespoir; si elle nous redit que la religion vivifie, embellit, immortalise l'amour dans le mariage, peu nous importe que cet admirable marquis Henry ait un moment partagé les illusions des précurseurs de 89. Il est nôtre, bien nôtre, et l'ami de Joseph de Maistre nous offre, dans les *Souvenirs* de sa vie, le plus sûr des enseignements, le plus héroïque des modèles.

XV

Mgr DUPANLOUP

I

20 octobre 1878.

Je serais indigne de tenir une plume, si ma Semaine n'appartenait pas tout entière à l'illustre et admirable défunt; si les menus détails de ma vie littéraire, les rumeurs de la politique, les livres nouveaux, les engagements antérieurs, les jouissances ou les piqûres d'amour-propre, les futilités académiques ou romanesques, ne s'absorbaient pour moi dans un nom, dans un malheur, dans une mort; la mort de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans [1]. — Il y a un an, ce n'eût été que la plus étrange

1. C'est pour me conformer à un nouvel usage que j'écris indifféremment Mgr Dupanloup et Mgr l'évêque d'Orléans.

des omissions, la plus inexplicable des négligences. Aujourd'hui ce serait la plus coupable des ingratitudes. Si mes lecteurs, assez indulgents pour me suivre à travers cette longue série où je tâche de mettre, faute de mieux, un peu de variété, veulent bien se souvenir de quelques pages datées de la plage d'Hyères après une messe célébrée à bord du vaisseau *le Souverain*, ils savent que l'homme incomparable qui vient de mourir me permettait désormais de l'appeler mon ami. Ce qu'ils ne savent pas, ce que je n'oublierai jamais, c'est que cet académicien réfractaire, insensible à l'honneur d'être le collègue de MM. Jules Favre, Jules Simon, Littré, Henri Martin et Ernest Renan, m'avait offert, si je posais ma candidature, d'aller voter comme un simple immortel.

D'autres mettront surtout en relief, dans cette grande mémoire, le type de l'Évêque, le publiciste infaillible, l'orateur éloquent, l'écrivain supérieur, l'athlète infatigable, le Père de l'Église, le prêtre passionnément dévoué aux intérêts du Saint-Siège, le patriote ardemment épris des grandeurs et du salut de la France, le conciliateur intrépide et sage du véritable esprit de liberté et du vrai principe d'autorité, l'*humaniste* sans rival, nourri des plus purs modèles de la littérature classique. Fidèle à ma méthode, je veux essayer de recomposer, en remontant

Dans la vraie tradition, il faudrait dire : M. Dupanloup et Monseigneur d'Orléans. En croyant commettre une impertinence, M. le *comte* Carnot était dans le vrai.

le cours de mes souvenirs et de mes années, cette physionomie à la fois austère et douce, majestueuse et persuasive, aimable et vénérable, imposante et attrayante, redoutable pour l'erreur, impitoyable pour le sophisme, foudroyante pour le mensonge, balsamique pour l'âme, irrésistible pour l'amitié.

Je puis, hélas! remonter bien haut et bien loin; cinquante-cinq ans! La première fois que j'entendis prononcer ce nom prédestiné à la sainteté, à l'honneur, à la vérité, à l'éloquence, à la gloire, ce fut dans un groupe de jeunes filles — je dirais presque de petites filles, si je ne craignais de manquer de respect à des personnes qui sont aujourd'hui ou mortes ou bisaïeules. Elles étaient trois; elles se nommaient Églé, Augustine et Aglaé; pieuses comme des anges, mais douées de cette légère dose de malice qui va si bien à l'adolescence féminine. Elles suivaient avec un zèle édifiant le catéchisme de Saint-Sulpice; elles n'auraient pas voulu établir la moindre différence parmi les interprètes de la parole divine; pourtant elles avaient remarqué, les fines mouches à miel, que cette parole était plus suave sur les lèvres du jeune abbé Dupanloup que dans la bouche de son collaborateur. C'est à cette période, de 1822 à 1825, entre les premières et les nouvelles *Méditations poétiques*, que se rattachent les fréquents voyages et les longs séjours de l'abbé Dupanloup au château de la Roche-Guyon, dont le noble propriétaire, le duc de Rohan, frappé au cœur par la mort

tragique de sa jeune femme, venait de faire de sa douleur une vocation et de son veuvage un sacerdoce. Le duc était prêtre, en attendant les diverses nuances du violet à la pourpre. Figure mélancolique et charmante, nature exquise, d'une délicatesse et d'une élégance essentiellement féminines, médiocrité attentive au mérite et aux talents d'autrui, hospitalier, généreux, grand seigneur sous la soutane, futur évêque d'ancien régime avec toutes les vertus qui manquaient aux prélats de cour, il n'avait que le tort de donner trop d'importance au cérémonial, d'incruster trop de rubis dans son calice, et d'avoir trop l'air d'oublier que l'égalité évangélique ne veut pas tant de contrastes entre la *chapelle* d'un Rohan et la sacristie d'un curé de village. Les libéraux d'alors, — qui seraient les cléricaux d'aujourd'hui, — en profitaient pour accuser le duc de coquetteries et de puérilités en désaccord avec les âpres leçons du Calvaire. Il se désistait, j'imagine, de ces saints enfantillages, quand il se trouvait entre le lévite et le poète, entre M. Dupanloup et M. de Lamartine.

On a diversement raconté l'épisode de la tragédie sacrifiée par l'auteur de *Jocelyn* aux pieux scrupules de son hôte et copiée, en deux nuits, par le jeune diacre. Je puis en parler exactement ; car c'est de Mgr d'Orléans lui-même que je le tiens. La religion y était pour tout, la littérature pour rien. Lamartine n'a jamais été romantique; il fut mieux, plus ou moins que cela. Ce n'est pas,

d'ailleurs, en 1820 ou 21, qu'il aurait risqué, au grand scandale des contemporains de Talma, des hardiesses et des licences en avance de dix ans sur *Hernani* et le *Roi s'amuse*. Non! si invraisemblable que puisse paraître ce détail, c'est uniquement la question du théâtre qui inquiétait le duc de Rohan et ses amis. Au début de la Restauration, sur les ruines du gallicanisme expirant, le clergé de Paris se montrait sévère sur ce point et refusait de lever l'interdit. On sait, — et on doit en gémir, — qu'un des statuts de cette Congrégration qui fit innocemment tant de mal à la branche aînée des Bourbons, était de ne pas aller au spectacle; si bien que, trois mois après la Révolution de juillet, les congréganistes de haut parage ne manquaient pas une représentation de l'Opéra et des Italiens; vérité en deçà des barricades, erreur au delà! C'est sans doute dans cet ordre d'idées que le duc de Rohan demanda à Lamartine de lui sacrifier sa tragédie. Le reste est absolument vrai ; le poète consentit; le manuscrit fut brûlé ; seulement il y avait eu un sursis de deux nuits, dont l'abbé Dupanloup profita pour en prendre une copie. Cette copie existe ; Mgr l'évêque d'Orléans m'avait chargé de l'offrir de sa part à madame de Lamartine. Maintenant, si vous me demandez : « Lamartine aurait-il été de composition aussi facile, s'il avait été bien sûr que sa tragédie fût bonne? » — je vous répondrai : « Vous êtes bien curieux, bien sceptique! Vous devriez laisser aux vieux critiques, —

dont c'est le métier, — ces doutes impertinents! »

Traversons un espace de huit ou dix ans. La monarchie de 1814 est tombée; mais Dieu, qui ne veut pas que les palais entraînent l'Église dans leur ruine, a permis que, le lendemain de la catastrophe, l'adversité et le péril réparassent les dégâts de la prospérité. A côté de doctrines dangereuses qui vont séparer l'ivraie du bon grain, voyez tout à coup surgir cette génération militante, cette pléiade telle que nous n'en retrouverons jamais de comparable; fortifiée par la défaite, retrempée par l'épreuve, faite de vérité et de lumière, de dévouement et de liberté ; Lacordaire, Montalembert, Cazalès, Carné, de Champagny, Ozanam, La Gournerie, Cornudet, Féburier, Foisset, Alfred Thureau, Gerbet, Rio, Charles Lenormant; un peu plus tard, le comte de Falloux, Augustin Cochin, Albert de Broglie, Léopold de Gaillard, Victor de Laprade, Camille de Meaux, etc., etc... Une élite, qui est presque une foule ; un bataillon qui est presque une armée; de quoi traduire dans toutes les langues vivantes le *Si Pergama*... Mais que dis-je? La Pergame céleste est imprenable, et les païens panachés de *Grecs* qui l'assiègent, n'auront jamais l'infernal plaisir de contempler les champs où fut Troie!

C'est dans ce milieu que grandit et se révéla le jeune abbé Dupanloup, alors vicaire de Saint-Roch, déjà remarqué, déjà recommandé à l'attention des fidèles par sa mâle et chaleureuse éloquence où l'ardeur du controversiste

s'alliait à l'onction de l'apôtre. Bientôt la confiance instinctive des consciences troublées ou délicates le revêtit de fonctions qu'il a conservées jusqu'à la fin de sa belle vie, qui n'ont pas, même dans l'Église, de caractère ou de titre officiel, mais qui dominent souvent, de leur invisible influence, les pouvoirs et les grandeurs de ce monde; la direction des âmes! Ici nous rappellerons aux beaux-esprits qui seraient tentés de sourire, que le XVIIe siècle, qui ne passe pas pour un imbécile, le siècle de Pascal, d'Arnauld, de Fénelon et de Sévigné, donna une immense place à ce ministère sans portefeuille, à ce mystérieux apostolat qui exige des qualités rares; un mélange de fermeté et de douceur, une connaissance parfaite de tous les replis et de toutes les ruses du cœur; un coup d'œil assez sûr pour voir plus clair en nous que nous-mêmes; une main souple et légère, capable d'effleurer les blessures sans les envenimer et d'effeuiller les sensitives sans les faire souffrir; l'art de mesurer les doses du spécifique à la force ou à la faiblesse du malade ou du convalescent; le soin de tempérer les excès de zèle, de réchauffer la tiédeur, de hâter les retardataires, de modérer ceux qui vont trop vite, de limiter ceux qui vont trop loin. Il y a, entre le directeur et le confesseur la même différence qu'entre le juge et le guide. Le juge condamne ou absout; le guide éclaire la route, montre les écueils, avertit des mauvais pas, aide à franchir les obstacles, indique le but, interroge

l'horizon, tend la main pour soutenir une marche chancelante, et parfois ne craint pas de descendre le rocher à pic pour sauver le voyageur tombé au fond du gouffre.

M. Dupanloup fut donc, dès cette époque, accepté et salué comme un merveilleux directeur d'âmes. Lady Acton (ne pas confondre), qui habitait Rome, déclarait, avec une charmante crânerie de chrétienne mondaine, qu'elle allait à Paris, une fois par an, pour se faire habiller par Victorine et pour se confesser à l'abbé Dupanloup. Cette bienfaisante influence prenait des proportions historiques et sociales, lorsqu'il s'agissait de ramener un de ces grands pécheurs dont il fallait que la mort fût une leçon, puisque leur vie avait été un scandale. M. Dupanloup entreprit et mena à bien bon nombre de ces cures difficiles. Je me bornerai à rappeler la plus célèbre. Le prince de Talleyrand, au printemps de 1838, se sentait près de sa fin. Il avait auprès de lui une nièce d'une piété admirable, qui associait, dans ses naïves prières, les mystiques joies de sa première communion à l'énigmatique conversion de son oncle. Est-il rien de plus touchant que ce magique pouvoir de l'innocence sur le vice, de l'âme limpide sur l'âme souillée? Le prince écouta son ange gardien. Il consentit ou demanda à voir M. Dupanloup. Ces entrevues se renouvelèrent presque tous les jours pendant trois mois. Leurs secrets, on le comprend, appartenaient *exclusivement* au dépositaire de ces formidables confidences, le-

quel, même après quarante ans, n'en pouvait rien laisser deviner. Mais il nous a été permis, cet hiver, de saisir au vol quelques-uns de ces souvenirs qui n'ont rien de commun avec les mystères de la pénitence. D'après notre illustre évêque, le trait caractéristique de M. de Talleyrand, c'était la faiblesse plutôt que la rouerie. Toutes ses fautes — Châteaubriand aurait dit tous ses crimes — devaient être surtout attribuées à une vocation forcée, aux sourdes colères d'un gentilhomme de grande race, que sa famille avait contraint à être prêtre, parce qu'il était pied-bot. Il s'en prit à Dieu de cette tyrannie féodale, à la religion de cet abus d'ancien régime, à l'Église de cette ordination obligatoire, à la morale de ce contraste entre son mensonge d'épiscopat et les démentis de sa conscience. Il ne trahit les gouvernements et les partis, que parce que le premier, le plus sacré de ses serments lui apparut sans cesse comme une trahison contre le ciel et contre lui-même. La société, la politique, les institutions humaines, l'honneur, le mariage, lui firent constamment l'effet de jouets fragiles qu'il pouvait briser impunément, puisqu'il avait une fois joué avec les vases de l'autel. Ses infractions ressemblaient pour lui à des représailles, et il accueillit comme une bienfaitrice la Révolution qui se chargeait à la fois de rompre ses liens et d'assouvir ses rancunes. Libre et homme du monde, il n'aurait été que sceptique et léger. Prêtre et évêque, il éleva le vice jusqu'au défi et au

scandale. Il n'aurait eu que les fantaisies, les fredaines et les désordres d'un libertin; il eut les passions, les gangrènes et les perversités d'un défroqué.

Un jour, en mars 1838, l'abbé Dupanloup se trouvait à Dijon. Il eut, par grand extraordinaire, vingt-quatre heures de loisir devant lui, et, désireux de recueillir tous les renseignements qui pouvaient servir à cette gigantesque œuvre de sauvetage, il résolut de *pousser* jusqu'à Autun, le légendaire évêché du prince. Là, il apprit qu'un chanoine nonagénaire, dernier survivant de ces années lointaines, pourrait peut-être, en fouillant au fond de sa mémoire, seconder cette enquête et le mettre sur ces traces effacées. Le chanoine se souvint que, à l'approche de la Terreur, le Chapitre avait rassemblé, enfermé et scellé dans un mur tous les papiers relatifs à l'époque où M. de Talleyrand était évêque d'Autun. On trouva et on descella ce mur; mais les papiers ne répondirent pas à la pieuse curiosité de l'abbé Dupanloup. Ils étaient généralement insignifiants, sauf un passage qui revenait plusieurs fois dans la correspondance de l'étrange prélat, presque toujours absent de son diocèse. Lorsque arrivait une ordination, pour laquelle il déléguait un de ses collègues, il ne manquait jamais d'écrire à son Chapitre : « Surtout, si, parmi les jeunes gens qui vont s'engager dans les ordres, vous en remarquez un dont la vocation ne soit pas bien franche, dites-lui, de ma part, de se faire maquignon plutôt que prêtre!... »

— Maquignon! On voit que, à la seule idée d'une vocation forcée, M. de Talleyrand montait sur ses grands chevaux.

Les années s'écoulent. Encore une révolution! Nous voici en présence de la République de février. Depuis longtemps, M. Dupanloup est mûr pour l'épiscopat. Son avènement se confond pour nous avec les préludes de cette loi de l'Enseignement, dont nous devons, sous la dictature de M. Gambetta, nous hâter de faire le panégyrique de peur d'avoir à en écrire l'oraison funèbre. Ce fut une grande et belle page, également honorable pour le ministre et pour ses dignes collaborateurs. Mgr l'évêque d'Orléans ne pouvait en parler sans rappeler, avec un généreux élan de charité chrétienne et de sympathique regret, que le succès final avait été dû, en partie, au concours, aussi énergique qu'imprévu, de M. Thiers. Ce qu'il ne disait pas, c'était l'autorité décisive, l'insurmontable ascendant que sa parole inspirée d'en haut avait exercé sur le petit homme d'État, habitué à ne pas chercher à ce niveau ses initiatives, sa politique, sa religion, son libéralisme, ses sentiments et ses idées. Il fallait entendre M. de Montalembert raconter de sa voix chaude et vibrante ces grandes scènes éloquentes et courtoises, où s'agitaient les questions les plus étroitement liées aux intérêts de l'intelligence humaine, à l'avenir de la jeunesse et de la France, et qui, rapprochées des orgies de grosse faconde et de mangeaille offertes aujourd'hui à l'admiration de

l'Europe, semblent appartenir à un autre pays, à d'autres mœurs, à une autre langue, à un autre siècle. M. Thiers arrivait câlin, poli, affectueux, patelin, correct, souriant, sans parti pris, sans haine, mais avec ses préjugés de bourgeois voltairien. Il faisait à Monseigneur force révérences, s'avouant incompétent, ne cherchant, disait-il, qu'à s'instruire, et, avec ces intonations singulières qui tenaient le milieu entre un sifflet et une caresse, il demandait discrètement en quel nom était réclamé le rétablissement des ordres religieux à titre de corps enseignant « Au nom de la vérité, de l'humanité, de la liberté et de la justice, répondit le nouvel évêque; — et il développa ces grandes pensées avec un si admirable mélange de conviction, de véhémence, de bonté, de vigueur, d'éloquence et de tendresse, que, au bout de dix minutes, M. Thiers fut conquis. Chez les intelligences vives, l'émotion est déjà de la persuasion. M. Thiers se fit dès lors le chaleureux défenseur de cette liberté d'enseignement qui avait tellement effrayé les universitaires, et dont notre illustre comte de Falloux, à son éternel honneur, avait fait la condition suprême de son entrée au ministère. On comprend tout ce que cet *appoint* inattendu, arrivant des confins de la libre pensée et recommandé par un nom cher au vieux libéralisme, dut apporter de force à nos amis. C'était Souwaroff se battant dans les mêmes rangs que Bonaparte. La cause était gagnée, la victoire fut complète. Le souvenir de ce mémo-

rable épisode resta toujours cher à Mgr l'évêque d'Orléans; il se représentait à sa belle âme comme une vision lointaine où *son* M. Thiers, sincère, ému, convaincu, ramené au bien, suppléant à la foi par le bon sens, cédait au charme de sa parole, et, à force d'être impartial, devenait presque chrétien. Nobles illusions, aussi glorieuses pour celui qui les conservait qu'humiliantes pour celui qui les avait déçues! A certains moments, M. Dupanloup se croyait encore en 1849 ou en 1850, et, jusque dans ces derniers temps, il se demandait pourquoi l'homme qui avait été une fois dans le vrai, du côté de la justice et du droit, n'y aurait pas persisté ; peut-être ajoutait-il tout bas, que pour le préserver de nouvelles chutes, il aurait suffi de le maintenir sous une douce et salutaire influence. Ce fut, on ne l'a pas oublié, l'époque où M. Thiers fut récompensé de son zèle de néophyte en passant d'emblée parmi les *Saints de la République*. Les *loustics* du *Charivari* et de la *Caricature* le dessinèrent spirituellement sous les traits d'un vieux donneur d'eau bénite, un petit manteau à collets sur les épaules, un goupillon à la main, d'énormes besicles sur le nez, un bonnet de soie noire sur la tête.

Quelques années après, M. Berryer, pour fêter ce précieux souvenir, tint à honneur de recevoir à Augerville des hôtes tels qu'en n'en reverra jamais, ceux-là mêmes qui avaient concouru avec lui à faire accepter par la France républicaine la liberté d'enseignement : M. de

Falloux, M. de Montalembert, M. Vitet, Augustin Cochin, Mgr l'évêque d'Orléans et M. Thiers. Il y eut, de la part de celui-ci, les mêmes effusions d'enthousiasme, de confiance, de sympathie, d'attendrissement, de déférence et de respect. Peu s'en fallut qu'il ne s'écriât :

« L'amitié d'un évêque est un bienfait des dieux !»

Si cette amitié est demeurée stérile, à qui la faute?

Éloignés de la scène politique par un coup d'État que nos républicains de septembre réhabilitent à l'envi, les chefs les plus éminents du parti parlementaire, presque tous lettrés de premier ordre, s'étaient repliés sur l'Académie. Le bel-esprit ne hait pas le paradoxe, et l'Académie française aura offert, depuis trente ans, ce bizarre contraste ; frondeuse, taquine, récalcitrante, presque factieuse sous l'Empire ; souple, fluide, accommodante, prête aux capitulations et aux concessions sous le règne des Jules Simon et des Gambetta. Elle venait de recevoir le duc de Noailles ; elle avait élu M. de Montalembert ; elle nommait ou allait nommer Berryer ; elle réservait à des élections prochaines M. de Falloux, le Père Lacordaire et Victor de Laprade. En dehors de tout esprit de parti, au-dessus de toutes les rancunes du parlement, Mgr Dupanloup apparaissait comme une des plus pures illustrations contemporaines, comme la plus haute personnification de l'épiscopat français : essentiellement propre à renouer la tra-

dition académique du grand siècle; unissant à son titre d'intrépide défenseur de l'Église celui d'apologiste et de *mainteneur* de la littérature classique; virgilien jusqu'au bout des ongles; lisant Homère et Platon dans leur langue ; si profondément pénétré des beautés de la poésie hellénique qu'il faisait jouer en grec, par les élèves de son séminaire, le *Philoctète* de Sophocle ; tel enfin que la plus docte, la plus illustre, la plus hautaine, la plus laïque des compagnies littéraires, eût-elle été composée uniquement d'athées — patience, cela viendra ! — pouvait bien, par esprit de corps, déclarer que quelque chose manquait encore à la gloire de cet évêque, mais en se hâtant d'ajouter : « Il manque à la nôtre ! » Mgr Dupanloup fut élu en avril 1854. Suivons-le un moment sous les voûtes du palais Mazarin.

II

Il est rare que l'Académie française, en s'occupant d'une nouvelle élection, ne recherche pas quelques points de contact, quelques analogies de talent, de situation, de sentiments et d'idées — ce que l'on pourrait appeler des affinités électives, — entre le candidat préféré et l'immortel défunt. C'est ainsi que nous l'avons vue remplacer M. Molé par M. de Falloux, le P. Lacordaire par

le prince de Broglie, Eugène Scribe par Octave Feuillet, Alfred de Musset par Victor de Laprade, M. Flourens par Claude Bernard, Ponsard par Joseph Autran, etc., etc. Mgr Dupanloup n'eut pas cette heureuse chance. Il succédait à Tissot, vieux révolutionnaire, médiocre traducteur des *Bucoliques* de Virgile, traducteur plus médiocre encore des lourds *Baisers* de Jean Second, journaliste et *libéral* de la pire espèce, tombé si bas dans les derniers temps de sa vie, que M. Cousin, quand on lui proposait la candidature d'un bohème plus ou moins célèbre, répondait avec un grand geste de dédain : « Non ! non ! nous ne voulons plus de collègues qui nous empruntent cent sols au sortir de nos séances ! » A la triste mémoire d'un tel homme l'évêque d'Orléans avait le droit de répéter la parole de son divin maître : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?... »

Eh bien, cet invisible trait d'union, il sut le trouver dans sa charité chrétienne et dans son amour pour Virgile. Le doux poète de Mantoue fut le médiateur entre ce prêtre tout rayonnant de vertu, de lumière, d'éloquence et de foi, et ce débris avarié des glaciales doctrines de la philosophie et de la Révolution. La muse des *Géorgiques* et de l'*Enéide* servit de texte à l'illustre récipiendaire pour développer tout un plan d'éducation ; fidélité aux classiques grecs et romains, attaqués par l'abbé Gaume et les *ultràs* ou les *outranciers* de l'*Univers* ; culture intellectuelle et morale de l'adolescent chrétien, destiné à

devenir un homme du monde; direction de son esprit et choix de ses lectures. Au milieu de luttes infatigables, ce fut là, on le sait, l'étude favorite, le travail incessant, j'allais dire la passion de notre admirable évêque. Il se reposait des labeurs ou se consolait des tristesses du présent en se dévouant à l'avenir de la jeunesse. Cette âme exquise avait soif d'honneur et de pureté comme d'autres ont des nostalgies de corruption et de bassesse. Le jeune homme, tel qu'il le rêvait pour le salut et la rédemption de la France, lui apparaissait comme une plante rare, délicate, que l'on doit également préserver des intempéries du dehors et de l'atmosphère artificielle des serres-chaudes. Il ne voulait pas que l'innocence fût de l'ignorance, ni qu'une conscience virginale se crût victorieuse sans avoir combattu. Rien ne lui semblait plus écœurant que les produits de l'éducation voltairienne et du mauvais exemple domestique; les écoliers pervertis avant d'être libertins, vieillis avant d'avoir vécu, fanés avant de s'être épanouis; roués d'intention, cyniques de propos, timides de fait; démentant par leur gaucherie la hardiesse de leur langage; se figurant qu'ils ont toutes les grâces parce qu'ils n'ont plus de pudeur; lycéens du vice qui nient *carrément* les honnêtes femmes et qui n'oseraient pas toucher du doigt à une servante... Ah! qu'il est différent, le type si excellemment dépeint et si souvent réalisé par Mgr Dupanloup! Je disais, l'autre jour, qu'il avait été un incomparable directeur d'âmes:

il fut aussi un merveilleux instituteur, et nous n'en voudrions pour preuve que son œuvre capitale, son livre *De la haute Éducation intellectuelle.* Connaître le mal, deviner le pire, choisir le bien, s'instruire sans se dépraver, penser, parler, aimer, agir au grand jour et au grand air, rappeler aux demeurants de la littérature antique cette fontaine Aréthuse qui gardait sa limpidité et sa douceur à travers les flots noirs et amers, savoir assez pour être sûr d'ignorer beaucoup; se maintenir chrétien sans respect humain et sans bravade; ne pas rougir d'être jeune, ne pas se presser de vieillir, rester simple et naturel pour ne rien perdre des charmantes qualités de son âge; s'intéresser à tout, ne s'effaroucher de rien; être poli sans fadeur, vertueux sans prétention, pur sans pruderie; se montrer susceptible de tous les beaux enthousiasmes; ne pas craindre de mêler quelques généreuses illusions à de fermes croyances; faire de son âme un cristal où peuvent impunément se mirer une mère, une fiancée et une sœur; offrir l'image d'un cygne côtoyant un marécage sans y tremper le bout de ses ailes, d'une belle tige de nymphœas à la surface d'un étang; mériter chaque jour d'être apostillé par Vauvenargues, approuvé par Fénelon, loué par saint François de Sales... Mais que dis-je? Et pourquoi essayer cette page? Elle n'était possible que sous le regard de notre cher évêque, et il n'est plus là pour me la dicter !

Quoi qu'il en soit, son discours de réception eut un immense succès. Je note, en passant, un détail caractéristique. Heureux de résumer, à propos de Virgile, ses études de prédilection, forcé d'ailleurs de chercher en dehors de son terne prédécesseur des éléments d'intérêt, Mgr Dupanloup avait fait d'une partie de ce discours un véritable traité d'éducation. Parmi les membres de la commission de lecture, se trouvait M. Empis, auteur dramatique de cinquième ordre, administrateur du Théâtre-Français. Parlant à l'évêque d'Orléans la langue des coulisses, il lui dit : « Monseigneur, je vous conseille de supprimer ce passage, parce qu'il *fait longueur* et jetterait *un froid* dans le public ». Peut-être eut-il envie d'ajouter : « Et risquerait d'être sifflé. » Le récipiendaire tint bon, et il fit bien. Cette journée académique marquait pour le grand lettré une transition entre les années militantes de la République de février, de la loi sur l'enseignement, et les magnifiques combats que lui préparaient la guerre d'Italie, la spoliation du Saint-Siège, la politique des derniers temps de l'Empire, les désastres de la France, l'invasion, et cet incroyable épilogue où nous voyons les odieux ou grotesques auteurs de nos maux se faire un piédestal de nos décombres et une popularité de leurs maléfices.

On a prétendu que, une fois académicien, Mgr Dupanloup exerça une grande influence sur l'illustre compagnie, et qu'il en abusa aux dépens de la *libre pensée.*

Rien de moins exact. Même à l'Institut, il resta toujours évêque, c'est-à-dire étranger à des intrigues trop humaines pour être épiscopales. Lorsqu'il fut question, en 1863, de la première candidature du simiesque M. Littré, il la combattit franchement et vaillamment; mais ce n'est pas lui qui la fit échouer. L'élection du savant philologue, absolument dénué de talent littéraire et de style, paraissait assurée; l'éloquent *Avertissement aux pères de famille* avait produit beaucoup d'effet sur le vrai public, mais sans compromettre, semblait-il, le succès du candidat positiviste. C'est à la sortie d'une séance, — ou peut-être d'un enterrement, — qu'un groupe composé du duc de Noailles, de MM. Guizot, de Falloux, de Montalembert, Berryer, Victor de Laprade, Vitet, etc., échangea quelques mots de résistance : — « Nous laisserons-nous vaincre sans combattre ? » — On se donna rendez-vous pour le soir à l'hôtel du duc de Noailles ; on se compta et, quelques jours après, M. de Carné fut nommé. Ce *remords* doit être désormais fort léger à l'Académie. Elle est en train de se rattraper, et si, comme on le prétend, elle donne M. Gambetta ou M. Edmond About pour successeur à Mgr l'évêque d'Orléans, elle aura parfaitement rétabli les proportions entre la politique et la littérature [1].

1. L'Academie a eu le bon esprit de nommer le duc d'Audiffret-Pasquier. *Solatia luctus exigua ingentis.*

Au surplus, l'improvisation, la grande et entraînante improvisation convenait encore mieux à notre évêque que la stratégie académique. Je touche ici à un de mes plus ineffaçables souvenirs; la mort et les obsèques du R. P. de Ravignan (mars 1858.) Les monomanes (je ne puis les qualifier autrement,) qui reprochent à Mgr Dupanloup je ne sais quelle déviation ou hésitation hors du cordeau Veuillotin, oublient qu'il n'y eut jamais le moindre nuage entre l'évêque d'Orléans et l'illustre jésuite qui réalisa, dans son acception la plus sainte et la plus haute, le modèle de la perfection catholique. Ils s'encourageaient, ils se fortifiaient, ils se complétaient l'un par l'autre. On eût dit deux frères d'armes veillant ensemble au seuil d'une place assiégée, deux moissonneurs penchés sur le même sillon; une émulation généreuse à qui apaiserait le plus de consciences et gagnerait le plus d'âmes. Lorsque le P. de Ravignan, couché sur sa gerbe, acheva de mourir, la frivolité parisienne se tint un moment pour battue. Même parmi les indifférents et les neutres, il y eut une émotion profonde, comme si l'on eût appris tout à coup que la société venait de perdre un apôtre, un messager de pardon et de paix, un puissant intermédiaire entre la terre et le ciel. Les funérailles furent à la fois d'une simplicité monastique et d'une splendeur inouïe. Le deuil universel tenait lieu de magnificence; le convoi du pauvre s'enrichissait de tous les trésors de reconnaissance apportés à ce cercueil, et les larmes n'avaient pas besoin

d'être brodées sur les tentures. La vaste église de Saint-Sulpice ne pouvait contenir la foule qui refluait jusque sur la place. Nous nous demandions qui parlerait en présence de ce mort dont la voix inspirée venait de s'éteindre. Dans le trouble de ces instants suprêmes, on avait négligé d'avertir Mgr l'évêque d'Orléans; et cependant c'est lui que désignait, que réclamait toute l'assistance. On le prenait au dépourvu ; il n'avait pas eu le temps de rassembler ses idées; son cœur seul était préparé; il ne lui en fallait pas davantage!

Il y a de cela vingt ans, et je crois le voir comme si c'était hier; je le vois montant en chaire, ému, frémissant, l'œil en feu, animé d'une ardeur surnaturelle, déjà possédé de son sujet et comme suspendu entre son immense auditoire et la nouvelle patrie du saint orateur qu'il avait tant aimé. A la troisième phrase, nous étions saisis, possédés, entraînés, emportés, électrisés comme lui. — « Il ferait monter à l'assaut un régiment de poltrons! » me disait un de mes voisins. — On se souvient de son texte : « *Defunctus adhuc loquitur!* » — « Mort, il parle encore! » Oui, il parle encore, et ses paroles d'outre-tombe ne sont pas les moins éloquentes ; il parle, un souffle invisible soulève le drap mortuaire; si son œuvre n'est pas achevée, s'il a laissé sur son chemin quelques âmes hésitantes, débiles ou blessées, il les appelle à lui dans cet adieu qui ressemble à un rendez-vous céleste, et, grâce à une sorte de miracle posthume, Dieu

communique à cette mort le pouvoir de régénérer la vie! — Et nous aussi, à vingt ans de distance, séparés de cette date par tant de malheurs, d'angoisses, de périls et d'abîmes, nous pouvons répéter ce texte sacré en l'appliquant à notre évêque : « *Defunctus adhuc loquitur!* » Mort, il parle encore! Seulement sa parole et nos devoirs ont grandi avec nos infortunes. Le R. P. de Ravignan nous quittait dans un moment de prospérité et de calme, sous le dernier rayon de cette lune de miel impériale qui allait bientôt disparaître dans les flots perfides de l'Adriatique. Dans cette conférence funèbre, il ne s'adressait qu'à la conscience individuelle; c'était comme la péroraison ou l'épilogue de ses *Carêmes* de Notre-Dame, deviné et traduit par un interprète digne de lui. A présent, s'il est vrai que Mgr Dupanloup, mort, nous parle encore, c'est pour être entendu de la société tout entière; c'est pour nous préparer aux jours d'épreuve, pour nous exhorter à faire ce qu'il aurait fait, à souffrir ce qu'il aurait souffert, à défendre ce qu'il aurait défendu, à recueillir sur le champ de bataille les pièces de son armure, à rester jusqu'au bout sur cette brèche béante où son absence laisse un si grand vide. — « *Defunctus adhuc loquitur!* » C'est à nous de savoir écouter, comprendre et obéir!

Rapprochez de cette improvisation vraiment sublime l'oraison funèbre du général de Lamoricière; vous aurez toute la gamme des grandes inspirations de l'éloquence,

des sentiments que la religion consacre et qui honorent l'âme humaine. M. Poujoulat a trouvé de frappantes analogies entre Mgr Dupanloup et Berryer. Si j'osais, je dirais que l'évêque d'Orléans a été le Lamoricière de l'épiscopat, de la tribune et de la chaire. Il en a l'énergique patriotisme, le courage héroïque, l'ardeur primesautière et militante, la passion, la flamme, le mépris du danger, ce je ne sais quoi de communicatif et d'irrésistible qui fait de l'élan d'un seul l'entraînement de tous; je dirais le *diable au corps*, si l'évêque et le général n'avaient constamment tenu à distance l'ennemi du genre humain. Les malheurs de la France et de l'Église y ont ajouté une suprême ressemblance. Lamoricière, en vouant son épée au service de la Papauté outragée et dépouillée, a pris rang dans la sainte milice : Mgr Dupanloup, par son admirable attitude en face des Prussiens, a fait plus et mieux que bien des généraux. Si la France républicaine n'était pas enivrée et hébétée d'ingratitude, elle honorerait cette houlette pastorale à l'égal d'un bâton de maréchal. Était-ce un pressentiment? L'oraison funèbre du glorieux vaincu de Castelfidardo porte l'empreinte de ces similitudes quasi-fraternelles. Chateaubriand a comparé la première partie de l'oraison funèbre du grand Condé à un chant d'Homère. Il y a de l'épopée guerrière dans le discours du panégyriste de Lamoricière, avec cette nuance plus vivante, plus vraie, qui serre le sujet de plus près et que n'admettait pas la majesté du

dix-septième siècle : quelque chose, toutes proportions gardées, comme la *Smala* d'Horace Vernet, mise en regard d'une toile de Le Brun ou de Vander-Meulen. Cette éloquence sent la poudre ; on croit entendre, à travers ces phrases ardentes et sans apprêt, le cliquetis des sabres et le *mâle accord du clairon ;* on se bat, on prend Constantine, on vient à bout d'Abd-el-Kader, on enjambe les barricades, on écoute siffler les balles, on dompte la guerre civile, on chevauche à travers les aventures du désert et de la rue, de la razzia et de l'émeute ; on jette sur les épaules des défenseurs du Saint-Siège l'uniforme de zouave, troué par les Kabyles, et l'on ne sait plus si l'on est avec le général ou avec l'évêque. Patience ! vienne l'invasion ; l'évêque sera un héros, et il sera permis de s'y tromper.

Glissons rapidement sur les luttes multipliées et envenimées par les suites fatales de la guerre d'Italie. Partout où il y eut un malentendu à éclaircir, un sophisme à réfuter, un mensonge à confondre, un péril à conjurer, une ruse à signaler, un piège à déjouer, un droit à invoquer, l'illustre évêque se retrouva toujours, vigilant, alerte, intrépide, infatigable, fidèle au poste, prompt à la réplique, d'autant plus persuasif qu'il restait admirablement Français sans jamais renoncer à être Romain, et qu'il combattait pour le Vatican, les yeux fixés sur Notre-Dame de Paris. L'énumération des services qu'il rendit à l'Église formerait un volume. Hé-

las! les années s'envolent; une impitoyable logique a fait de Solferino le prologue de Reichshoffen et de Sedan. Voilà l'armée allemande au cœur de la France ; voilà Orléans assiégé, pris, délivré, repris, servant de pivot aux opérations militaires, de point de mire aux colères prussiennes et à la raison du plus fort, de victime aux contre-ordres insensés, aux ruineuses fantaisies, à l'ineptie et à la démence de la dictature gambettiste. La patriotique cité de Jeanne d'Arc est enlacée, étreinte, saccagée, étouffée, écrasée dans le *va-et-vient* des vaincus et des vainqueurs, comme dans les nœuds d'un serpent gigantesque. Qui s'élèvera à la hauteur de cette situation terrible? Qui tiendra tête au conquérant irrité ? Qui trouvera dans son courage, dans sa foi, dans sa douleur, dans son amour pour son pays, de quoi braver ces fureurs, subvenir à ces exigences, adoucir ce *væ victis!* atténuer ces rigueurs, rassurer cette épouvante, sauver ces condamnés, protéger contre l'ennemi et contre elles-mêmes ces populations affolées? Qui ? l'évêque. O vous qui n'êtes pas encore absolument engagés dans cette stupide guerre au bon Dieu qui nous a porté et nous portera malheur, considérez ce contraste! Oubliez qu'il existe une religion catholique, une Église, un clergé, des fidèles; ne songez qu'à la patrie et au patriotisme... Où est-il? où le voyez-vous? Parmi les hommes de septembre qui réussissent à monnayer nos douleurs, qui se tiennent constamment à distance du péril, qui confient à leur grandeur le soin de les attacher

au rivage, qui changent en salles de festin les salles de préfecture et qui, aujourd'hui encore, composent leur omnipotence de tout ce que nous avons souffert? Ou bien chez ce vieillard désarmé, sans défense, sans escorte, les yeux levés au ciel, les mains jointes, le crucifix sur la poitrine, qui expose cent fois sa vie, qui se trouve obstinément au plus fort du conflit et de la mêlée, qui dispute pied à pied à Brennus von der Tann ses prisonniers, sa proie, son or, la vie et la rançon des vaincus, que les nouveaux barbares rencontrent sans cesse pour leur barrer le chemin, et qui renouvelle saint Léon après Athanase?

Ah ! le peuple, dans ce premier mouvement, *qui est le bon*, ne s'y méprit pas. Il envoya son évêque à cette Assemblée nationale du 8 février qui exprima si complétement la volonté populaire, qui représenta deux sentiments, l'un plus honorable que l'autre, mais tous deux bien vrais et bien sincères; la reconnaissance et la peur! Et maintenant, comment ne pas frissonner de honte en mesurant le chemin parcouru? Le plus obscur des médecins de village, le plus bavard des avocats de justice de paix, le plus hâbleur des oracles d'estaminet, le plus décrié des tribuns, la plus grossière des doublures de M. Gambetta, seraient aujourd'hui préférés par ce même suffrage universel à l'évêque d'Orléans. Avouons que, pendant cette dernière phase de sa vie publique, il n'avait pas démérité des colères et des haines révolution-

naires. Sans revenir sur des épisodes qui risqueraient de trop élargir notre cadre, il nous suffira de rappeler ce que furent et ce que firent son énergie, son éloquence, sa persévérance, son autorité, soit à l'Assemblée, soit au Sénat, dans les discussions mémorables sur l'Enseignement supérieur, sur le volontariat d'un an, sur le budget des cultes, sur les curés de campagne... Et le centenaire de Voltaire! C'est à son ardente parole, à sa vigoureuse polémique, que nous avons dû cette revanche, cette consolation, cette joie, l'atténuation de cette ignominie, le *fiasco* misérable de cette apothéose. Mgr Dupanloup ne pouvait mieux clore sa carrière militante. Orléans contre Ferney! Jeanne d'Arc contre la *Pucelle!* L'âme de la France contre le vil flatteur du roi de Prusse! Les blessures du démembrement et de la défaite, de Reichshoffen, de Metz, de Sedan et de Strasbourg, se rouvrant sous la griffe impure du panégyriste de Rosbach!

Mais, avant de finir, je veux écarter ces douloureuses réminiscences de guerre, d'invasion, de désastres, de luttes héroïques contre les ennemis du dehors et du dedans, pour retrouver dans l'intimité la douce figure de mon évêque, pour aspirer une bouffée de la balsamique atmosphère dont on se sentait imprégné en sa présence, sous son bienveillant regard, dans tout le charme et toute la grâce sérieuse de son aimable causerie. Je le revois, tel que me le représentent mes plus récents souvenirs:

sur le pittoresque chemin qui côtoie le cours virgilien du Gapeaux; au seuil de cette hospitalière villa de Bormettes dont l'excellent propriétaire, M. Victor Roux, a religieusement respecté les souvenirs d'Horace Vernet et de Paul Delaroche; sur la plage paisible d'Hyères et de Carqueirane; à mi-côte de la verdoyante colline de Costebelle où les agrestes parfums des plantes aromatiques et des essences résineuses semblaient s'exhaler de cette âme si pure, si bienfaisante et si haute. Il était là, calme, heureux, souriant, dissimulant ses souffrances, se reposant de ses fatigues dans le travail et la prière, promenant avec lui la bénédiction et la paix, entouré de saintes affections, de natures exquises, d'un groupe d'élite dont l'amitié enthousiaste était encore une religion; accompagné et comme appuyé de son digne collaborateur et ami l'abbé Lagrange, l'éminent biographe de saint Paulin. Hélas! je n'ai été pour lui que l'ami de la onzième heure; mais, à l'exemple de son divin maître, il accueillait les retardataires, et, sans se préoccuper de la date, il pardonnait à mon admiration, à ma sympathie, à ma tendresse, de ne se témoigner qu'après tant d'autres, sûr que je n'avais pas attendu, pour les ressentir, l'occasion de les exprimer et que je m'efforcerais de rattraper le temps perdu. Le temps a déçu mon espérance; il s'est brusquement emparé de cet intrépide courtisan de l'éternité. Un hommage, un adieu, une larme, voilà tout ce que ma faiblesse et ma misère peuvent offrir à cette indélébile mémoire, à l'homme

illustre qui nous a consolés de tant d'humiliations et de défaillances. Cet adieu est bien lointain. Cette larme ne comptera pas parmi celles qui ont suivi la trace du convoi funèbre depuis le château de La Combe jusqu'à la chapelle ardente d'Orléans. Cet hommage se perdra dans l'unanimité des témoignages et des regrets qui ont fait de la mort de M. Dupanloup un deuil national, et qui accourent de tous les points du monde chrétien, de l'Europe lettrée, de la société polie. Si pourtant je me trompais, si cette unanimité n'était pas complète, s'il y avait une seule dissonance, j'appellerais la poésie à mon aide. On sait qu'elle a des baumes pour toutes les plaies, des réparations pour tous les outrages; je me souviendrais que l'auteur de la *Fille d'Eschyle* était un des poètes préférés de notre évêque, et que M. Dupanloup a été souvent surnommé le Berryer de la chaire; je feuilleterais les *Sonnets* du poète, et je dirais avec lui :

De l'éloquence humaine, il atteignit la cime ;
Il éclairait nos temps, clarté dans la noirceur ;
De tous les opprimés champion magnanime,
Il ne regardait pas au nom de l'oppresseur.

La France du passé, qui descend à l'abîme,
L'avait de son drapeau choisi pour défenseur;
C'est elle qui mêlait de force et de douceur
Sa parole superbe et son geste sublime.

Si nous n'avions, hélas! renversé tous les droits [1],
On verrait à l'envi les peuples et les rois
Saluer son cercueil et lui faire une escorte!

Pontife vénéré! dors dans ton blanc linceul!
Au delà du tombeau ta renommée emporte
La louange de tous — ET L'INJURE D'UN SEUL!

1. En appliquant à Mgr Dupanloup le beau sonnet *à Berryer*, j'ai cru pouvoir me permettre quelques variantes, dont l'éminent poète n'est pas responsable.

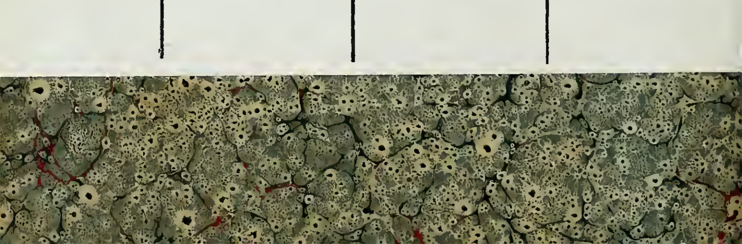
FIN

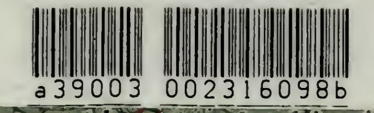
TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.






a39003 002316098b

